



le diamant maudit

SHANNA ABÉ

roman



Shana Abé

Le Diamant Maudit

Drakon – Tome 2



Prologue

Autrefois, nous étions plus nombreux.

Maîtres des quatre vents, fulgurantes comètes zébrant l'espace d'un horizon à l'autre, nous chevauchions alors les deux sans entraves, pourchassions le soleil et dévorions la lune. Tels étaient nos droits et notre destin, et nul n'osait défier notre suprématie.

Implacable splendeur, funeste vapeur, nous étions les drakons.

Notre patrie était un écrin de monts noyés de brume et son joyau, une forteresse construite de nos mains, de nos griffes, de nos cœurs enthousiastes. Auréolée de givre, couronnée de nuées, elle se dressait fièrement dans le ciel pur, cristallin reflet de notre puissance. Nous n'avions que faire des Autres, et nul appétit de conquête : notre règne s'étendait déjà sur tout ce qui est noble.

Nos lits étaient de nuages, et les pierres qui nous chantaient leur ballade du plus profond de la terre nous suppliaient de les rassembler au creux de nos mains pour les garder. Nos murailles s'ornaient de diamants, nos assiettes étaient de jaspes et nos hanaps de quartz. L'or et le cuivre brillaient dans nos cheveux, plus chauds et lumineux qu'un rayon de soleil après l'orage.

À la tombée du soir, dans l'obscurité qui poudroie, nous prenions notre envol.

Hélas ! Tant de gloire ne pouvait longtemps rester inaperçue des êtres inférieurs. Les Autres levèrent les yeux vers nous, et ils nous envièrent notre château et nos ailes. Ils envahirent nos forêts et nos montagnes, résolus à s'emparer de nos biens. Vils et grossiers, nés de la fange, ils possédaient une arme, unique et terrible, que nous ne connaissions pas.

L'ambition.

Ils incendièrent les arbres. Ils brûlèrent les champs. Ils nous criblèrent de flèches.

Notre communauté se désagrégea.

Notre passé fut pillé, notre peuple divisé. Les uns demeurèrent au château, les autres s'enfuirent vers des cieux plus cléments.

Pendant des générations, les nôtres qui étaient restés subirent le destin de ceux qui ont choisi de survivre, quel qu'en soit le prix.

Au fil des années, nous apprîmes à ruser, à nous mêler aux Autres, faisant usage de notre fortune et de nos Dons pour inventer une nouvelle arme fatale : une lente et inexorable séduction.

Nous devînmes comme eux. Nous marchâmes parmi eux. Nous nous drapâmes de leur odeur, de leurs habitudes, de leurs mesquines existences. Lorsqu'ils inventèrent un terme humain pour désigner nos montagnes – les Carpates – nous feignîmes d'accepter, mais nous murmurâmes aux vents le véritable nom de notre forteresse, Zaharen Yce. Et nous nous baptisâmes ainsi.

Les Zaharen.

Enfants des étoiles, nous rognâmes nos ailes pour nous rouler dans la boue.

Et les êtres inférieurs se laissèrent berner.

C'est à ce prix qu'avec le temps, nous commençâmes à prospérer. Nous exhumâmes plus de diamants pour parer nos murs, et nous inventâmes de nouvelles façons de plier les Autres à nos volontés. Finalement, ceux-ci nous révérent comme les maîtres que notre nature profonde nous destinait à être. Nous primes la tête de leurs armées et rentrâmes en possession de nos terres.

Nous bâtîmes des cités, creusâmes des mines, plantâmes les plus belles vignes. On nous appela Monseigneur, Princesse, Votre Altesse. De nouveau, l'or et le cuivre brillèrent à nos fronts.

La vie nous fut belle et douce. Jusqu'à la disparition du Diamant-qui-Rêve. Jusqu'à la perte de Draumr.

Extrait de *L'Encyclopédie des Fables d'Europe de l'Est* par le professeur Hansen, d'après ses voyages à travers la Hongrie, la Roumanie, la Transylvanie et l'Empire de Russie, publiée à Londres en 1794.

« ... et, en réalité, l'une des légendes les plus tenaces parmi les paysans des montagnes des Carpates est celle d'un prétendu « Peuple des Dragons ». Que l'on considère, pour se faire une idée des terreurs qu'inspirent ces animaux imaginaires, qu'il m'a fallu deux semaines de patience et une somme rondelette tirée de ma bourse pour trouver un berger qui acceptât de murmurer à mon oreille le nom exact de ces monstres : *drakons*.

Les *drakons*, donc, sont des créatures aussi splendides qu'effrayantes, dotées d'une apparence humaine mais capables de se transformer en dragons à volonté, surtout la nuit. La popularité de ces légendes s'observe dans les foyers tout le long de la chaîne des Carpates où on les raconte avec effroi, mépris ou admiration, mais toujours avec une absolue sincérité. Aux yeux des gens simples et crédules de ces villages alpins, le Peuple des Dragons est bien réel. En vérité, à mesure de mon ascension dans ces montagnes, j'ai observé que plus les hameaux étaient situés en altitude, moins je voyais les serfs lever les yeux vers l'horizon déchiqueté après la tombée de la nuit. La croyance est d'ailleurs répandue chez les paysans que l'apparition d'un dragon en vol constitue un fort mauvais présage.

En rassemblant divers passages des récits que j'ai pu recueillir, je suis parvenu à dresser un portrait de ces fameuses créatures.

Sous leur apparence humaine, les *drakons* sont dangereusement séduisants. Le seul trait physiologique qui trahisse leur origine est leur extraordinaire beauté, dont on dit qu'elle émeut même les plus blasés.

En tant que dragons, ce sont d'impitoyables chasseurs et guerriers, surpassant par leur cruauté tout le règne animal.

Et dans les deux cas, ils sont fascinés par les pierres précieuses. Plus un joyau est beau, plus le charme qu'il exerce sur eux est puissant. Bien des serfs portent constamment sur eux un éclat blanc de quartzite, une pierre locale censée dévier l'œil maléfique des dragons.

La légende la plus célèbre concernant les *drakons* est celle de la princesse-dragon, une jeune beauté enlevée par un paysan rusé et brutal, puis forcée de l'épouser. On peut à juste titre se demander comment un simple laboureur pourrait garder prisonnière une fiancée capable de se transformer en monstre chaque soir. La réponse à ce mystère est en lien avec un certain diamant nommé *Draumr* (approximativement, « le diamant qui rêve »), une pierre magique possédant le pouvoir d'ensorceler les *drakons* et d'en faire des esclaves.

On m'informa également, à l'occasion d'un repas de goulasch et de vin doux, que *Draumr* avait autrefois appartenu au peuple des dragons, lesquels – et avec quelle prudence ! – le tenaient à l'écart des humains, jusqu'à ce qu'il fût dérobé, en même temps que l'on enlevait la princesse. Une fois le diamant magique en poche, le paysan avait eu beau jeu de garder sa fiancée et de défier sa famille, dont les membres disparurent peu à peu à mesure de leurs tentatives pour reprendre la jeune femme.

La fin est tragique, comme il se doit. La princesse se libéra enfin en assassinant le laboureur dans son sommeil, mais hélas ! elle sombra dans la galerie inondée de l'une des nombreuses mines qui sillonnent la montagne, emportant le diamant avec elle. On ne revit jamais la princesse ni *Draumr*, bien que certains continuent d'affirmer qu'ils « entendent » la pierre « chanter » pour eux, en général à la tombée du soir.

Manifestement, on ne rechigne pas à revendiquer un soupçon de « sang de dragon » dans son arbre généalogique.

Le lieu central de ces légendes, tout le monde s'accorde sur ce point, serait un château encore debout, portant le nom de *Zaharen Yce* (les larmes de glace), appartenant à une noble lignée, les princes et comtes de Zaharen, dont aucun, d'ailleurs, n'a daigné nous accorder une audience.

Au demeurant, il est très rarement fait mention de l'aspect sans doute le plus mystérieux de ces légendes : je veux parler de l'idée selon laquelle autrefois, à une époque fort reculée, la tribu des dragons était plus nombreuse que de nos jours. Cette communauté initiale aurait été, d'une façon ou d'une autre, contrainte de se diviser, laissant certains de ses membres dans ces montagnes pendant que les autres s'envolaient vers des

territoires inconnus, à la recherche d'une nouvelle terre d'accueil.

L'esprit se plaît à échafauder des théories, dans les douces vapeurs du tabac, une chope de la délicieuse bière locale à la main, afin de déterminer où les infernales créatures pourraient avoir choisi d'élire domicile... »

1

Darkfrith, nord de l'Angleterre, 1768

Dans le rêve, elle était toujours aveugle.

Cela commençait par une obscurité totale qui l'enveloppait comme une couverture très douce. La cécité qui la frappait n'avait rien d'effrayant ni de désespérant. En vérité, elle lui semblait même parfaitement normale. Car dans le songe, il ne s'agissait pas de voir, mais plutôt d'entendre.

— Lia ?

— Oui, répondait-elle.

La voix était masculine et familière. C'était celle d'un homme qu'elle connaissait aussi bien que son coin favori au bord de la rivière, là où les rochers affleuraient sous l'eau, sombres et doux, étrangement rassurants.

— Lia, insistait-il d'un ton sévère.

— Je suis là.

— Viens !

Elle obéissait car, dans le rêve, elle n'avait d'autre souhait que de se plier aux ordres de cette voix. C'était son seul désir.

— Parle-moi de la journée, disait l'homme avec une extrême douceur.

— Les pêches mûrissent. Le blé monte jusqu'à la taille. Le rubis de Dartmoor a un acheteur à Bruxelles, qui veut aussi l'émeraude.

— Bien.

Qu'elle aimait l'entendre, ce simple petit mot ! Il lui réchauffait l'âme, comme une coulée de miel dans ses veines, comme un doux rayon de soleil...

— Où est le marquis ? demandait l'homme.

— Kimber est dans le salon ; il t'attend.

Cela n'était pas exact. Elle avait beau rêver, Lia en était tout de même consciente : Kimber n'était pas le marquis de Langford. Pas encore. L'Alpha était leur père, et Kimber, son grand frère, encore un enfant. Curieusement, l'homme ne s'en apercevait pas.

— Et pour ce soir, mon cœur ? interrogeait encore celui-ci d'une voix caressante.

— Ce soir, Havington donne un dîner. La vicomtesse portera des saphirs et de la soie.

Elle ne connaissait personne répondant au nom de Havington. Elle ne comprenait pas d'où lui venaient ces détails — l'étoffe, les pierres précieuses — mais elle savait que tout cela était vrai.

— Quels saphirs ?

— Un collier de cent trente-deux pierres, montage en or, pierre du milieu ronde, vingt-neuf carats, sertissage d'opales, récitait Lia. Un bracelet de trente-cinq pierres dont vingt saphirs et quinze opales. Une chaîne de cheville de onze saphirs, vingt et une opales et...

— Très bien. Cela suffira.

Dans le rêve, une douce ivresse l'envahissait.

— À quelle heure la vicomtesse ôtera-t-elle ses bijoux, Lia ?

— À minuit trente-sept. Onze minutes après le départ du dernier invité. Le collier est lourd, ajoutait-elle. Et tu dois tuer le second valet de pied ; il t'a vu sortir.

L'homme ne répondait pas. Sa présence dissipait les ténèbres autour d'elle tel un prisme de pure félicité, telle une mélodie aux notes envoûtantes.

— Lia...

— Oui ?

— La nuit est encore jeune, à minuit et demi. Reste au lit et attends-moi.

— Oui, Zane, répondait-elle toujours.

Puis elle se réveillait.

Elle n'était pas prête.

Kim le voyait bien, même s'ils avaient attendu les quinze jours et seize nuits requis, jusqu'à ce parfait crépuscule de juin

sans soleil, ni lune, ni étoiles. Le ciel au-dessus d'eux était un immense dais de brume d'un pourpre violacé, recouvrant la vivante nef de chênes et de saules qui les surplombait tous les cinq.

Dans la lumière déclinante, Kim distinguait encore le pâle visage d'elfe de sa sœur. Amalia ne possédait pas la rayonnante beauté de ses aînées, la majestueuse Audrey et Joan au rire cristallin. Âgée de quatorze ans, farouche et passionnée, la cadette des Langford était une personnalité tout en contradictions. Elle était gracieuse mais maladroite, sa chevelure était de miel mais ses yeux en amande presque noirs, et son visage était ordinaire... jusqu'à ce qu'elle sourie. Même alors, elle n'était pas réellement belle, songea Kim en essayant de trouver le mot juste. Elle était... comment dire ? Fascinante.

En dépit de sa noble ascendance, lady Amalia Langford ne ressemblait à personne d'autre du clan. Depuis sa plus tendre enfance, elle avait toujours été trop grande, trop fine, trop anguleuse.

Kim n'était rentré d'Eton, où il étudiait le droit, que quelques jours plus tôt. Il avait cru que sa plus jeune sœur aurait à présent pris les traits distinctifs de la famille, mais elle donnait toujours l'impression d'être un changelin – l'un de ces enfants que des fées malicieuses échangeaient avec les bébés humains – vêtu du châle et de la robe rose ornée de dentelle d'une de leurs sœurs.

Elle avait dû sentir le poids de son regard car elle tourna les yeux vers lui. Elle était assise sur un siège au milieu de la clairière, sans chapeau, les nattes défaites, et les joues caressées par les dernières lueurs du couchant. Elle détourna rapidement les yeux tandis que ses lèvres esquissaient un sourire triste.

Kim savait déjà qu'elle n'accomplirait pas le rituel. Dépit, il la vit reporter son attention sur les deux roitelets enfermés dans la cage de fer forgé posée à ses pieds. Les oiseaux voletaient d'un barreau à l'autre, pépant avec énergie. Leur chant était le seul son qui brisait le silence de la forêt. Ici, aucun criquet ne chantait. Aucune souris, aucun blaireau, aucune taupe ne furetait dans les feuilles mortes.

On était à Darkfrith, n'est-ce pas ?

L'un des roitelets se cogna contre les barreaux de sa prison de

métal. Kim aperçut l'émotion qui contractait les traits d'Amalia, mais cela n'avait duré qu'un instant. Les autres n'avaient sans doute rien remarqué.

Après tout, il était le plus âgé. C'était lui qui savait le mieux lire dans les cœurs. Sur le visage de sa sœur, il avait vu de la peine mêlée de tendresse. Lia avait toujours voulu avoir un animal de compagnie.

Diabole ! Elle ne lui serait d'aucune utilité, ce soir.

Une sombre silhouette aux contours serpentins traversa le ciel au-dessus du petit groupe, faisant bruisser dans son sillage les plus hautes branches des chênes. Aucun d'entre eux ne leva les yeux.

— Fille du clan, entonna Kim, décidé à achever le rituel malgré tout.

Bon sang ! Rien que le retour en calèche lui avait pris plus d'une semaine. Elle ne croyait tout de même pas qu'il allait renoncer aussi facilement ?

— Qu'oses-tu nous offrir ?

Sa sœur ne lui prêtait plus aucune attention. Il la vit pencher la tête de côté, tendant l'oreille comme si elle entendait quelque chose que les autres ne percevaient pas.

— Amalia, murmura Rhys, le troisième de la fratrie, qui se trouvait de l'autre côté de leur petit cercle. Fais un peu attention ! C'est à toi de répondre.

— Moi, fille du clan... ânonna Amalia en baissant les yeux d'un air docile, je vous apporte... je vous apporte...

Les roitelets s'agitèrent de plus belle dans leur cage.

— Cette modeste offrande, lui souffla Joan dans un murmure.

— Cette modeste offrande, répéta Amalia sans conviction.

— De quoi s'agit-il ? demanda Kim de son timbre le plus grave.

Non seulement le rituel exigeait qu'il s'exprimât sur ce ton, mais Kim s'était longuement entraîné à descendre sa voix d'une octave.

Amalia tendit une main vers la cage. Aussitôt, les oiseaux s'envolèrent du côté opposé.

— Un cœur et des ailes, dit-elle.

Puis elle tourna de nouveau la tête et brisa le cercle en se levant.

— Amalia ! la gronda Audrey d'un ton exaspéré.

— Vous n'entendez donc rien ? demanda-t-elle.

— Non, grommela Rhys, et toi non plus. Rassieds-toi, qu'on en finisse ! Il m'a fallu quinze jours pour attraper ces fichus piafs.

— Un instant, dit-elle en tendant l'oreille. Écoutez, c'est un attelage !

— Il n'y a aucun... commença Kim, avant de s'interrompre.

À présent, le son lui parvenait. Ce n'était pas un attelage mais une chaise de poste, qui descendait en cahotant l'allée de gravier de Chasen Manor, dans le lointain. Kim regarda sa sœur avec plus d'attention.

— Tu l'as entendu d'ici ? Il est à plus de cinq mille pieds !

À son tour, Audrey se leva et épousseta ses jupes.

— Un visiteur est attendu ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Rhys. Ce n'est que Zane, et il s'en va.

Les trois sœurs se tournèrent vers lui d'un seul mouvement, une même expression sur le visage.

— Eh bien quoi ? maugréa-t-il.

— Zane ? répéta Joan. Il est ici ?

— Apparemment, plus maintenant.

— Il fallait nous le dire !

— Toutes mes excuses, Vos Altesses. J'ignorais que j'étais votre majordome.

Amalia laissa glisser son châle, qui tomba dans un murmure, et s'affaissa parmi les feuilles mortes et la poussière, tel un fantôme blanc.

— Minute, papillon ! s'écria Kim en rattrapant sa sœur par le bras avant qu'elle n'ait fait trois pas. Reste ici, nous venons seulement de commencer.

Elle leva les yeux vers lui mais il faisait à présent si sombre qu'il ne put déchiffrer son expression. Irrité d'avoir déployé tant d'efforts en vain, il la serra un peu plus fort et lui imprima une brusque secousse.

— Ça va, laisse-la, plaida Joan. Elle est trop jeune, de toute façon. Tout le monde le savait déjà.

— Je l'ai fait plus tôt qu'elle, rétorqua Kim.

— Oui, mais toi tu avais quelque chose à prouver, intervint Audrey, sa jumelle. Toi, le fils aîné, le prochain Alpha du clan... Tu avais besoin de nous impressionner.

Elle haussa les épaules avec une gracieuse nonchalance.

— Ne te fâche pas. À ta place, j'en aurais fait autant. C'était plutôt intelligent, d'avoir inventé ce rituel.

Rhys laissa échapper un soupir fataliste.

— Laisse-la tranquille, Kimber, le moment est passé. Elles ont raison, tu sais. Elle est trop jeune. Elle est *toujours* trop jeune, et de toute façon, elle n'a reçu aucun des Dons en héritage.

Sous sa poigne, Amalia s'agita. Seulement, comme Audrey l'avait rappelé à ses devoirs de prochain Alpha, il répondit d'un ton sévère :

— Tu sais ce que cela signifie, Amalia ! Tu ne seras pas réellement l'une des nôtres tant que tu n'auras pas accompli le rituel. Tu ne développeras pas de Dons ou, si c'est le cas, ils ne seront pas aussi puissants.

— Je sais, dit-elle simplement.

Elle se libéra et alla à la cage, dont elle ouvrit la porte d'un geste vif. Kim entendit une série de pépiements suivie d'un furieux battement d'ailes ; lorsqu'elle se redressa, elle tenait une petite chose sombre dans son poing.

— Pour les *drakons*, récita Amalia avant de briser la nuque de l'oiseau.

Elle ouvrit sa main. Le roitelet tomba au sol près du châle, une aile déployée en éventail sur la frange du vêtement.

— Il faut tuer les deux, précisa Rhys dans le silence qui venait de tomber.

Sans un mot, Amalia plongea la main dans la cage et en retira l'autre oiseau.

Un second courant d'air les survola, faisant bruisser les feuillages. Amalia lança dans sa direction le roitelet, qui s'éleva dans un battement d'ailes désordonné et disparut dans la nuit.

Elle défia son frère du regard.

— Je suppose que je ne ferai qu'à moitié aussi bien que vous.

Puis, prenant ses jupes à pleines mains, elle s'élança vers

Chasen Manor.

Un changelin, songea Kim en la regardant s'éloigner. C'était la seule explication.

Un soir, bien des années plus tôt, Lia avait demandé à sa mère si elle aussi entendait « la chanson ».

— Le carillon du dîner ? avait demandé Tess Langford tout en bordant sa fille dans son lit.

— Non, maman. L'autre chanson. Celle qui est tranquille.

— La boîte à musique de papa ?

— *Non. L'autre.*

Maman avait posé sur elle son doux regard noir, puis elle avait penché la tête de côté en souriant. Papa et elle donnaient ce soir-là une soirée pour les membres du conseil et leurs épouses. Elle était vêtue d'une robe claire, et autour d'elle flottait une senteur de fleurs et de savon. Elle avait semé de la poudre d'argent sur ses cheveux et portait des perles dont s'élevait une lente mélodie, simple et naïve comme un hymne. Lia avait tendu la main pour caresser le bracelet.

— Je ne sais pas de quelle chanson tu parles, ma chérie.

— Celle-là...

Audrey avait déjà quitté la chambre mais Joan, trop jeune pour assister à la fête, se retourna dans son lit, situé de l'autre côté de la vaste *nursery*.

— Elle dit tout le temps qu'elle entend un chant, avait-elle maugréé en prenant sa voix de grande personne agacée.

Maman avait froncé les sourcils.

— Quelle sorte de chant ?

— Un air apaisant. Tu sais... comme le vent dans les blés. Comme l'océan.

Les traits de Tess Langford s'étaient détendus.

— Oh oui ! Je l'entends aussi, quelquefois.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Les bruits de la nature nous offrent une merveilleuse symphonie.

— Non, ce n'est pas cela. C'est une *chanson*, avait insisté Lia, déçue.

Maman avait placé le dos de ses doigts sur le front de Lia. Sa peau était fraîche.

— Peux-tu me la fredonner ?
— Non.
— Est-ce qu'elle te dérange ? Est-ce qu'elle te donne mal à la tête ?
— Non plus.
— C'est même pas vrai ! avait chantonné Joan. Sinon, nous aussi on l'entendrait. On n'est pas sourds !
— Pour ta sœur, c'est bien réel, avait répondu maman d'un ton ferme.

Puis elle s'était de nouveau tournée vers Lia.

— Si cela devenait un problème pour toi, il faudra me le dire. Viens me voir, et je m'en occuperai.

— Comment ?

— Avec un baiser magique ! avait répondu Tess en la serrant dans ses bras pour presser ses lèvres sur sa joue d'enfant.

Voilà comment Lia avait compris que sa mère ne la croyait pas plus que les autres.

Lorsque les songes avaient commencé à hanter son sommeil, quelques années plus tard, Lia n'en avait parlé à personne. La chanson, bien qu'elle fût toujours présente à son esprit, était si nostalgique, elle paraissait provenir de si loin, qu'elle semblait relativement inoffensive. Le rêve, en revanche, n'avait rien d'innocent. Lorsqu'il survenait, Lia devenait une autre. Plus âgée, plus mystérieuse. Elle en sortait pantelante et rougissante, tout à la fois excitée, coupable et désespérée, agitée d'émotions qu'elle ne voulait révéler à personne, pas même à sa mère.

Au début, ce n'avaient été que des éclats de voix, des bribes de phrases sans rime ni raison. Elle s'entendait répondre, mais ses paroles n'avaient aucun sens. Elle percevait la voix de l'homme mais celle-ci semblait venir de loin, comme couverte par une tempête. Lia n'en distinguait que d'incompréhensibles fragments.

Puis le rêve s'était fait plus net, plus précis et, en même temps, il avait éveillé en elle un sentiment croissant de danger imminent, qui lui oppressait la poitrine et lui donnait la chair de poule.

Jamais il ne s'était transformé en cauchemar. Pourtant, elle savait qu'il portait un terrible secret. Elle y parlait de voler, de

tuer, de perdre ses parents, aussi calmement que l'on établit la liste des courses avant d'aller au marché. Il n'y avait rien là d'anodin mais, étendue dans l'obscurité, bercée par la chanson, Lia n'en éprouvait aucun remords.

Quelques mois auparavant, aux heures grises de l'aube de son quatorzième anniversaire, Lia avait vu, pour la première fois, qui était l'homme.

Zane. L'Autre, le voleur, l'ancien petit protégé de la Voleuse de Brume, qui était à présent l'espion et l'homme de main du Clan dans le monde extérieur, au-delà des frontières de Darkfrith.

Ce soir, empêtrée dans les cerceaux de ses jupes et gênée par ses talons, elle l'avait raté de peu malgré sa course effrénée. Le temps qu'elle sorte de la forêt et traverse la pelouse de la cour principale, elle n'avait même pas aperçu la tache rougeoyante des lanternes de la chaise de poste.

Elle écouta, l'oreille tendue, le léger grincement de métal et de bois rythmé par le claquement des sabots qui s'éloignait dans les collines.

Elle entendait cela, et l'appel de la chanson. Comme toujours. Ténue, mystérieuse et douce, celle-ci semblait provenir de loin derrière l'horizon, du côté du Levant.

D'un geste délibéré, Lia se tourna du côté opposé. La mélodie la hantait jour et nuit, pénétrant jusqu'au plus secret de son âme, et elle n'aimait pas l'idée d'être la seule à l'entendre.

Elle laissa son regard errer sur l'élégante façade de Chasen Manor dont les contours se détachaient sur fond de champs et de bois, image idyllique d'une nature paisible et rassurante. Derrière les vitres, elle distinguait les ombres des domestiques qui, dans les pièces vivement éclairées, s'activaient à dresser le couvert pour le dîner, à préparer les lits ou à rallumer le feu dans les cheminées en prévision de la soirée. Tout était aussi tranquille que d'ordinaire.

Une nouvelle silhouette zébra le ciel, telle une faux d'or pur moissonnant les étoiles dans la clarté de la lune naissante, puis descendit doucement vers les frondaisons.

Serrant ses bras autour d'elle, Lia la regarda s'abîmer dans la verdure.

On allait bientôt l'appeler. Il devenait urgent d'échafauder un plan.

L'air londonien était lourd de suie, et un *fog* humide et glacé collait à son visage tel un inconfortable masque, mouillant jusqu'à ses poumons. Zane en avait l'habitude. La plupart du temps, cela lui convenait même très bien. Plus la nuit était brumeuse, plus les silhouettes se fondaient dans la pénombre. Dans sa partie, l'ombre et la lumière jouaient un rôle essentiel, de même que les couteaux, crochets et autres bouillons de onze heures.

Zane n'avait qu'un reproche à adresser au brouillard : il détrempait la poudre de ses armes. Jamais il n'avait trouvé une marque d'explosif qui ne s'agglomérât pas en masse spongieuse par temps humide.

Après plusieurs heures à marauder dehors, son catogan s'était défait et ses mèches brunes, bien plus longues que ne le voulait la mode, risquaient de le trahir. Il le savait, elles tranchaient sur sa peau claire et le blanc de sa cravate. Il aurait dû porter une perruque, un chapeau moins élégant, un manteau plus simple. Ainsi, il aurait été moins voyant. Tant pis, il était trop tard pour y remédier ! Zane n'était pas homme à se confire en regrets et, de plus, les individus qu'il avait repérés ces jours-ci étaient trop grassement payés pour se souvenir de son visage.

En tout cas, il avait fini pour ce soir. Il continuerait demain. Pour l'instant, il était affamé et épuisé. Rien d'autre ne l'intéressait plus qu'un bon repas, son lit... et ce qui l'y attendait.

La lanterne à bougie juste après sa maison projetait sa flamme d'un jaune sulfureux, petit soleil flou nimbé de brouillard. Dans le noir, aucune des maisonnettes sagement alignées le long de la chaussée n'était visible. Il ne retrouvait son chemin que parce qu'il le connaissait par cœur. Il avait toujours vécu ici, et le plan de ce quartier, avec ses rues, ses trottoirs, ses caniveaux, était gravé dans sa mémoire, de telle sorte qu'il n'ignorait aucune de ses portes, de ses allées, de ses issues de secours.

Il savait se fondre dans les ténèbres, étouffer l'écho de ses pas, respirer sans bruit. Il écouta la nuit, si intensément qu'il lui sembla entendre les battements de son cœur, lents et familiers.

Là s'étendait son royaume, pour le meilleur et pour le pire. Là était son foyer, sa patrie, son sanctuaire, modeste portion de territoire arrachée au chaos du monde.

Tout en laissant, au fil de sa progression, ses pensées se focaliser sur le brouillard et la lanterne, sur les coups assourdis et les gémissements qui montaient de la cité, Zane comptait ses pas.

Vingt-deux, vingt-trois... La lampe à huile à la fenêtre de la maison de Mme Dumont, pour son bon à rien de fils qui traînait dehors la moitié de la nuit.

Trente-sept, trente-huit... Enjamber la racine de l'orme qui jaillissait du trottoir et soulevait les pavés.

Quarante-cinq... Le chat noir de Lucy Brammel posté sur le toit.

Quarante-sept... Le treillage usé par lequel le félin montait sur son perchoir. Zane l'avait détaché de la cheminée en janvier dernier pour voir s'il supportait son poids, ce n'était pas le cas, et Lucy ne s'en était toujours pas aperçue.

Cinquante et un.

Comme d'habitude, il marqua une pause. À cinquante et un, il pénétrait dans son domaine personnel. Trop d'hommes relâchaient leur attention lorsqu'ils franchissaient leur propre porte, aussi était-ce l'un des meilleurs moments pour les abattre par surprise.

Zane n'était pas comme les autres. Il ne ressemblait à personne dans cette rue tranquille, ce qui, entre autres, faisait de Bloomsbury le lieu de résidence idéal. Le voisinage était essentiellement composé d'acteurs et d'artisans, et tout le monde, ici, était foncièrement bon.

Avantage supplémentaire pour quelqu'un qui, comme lui, vivait incognito : il y repérait d'autant plus facilement ses collègues en filouterie.

Il contourna discrètement la maison, évitant les pièges qu'il y avait disposés, trouva dans l'obscurité la petite volée de marches et la serrure de la porte de l'office.

Joseph l'attendait, assis à la table de la cuisine devant un bol dont montait une répugnante odeur d'anguille.

— Pas trop tôt, grommela-t-il en guise de bonsoir.

Zane ôta son chapeau et passa une main dans ses cheveux.

— Je ne sais pas ce que tu manges, Joe, mais je ne veux pas voir cela à ma table. Ni ce soir ni jamais.

L'homme arqua les sourcils d'un air surpris tandis qu'une expression douloureuse se peignait sur son visage vérolé.

— C'est la recette de ma vieille.

— Toutes mes condoléances, le plaignit Zane en refermant le verrou de la porte de derrière.

Il avait défait les premiers boutons de son manteau et se dirigeait vers l'escalier, ou plutôt vers son lit, lorsque l'autre ajouta :

— Z'avez un visiteur.

— Je sais.

— Pas Mim.

Zane interrompit son mouvement et se retourna. Comme il l'interrogeait du regard, Joseph haussa les épaules d'un air évasif.

— Une fille, ajouta-t-il. L'est dans le petit salon.

— Une fille... répéta Zane, pensif. En es-tu certain ?

— Ouaip, répondit le cuisinier en hochant la tête. Pas de doute là-dessus.

Zane se tourna de nouveau et quitta la cuisine sans un bruit.

Sa maison était plongée dans l'obscurité. Il avait grandi ainsi et gardé cette habitude à l'âge adulte. Une demeure peu éclairée en révélait beaucoup moins sur ses habitants, et Zane avait toujours préféré voir qu'être vu. Le vieux Joe, cependant, semblait avoir estimé que la fille en question méritait un bon éclairage. En arrivant au seuil du petit salon, Zane s'aperçut que toutes les lampes avaient été allumées, ainsi que les deux candélabres de la salle à manger, de sorte que l'on y voyait comme en plein jour. Les tons brique et émeraude du tapis persan révélaient toute leur luminosité, les dorures des cadres étincelaient, et les sièges de bois précieux brillaient avec un éclat presque douloureux.

Une gamine était assise dans l'un des fauteuils, la tête renversée en arrière, les paupières closes, les lèvres entrouvertes. Elle tenait une tasse de chocolat à moitié vide en équilibre précaire sur ses genoux, les doigts encore fermés sur

l'anse. Sa robe de toile d'un bleu enfantin était rebrodée d'un semis de marguerites, ses chaussures couvertes de poussière et ses cheveux en désordre. De longues boucles lâches aux reflets d'or mat encadraient ses joues, mais malgré la beauté de sa chevelure, son teint était d'une pâleur malade. Dans l'ensemble, elle était... remarquablement banale. Autour d'eux montait une odeur de cire chaude et de miel.

Zane s'était attendu à ressentir de la colère et il fut vaguement surpris de constater qu'il n'en était rien. En vérité, il était profondément soulagé.

Un peu mal à l'aise, il prit la tasse et donna un coup de pied à la chaise.

La fillette s'éveilla en sursaut et se redressa en lissant ses jupes d'un geste fébrile.

— Lady Amalia. J'aimerais vous dire que je suis ravi de vous voir, mais j'ai déjà été gratifié de la présence du marquis à trois reprises ces deux derniers jours. Que diable faites-vous là ?

— Père est ici ? demanda-t-elle en regardant autour d'elle.

— Pas pour l'instant mais, à n'en pas douter, il sera vite de retour. Quelque chose me dit qu'il n'est pas pleinement convaincu que je ne vous cache pas dans l'une des pièces de cette maison. Imaginez ma joie, ajouta-t-il d'une voix suave, en découvrant, en entrant dans mon salon, que c'est pourtant l'exacte vérité.

— Je suis désolée. Je...

Elle hésita, secoua la tête, puis couvrit ses yeux de sa main.

— J'ai très mal dormi.

— Se pourrait-il qu'il y ait un rapport avec le fait que vous avez voyagé dans une diligence publique pendant... voyons... une bonne quinzaine de jours ? C'est à peu près le temps qu'il faut pour venir en coche de Darkfrith. À moins, bien entendu...

Il marqua une pause.

— ... que vous n'ayez volé jusqu'ici ?

Il ne s'agissait pas d'une pique, mais il vit ses traits se contracter imperceptiblement. Puis elle laissa retomber sa main.

— Je n'en suis pas capable, dit-elle en soutenant son regard, vous le savez très bien. Et ce n'est pas là la raison de ma fatigue.

Zane se sentait mal à l'aise devant ses yeux noirs aux reflets

mordorés, bordés de longs cils de velours, qui lui rappelaient tant ceux de sa mère. Ils se toisèrent longuement tandis que le silence autour d'eux se faisait plus dense. Puis Amalia serra les lèvres d'un air têtue.

Avec un soupir, il s'assit sur le siège en face d'elle. Elle avait gagné. Avisant la tasse de chocolat froid, il se souvint que son estomac criait famine et la porta à ses lèvres. Il n'avait toujours pas dîné et, selon toute probabilité, n'était pas près de se coucher.

S'il était une leçon qu'il avait apprise du passé, c'est que les *drakons* détestaient perdre l'un des leurs.

Près de lui, le bord ouvragé d'un plateau d'argent scintilla dans la lueur des lampes. Par chance, Joseph avait eu la bonne idée d'apporter une collation à sa visiteuse : un assortiment de scones, du cake à l'orange, ainsi qu'un plat de noix au miel et de fruits séchés. Zane se pencha pour prendre une moitié d'abricot et une part de gâteau.

— Des mauvais rêves, ma colombe ?

— Oui, avoua-t-elle dans un souffle.

— C'est bien regrettable. Je ne doute pas que cela justifiait de vous enfuir de chez vous sans un mot – et sans, j'en suis persuadé, avoir demandé l'autorisation de votre tout-puissant Conseil des *drakons* – pour venir m'en parler.

Manifestement, il en fallait plus pour lui faire détourner les yeux ! Aucune trace d'embarras ne se lisait sur son petit visage fin. La confusion qui s'était emparée d'elle à son réveil avait cédé la place à une calme résolution et, malgré sa tenue froissée, la fille du marquis semblait soudain bien plus mûre que son âge. Quelle mystérieuse raison avait bien pu la jeter sur les routes pour traverser presque tout le royaume ? Le secret restait bien caché derrière sa moue obstinée !

Très bien. Il savait attendre.

Zane avala l'abricot, puis croqua lentement le cake pour en savourer la moindre miette. Son cuisinier avait l'esprit lent, seuls ses gages garantissaient sa loyauté, mais si Zane ne pouvait se séparer de lui, c'était pour cette raison précise : ses cakes. Ses scones. Ses tourtes aux fruits rouges. Le vieux Joe était le meilleur pâtissier de ce côté de la Manche, et l'enfant affamé

qu'avait été Zane autrefois appréciait à leur juste valeur ses talents culinaires. Malgré cela, Zane était toujours mince comme un fil – parce que c'était dans son tempérament, et qu'un homme trop corpulent ne fait pas un bon voleur. Il mangeait peu, buvait de l'eau plate et des pots entiers de café sans sucre... et s'offrait parfois un extra. Comme ce soir. Il entamait sa troisième part de cake à l'orange lorsqu'Amalia se leva et reprit la tasse.

Elle fit quelques pas dans la pièce mais ne toucha pas au chocolat.

— On ne dirait pas la maison d'un criminel notoire.

— En effet. C'est même là son intérêt.

— Est-ce pour cette raison que maman vous l'a donnée ?

— Veuillez m'excuser, dit-il en époussetant les miettes tombées sur sa veste, mais madame votre mère ne m'en a pas fait cadeau. Je la lui ai achetée, et au prix fort. La transaction s'est faite de façon tout à fait légale.

— Oh...

— Absolument.

Il la vit déposer la tasse sur le rebord de la fenêtre et tendre la main vers la poignée de fer qui fermait les volets intérieurs.

— Non ! s'écria-t-il, lisant dans ses pensées. Je ne tiens pas à ce que les vôtres entrent chez moi comme dans un moulin.

— La fenêtre n'est pas scellée ?

— La moulure autour de l'un des panneaux de verre est mal fixée. Je l'ai appris à mes dépens il y a deux jours.

Elle retira ses doigts comme si elle s'était brûlée. Il ne s'agissait que d'une vitre descellée – rien de bien significatif aux yeux des hommes ordinaires, et même des voleurs qui le fréquentaient – mais ce mince espace entre le verre et le montant avait suffi pour que Christoff Langford s'introduise dans la demeure pourtant bien protégée de Zane. Certes, le marquis n'était pas un homme ordinaire. Diable ! Il n'était même pas humain...

De même que sa fille Amalia, d'ailleurs.

— Vous êtes très attaché à ma famille, fit remarquer celle-ci.

Elle lui tourna le dos en frottant ses paumes sur ses jupes, froissant de plus belle l'étoffe bleue semée de fleurs.

Zane ne répondit pas.

— À certains des miens, du moins.

Elle lui jeta un regard par-dessus son épaule.

— Il y en a que vous aimez beaucoup.

— Si vous le dites...

— Vous savez ce que nous sommes, insista-t-elle. Pourtant, vous nous avez toujours aidés. Vous êtes... proche de mes parents, et vous avez rendu bien des services au Clan.

— Je n'ai pas agi par amour, je vous en donne ma parole.

— Alors pour quelle raison ? L'argent ?

— C'est un sujet qui m'est cher. N'en sous-estimez pas l'importance, mon petit.

— Et le pouvoir ? demanda-t-elle d'un ton adouci. Cela compte-t-il, à vos yeux ?

— Dites-moi, ma colombe, vous n'avez tout de même pas fait tout ce chemin pour sonder mon caractère ?

Lia fit volte-face et le toisa, plus vexée qu'elle ne voulait le montrer. « Mon petit », « Ma colombe »... Qu'elle n'aimait pas ces surnoms dont il l'affublait ! Aussi loin que remontait sa mémoire, elle avait détesté être ainsi appelée. C'était naïf, fragile, alors que tout en elle n'était que froide détermination.

Cependant, elle savait ce qu'il pensait d'elle ; elle l'avait toujours su.

Zane était le seul mortel toléré par le Clan. Le seul admis à partager ses secrets. Alors qu'elle et les siens restaient enfermés dans le vert paradis de Darkfrith, Zane était l'unique créature vivante autorisée à aller et venir à sa guise. Même son propre père, l'Alpha, devait en référer au Conseil avant d'envisager un déplacement !

Ainsi le voulaient leurs coutumes. Lia n'ignorait pas que c'était à ce prix que le Clan avait survécu depuis plusieurs siècles. Les Autres élevaient du bétail, travaillaient la terre. Les *drakons*, eux, ne cultivaient que le secret, et leur amour des pierres.

Lia était fille de marquis. Elle vivait dans un vaste et luxueux manoir, dormait dans une chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur le ciel immense et les collines boisées. Malgré cela, elle était parfois si oppressée qu'elle en aurait hurlé à perdre haleine.

Le Conseil avait l'habitude de sermonner les enfants du village :

De par le monde, nous sommes les derniers de notre espèce.

Le devoir nous commande de rester en sécurité.

Le devoir nous commande de demeurer ici.

Nous protégeons ceux qui sont liés à la terre : les enfants, les femmes, les faibles.

Nous sommes les drakons. Loyauté absolue envers le Clan !

Rhys, Audrey et Joan – et même Kimber, que l'on avait envoyé étudier au loin – vivaient avec insouciance, comme si rien ne pouvait leur convenir mieux que cette vie-là. Leur avenir était tout tracé, leurs espoirs restreints aux strictes limites de leur terre. Ils étaient nés ici, ils s'y marieraient, ils y mourraient. À leurs yeux, le monde qui s'étendait au-delà de l'horizon brumeux derrière les collines couvertes de fougères était sans importance.

Comme Lia comprenait que sa mère se soit enfuie, des années auparavant ! Pour sa part, si elle avait pu en faire autant...

Hélas ! c'était impossible. Contrairement à ses frères et sœurs, elle n'avait aucun Don. Elle ne pouvait Muer pour se transformer en brume, et encore moins en dragon. Elle n'avait aucune beauté, aucun courage, rien de ce qui faisait la puissance et la gloire des siens. Il lui avait fallu toutes ses maigres ressources pour arriver là où elle était, et elle ne doutait pas que son escapade serait de courte durée. On l'aurait vite retrouvée.

Seuls deux mystères la tenaient à l'écart du reste du Clan – deux secrets aussi noirs qu'inquiétants dont l'un se trouvait assis en face d'elle.

Zane n'avait pas bougé de son fauteuil. Dans la vibrante lumière que diffusaient les bougies, sa silhouette se découpait sur les ombres opaques, telle une étude au fusain tout en contrastes. Il la scrutait de sous ses paupières mi-closes, de ce regard faussement absent qu'elle connaissait par cœur pour l'avoir longuement observé à Chasen Manor lorsqu'il feignait l'indifférence. Comme toujours, il était d'une élégance à la nonchalance étudiée, son manteau ouvert sur une veste de satin mat aux nuances gris et brun.

Ses yeux étaient d'ambre clair, ses cheveux ruisselaient en une longue cascade fauve aux reflets de miel. Mince et musclé, il était aussi grand que le père de Lia, dont il possédait également la grâce féline. Depuis des années, une fois l'obscurité retombée dans la *nursery*, Joan et Audrey avaient pris l'habitude de prononcer le prénom de Zane avec des gloussements d'excitation qui empêchaient Lia de trouver le sommeil. Celle-ci n'avait compris que très récemment l'étrange comportement de ses sœurs.

La raison, c'étaient ses mains solides et brunes, ses doigts qui pianotaient un air insouciant sur le bras d'un fauteuil, d'un geste léger qui démentait l'éclat magnétique de son regard. C'étaient ses mâchoires carrées, ses sourcils droits, ses lèvres au modelé à la fois dur et gourmand. C'était sa façon d'étirer ses longues jambes devant lui, puis de les croiser en levant ses yeux surmontés d'épais sourcils lustrés vers la petite fille qui l'observait et qui, dans ces moments-là, se sentait aussi vulnérable qu'une biche sous le regard ambré d'un dragon.

Une épaisse fumée noire montait des lampes à huile. Par-delà la fenêtre aux volets fermés, le chant venu des lointaines régions de l'Est continuait, infatigablement, à dérouler sa lente mélodie.

Lia se souvint du songe où, sans le voir, elle entendait Zane lui parler de sa voix aux inflexions caressantes.

— Veuillez me pardonner si j'interromps vos méditations à propos de ma cravate, dit-il d'un ton bien différent de celui qu'il avait dans son rêve. Je suppose qu'elle doit être ornée de toute une série de taches fascinantes, après la nuit et les deux journées que je viens de passer à écumer toutes les auberges, tavernes et autres arrêts de diligence de la cité à la recherche d'une jeune écervelée. J'avoue que votre silence obstiné commence à m'agacer un peu. Pourquoi diable avez-vous atterri dans mon salon ?

Lia le regarda, stupéfaite.

— Vous m'avez cherchée ?

— Votre père me l'a aimablement suggéré.

— Oh...

— Oui, « oh », grommela-t-il sans cacher son ironie.

Elle prit une profonde inspiration.

— Si je vous dis quelque chose, vous me promettez de n'en parler à personne ?

— Certainement pas, répondit-il sans douceur.

— Et si c'est très important ?

— Encore moins.

Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux.

— Écoutez, poursuivit-il, s'il s'agit d'un sujet si délicat que vous ne pouvez même pas vous en ouvrir à vos parents, je ne veux rien en savoir. Je n'ai pas l'habitude d'aller au-devant des ennuis. Désolé, mon petit cœur, mais c'est ainsi.

Et ce soir, mon cœur ?

— Pensez-vous, demanda-t-elle prudemment, qu'il soit possible de... de prédire l'avenir ?

Il plissa les yeux d'un air méfiant.

— Comme les Bohémiennes et les diseuses de bonne aventure ?

Elle haussa les épaules, évasive.

— Ou comme les rêves.

— Pourquoi pas ?

— Vous y croyez ?

— Aye. De fait, j'ai parmi mes assistants un bonimenteur de foire qui sait lire dans les runes pour vous promettre le plus bel avenir dont vous puissiez rêver. Surtout si vous avez la gentillesse de ne pas faire attention à votre bourse.

— Je ne plaisantais pas !

— Moi non plus. C'est l'un des meilleurs dans son domaine. Il n'a été pris que deux fois, ce qui est nettement moins que la moyenne de mes autres camarades. Je suppose, ajouta-t-il d'un ton badin, qu'il a surtout un don pour deviner quand le constable arrivera.

Lia traversa le tapis pour venir se poster devant lui. Après deux interminables semaines d'inquiétude et de tension nerveuse dans la chaleur étouffante d'une diligence à la suspension exécrationnelle, dans l'odeur pestilentielle des corps mal lavés et du vieux crin de cheval, elle retrouvait enfin un peu de calme. Il lui semblait que la part la plus secrète d'elle-même, celle qui ne s'exprimait que dans ses rêves, avait pris les

commandes de son être.

Sans réfléchir, elle se pencha vers Zane, toujours assis, et posa ses lèvres sur les siennes.

Lorsqu'elle se redressa, les yeux du séduisant voleur avaient pris un éclat métallique.

— Sans intérêt, dit-il avec froideur. Réessayez dans une dizaine d'années, mon petit. Et en attendant, tâchez de ne plus me faire perdre mon temps.

— Ciel ! s'exclama alors une voix féminine. J'arrive fort mal à propos !

— Au contraire, répliqua Zane en se levant.

Dans un sursaut, Lia recula d'un pas. Une femme se tenait sur le seuil du salon, drapée d'une ample pèlerine dont la capuche dissimulait son visage, et dont l'ouverture révélait des jupes de soie tourterelle et un corsage en dentelle blanche ornée de pierres de lune.

D'un geste gracieux l'inconnue rabattit son capuchon, dévoilant une somptueuse chevelure rousse et des yeux gris clair. Une bouffée de senteurs nocturnes – parfums capiteux de femmes, vapeurs enivrantes d'alcool – envahirent la pièce.

Lia se sentit soudain ridicule.

— Qui est cette charmante ingénue ? roucoula la beauté rousse d'un air amusé.

— Personne. Un agneau égaré.

— Vraiment ? demanda-t-elle en s'avançant de quelques pas, toujours souriante.

D'un doigt ganté de soie, elle souleva le menton de Lia.

— Avec ces yeux-là ? Je ne crois pas. On dirait plutôt la fille de l'ouragan.

Amalia s'écarta. Elle leva les yeux vers Zane – œil de loup, visage de marbre – et prit sa main pour la serrer de toutes ses forces.

— Sachez, lui dit-elle avec calme, que je ferai tout pour protéger ma famille. Aujourd'hui, ou dans l'avenir. Absolument tout. N'oubliez jamais cela.

Les lèvres de Zane s'étirèrent en un sourire.

— Parfait, dit-il. Peut-être voudrez-vous aussi en informer monsieur votre père ?

Il retira sa main.

— Le voilà justement qui arrive, ajouta-t-il.

Au même instant, les volets fermés devant le carreau disjoint se mirent à vibrer avec fracas.

2

Septembre 1773, cinq ans plus tard

Avant sa onzième année de vie en ce bas monde, l'orphelin des rues que l'on appelait simplement Zane aurait éclaté de rire à la moindre allusion au surnaturel. Il était fait de chair et d'os, de même que les autres – ce qui d'ailleurs les rendait si vulnérables... et lui avait valu d'agoniser dans une mare de son propre sang, un couteau plongé entre les côtes, par une glaciale soirée d'hiver sous le ciel qui se teintait de neige et de ténèbres.

En toute logique, il aurait dû mourir ce jour-là. Il en avait vu bien d'autres trépasser pour moins que ça, et personne ne les avait pleurés.

Seulement, cela s'était passé la nuit où Tess l'avait recueilli. L'orphelin avait survécu à ses blessures.

Zane n'avait pas de parents, du moins pas à sa connaissance. Pendant les précieuses années qui avaient suivi, il n'avait eu *qu'elle...*

Ce jour-là, elle était confortablement installée sur un sofa, dans la lueur que déversaient à flots les hautes fenêtres derrière elle, parsemant sa chevelure brune d'étincelles d'argent pur. D'un geste sûr et élégant, elle versa du thé dans les tasses de porcelaine aux transparences de papier que, pour quelque mystérieuse raison, on s'obstinait à utiliser dans ce coin perdu de la campagne. Elle semblait détendue, et tout à fait à son aise dans ce magnifique salon aux meubles raffinés et aux tentures de velours, dont le lustre de cristal scintillait au-dessus d'eux. Quelle différence avec la jeune femme qu'il avait connue autrefois !

— Assieds-toi, dit la marquise sans lever les yeux de la

théière. Tu me donnes le vertige, à tourner en rond comme un chat.

— Que savez-vous des chats ?

— Un point pour toi. Assieds-toi.

Il n'obéit pas. Au lieu de cela, il marcha jusqu'aux baies vitrées et regarda le paysage qui déroulait, à perte de vue, ses collines et ses forêts embrasées par l'automne. Des collines vides. Des forêts désertes.

Les terres de Darkfrith n'abritaient aucune bête sauvage, et c'était peut-être ce qui le dérangeait le plus dans cette région par ailleurs humide et verdoyante. Aucun terrier caché dans les bois, nulle bête furetant parmi les hautes herbes ou animant les futaies de ses parades nuptiales et de ses luttes à mort. Seulement des insectes et, de temps à autre, un vol d'oiseaux. Une fois, il avait aperçu une souris trotinant nerveusement le long des écuries. À part ces pitoyables créatures, jamais, depuis qu'il rendait visite à la marquise de Langford et à son féroce époux, il n'avait vu le moindre animal.

Ce qui n'était guère étonnant : même les créatures les plus insignifiantes devaient comprendre quelle menace hantait ces lieux...

Darkfrith était superbe et désolé, peuplé d'êtres qui se déplaçaient sans un souffle d'air, l'observaient de leurs yeux brillants, tapis dans l'ombre, ou lui adressaient des sourires carnassiers et des courbettes faussement dociles. Pas un seul instant, lorsqu'il était dans cet endroit, Zane ne cessait de sentir courir sur sa peau le frisson glacial qu'éveillaient en lui leurs regards.

Sans Tess, et ce qu'elle lui offrait, jamais il ne se serait aventuré jusqu'ici.

— Du citron ? proposa-t-elle.

— Merci.

Un troupeau de moutons paissait sur une colline proche, moyen simple et efficace d'endormir la méfiance de quiconque se montrerait un peu trop curieux au sujet de l'activité agricole de Darkfrith. Deux jeunes garçons s'en approchèrent d'un pas lent mais résolu. Aussitôt, le bétail se rassembla, puis se dispersa à travers les arbres d'un bois voisin.

— Du sucre ?

— Merci.

— As-tu fait des acquisitions, récemment ?

Il sourit sans se retourner.

— Rien qui vous intéresse, madame. Quelques bibelots ici ou là.

— De quelqu'un que je pourrais connaître ?

— Ma foi, c'est possible, dit-il, laconique.

— J'ai entendu une rumeur, l'autre jour, insista la marquise sans se départir de sa sérénité. On dit que le comte de Bannon s'apprête à vendre sa collection d'or de Troie. Tu sais de laquelle je parle ? Des pièces, des diadèmes, et même, me semble-t-il, une épée censée avoir appartenu à Hector. Le tout pourrait atteindre une somme colossale.

— Vous seriez-vous découvert une passion pour l'antiquité grecque, madame ?

— Rien d'autre ne mérite mon attention que ma famille et la vie simple que je mène ici, tu le sais, répondit-elle d'une voix très douce. Cependant, j'ai cru comprendre que le comte envisageait d'utiliser le fruit de la vente pour acheter une jument. Une superbe bête. Je suppose qu'il a l'intention d'en faire une reproductrice.

Intrigué, Zane pencha la tête de côté.

— Il bat ses chevaux, reprit-elle. Je l'ai vu faire. Un vrai sauvage. Il bat aussi ses servantes, d'ailleurs, ajouta-t-elle après un instant de réflexion.

Il pivota sur ses talons.

— Est-ce pour me parler de ses mœurs que vous m'avez convoqué ici ?

— Non. J'ai pensé que cette information pourrait t'intéresser. Elle but une gorgée de thé.

— Pour rien au monde je ne voudrais avoir laissé entendre que quelqu'un pourrait soulager ce malfaisant de son or avant qu'il n'en profite.

Elle lui adressa un sourire discret.

— Ah, lady Langford ! Parfois, votre sagesse me manque...

— Tes compliments me vont droit au cœur.

Il prit la tasse qu'elle lui offrait et s'assit en face d'elle. Tess

Langford s'adossa à son fauteuil tendu de soie rayée. Regard vif, cheveux sombres et brillants... elle avait gardé, malgré les années, l'éclat de sa jeunesse.

— Comment vont vos enfants ? s'informa Zane.

— On ne peut mieux. Rhys et Kim sont partis surveiller les champs de blé et de seigle. Audrey séjourne auprès de sa sœur pour quelque temps. Tu as raté le mariage, c'était très vilain de ta part ; Joan comptait sur ta présence.

— Vraiment ?

— Oui. À vrai dire, je la soupçonne même d'avoir espéré jusqu'au dernier instant que tu viendrais l'enlever sur ton blanc destrier.

— Je n'ai pas de cheval, fit remarquer Zane.

— Dommage, cela aurait mis une certaine ambiance.

Ils échangèrent un sourire désabusé. Même s'il en avait eu l'intention, ce qui n'était absolument pas le cas, la seule perspective de nouer un lien sentimental avec l'une des filles du chef des *drakons* l'emplissait d'effroi. Une telle union plongerait à coup sûr les administrés de ce dernier dans une épouvantable fureur, et Zane connaissait les limites à ne pas franchir avec eux... et les respectait, ne serait-ce que parce qu'il tenait à sa peau.

Le thé brûlant dégageait d'agréables arômes. Zane suivit des yeux la vapeur qui s'en élevait.

— Et Amalia ?

— Amalia ? répéta Tess. Ah oui... Elle est en Écosse.

D'un regard, il l'invita à poursuivre.

— Je sais, dit la marquise en soupirant. Cela n'a pas été facile de convaincre le Conseil de la laisser partir, mais elle le voulait tellement ! Elle est à l'institut Wallence pour jeunes filles, une école très bien fréquentée. Nous allons lui rendre visite trois fois dans la saison.

Zane posa sa tasse sur la table basse.

— Quand je pense à ce que le Conseil vous a fait subir pour vous punir de votre évasion...

— Oui, l'interrompit-elle. Tu peux être certain que j'ai tout fait pour protéger ma fille de leur vindicte.

Du bout des ongles, elle tapota le bord de sa tasse.

— Cela dit, elle n'a pas de Don, aussi a-t-elle moins d'importance à leurs yeux. Je suppose qu'il était probable que l'un au moins de mes enfants vienne au monde ainsi. Mes propres Dons sont apparus tard, mais Amalia n'a rien manifesté, pas le plus léger signe marquant son appartenance aux *drakons*. Aucune force spécifique, pas d'acuité particulière des sens ni de capacité à se déplacer en silence, et encore moins de signes précurseurs de la Mue...

Elle se tut et prit une lente inspiration.

— Il n'est pas inhabituel qu'une fille du Clan naisse sans aucun Don. De nos jours, c'est même devenu la norme.

Ses jupes bruissèrent. En la voyant s'agiter, Zane comprit qu'elle n'était pas aussi détendue qu'il l'avait cru au premier abord.

— Nous avons pensé qu'il valait mieux qu'elle voie un peu le monde avant de revenir prendre sa place ici. D'ailleurs, c'est son dernier trimestre à l'institut.

— Je suis sûr qu'elle s'y plaît beaucoup, dit Zane après quelques instants.

— Oui, approuva Tess, qui semblait avoir retrouvé son assurance. Elle suit des cours de français, de latin et de bonnes manières. Elle doit adorer cela.

Zane n'entendit pas les doubles portes s'ouvrir derrière lui – les valets de pied, ici, étaient aussi silencieux que les autres *drakons* – mais un courant d'air frais passa, et le lustre étincela de toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Le marquis fit son entrée, le visage fermé, sa chevelure blonde flottant librement sur ses épaules. Il se dirigea vers son épouse, qu'il gratifia d'un baisemain, avant de tourner son regard vers Zane.

— Langford, le salua ce dernier d'un bref hochement de tête, sans même se lever.

Christoff Langford répondit à son geste. Si Zane avait eu un nom de famille, sans doute le marquis se serait-il fait une joie de le susurrer d'un ton narquois, mais comme ce n'était pas le cas, les deux hommes se contentèrent de cette brève entrée en matière.

— Lui as-tu dit ? demanda-t-il à Tess.

— Pas encore. Je t'attendais.

Langford s'assit sur le canapé à côté de sa femme et posa sur ses épaules un bras de propriétaire, tout en dardant sur Zane un regard émeraude chargé d'hostilité.

— Les affaires vont bien ? lui demanda Sa Seigneurie avec une politesse glaciale. Le grappillage continue ?

— Et de votre côté, les rapt de jeunes femmes continuent ?

— Nous voudrions que tu entreprennes un voyage, dit Tess, feignant de ne pas être l'objet de leur échange verbal. Pour une destination assez lointaine.

— Laquelle ?

— L'Est.

— L'Est ? répéta Zane. C'est vaste !

Tess se leva du canapé et se dirigea vers les fenêtres. Elle portait une robe rose pâle rebrodée de perles, dont la traîne accompagnait ses pas d'un froissement soyeux sur le plancher d'érable. Dans la vive lumière que laissaient passer les carreaux de verre, sa silhouette se découpait, fine et légère.

— Par là, dit-elle en désignant une vague direction. À l'est de l'Angleterre et de la France... Aussi loin vers le Levant que puisse se trouver une pierre. Nous supposons qu'il s'agit d'un diamant, et qu'il est particulièrement puissant.

Elle se tourna vers lui. Dans le contre-jour, son expression était indéchiffrable.

— Nous voudrions que tu partes à sa recherche.

— Un seul diamant, résuma Zane.

— Oui.

— De quelle taille ?

— Nous ne le savons pas.

— Où se trouve-t-il ?

— Nous ne le savons pas.

— À qui appartient-il ?

Elle lui adressa un sourire désolé.

— Nous ne le savons pas non plus.

— Eh bien, ça ne va pas être une partie de plaisir ! s'exclama Zane.

Tess s'avança et sa silhouette fut de nouveau nimbée de lumière, toute de rose et de blanc.

— Les premiers d'entre nous ont commencé à entendre son chant voici environ deux ans. Nous étions très peu à le percevoir. Sa mélodie était un peu mélancolique, à l'époque, et si légère qu'elle en était pratiquement imperceptible. Elle pouvait même disparaître si l'on tentait de l'écouter avec attention.

— Et depuis ? demanda Zane, intrigué.

— Depuis, son appel a changé. Il est plus fort, plus insistant. Nous sommes plus nombreux à le capter – c'est même le cas de presque tout le Clan.

Elle leva les mains en signe d'impuissance.

— Je ne sais pas comment expliquer cela... Tu sais que nous sommes reliés aux pierres. Tu sais qui nous sommes. Celle-ci... comment dire... nous sollicite avec insistance. Nous devons la trouver.

— Pourquoi ne pas aller la chercher vous-mêmes ? Envoyez vos fameux chasseurs en expédition, ils iront plus vite que moi !

Les deux époux échangèrent un regard entendu.

— Nous ne le pouvons pas, répondit-elle. Le Conseil s'y oppose.

Elle mentait. Avec habileté, audace et détachement, et sans aucune vergogne, mais elle mentait. Il la connaissait assez bien pour avoir noté cette petite fêlure dans sa voix, si ténue qu'elle en était presque indécélable. De plus, il percevait le net changement d'attitude de Langford, qui s'était redressé sur le canapé, tendu, plus hostile encore envers lui si c'était possible.

Tout cela devenait passionnant...

Zane n'en doutait pas, le Conseil de vieux barbons qui présidaient, avec le marquis, aux destinées du Clan – ainsi que s'appelaient les *drakons* – ne verrait pas d'un bon œil un voyage, même rapide, de l'autre côté de la Manche. La méfiance viscérale qu'ils éprouvaient pour tout ce qui leur était étranger maintenait Darkfrith et ses habitants dans un étau de fer. En revanche, Zane connaissait lady Langford et son hautain époux : ils étaient parfaitement capables de s'affranchir de l'accord du Conseil s'ils jugeaient l'affaire suffisamment grave. Tess n'avait-elle pas, pendant des années, enfreint toutes leurs règles pour satisfaire son besoin de liberté ?

Pourtant, elle n'irait pas chercher ce diamant, malgré le désir

qu'elle en éprouvait, si vif qu'il pouvait le lire sur son visage...

Zane laissa de nouveau son regard dériver au-delà des fenêtres, vers le ciel immense où couraient des nuages aux rondeurs lumineuses, et vers les forêts qui déroulaient à l'infini leur flamboiement d'or et de pourpre.

— Si je comprends bien, résuma Zane, vous me demandez de partir pour une destination inconnue, afin d'en rapporter un hypothétique diamant que je suis supposé négocier avec un propriétaire dont vous n'avez aucune idée, et ceci juste à l'arrivée de l'hiver.

Il chercha le regard de Tess.

— Et si cette personne ne souhaite pas me vendre cette pierre tapageuse ?

Elle lui adressa un sourire éloquent.

— Je vois... répondit Zane en souriant à son tour. Seulement, comprenons-nous bien. Nous avons souvent fait affaire dans le passé, pour le plus grand bénéfice de chacun, mais j'avoue être surpris. Pendant toutes ces années, jamais vous ne m'avez mandaté pour commettre un vol en votre nom.

Ce fut le marquis qui lui répondit.

— Vous serez payé. Soixante mille livres sterling.

Zane en eut le souffle coupé. La tête lui tourna. Seul son instinct de survie lui permit de ne rien laisser paraître de sa stupéfaction.

Soixante mille livres sterling ? songea-t-il lorsqu'il eut recouvré ses esprits. C'était une fortune ! Plus que cela, même. C'était une somme pratiquement inimaginable, et il ne manquait pourtant pas d'imagination.

Si la proposition avait émané de quelqu'un d'autre que Christoff Langford, de *n'importe qui* au monde, Zane aurait éclaté de rire et tourné les talons, car il ne connaissait rien de plus dangereux que de traiter avec un fou. Sa réponse tint en deux mots.

— Affaire conclue, dit-il en se levant pour tendre la main à Tess.

— S'est-il douté de quoi que ce soit ? demanda Kit.

En compagnie de son épouse, il assistait depuis l'une des fenêtres de sa chambre au départ de la voiture à cheval qui

descendait l'allée de Chasen Manor, emportant leur hôte humain.

Tess se tenait derrière lui.

— Zane est ainsi, dit-elle d'un ton neutre. Il sera toujours méfiant.

— Ce qui ne l'empêchera pas d'y aller.

— En effet.

Elle effleura ses doigts d'une caresse, en un geste tendre qui lui réchauffa le cœur, comme toujours. Il se tourna vers elle pour prendre ses mains dans les siennes.

Qu'elle était belle ! Si sereine et mystérieuse, telle une nuit étoilée... Elle n'avait rien perdu de sa splendeur. L'ombre d'un sourire se lisait sur ses lèvres.

— Je n'aime pas ce plan, dit-il. Pas du tout.

Elle lui sourit franchement.

— Je ne crois pas t'avoir entendu en proposer un meilleur.

— Si.

— Ce ne serait pas raisonnable d'y aller tous les deux, répliqua-t-elle d'un ton ferme. Nous ne pouvons pas partir pendant des mois, aussi urgente que soit notre quête. Le Clan ne le comprendrait pas, et le Conseil nous destituerait pendant notre absence.

— C'est bien pour cela que je...

— Et si un seul de nous deux devait partir, l'interrompit-elle, tu sais que ce serait moi. Pour ce genre de mission, je suis plus qualifiée que toi. N'oublie pas que le vol était ma spécialité !

— Si tu crois un instant que je te laisserais partir toute seule à travers l'Europe...

— Oh non ! répondit-elle d'un ton fataliste. Je ne me fais aucune illusion.

Le sujet était délicat, et Kit n'avait pas envie de l'aborder une fois de plus. Le regard de Tess était lourd de reproches. Pour dissiper sa colère, il se pencha pour déposer un baiser sur sa tempe.

— Imagine comme je serais seul, sans toi, murmura-t-il à son oreille. Un vieil homme qui tourne en rond en essuyant ses larmes du revers de sa manche...

À ces mots, elle éclata d'un rire feutré.

— Un dandy comme toi ? Tu utiliserais un mouchoir !

Il la serra dans ses bras. Tess demeura silencieuse un long moment, la tête appuyée contre son torse, pendant que les nuages nappaient l'horizon d'une brume aux reflets laiteux. Puis elle laissa échapper un soupir de dépit.

— Ensemble ou isolément, nous ne pouvons pas y aller. C'est un risque que nous n'avons pas le droit de courir. Le charme de la chanson est déjà assez puissant malgré la distance ; même les anciens sont d'accord sur le fait qu'en se rapprochant, il pourrait exercer sur nous une véritable tyrannie. Qui que soit celui qui le possède, il pourrait comprendre sa valeur, deviner qui nous sommes et l'utiliser pour nous asservir. Voilà pourquoi c'est Zane qui doit aller le chercher. Il n'entendra pas son chant et nous le remettra sans hésiter une fois qu'il l'aura retrouvé, puisqu'il n'aura aucune idée de son pouvoir sur nous.

— À moins que quelqu'un ne juge utile de l'en informer. Que se passera-t-il, dans ce cas, mon petit chat ?

Elle se figea, puis leva le visage vers lui.

— Je ne sais pas, mais Zane est notre plus sûr espoir.

— Aye, admit Kit avec réticence. Je le sais.

Leurs regards se croisèrent. Une sourde chaleur montait déjà en lui, cette affolante faim d'elle, de son corps, de ses soupirs de bien-être...

Elle baissa les yeux d'un air docile, puis referma ses doigts autour de ses poignets.

— Venez-vous au lit, lord Langford ?

L'heure du thé était à peine passée, mais ils s'en moquaient éperdument.

Zane avait trouvé que Paris était une ville froide et grise peuplée de gens maussades, aux rues boueuses et envahies par le bétail, et empestant les légumes en décomposition. Il avait quitté Avon sous un ciel d'un gris plombé qui l'accompagna jusqu'à son arrivée à Strasbourg et lorsqu'il eut passé la frontière. La neige ne commença à tomber que lorsqu'il parvint à Stuttgart. Les vents glacés déchirèrent les nuages, déversant un déluge de flocons blancs sur la voiture à cheval qu'il avait louée, sur la chaussée, ainsi que sur ses gants et son manteau. Dans la pâle clarté du soleil hivernal, le monde entier se couvrit en quelques

heures d'un manteau féerique.

Les chevaux peinaient dans la boue glacée. Zane était monté sur le siège étroit du cocher, qu'il avait partagé tant bien que mal avec le postillon allemand, jusqu'à ce que le froid lui brûle la peau et l'oblige à fermer les yeux. Il avait toujours détesté être enfermé dans une diligence, aussi luxueuse soit-elle. Il lui fallait du grand air et une vue dégagée.

Pour ménager les bêtes, on multipliait les étapes, à la grande irritation de Zane qui aurait préféré un voyage plus rapide. On faisait halte dans les auberges, les tavernes, et même dans des fermes, chaque fois que le temps se faisait trop mauvais. Zane avait fini par s'accoutumer aux regards curieux des garçons d'écurie, à leurs nez rougis par le froid, chaque fois que la voiture entraît dans l'un des innombrables villages désolés qui jalonnaient leur trajet. Il ne prêtait plus guère attention non plus à l'odeur du foin et du fumier, ni aux rigoles de neige fondue qui dégouлинаient de la diligence.

Il avait dû déboursier une fortune pour louer l'équipage tout entier. Peu de compagnies acceptaient de prêter une voiture pour une destination aussi lointaine que la sienne, *a fortiori* avec un cocher. Heureusement, quelques poignées d'or avaient tout arrangé : dans les bureaux de la compagnie parisienne à laquelle il s'était adressé, on s'était souvenu fort à propos que l'un des employés avait de la famille à Munich. Zane avait pris la route aussitôt. Une fois sur place, il aviserait.

Tous ses effets, ainsi qu'une flasque de vin de xérès, étaient rangés dans une simple malle attachée à l'arrière du véhicule. À l'intérieur, se trouvaient les objets de valeur qu'il emportait dans son voyage : ses passe-partout, son pistolet de rechange, ainsi que de la poudre et des munitions. Il y avait aussi trois dagues, un poignard et une enveloppe en papier de riz dissimulée dans la doublure de sa mallette.

De l'écriture nette et élégante de Tess, était écrit :

Ville de Pest

Oradea

Satu Mare

Chaîne des Carpates ? Pas au-delà.

Pas plus de douze carats, pas moins d'un demi. Reflet bleu,

non taillé. Lourd dans la main.

Draughmurh ? Drawmur ? Drahmer ?

Voilà tous les éléments dont il disposait. C'était bien peu, mais pour cela il avait mis sa vie entre parenthèses pour toute une saison et délaissé ses affaires, abandonnant derrière lui des associés compétents et une réputation désormais bien établie... Plus d'une fois, alors qu'il ne parvenait pas à trouver le sommeil sur le galetas pouilleux qu'on appelait « lit » dans la plupart des auberges, il s'était demandé quelle mouche l'avait piqué de s'en aller ainsi. Il ne voyait qu'une raison pour expliquer sa folle équipée : il avait perdu la raison. Maudits soient les yeux implorants de Tess, et maudits soient ses mensonges ! Zane n'avait aucune idée de l'endroit où il allait, et pratiquement aucun indice, à part les chimères d'individus incapables de répondre autre chose que *Il chante*, ou bien *Il nous appelle*, ou encore *Tu dois nous le rapporter* à ses demandes d'instructions plus précises.

Enfer et damnation !

La plupart du temps, il se contentait de s'appuyer contre son dossier en regardant ses bottes ruisseler de neige fondue. Voilà plus d'un mois qu'il voyageait, et il avait eu le temps de peaufiner son personnage de gentleman anglais effectuant le tour de l'Europe. Il avait vu tant d'auberges, de cafés et de salons de thé que la simple perspective d'avalier une nouvelle tasse de liquide tiède dans le brouhaha d'une salle emplie de monde parlant une langue qu'il avait du mal à comprendre le déprimait.

Si le français ne lui posait aucun problème, il n'en allait pas de même de l'allemand. Pour le reste... À mesure qu'il s'éloignait de chez lui, il se cantonnait dans son rôle d'Anglais snob et cultivé, amateur de folklore et de pierres précieuses.

Derrière la vitre, les paysages défilaient avec une désespérante monotonie. La France, l'Allemagne, l'Autriche... tout lui paraissait gris et morne.

Soixante mille livres sterling.

Il s'achèterait un château en Toscane. Là-bas, il ne neigeait pas.

Malgré ses chevaux frais et les efforts que déployait son nouveau cocher, ils ne traversèrent le Danube pour entrer dans

Pest qu'aux ultimes heures du dernier jour d'octobre, alors qu'un soleil rouge tombait derrière l'horizon dans un incendie de pourpre lavé de sang. Zane s'établit à Obuda, une cité située de l'autre côté du fleuve, plus petite et, pour ce qu'il put en voir, plus élégante que la capitale. Les Hongrois portaient perruque et souliers à boucle, à la dernière mode de Paris. Vêtues d'élégantes capuches, leurs femmes au visage fardé trottaient dans les rues pavées mais ne s'éloignaient jamais bien loin de leurs compagnons. Sur le chemin qui le menait à la réception de son hôtel, il intercepta plus d'un regard en direction de sa personne, malgré ses vêtements froissés, sa barbe de trois jours et sa malle couverte de boue. Le Bellevue était un luxueux palace de stuc et de marbre orné d'imposantes statues, mais après son éprouvante équipée en diligence et trois nuits d'insomnie, Zane estimait qu'il pouvait s'offrir un tel séjour.

Accoudé au balcon de sa chambre, il regarda la ville s'illuminer au rythme des lanternes que l'on allumait. Peu à peu, les points de lumière formèrent des alignements dans l'obscurité, soulignant un bâtiment, un clocher ou une place. Ça et là, un parc dessinait son imposante masse d'un noir velouté, en contrepoint des zones éclairées. Pest scintillait de mille feux, ainsi que le fleuve aux eaux miroitantes et ses rives ourlées de neige poudrée.

Le Danube séparait les deux villes, large coulée d'argent piquetée de bateaux de pêcheurs et de bacs effectuant la traversée. Au-dessus, passaient des vols de corbeaux dont les croassements ricochaient sur les vagues jusqu'à Zane.

Les rideaux du balcon se gonflèrent et heurtèrent ses jambes, tandis qu'un courant d'air soulevait ses cheveux. Zane avait ôté sa veste et s'était servi un verre de xérès pour observer les oiseaux. Soudain, les planches du couloir grincèrent. Il y avait quelqu'un derrière sa porte.

En un éclair, Zane avait armé son pistolet. On frappa.

— Monsieur de Lalonde ? demanda une voix en français.

Bloquant la porte du pied, il baissa le bras pour dissimuler son arme et tourna la poignée. Un valet long et maigre aux yeux d'un bleu délavé se tenait sur le seuil.

— Oui ? répondit Zane dans la même langue.

— Veuillez m'excuser de vous déranger, mais on vient de déposer une lettre pour vous à la réception.

L'homme lui tendit une enveloppe de vélin crème sur laquelle était inscrit le prénom de Zane – son *véritable* prénom – ainsi que le numéro de sa chambre, d'une écriture fleurie.

Zane la regarda, muet de stupeur, pendant que le valet attendait en silence, son visage étroit parfaitement inexpressif. Puis il rabattit la porte, glissa son pistolet dans la ceinture de son pantalon au niveau de ses reins et ouvrit de nouveau pour prendre l'enveloppe de la main de l'homme.

— Merci.

Il trouva une piécette dans sa poche – Dieu seul savait de quelle contrée elle provenait ! – et la déposa dans la paume du valet, qui lui sourit et plongea en une courbette obséquieuse avant de s'éloigner dans le couloir faiblement éclairé.

Une fois la porte refermée et verrouillée, Zane brisa le cachet de cire.

Monsieur,

Vous êtes prié à dîner samedi 31 octobre à vingt et une heures. Le souper sera accompagné d'un orchestre.

M. le Comte d'Abony

Zane leva les yeux du carton, songeur. Samedi 31 octobre ? C'était ce soir !

Quelqu'un le connaissait et savait qu'il se trouvait ici. Zane n'avait jamais entendu parler du comte d'Abony, et il ne comprenait pas comment celui-ci était informé de son existence. À moins que les *drakons* ne soient derrière tout cela et qu'ils aient prévu à quel hôtel il descendrait, et quel jour ?

Il les en savait capables mais, malgré tout, plusieurs détails l'intriguaient. Comment auraient-ils pu connaître le numéro de sa chambre ? Il venait tout juste d'arriver !

Quant à son prénom, jamais Tess n'aurait commis l'imprudence de le révéler.

Il tourna de nouveau les yeux en direction du fleuve, avant de tirer vivement les rideaux. Puis il resta longtemps immobile contre le mur tendu de papier de soie, se laissant happer par les

ombres à mesure que la nuit se faisait plus dense, tandis que son esprit enfiévré échafaudait les théories les plus complexes pour tenter de percer le mystère de cette invitation.

À travers le voile d'organza, il vit un corbeau se poser sur la balustrade de pierre. L'animal darda vers lui son intense regard noir, puis il s'éleva de nouveau dans les airs.

Le comte d'Abony habitait un véritable palais. Zane s'y était rendu à pied après s'être aperçu que sa destination n'était qu'à quelques rues du très chic hôtel Bellevue, et après que le valet lui avait poliment assuré que même un Anglais était capable de trouver son chemin, à condition de rester sur les principales artères. Comment Zane aurait-il pu se perdre ? Il avait l'adresse de son rendez-vous, et les lanternes qui dansaient à l'extrémité de piliers hauts comme deux hommes et ornés d'élégantes volutes de fer forgé éclairaient brillamment les rues.

Seul un fou aurait répondu à l'invitation que lui transmettait la carte glissée dans sa poche. Or, quiconque connaissant son prénom savait que Zane n'était pas fou.

Aussi avait-il décidé de s'y rendre. À pied. Et comme il avait toute sa raison, il avait glissé une dague à sa ceinture, son épée dans son fourreau, et passé ses plus beaux vêtements. Il ignorait qui était le comte, mais avait bien l'intention de s'en faire une idée. Et s'il prenait à celui-ci la fantaisie de s'isoler – pour chasser l'ivresse ou séduire quelque belle de nuit – il l'aborderait peut-être.

Maintenant que sa présence était connue, Zane ne voulait pas prendre le risque de passer la nuit à l'hôtel, et éprouvait le besoin de se libérer de sa frustration en se défoulant sur quelqu'un.

Il marchait en frappant le trottoir du bout de sa canne d'un geste léger, son tricorne à boutons dorés crânement penché sur sa perruque afin de ne pas lui masquer la vue. Il répondait aimablement aux saluts que lui adressaient les passants, dont il regardait attentivement les traits, tout en suivant la direction indiquée par le réceptionniste... et que lui confirmait son intuition ainsi que la file grandissante d'attelages de toute sorte qui envahissait la chaussée.

Plusieurs chaises à porteurs brinquebalantes le dépassèrent.

Les chevaux des attelages, dont la robe lustrée brillait dans la lueur des lanternes à huile, soufflaient des panaches de vapeur givrée. Sur les portières des carrosses et aux moyeux des roues s'étaient des armoiries aux couleurs claquantes : pourpre, azur, sinople ou orangé. Déjà, les échos de l'orchestre lui parvenaient. Zane sourit. Le simple piéton qu'il était serait plus vite dans la salle de bal du comte que tous ces beaux messieurs enfermés dans leurs voitures.

Il avait prévu de se rendre à cette fête selon sa méthode habituelle – par l'entrée des artistes, d'où il pourrait voir sans être vu et étudier le terrain avant de s'y aventurer – mais il semblait que la moitié de la ville ait été conviée et, de toute évidence, l'endroit était mieux gardé que la Tour de Londres. Portes massives, hautes murailles hérissées de pointes, gardes en uniforme... on n'entrait pas là comme dans un moulin.

Domage.

Il se présenta donc à la loge du portier et tendit la carte de velin à un valet de pied qui la prit d'un air impassible et, avec une courbette, lui indiqua l'allée soigneusement ratissée menant à la somptueuse demeure. Les lourdes portes cloutées de bronze étaient ouvertes. Alors qu'il gravissait les marches du perron, Zane reçut au visage un souffle d'air tiède chargé d'épaisses senteurs où se mêlaient le paprika, la sueur et de puissants parfums plus ou moins capiteux.

Il pénétra dans le hall d'entrée, que gardaient d'autres valets de pied. Dans la lueur des bougies, les vitraux des hautes fenêtres luisaient doucement de leurs nuances émeraude et safran. Ici, la musique était plus forte, la chaleur plus marquée.

Zane avait visité les plus belles demeures de Londres ; il avait vu leurs salons de réception, dans le brillant éclairage des lustres comme dans l'ombre propice de la nuit. Voilà fort longtemps, au cœur d'une nuit d'été, il s'était même faufilé jusque dans le petit salon de la résidence citadine de la princesse de Galles. Un défi qu'il s'était lancé sans vraiment y croire...

La princesse habitait dans une petite merveille d'albâtre rose et de meubles baroques. Elle buvait le thé dans de minuscules tasses bordées d'argent, ses tentures étaient de soie bleue porcelaine rebrodée de véritable fil d'or... et ses gardes

dormaient à poings fermés. Petit va-nu-pieds de treize ans, Zane avait observé ce palais endormi, muet d'admiration, sans rien oser toucher. Même dans ses rêves les plus débridés, il n'avait jamais imaginé une telle splendeur, et encore, ce n'était qu'une infime partie des richesses de la famille royale...

Le comte d'Abony, si c'était possible, vivait sur un plus grand pied que la princesse elle-même. Ici, les colonnes étaient de marbre d'une chaude nuance dorée, incrusté de turquoises et de citrines. Aux murs, des tableaux de maîtres hauts comme la pièce représentaient des hommes à la barbe fournie et des femmes aux yeux de biche, vêtus de fourrure ou de velours et couronnés de bijoux. D'énormes vases de fleurs coupées – des orchidées, en octobre ! – guidaient les invités vers une double porte. Telle une ombre, Zane se glissa derrière deux nobles seigneurs et un groupe de trois dames qui franchissaient le seuil de la salle de bal. Lorsque le majordome s'avança pour les annoncer, il se faufila dans la pièce et plongea dans un océan de satin et de dentelle.

Malgré les imposantes dimensions des lustres, la salle n'était pas aussi bien éclairée qu'elle l'aurait dû. Des rayons de lune entraient par les hautes fenêtres, nimbant d'or pâle les épaules nues des dames et les perruques des danseurs. Du côté opposé, installé sur une estrade qui surmontait la foule, l'orchestre jouait à la faible lumière de chandeliers dont les bougies projetaient des ombres de flûtes et de violons sur le plafond rouge sombre.

Au centre du parquet, deux rangées de couples exécutaient une contredanse, dont les figures majestueuses contrastaient singulièrement avec le brouhaha fébrile qui montait de la foule des spectateurs. Gêné par les rires tonitruants de l'un de ses voisins, Zane s'éloigna.

Il se fraya un passage jusqu'à l'un des murs, là où personne ne pourrait se tenir derrière lui. De son poste d'observation, il scruta les visages avec attention. Il n'aurait su identifier le comte, mais il savait reconnaître un *drakon*, ainsi que les voleurs de son espèce.

Une petite femme replète apparut soudain devant lui, coiffée d'une perruque ornée de plumes et constellée de petits diamants. Elle se figea en le voyant et fronça les sourcils d'un air

concentré. Les doigts de Zane se refermèrent sur la poignée de sa dague. Puis, tout à coup, le visage de la jeune femme s'éclaira, et elle lui décocha un sourire ravi.

— C'est vous ? s'écria-t-elle. Mais oui, c'est bien vous. Quelle bonne surprise !

Elle avait parlé dans un anglais fortement teinté d'accent français, quoique fort intelligible. Immobile, Zane la regarda s'approcher de lui, une flûte de Champagne dans une main, l'autre tendue vers lui.

— Venez ! Allons, suivez-moi. Par ici !

Zane n'hésita pas longtemps. Elle ne semblait pas armée, son haleine empestait l'alcool, et elle paraissait sincèrement ravie de le voir. Il la laissa prendre sa main pour l'entraîner de l'autre côté de la salle, dans un angle peuplé de monde... ou plus exactement, rectifia-t-il en s'approchant, d'hommes. Des dandies, des seigneurs, de beaux messieurs en linon ruché et vestes à longues basques, qui faisaient cercle autour d'une femme assise dans une bergère.

Assez jeune, le teint très clair, elle était vêtue d'une robe de soie rubis fort décolletée. Elle sourit en entendant l'un de ses admirateurs murmurer quelque chose à son oreille, mais son menton baissé empêchait Zane de voir son visage. De ses mains gantées, elle ouvrait et fermait son éventail devant elle d'un petit claquement sec.

— Chérie, devine qui est là ! s'exclama l'escorte de Zane d'une voix un peu pâteuse. C'est lui !

La dame en rouge leva les yeux, le visage encore éclairé d'un sourire. Ses yeux brillaient, telles deux pépites d'or sombre, et ses lourdes boucles poudrées encadraient son visage au teint de lys. Très peu fardée, elle ne portait ni mouche ni bijou. Pourtant, Zane comprit en un clin d'œil pourquoi les hommes s'attroupaient ainsi autour d'elle. Cette femme possédait la lumineuse beauté des fées.

Muet de stupeur, il la contempla en cherchant dans ses souvenirs. Il la connaissait certainement, mais...

— C'est bien lui, n'est-ce pas ? insista la femme aux plumes en le secouant d'un geste enthousiaste. Je l'ai reconnu tout de suite, comme tu l'avais dit. Ces yeux ! J'en ai eu la chair de

poule... Alors je me suis dit que cela ne pouvait être que lui.

La fée en robe rubis redressa la tête et le regarda droit dans les yeux.

— En effet, répondit-elle d'une voix de velours. Tu as raison, Marie. C'est bien lui.

Zane tressaillit en comprenant enfin que la jeune beauté qu'il observait avec ébahissement n'était autre que la cadette des Langford.

3

Elle savait depuis longtemps comment cela se passerait. Cela était étrange car elle n'avait eu aucune vision de cette salle de bal, ni de ses danseurs, ni des couleurs joyeuses des sièges disposés çà et là. Aucun de ses rêves ne lui avait rien annoncé.

Et cependant elle savait.

Dès l'instant où ses yeux s'étaient posés sur la robe de soie rouge qui ornait la devanture d'une modiste, par une pluvieuse après-midi écossaise à Édimbourg, elle s'était dit : « C'est celle-là. »

Et la poudre pour les cheveux, trouvée chez un barbier parisien. « Celle-ci. »

Même la musique, un air viennois encore si nouveau qu'il avait fait scandale lorsque l'une des pensionnaires de l'institut Wallence l'avait exécuté au piano. « Ce refrain-là. »

Le parfum qu'elle portait, un cadeau de ses sœurs.

L'éventail de dentelle.

La ville de Pest.

L'hôtel Bellevue.

Son visage, qu'elle connaissait par cœur. Ses traits ciselés, son expression sauvage, sa grâce féline, presque inhumaine, et son implacable beauté. Dans la lueur vacillante des bougies, son regard d'ambre prenait une intensité magnétique presque effrayante.

Il était vêtu de noir alors que tout le monde s'était paré de teintes aux couleurs de l'arc-en-ciel. Sa perruque se réduisait à un simple catogan alors que les autres hommes arboraient d'artistiques cascades de boucles poudrées. Et il était le seul individu masculin à ne pas loucher sur son décolleté.

Ainsi était Zane.

Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle fut si émue de le retrouver tel quelle l'avait toujours connu quelle s'absorba dans une longue contemplation de son visage, oubliant sa trouble personnalité, ainsi que les efforts qu'elle avait déployés pour qu'ils se retrouvent dans ce décor aussi surprenant que magnifique. Pour l'instant, elle ne voulait voir en lui que Zane, cette ombre si séduisante qui hantait ses rêves. Rien que de le savoir si près d'elle, son cœur se gonflait de bonheur.

Ce qui était ridicule.

Il était Zane, après tout. Une tête brûlée, un escogriffe en bas de soie.

Il regarda ses lèvres s'étirer en un franc sourire. Une partie de lui – celle qui était encore ensorcelée par son charme d'elfe, par l'expression de ses yeux de velours sombre, par les rondeurs de sa gorge laiteuse que rehaussait le rouge vif de son corsage, par son cou de cygne et par la masse de boucles argentées qui retombait sur ses épaules en un chignon lâche, comme si elle sortait à l'instant de quelque lit de plume – une partie de lui demeura immobile, bouche bée, muette d'admiration... en un mot, aussi ridicule que les sigisbées qui l'entouraient.

Par chance, l'autre partie de lui-même se souvint qu'il n'était qu'un hors-la-loi dans une demeure inconnue et pleine de dangers. Ainsi ramené à la raison, il reprit ses esprits et se composa une expression sévère. Puis, sans un mot, il se pencha vers elle, la prit par la main et la fit lever d'un geste autoritaire.

Les beaux messieurs s'écartèrent, l'œil brillant d'envie et de curiosité. Quelques-uns tentèrent de s'interposer, sans succès. Zane salua d'un signe de tête la dénommée Marie, avant d'entraîner Amalia un peu plus loin, près d'une console chargée de coupes emplies de framboises et de saladiers de punch.

S'étant assuré d'un regard qu'on ne les entendait pas, il se tourna vers la jeune femme.

— Que faites-vous ici ?

Elle ne s'était pas débattue lorsqu'il l'avait attirée de force à l'écart, et c'est d'une voix très composée qu'elle lui répondit :

— La même chose que vous, j'imagine.

— Vous êtes supposée être à l'école !

Elle inclina la tête vers son épaule et lui adressa un sourire.

Pour Zane, ce fut un nouveau choc. Cette expression-là n'était plus celle d'une fillette mais bien celle d'une femme, sensuelle et tendrement moqueuse.

— Une école pour apprendre à me tenir dans le monde, précisa-t-elle.

Elle libéra sa main pour lisser d'un geste lent l'étoffe de sa robe, soulignant la finesse de sa taille.

— Vous trouvez que je manque de tenue ? demanda-t-elle d'un air mutin.

— Par tous les saints... s'entendit murmurer Zane d'une voix blanche.

Elle lui adressa un sourire satisfait.

— Je présume qu'il s'agit d'une approbation. Merci, ajouta-t-elle en français. Vous êtes très aimable.

Une servante s'approcha de la console, leur adressa une petite révérence et entreprit de servir le punch dans des coupes. Zane prit Amalia par le coude pour la guider un peu à l'écart.

— Est-ce vous qui m'avez envoyé cette invitation ?

— En effet.

— Dans ce cas, qui est le comte d'Abony ?

— Le maître des lieux, et celui qui a organisé ces réjouissances. N'est-ce pas une extraordinaire soirée ?

Elle esquaissa une petite moue boudeuse.

— On ne donnait jamais de bal, à la maison. Je ne sais pas pourquoi.

— Eh bien, vous poserez vous-même la question à vos parents quand vous rentrerez. Partons.

— Allez-vous-en si vous voulez, dit-elle en reculant d'un pas, toujours très calme. Moi, je reste. Je ne quitterai ni ce bal ni ce pays. Et si vous vous montrez trop insistant, vous découvrirez à vos dépens que je me suis fait quelques amis, depuis que je suis arrivée ici. Allons, Zane, soyez aimable de lâcher mon bras. On nous regarde.

Il n'eut pas besoin de lever les yeux pour comprendre qu'elle disait vrai — le témoignage de ses oreilles lui suffisait. Il percevait les murmures étonnés autour d'eux, les rires goguenards. Libérant son coude, il lui décocha un sourire glacial. Enfin, il eut la satisfaction de voir sa belle assurance se

fêler. L'espace d'un instant, Amalia avait battu des paupières, comme pour masquer quelque inavouable faiblesse.

— Comprenez bien ceci, mon petit, dit-il entre ses lèvres serrées par la colère. Je ne sais pas ce que vous fabriquez ici et je m'en moque éperdument, mais je ne veux pas être tenu pour responsable d'une gamine écervelée qui court là où le vent la pousse. On m'a envoyé dans ce fichu pays pour une raison bien précise, et je déteste les surprises. Or, je vous l'avoue, je trouve votre présence ici pour le moins... déconcertante.

— Je n'ai jamais été une écervelée, protesta-t-elle, perdant soudain ses airs supérieurs. Et je ne suis plus une gamine.

— Exact. Vous êtes manifestement une dame, répliqua Zane avec un regard appuyé en direction de son décolleté provocant.

Voyant que ses joues avaient rosi, il poussa son avantage.

— Voilà pourquoi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons partir. Nous nous rendrons là où vous séjournerez pour faire vos bagages, et demain à la première heure, vous prendrez le chemin de chez vos parents.

— Désolée, répondit-elle en reculant encore d'un pas, mais ce n'est pas ainsi que je vois les choses. Pas question de rentrer à la maison.

Il la dévisagea intensément, assez longtemps pour avoir le plaisir de la voir rougir de plus belle. Une petite veine battait furieusement au creux de son cou, signe d'une vive contrariété... ou d'un trouble intense. Qu'elle était jolie, dans la faible lueur qui baignait l'immense salle de bal ! Une fée de neige et de rubis. Et ces yeux, plus noirs que la nuit ! Cinq années avaient passé depuis qu'il l'avait vue pour la dernière fois. Une éternité... Elle ressemblait à sa mère et à son père, et à personne d'autre sur cette terre – une fille de la brume et du mystère vêtue de soie écarlate.

Malgré lui, il huma les senteurs qui montaient d'elle, non pas celles d'un coûteux parfum mais les odeurs mêlées du vent et du soleil sur une rose d'hiver.

— À votre guise, dit-il en se détournant.

Sur l'estrade, l'orchestre venait d'entamer une gigue pleine d'entrain. Au son des joyeux accords des flûtes et des violons, Zane se fraya un chemin jusqu'à la table à punch – elle n'était

pas loin, aussi ses pas l'y avaient-ils porté naturellement – et prit la coupe que lui offrait la servante, dont la jolie frimousse lui souriait sous son bonnet amidonné.

Il la salua en levant son verre, dont il avala le contenu d'un seul trait. Des vapeurs de cognac et de clou de girofle lui montèrent à la tête. Il venait de tendre sa coupe pour être de nouveau servi lorsqu'un pan de soie écarlate apparut dans son champ de vision.

— Je ne sais pas comment vous m'avez trouvé à mon hôtel...

Après un dernier coup d'œil approbateur en direction de la servante, il pivota sur ses talons.

— ... mais je ne compte pas m'y attarder. Ne vous donnez plus le mal de me chercher.

Amalia lui jeta un regard imperturbable.

— Je n'en doute pas un instant, vous êtes activement recherchée par les vôtres, et je n'ai pas l'intention d'être tenu pour responsable de votre fugue.

Il la toisa avec tout le dédain dont il était capable, avant d'ajouter :

— Il faudra vous débrouiller sans moi, mon petit cœur.

— Oh, mais je n'ai pas besoin de vous.

Elle lui décocha un sourire radieux.

— C'est *vous* qui avez besoin de *moi*.

— Il ferait beau voir cela ! Et pour quelle raison, je vous prie ?

— Parce que vous cherchez *Draumr*. Et que je sais où il se trouve.

Zane baissa lentement la coupe avec laquelle il s'apprêtait à lui porter un toast et la regarda, interdit.

Ses lèvres adorables s'étirèrent en un sourire, tandis qu'elle baissait modestement les yeux vers son éventail.

— *Draumr* ? Où est-il ?

— Je n'ai pas l'intention de vous le dire. Pas maintenant. Il faut que vous m'emmeniez avec vous.

— Ôtez-vous tout de suite cette folie de l'esprit ! Vous n'irez nulle part avec moi, mon petit.

— Cessez de m'appeler ainsi, je ne suis plus une enfant.

— Exact, riposta-t-il, perdant patience. Votre véritable nature est bien moins inoffensive.

Il posa sa coupe sur la console derrière lui et se pencha pour murmurer à l'oreille de la jeune femme :

— Je me demande comment réagiraient ces braves gens s'ils apprenaient qu'un monstre rôde parmi eux...

Elle tressaillit. Une lourde boucle poudrée d'argent frôla la mâchoire de Zane.

— Nous nous trouvons aux portes des Carpates, répondit-elle dans un souffle. Le pays des forêts, des loups et des légendes. On dit que cette région du monde est peuplée de créatures étranges, et aucun de ces *braves gens* n'a envie que vous le lui rappeliez. Malgré leur passion pour la France et ses Lumières, ils sont tous plus superstitieux les uns que les autres. Et bien entendu, je nierai en bloc. Vous passerez pour un étranger ayant perdu la raison.

Elle le toisa d'un regard étincelant de défi. Voyant que l'on s'approchait d'eux, Zane s'apprêta à s'éclipser, mais Amalia s'était déjà tournée vers le couple qui venait à leur rencontre pour s'exclamer, un sourire de bienvenue aux lèvres :

— Lord Miklos, lady Eliz ! *Jo estet*. Je vous présente Zane Langford, mon époux.

Pour la seconde fois de la soirée, Zane – l'Ombre Noire de Mayfair, le Maraudeur de Saint Giles – fut si surpris qu'il en oublia toute répartie.

— Ils ne s'inquiéteront pas avant Noël, affirma Lia.

D'un geste infiniment lent, elle traçait des cercles sur une feuille. La plume était légère, le papier épais et finement grainé, mais sa main n'avait jamais été douée pour la calligraphie. La page se noircissait peu à peu de pâtés d'encre qui menaçaient de tacher le bureau.

— Ils ne me cherchent donc pas, ajouta-t-elle, puisqu'ils ne savent pas que j'ai disparu.

— Comment est-ce possible ?

Zane était adossé à la porte de sa chambre d'hôtel, les bras croisés en une attitude résolue. Comme elle aurait aimé qu'il tourne la poignée et quitte cette pièce, pour disparaître dans la nuit d'Obuda !

Il était tard. Par la fenêtre, qui ouvrait vers l'est, elle pouvait

voir une fine ligne verte sur l'horizon. Elle tourna les yeux vers Zane. L'espace d'un instant, elle espéra presque qu'il allait réellement s'en aller. Il l'interrogeait depuis des heures, et elle n'avait qu'une idée : dormir.

Elle savait que le sommeil ne viendrait pas, au demeurant. Et que s'il venait, elle le regretterait...

Sa pelisse et son réticule se trouvaient encore au pied de son lit, là où Zane les avait jetés en entrant, telle une coulée de perles de jais sur le motif fleuri de l'édredon. La cape noire de ce dernier, lancée à la va-vite, le recouvrait en partie, sa doublure de satin émeraude luisant faiblement à la flamme vacillante des bougies. Aux yeux d'un étranger, ils auraient pu passer pour un couple de retour dans sa chambre après une soirée en ville.

S'il l'avait emmenée ici, cependant, ce n'était que parce qu'elle ne lui avait pas laissé le choix. Lia en était douloureusement consciente, l'homme qu'elle avait appelé son mari n'avait qu'une hâte : se débarrasser d'elle.

— J'ai envoyé à la directrice une lettre de mes parents indiquant que je serais absente pendant ce dernier trimestre pour raisons familiales, et à mes parents une lettre de la directrice, laquelle ne tarissait pas d'éloges sur mes dispositions et sur la gentillesse avec laquelle je m'étais portée volontaire pour aider à instruire les fillettes de la paroisse à l'occasion de ce dernier Noël à l'institut.

— Juste Ciel ! s'écria Zane. J'ignorais que l'on enseignait l'escroquerie dans les pensions pour jeunes filles de bonne famille...

Entre les doigts de Lia, la plume tourna un peu plus vite.

— Ainsi que le vol, poursuivit-il. Car je suppose que vous avez poussé le vice jusqu'à dérober le cachet officiel de l'école ?

Lia esquaissa un geste fataliste.

— Qui veut la fin...

— Bien entendu. Et le sceau du marquis ?

— J'en avais réalisé une copie à Pâques.

— Bien joué.

— S'agirait-il d'un compliment ?

— En quelque sorte. C'est toujours un plaisir d'encourager une jeune recrue dans le métier.

Lia appuya sa joue sur son poing, intriguée. La plume était-elle celle d'un faisan ? Elle en avait les rayures et les taches. À moins qu'elle ne provienne d'une caille ? Lia s'absorba dans la contemplation de son empennage. Cela était plus confortable que d'affronter les regards furieux de Zane.

Celui-ci avait ôté sa perruque et son élégant manteau noir. Il portait une veste à basques en brocart gris argent dont le motif de feuilles de saule était à peine visible dans la faible lueur de l'aube. Il avait peigné de ses doigts ses mèches brunes aux reflets de miel, qu'il portait bien plus longues que la plupart des hommes.

Lia ignorait pour quelle raison il ne les avait jamais coupées, mais elle en était secrètement ravie.

Il s'éloigna de la porte et, posant un pied botté sur le bras du fauteuil voisin du sien, pencha la tête pour faire passer par-dessus son épaule la masse fauve de ses cheveux, qu'il entreprit de tresser d'un geste distrait.

— Comment avez-vous financé vos frais de séjour ? demanda-t-il.

— J'ai économisé sur mon argent de poche.

— Que papa ne vous a jamais marchandé, je présume.

S'il voulait le croire, elle ne l'en empêcherait pas. Jusqu'à ce mois d'octobre, pourtant, Lia n'avait pas dépensé plus d'une guinée en trois ans. Quand elle pensait à ces pimbêches de l'institut Wallence qui la prenaient pour l'une des pauvresses de la paroisse !

— Je serais curieux, madame Zane Langford, de savoir quels points de votre *curriculum vitae* concernaient vos mensonges effrontés. Tout le monde chez vous s'accorde à vous considérer comme un cas désespéré. Pas le moindre signe des traits distinctifs de la famille.

— Cela, je ne le conteste pas, admit Lia en suspendant son geste.

— Dans ce cas, comment se fait-il que vous soyez si bien informée au sujet de ce fabuleux diamant, s'enquit-il d'une voix suave, alors que personne ne semble rien savoir ?

De la plume, tombèrent une série de gouttes d'encre qui éclaboussèrent la feuille d'une ligne de taches noires.

— Oui, ce dernier point est vrai aussi. En partie.

— *En partie*, répéta Zane en soupirant. Me voilà intrigué au plus haut point, ajouta-t-il d'un ton las qui démentait ses paroles.

Abandonnant sa tresse, presque finie, il traversa la chambre sans un bruit et se posta devant un secrétaire à tablette de marbre. Du coin de l'œil, Lia le vit se verser un verre de liquide sombre. Du vin de Bordeaux. De là où elle se trouvait, elle pouvait en sentir les arômes puissants.

Il le garda un long moment entre ses paumes, le regard perdu dans ses reflets, sans songer à lui en proposer.

— La façon dont je suis venue ici ne vous concerne pas, dit-elle en laissant tomber la plume. Tout ce qui compte, c'est que je suis là pour vous aider. J'avais pensé que vous apprécieriez ma démarche. Pour ce qui est de la récompense, je n'en veux pas ; vous ferez ce que vous voudrez de cet argent. N'importe quel voleur au monde serait ravi de voir une jolie femme lui indiquer le moyen de se procurer une pierre d'une telle valeur.

— Tss tss tss... Et pas la moindre notion de modestie, à ce que je vois. L'éducation des jeunes filles n'est plus ce qu'elle était.

Lia leva les mains en l'air dans un geste d'impuissance.

— Je voulais simplement dire que... enfin, il m'avait semblé...

Elle laissa échapper un soupir de dépit et tourna sur sa chaise pour lui faire face.

— Je suis tout à fait consciente de mon apparence, reprit-elle. Nous sommes faits ainsi. Vous aviez raison, tout à l'heure.

Elle se mordit les lèvres, hésitante, avant de poursuivre :

— Nous sommes effectivement des créatures monstrueuses, mais... j'avais espéré être celle qui vous aiderait. En cela, au moins.

Il leva les yeux vers elle. Ils demeurèrent longtemps immobiles, tandis que derrière lui, le jour levant éclaboussait le ciel de nacre. Puis il posa son verre intact sur le secrétaire dans un petit claquement et se dirigea vers le lit à baldaquin en tirant sur son jabot pour le détacher.

— Où séjournerez-vous ? demanda-t-il en évitant son regard.

Elle ne répondit pas tout de suite et l'observa tandis qu'il

ôtait sa veste pour la jeter sur une chaise. Dans son mouvement, le linon de sa chemise se tendit sur ses épaules. Ses cheveux descendaient jusqu'à ses reins en une lourde natte de soie fauve. Il s'assit sur le bord du lit et retira ses souliers à boucle l'un après l'autre.

— En fait, je...

— N'y songez pas, mon cœur.

Lia se leva avec toute la dignité dont elle était capable.

— Je me suis fait passer pour votre épouse. Il serait plus convenable que je partage votre chambre.

Elle prit ses affaires sur le lit et se dirigea vers la porte de communication au cadre de chêne presque modeste en regard de la décoration de la chambre. La clé se trouvait déjà au fond de son réticule.

— Lia, l'appela Zane d'une voix si douce qu'elle semblait l'écho de ses rêves.

Elle se retourna. Il s'était étendu sur l'édredon, adossé aux oreillers, les mains posées sur son ventre plat, les chevilles croisées. Avec sa tresse et sa chemise ouverte, il ressemblait à un corsaire – même teint mat, mêmes manières rugueuses. Pour tout dire, il avait l'air vaguement inquiétant. L'ombre d'un sourire rôdait sur ses lèvres.

— Comment saviez-vous dans quel hôtel je descendrais ?

— Le Bellevue est de loin le meilleur établissement de la ville. De là à en déduire que vous le choisiriez...

— Et ma chambre ? demanda-t-il d'un timbre presque tendre.

— Il m'a suffi de soudoyer le réceptionniste pour qu'il vous attribue celle-ci, mentit-elle. Entre nous, je m'étonne que vous ne l'ayez pas compris seul.

Il continua de la regarder en souriant pendant qu'elle ouvrait la porte.

— Vous feriez mieux d'y réfléchir à deux fois avant de refuser mon aide, ajouta-t-elle. Quoi que vous pensiez de moi par ailleurs, n'en doutez pas : je peux vous conduire jusqu'au diamant. Dans la mesure où je ne rentrerai pas à Darkfrith sans lui, ne négligez pas la possibilité que je le trouve avant vous. Pensez-vous vraiment que les miens vous accorderont la

moindre récompense si vous ne leur remettez pas *Draumr* vous-même ?

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, elle referma la porte derrière elle.

Puis elle la verrouilla.

Elle avait bien sûr veillé à ce qu'on ne lui remette pas le double de la clé.

— *Lia...*

— *Oui ?*

— *Viens ici.*

— *Oui, Zane.*

Ses bras autour d'elle. Ses lèvres sur sa joue.

— *Parle-moi de demain.*

— *Demain, la duchesse de Monfield portera à son foulard une broche de rubis montés en forme de rose. À dix heures, elle descendra dans son jardin pour cueillir de la lavande. Elle sera seule.*

— *Très tentant, mais je crois que nous allons devoir oublier la duchesse pour le moment. Je veux savoir ce que font les tiens, mon cœur.*

— *Ils sont dans les collines. Ils mettent au point leur plan d'action.*

— *Quels sont leurs projets ?*

— *Te tuer et me reprendre. Ils se réuniront dans trois jours. Il pleuvra ; personne ne les verra derrière les nuages.*

Zane laissa échapper un soupir et la serra un peu plus fort. À son cou, le diamant retenu par un lien de cuir murmurait, inlassable, sa mystérieuse antienne, et sa voix, si grave et douce à la fois que cela en était presque insoutenable, vibrait à l'écho de la pierre.

— *Que faire, dit-il, que faire...*

— *Sers-toi de Draumr. Ils nous pourchasseront par groupes de deux. Lorsqu'ils arriveront ; fais en sorte qu'ils se retournent l'un contre l'autre. Les journaux parleront de règlement de comptes entre bandits de grands chemins, et personne ne saura jamais la vérité.*

— *Hum... marmonna-t-il, pensif.*

De ses lèvres, il parcourut lentement sa gorge en une caresse soyeuse.

— Décidément, tu n'es jamais à court d'idées.

— C'est toi qui m'inspires, répondit-elle en lui offrant ses lèvres.

Il les prit, avec toute la ferveur d'un amant passionné.

Lia fut éveillée par un rayon de soleil, si vif qu'il en était douloureux, sur son visage. Elle battit des paupières quelques instants, éblouie. Elle était étendue, les bras ouverts, les doigts serrés sur le drap et l'édredon moelleux. Une odeur de rivière et de plumes flottait dans l'air. Elle prit une profonde inspiration, et aussitôt, les souvenirs lui revinrent. Elle savait où elle était... et pour quelle raison.

Elle s'assit sur le lit et tenta de chasser le sommeil qui l'engourdisait. Elle ne remarqua l'homme assis devant la porte que lorsque celui-ci se pencha en avant dans son fauteuil. Entre ses longues mains brunes, virevoltait une fine lame de métal.

— Un jeu d'enfant, dit Zane en laissant tomber le crochet dans la poche de sa veste. À l'avenir, toutefois, évitez de recommencer.

Il se leva et la regarda, impassible. Ses cheveux étaient rassemblés derrière sa tête et les boutons d'étain de ses poignets scintillaient dans la lumière du matin.

— J'ai horreur des portes verrouillées, ajouta-t-il. Et je ne vous attendrai pas plus de vingt minutes en bas de l'escalier.

Un quart d'heure plus tard, Lia était prête.

4

Il y avait bien longtemps de cela, à l'époque des contes de fées, on disait que les Dons des *drakons* couraient dans les veines de tous les membres du Clan, masculins ou féminins, sans exception. De façon aussi prévisible que les phases de la lune, les enfants du comté, en arrivant à l'âge adulte, accomplissaient la Mue. Ils se faisaient à volonté chasseurs, guerriers, fabuleux dragons... En ces temps heureux, tous étaient égaux devant les Dons.

Avec les années, cet état de fait avait changé. La vigueur ancestrale des *drakons* s'était diluée. Cela avait commencé par les femmes qui, plus proches de la terre, s'occupaient des enfants. Celles qui pouvaient encore Muer – femme, brume, dragon – se faisaient de plus en plus rares au fil des générations, et dans l'ensemble, elles passaient plus de temps dans les bois que parmi les nuages. Privées de leurs ailes, elles mettaient leur puissante vitalité au service de leur famille, de leurs enfants, et s'adonnaient avec dépit à l'amour des gemmes, tout en jetant vers les cieux des regards impuissants. Darkfrith était peuplé de femmes qui ne rêvaient que de prendre un jour leur envol.

Puis les Dons avaient commencé à se raréfier aussi chez les hommes. La venue d'un enfant mâle incapable d'effectuer la Mue était encore rare, mais la transformation en elle-même était désormais plus incertaine, et surtout plus périlleuse. L'instant fatidique de la première fois, qui se manifestait vers l'âge de quatorze ans, cette minute effrayante où l'être se dissout en fumée, où la transmutation semble imminente mais peut ne jamais advenir, devint peu à peu un sujet d'effroi plutôt que de joyeuse impatience.

Nombreux furent ceux qui y laissèrent leur vie. Bien des

jeunes gens brillants à l'avenir prometteur disparurent dans des hurlements de douleur. Dans ces instants, les femmes du Clan s'interrogeaient en leur for intérieur. N'avaient-elles pas de la chance d'échapper à une telle agonie ?

Au demeurant, dragon ou humain, homme ou femme, chaque membre des *drakons* restait, au fond de lui, un animal. Le goût de la chasse, la nostalgie des espaces infinis du ciel, la finesse d'ouïe qui permettait d'entendre le chant des pierres et des métaux de la terre : rien de tout cela ne s'était atténué.

C'était pour cela qu'il n'y avait pas de bêtes, ou si peu, à Darkfrith. Dans les champs, les moutons que l'on gardait pour les apparences fuyaient devant les *drakons* et, à l'étable, les chevaux ruaient, fous de terreur, à l'approche de leurs maîtres.

Aussi Lia ne fut-elle pas surprise de constater en quittant le Bellevue – dans la majestueuse cité d'Obuda, si loin des collines du comté – la nervosité qui s'emparait de tous les attelages alentour.

En bas de l'escalier en demi-cercle de l'hôtel, quatre chevaux gris piaffaient devant une voiture flambant neuve. Zane, qui se tenait devant la portière, leva aussitôt les yeux vers elle. Leurs regards se croisèrent.

Dans l'ensemble, elle avait réussi à éviter les bêtes de trait pendant son voyage jusqu'ici. La traversée d'Édimbourg à Rotterdam, à bord d'un petit clipper aussi rapide qu'encombré, avait été une merveilleuse découverte.

Chaque jour, elle s'était installée à la proue du voilier, dans le fracas des vagues et du vent. Sa peau avait parfaitement supporté l'épreuve, et ses cheveux aussi. Jamais ses larmes n'avaient eu ce délicieux goût de sel, ni son teint été aussi resplendissant. Lorsqu'elle fermait les yeux et restait immobile, il lui semblait qu'elle volait...

Darkfrith avait donné le jour à seize générations des siens. Sur les cinq dernières, seules trois femmes avaient accompli la Mue : Tess, Joan et Audrey.

Lia avait grandi sous les regards spéculateurs du Clan, évidemment curieux de savoir si elle aussi accomplirait la Mue. Elle s'était habituée aux murmures admiratifs, à la subtile vibration d'excitation qui passait parmi les spectateurs lorsque

l'une de ses sœurs s'élançait dans les airs.

Elles étaient l'or et l'argent, le grenat et la topaze. L'avenir des *drakons*, zébrant le ciel aux côtés de Tess, toute de nacre et de saphir. Chaque fois qu'elles prenaient leur envol, les villageois se rassemblaient pour les observer, et Lia ne pouvait qu'imiter ses voisins, le visage levé au ciel, en essayant de distinguer le poudrolement lumineux de ses sœurs et mère parmi l'éclat des étoiles.

Les anniversaires passaient. Dix-sept ans, dix-huit, dix-neuf... Quels que fussent les autres Dons qui s'étaient révélés en elle, et qu'elle avait dissimulés avec un soin jaloux aux yeux des siens, devenir dragon était celui qui lui manquait le plus. Elle aurait tant aimé exprimer pleinement sa nature profonde, s'arracher à la pesanteur de la terre pour aller cueillir les étoiles !

Cela ne lui avait pas été donné. Progressivement, l'attente fiévreuse autour d'elle s'était apaisée. On l'avait consolée d'une pression de la main, d'un sourire désolé, en lui conseillant de se réjouir tout de même de son sort. N'était-elle pas, après tout, la fille du marquis ? Elle avait caché sa détresse derrière une expression polie, acquiescé d'un hochement de tête docile, feignant d'oublier sa poitrine oppressée par la rage et la frustration, et ses ongles qui s'enfonçaient dans ses paumes à les faire saigner.

Faute de voler, s'était-elle dit pour se mettre du baume au cœur, elle aurait au moins vogué à bord de ce magnifique voilier, dans l'odeur du goudron et de l'iode, libre comme l'air.

Les diligences dans lesquelles elle avait voyagé, depuis son arrivée sur le continent, étaient larges et lentes, si chargées de passagers que son odeur était masquée par celles des Autres. Elle avait pris soin de fixer une voilette à son chapeau afin de cacher ses traits, et de dissimuler ses mains sous son manteau. Elle avait fait en sorte de bouger le moins possible et, lorsqu'elle descendait de voiture, elle se dirigeait immédiatement vers l'arrière, de façon à rester à l'écart des chevaux. Cette tactique lui avait toujours réussi.

Jusqu'à présent.

Elle s'immobilisa sur les marches, aussitôt imitée par les valets qui portaient ses malles. La brise montant du fleuve

secouait les pans de son manteau. Non seulement les chevaux ne faisaient pas mine de se calmer, mais le plus proche d'elle s'était mis à pousser de stridents hennissements d'effroi. Avec un soupir de dépit, elle recula et se tourna vers le haut de l'escalier. Comme si elle allait y trouver la solution à son problème ! Déjà, le directeur de l'établissement arrivait au pas de course.

Le vent venait de l'est, de la rive, songea Lia. Si elle se déplaçait vers sa gauche...

Une main se posa sur son coude, interrompant ses réflexions.

— Ah non, ma colombe ! Il est trop tard pour reculer, à présent.

D'un geste ferme, Zane lui fit descendre les dernières marches et l'aida à monter dans la berline qu'agitaient les ruades affolées de l'attelage. Sentant le sol se dérober sous ses pieds, elle s'affala sur l'une des banquettes, pendant que la portière se refermait derrière elle avec un claquement. Il faisait si noir dans l'habitacle qu'elle cligna des yeux.

Son manteau s'était roulé en boule derrière elle et la gênait. Tout en se levant pour s'installer plus confortablement, elle entendit Zane se diriger vers l'avant de la voiture. Leur postillon se trouvait déjà là, jurant avec énergie dans une langue qui ressemblait à du latin.

Peu à peu, ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité. Des formes émergèrent, des textures se révélèrent, des nuances beigeâtres apparurent. De l'extérieur, presque entièrement couverte par le mugissement du vent et le brouhaha de la rue, lui parvint la voix de Zane, si douce qu'elle en était pratiquement inaudible.

Lia n'hésita qu'un instant. Après tout, elle était seule, et puisque Zane n'en saurait jamais rien... Elle ferma les yeux, déploya ses sens et laissa l'incessant bourdonnement de son environnement l'envahir. Et elle entendit, ressentit...

Un puissant souffle d'air pénétrant dans de vastes poumons. Le crissement assourdi de sabots frottant le gravier.

Le craquement des harnais de cuir ; le grincement des parois et du plancher de bois.

— *Tout doux, mes jolis ! Du calme...*

L'odeur qui montait du fleuve. Celle de vieux tabac des rideaux. Les senteurs de résine de pin qui chatouillaient ses

narines, celles du noyer et des rivets de fer. Et par-dessus, presque imperceptible, une fragrance de savon et de clou de girofle. *Lui.*

Des battements de cœur, tel un roulement de tonnerre. Le souffle ténu des oiseaux. Les vaguelettes qui mouraient sur la rive. Le vent qui soulevait de longs cheveux fauve.

La caresse d'une main sur des naseaux, à travers une crinière...

— *Là, gentils... Tout beaux...*

Oubliant le sens de ces paroles, elle s'attacha à leur ton, à ce timbre grave, si apaisant qu'il chassait ses craintes et sa colère, ne laissant dans son cœur qu'un écho paisible. Plus rien, à présent, ni l'insistant clapotis de l'eau, ni les relents de tabac, ni l'orage qui grondait, ne l'atteignait plus.

Elle s'adossa à son siège, rouvrit les yeux et pressa ses paumes sur ses tempes pour en chasser une migraine naissante.

Un jour, alors qu'elle écoutait ainsi en cachette, elle avait entendu sa mère affirmer que Zane aurait convaincu les poissons de sortir de la rivière, ou un tigre de faire le beau. Lia n'en avait jamais douté. Elle le croyait capable de dompter un dragon, s'il le désirait. C'était même sa plus vive crainte.

Les chevaux avaient fini par se calmer. Ils percevaient sans doute encore son odeur et sa présence, mais la voix de Zane avait agi sur eux comme le plus apaisant des baumes car, manifestement, ils ne ressentaient plus le besoin de ruer.

La portière s'entrouvrit. Une main brune se posa sur le battant pour l'immobiliser – une main aussi habile à dérober que prompte à se faire obéir des animaux. La silhouette de Zane apparut, auréolée de soleil, et un rai de lumière éclaira l'habitable.

— Faites-moi une faveur, dit-il. Ne sortez plus de cette diligence.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre, il avait refermé le battant, plongeant de nouveau Lia dans l'obscurité.

Ce n'est que dans l'après-midi que Zane songea à consulter Amalia sur leur itinéraire.

Le regard rivé sur les bêtes et sur la route, il était resté silencieux à côté du cocher. Sans un mot, le Roumain avait

franchi le Danube et quitté la ville de Pest. Plusieurs jours auparavant, ils étaient convenus de se diriger vers les coteaux plantés de vignes et, au-delà, la vaste forêt et la montagne. Là s'étendait la région indiquée par Tess dans son laconique billet.

À présent, il avait dans ses bagages la meilleure alliée dont il aurait pu rêver pour trouver le diamant... du moins s'il en croyait celle-ci.

Pendant un long moment, il avait observé sans la voir la croupe du cheval attelé devant lui.

Il n'avait aucune envie de demander son aide à lady Amalia.

Le petit jeu qu'elle jouait le mettait mal à l'aise. Malgré ce qu'elle affirmait, il ne serait pas surpris s'il s'éveillait un matin un couteau sous la gorge ou, pire, sous la menace de quelque *drakon* fou de rage. Elle avait de toute évidence organisé sa fugue de longue date, et Zane refusait de croire que personne, à Darkfrith, ne soupçonnait sa disparition.

Il parcourut le paysage d'un regard maussade. Peu à peu, la ville avait fait place à une campagne austère. Ici, la nature était rude et froide, toute de gris et de bruns, et les brumes qui noyaient les collines se confondaient à l'horizon avec le ciel. Lady Amalia était aussi étrangère à ce pays qu'une perle délicate à un lit de vase, ce qui les mettait tous les deux en danger, songea Zane. Il l'avait lu sur le visage du cocher, sur celui des valets de l'hôtel, et même de ses admirateurs au bal.

Tout en elle était différent. Ses traits, sa voix, jusqu'à sa façon de marcher, comme si elle ne faisait qu'effleurer le sol... Il y avait en elle quelque chose d'inexplicablement exotique.

Séduisant.

Menaçant.

Bref, ce serait un miracle si les paysans ne leur jetaient pas des torches enflammées sur leur passage...

Soudain, un cahot secoua la voiture. Zane se rattrapa d'un geste vif... puis s'obligea à détendre ses muscles contractés. La nervosité le gagnait. Mauvais signe. Il avait l'habitude d'opérer seul, à la faveur de la nuit. Ses acolytes tissaient leur toile pour lui pendant que, tapi dans l'ombre, il dirigeait la manœuvre... avant de récolter le fruit de son « travail ». Cette fois, aiguillonné par la convoitise et la curiosité, il s'était aventuré sur un terrain

qui n'était pas le sien, celui du jour, des grands espaces, et il commençait à comprendre qu'il risquait de payer cher son imprudence.

Tant pis. Il n'avait pas fait un si long chemin pour renoncer maintenant. Pas question de rentrer bredouille au pays sous prétexte qu'une sylphide aux yeux d'or avait jeté son dévolu sur lui !

Il refusait de penser à tout cela... et surtout de penser à elle, avec ses jupes pastel, ses malles empilées sur les siennes et sa chevelure auréolée de feu par le soleil d'automne.

La facilité avec laquelle lady Amalia avait trompé les siens pour s'enfuir de Darkfrith le démontrait : elle était pleine de ressources, et son long voyage solitaire à travers toute l'Europe jusqu'à la lointaine Hongrie prouvait son audace, voire son imprudence.

En outre, elle avait volontairement bravé les lois imposées par les siens, des règles dont la barbarie et la rigidité appartenaient à un autre temps. Était-elle à ce point désespérée ?

Elle l'avait trouvé à son hôtel, attiré au bal, et troublé jusqu'au plus profond de son être, avec ses sourires ensorcelants, ses regards de princesse en exil, et cette robe qui lui dessinait une silhouette plus féminine que dans ses rêves les plus fous.

Oh oui, elle était dangereuse.

Malgré cela, il n'avait d'autre choix que de s'en remettre à elle.

Zane glissa un regard en direction du cocher – barbe de jais, longue écharpe bariolée, le plus authentique tzigane que l'on puisse imaginer – avant de pivoter sur son siège pour faire coulisser un panneau situé derrière lui, et sous lequel apparut une plaque grillagée.

— Amalia ?

Elle s'approcha de l'ouverture, pâle silhouette drapée d'ombres grises.

— Nous prenons la direction de l'est, vers... Jaszberény.

Zane entendit le Roumain réprimer un rire en l'entendant écorcher ce nom étranger, mais il l'ignora. Amalia, à l'intérieur,

avait hoché la tête avant de se rasseoir. Des profondeurs obscures, sa voix lui parvint, très douce, presque docile.

— C'est bien. Continuez.

Comme elle ne semblait rien vouloir ajouter, il referma la trappe et se tourna de nouveau dans le sens de la marche.

Avait-il rêvé ? De là où il se trouvait, il n'avait pas pu sentir son parfum de rose en hiver !

Les chevaux, devant lui, frémirent et secouèrent la tête d'un mouvement agacé.

Le trajet jusqu'à Jaszberény dura une bonne partie de la journée. Ils atteignirent les premières maisons alors que le soleil descendait sur la ville, caressant les toits de longs rayons dorés qui étincelaient dans l'ombre bleue des rues et des bâtiments.

Modestes pensions de famille, ruelles tortueuses, tavernes vomissant une fumée noire... Malgré la splendeur du crépuscule, l'endroit était sinistre et tout à fait dénué de ce chic qui faisait l'agrément de la plupart des villes situées le long du Danube. Des badauds s'arrêtèrent même pour voir passer la voiture, que le cocher manœuvrait entre les ornières de la chaussée aux pavés disjoints. Il ne fut guère difficile de dénicher le seul endroit convenable de cette morne cité, une place carrée bordée d'arcades où se trouvaient quelques échoppes, flanquée sur un côté d'un marché aux bestiaux et, sur l'autre, d'un jardin où quelques arbres desséchés par les vents de novembre entouraient un bassin aux eaux noires.

Zane choisit un hôtel vers le centre de la place. Il était incapable de déchiffrer l'enseigne, mais il avait vu assez d'auberges pour comprendre qu'il y trouverait, comme dans tant d'autres, des puces, des dorures et, avec un peu de chance, deux chambres voisines. Cela lui suffisait.

Ravi de pouvoir enfin étirer ses muscles engourdis, il sauta à bas de son siège en évitant une flaque de boue. Deux grooms s'approchaient déjà de l'attelage, mais il les devança. D'un bond, il fut à la portière. Il tourna la poignée et, plus nerveux qu'il ne l'aurait voulu, retint son souffle.

Un bruissement de jupons lui parvint, puis une main gantée émergea des profondeurs obscures. Zane vit apparaître un flot de volants de soie, et lady Amalia descendit de voiture, posant

avec précaution ses bottines de cuir fin sur le pavé luisant. Elle avait pris soin de dissimuler son visage et sa chevelure sous la capuche de son manteau mais, dès qu'elle se redressa, une bourrasque s'engouffra dans l'étoffe, rejetant celle-ci sur ses épaules. Aussitôt, les chevaux s'agitèrent. D'un geste, Zane fit signe au cocher de conduire l'attelage vers l'arrière de l'hôtel. L'homme obtempéra immédiatement.

Amalia resta immobile sur le trottoir, une main posée sur ses lèvres et ses narines délicates, le visage exprimant un profond malaise.

— Quelque chose vous incommode ? demanda Zane.

— Cette puanteur ! gémit-elle. C'est épouvantable.

Sur le qui-vive, il tourna la tête et huma l'air, mais ne sentit que l'odeur habituelle d'une ville par une nuit glacée.

— Pas plus qu'ailleurs, dit-il, soulagé.

Il esquaissa un haussement d'épaules fataliste.

— Vous m'avez dit que cette ville vous convenait, lui rappela-t-il.

Elle baissa les yeux. Il vit son regard suivre l'allée qui menait au quartier des bouchers. Un peu plus loin, une pancarte sur laquelle on voyait un cochon égorgé se balançait au sommet d'un poteau. De la sombre venelle coulait un ruisseau brunâtre et luisant. Deux silhouettes encapuchonnées apparurent, pataugeant allègrement dans l'immonde liquide.

Zane devinait ce qui se tramait dans l'ombre. Il comprenait à présent ce qu'avait senti Amalia. L'odeur de la mort, de la faim, de la misère – la même que celle qui planait sur les rares souvenirs de sa propre enfance, et qu'il n'oublierait jamais.

Sa maison de Bloomsbury était d'une propreté monacale. Il avait une bonne, un cuisinier, et ne se lassait pas du bonheur de se faire livrer du charbon en hiver, de la glace en été et, en toutes saisons, des fruits importés des pays chauds. Grâce à ses talents, il pouvait s'offrir tout ce qui lui chantait – étoffes précieuses, pierres de valeur, tableaux de maîtres – et il assumait sans fausse honte ses goûts de luxe. Zane gagnait sa vie à la sueur de son front, de même que le boulanger ou l'épicier. Élevé pour voler, il ne concevait pas d'autre existence. D'ailleurs, s'il ne dérobaient pas un objet, un autre s'en chargerait à sa place. Il

régnait en chef inflexible sur son royaume des ombres, imposant à chacun de ses gens une discipline sévère, et n'hésitait pas à se débarrasser de quiconque osait le défier. C'était à ce prix qu'il s'était hissé à la place qu'il occupait et qu'il l'avait conservée.

Il évoluait dans un tel monde de violence, de bagarres et de beuveries qu'il ne remarquait même plus l'odeur du sang.

L'univers de lady Amalia n'était pas le même. Si audacieuse, si téméraire fût-elle, elle était différente de lui en tous points. Elle avait grandi dans un manoir parmi des bêtes déguisées en humains, et reçu l'éducation raffinée d'une jeune fille du meilleur monde.

Il la vit esquisser une grimace et frissonner lorsqu'elle posa les yeux sur la pancarte au cochon.

Instinctivement, il se plaça devant elle pour lui masquer le répugnant spectacle qu'offrait ce coupe-gorge.

— Venez, milady, s'entendit-il proposer d'un ton apaisant.

D'un geste, il l'invita à se tourner vers le parc.

— Regardez plutôt par là.

De fantomatiques volutes de brume dansaient entre les arbres au feuillage rouille, avant de s'élever en un brouillard couleur d'ardoise sur l'horizon noyé dans les ténèbres. Au pied des fûts, l'herbe se fondait en une masse aux tonalités changeantes, lavande, émeraude ou bistre. Au loin, bien au-delà des toits de la ville, la ligne déchiquetée des Carpates déployait sur le ciel sa masse pourpre. Une lune d'un blanc de craie baignait ce tableau de sa pâle clarté.

Zane sourit en constatant qu'Amalia retrouvait un peu de sérénité.

— Là-bas, murmura-t-il, les lièvres se terrent dans leurs trous, les corbeaux s'éveillent dans les arbres. Percevez-vous leur présence ?

— Non, dit-elle d'une voix douce.

— Ils sont là, pourtant, et je suis certain qu'ils préféreraient que nous entrions dans cet hôtel. Êtes-vous d'accord ?

Pour toute réponse, elle lui sourit.

Zane ne s'était pas trompé. L'établissement aux murs pêche était surchargé de dorures et de miroirs, et les valets grattaient leurs perruques avec énergie.

Il laissa échapper un soupir de lassitude.

Ils prirent leur dîner dans la grande salle, parmi les notables locaux et quelques aristocrates poudrés de gris. Leur table, couverte d'une nappe en drap de Hollande, était placée dans un angle de la pièce, près d'une haute croisée. Dehors, l'horizon était désormais d'un noir d'encre, troué çà et là par la flamme d'une lanterne ou d'une bougie derrière une fenêtre.

Ils mangèrent en silence, dans le léger brouhaha des murmures respectueux du personnel et les conversations feutrées, en français, en hongrois, et dans d'autres langues que Lia ne connaissait pas. Au-dessus d'eux, les flammes du chandelier vacillaient par instants, projetant des taches colorées et mouvantes sur la nappe blanche et les assiettes. La vapeur qui s'élevait de son bol de consommé se condensait sur les carreaux de la fenêtre.

Zane était assis en face d'elle, devant un plat de poisson à la crème et aux herbes. Elle l'observa à la dérobée. Il avait déboutonné son manteau de fin lainage beige et mangeait avec un mélange d'appétit et de raffinement qui lui attirait tous les regards féminins, depuis les deux veuves en perruque à étages jusqu'aux petites serveuses de treize ans à peine qui manquèrent de renverser leur plateau de fromage lorsqu'il leur sourit.

À la lueur des bougies, des éclats de bronze s'allumaient dans sa chevelure rassemblée sur l'une de ses épaules en une longue tresse sombre retenue par un ruban de velours bleu. Il se servit une part de fromage qu'il entreprit de couper en petits morceaux sous le regard attentif de Lia.

— Vous n'en avez pas assez ? demanda-t-il sans lever les yeux vers elle.

Arrachée à sa rêverie, Lia le regarda sans comprendre.

— De ?

— De m'observer. Aurais-je une trace de cendre sur le visage ?

— Pas du tout, marmonna-t-elle, confuse, en plongeant le nez dans sa tasse de thé.

— Tant mieux. J'en déduis que vous étiez simplement perdue dans vos pensées, très occupée à estimer la distance qui nous sépare de ce merveilleux diamant et à calculer le temps qu'il

nous faudra pour le trouver. Comment l'appellez-vous, déjà ?

Il avait parlé d'un ton badin, sans quitter son assiette du regard, mais elle savait que toute son attention était tournée vers elle, tel un ronronnement familial et rassurant.

— *Draumr*, répondit-elle.

— *Draumr*, où avais-je la tête ! Que signifie ce nom ?

— Je n'en sais rien.

— Où l'avez-vous entendu ?

Comme elle ne répondait pas, il darda sur elle un regard aux reflets métalliques.

— Dans ma partie, ma colombe, tout se monnaie. Même la confiance. Si vous voulez que je vous croie et que je vous suive aveuglément à travers ce maudit continent sur votre seule bonne foi, il va falloir me donner quelque chose en retour.

Il posa une part de fromage sur l'assiette de Lia.

— Je ne vous demande pas de me livrer tous vos secrets, Amalia, mais uniquement ceux qui pourraient me mettre en danger.

Lia laissa échapper un soupir.

— Je l'ai entendu en rêve, avoua-t-elle.

Il demeura impassible.

— Vraiment ?

Elle hocha la tête.

— Et c'est également en songe que vous avez vu où il se trouve ?

— Inutile de prendre ce ton supérieur, répliqua-t-elle, agacée. C'est la vérité.

— Veuillez me pardonner, dit-il en levant les yeux au plafond d'un air amusé. Après tout, je n'ai aucune raison de m'inquiéter. Je m'en remets aveuglément à une gamine prête à risquer sa vie – et la mienne – sur une simple vision. Rien de plus normal !

Les intonations séduisantes de sa voix étaient familières à Lia, de même que sa façon tendre et autoritaire de lui dicter sa conduite. Son mépris lui faisait cependant l'effet d'une douche froide. Elle se pencha vers lui au point que les baleines de son corset heurtèrent le bord de la table.

— Je ne suis pas une gamine, murmura-t-elle. Vous savez très bien qui je suis. Ce que j'ai vu en rêve est l'exacte réalité.

Vous m'avez posé une question et je vous ai répondu ; peu m'importe que vous me croyiez ou non. Si à l'avenir vous préférez que je mente pour épargner vos nerfs, merci de m'en informer dès maintenant.

Il leva lentement les yeux vers elle. À l'autre extrémité de la salle, un rire de femme s'éleva, avant de monter dans les aigus. Le cliquetis de l'argenterie contre la porcelaine parut soudain assourdissant à Lia.

— Me mentir ? Vous n'en seriez pas capable.

— Que vous croyez !

Zane leva son couteau et s'absorba dans la contemplation de son manche de nacre.

— Je reconnais qu'en votre présence, ma résolution a une légère tendance à s'affaiblir. Mentez-moi donc, mais juste un peu, je vous prie, afin de ménager ma susceptibilité masculine.

Elle le regarda, indécise. S'agissait-il d'un compliment ? Lorsque le regard de Zane croisa le sien, ses yeux étaient ceux d'un loup.

— Très bien, dit-elle. Nous allons continuer notre route jusqu'au royaume de la reine des fées. Elle nous accueillera en grande pompe. Bardes, montreurs d'ours, caviar à volonté... rien ne manquera à la fête. Le diamant nous attendra sur un coussin de velours pourpre, puis nous rentrerons au pays en tapis volant.

— Et nous serons très heureux jusqu'à la fin de nos jours, je présume ?

— Vous avez deviné.

— C'est merveilleux ! Me voilà soulagé... Où la trouverons-nous, cette reine des fées ?

— Dans les montagnes, j'imagine. Dans les Carpates.

— Vous imaginez... répéta-t-il.

La lame de son couteau heurta bruyamment son assiette.

— Écoutez, répliqua-t-elle en se rejetant en arrière, je crois que je vous en ai assez donné pour ce soir.

Elle ramena son châle sur ses épaules et poursuivit :

— Votre confiance n'est pas gratuite, avez-vous dit. Eh bien, la mienne ne l'est pas non plus. À votre tour de me faire une proposition.

Réalisant le double sens de ses paroles, elle les regretta

aussitôt. Une soudaine chaleur envahit ses joues.

— Que voulez-vous ? demanda Zane, un léger sourire aux lèvres. Ma protection ? Ma galante compagnie ? Non, je suppose que vous espérez quelque chose de plus intéressant. Comme je vous comprends...

Du plat de son couteau, il déposa dans l'assiette de Lia une seconde part de fromage, à côté de la première, toujours intacte.

— Les deux messieurs à la table carrée, sur votre droite... Non, ne regardez pas ! Vous êtes plus rusée que cela. Portez votre tasse à vos lèvres et ne tournez que les yeux... là, c'est mieux. Les voyez-vous ?

— Oui.

— Dites-moi ce que vous pensez d'eux. En toute discrétion, je vous prie.

Ils n'avaient rien de remarquable, songea Lia, surprise. Deux jeunes gens portant perruque et cravate, vêtus de manteaux trop larges pour eux, une chaîne de montre au gilet, les bas d'une propreté douteuse... Ils partageaient un pot de bière et un ragoût aux saucisses, parlaient à voix basse et jetaient de fréquents coups d'œil vers deux jeunes femmes attablées non loin.

Celles-ci étaient fort simplement vêtues, et chaperonnées par une dame d'un certain âge à la mine revêche, coiffée d'un bonnet de dentelle. Aucune d'elles ne semblait avoir remarqué le manège des deux godelureaux.

— De petits propriétaires terriens, des baronnets tout au plus, murmura Lia. Enfin, l'équivalent d'un tel titre dans ce pays... Bien nés, mais sans fortune. Jeunes.

Au même instant, tous deux émirent un rire étouffé en baissant la tête, tels des écoliers craignant d'être grondés.

— Ivres, ajouta-t-elle.

— Et naïfs, conclut Zane.

— Ah ?

— Avant la fin de la soirée, nos deux larrons auront été délestés de leur bourse.

Lia lui décocha un regard intrigué.

— Par vos soins ? demanda-t-elle, méfiante.

— Moi ?

L'expression de Zane était toute innocence.

— Loin de moi cette idée, assura-t-il, la main sur le cœur. Parole d'honneur. D'une part, parce que leur gousset n'est pas assez rempli pour mon goût et, d'autre part, parce que j'aurais mauvaise conscience. J'aurais l'impression d'arracher son hochet à un enfant au berceau.

— Alors qui ?

— Ces dames, répondit Zane, toujours souriant, en s'adossant à son siège. Nos deux accortes demoiselles et le pruneau ridé qui leur sert de duègne.

Lia leur jeta un regard à la dérobée, à temps pour intercepter le sourire complice que venait d'adresser l'une des jeunes femmes aux deux hobereaux.

— Elles sont parfaites, commenta Zane en faisant courir son doigt sur le bord de son verre, le regard perdu dans les reflets ambrés du tokay. Juste ce qu'il faut de coquetterie et de respectabilité provinciale... La douairière apporte une dernière touche idéale. Si nous étions à Londres, je me ferais un plaisir d'avoir un entretien avec elles.

Lia garda le silence. Elle observait les jeunes femmes à la modestie étudiée... et les deux benêts rougissants qui leur portaient des toasts en leur adressant des sourires timides lorsqu'ils se croyaient à l'abri des regards de leur austère chaperon. À présent que Zane lui avait dévoilé la supercherie, elle comprenait le jeu que jouait cette dernière sous sa charlotte de dentelle.

— Vous devriez goûter ce poisson, dit Zane. Il est meilleur qu'il n'en a l'air.

— Pourquoi m'avez-vous montré cela ?

— Vous m'avez demandé quelque chose de valeur.

Lia croisa ses mains sur ses genoux et regarda les deux gentilshommes aux joues rouges et aux airs naïfs.

— Ainsi va le monde, ma belle, murmura Zane. Pour le meilleur ou pour le pire, vous en faites désormais partie. Et ceci est mon cadeau : vous ouvrir les yeux.

Les deux jeunes gens avaient sorti leurs bourses et entrepris de compter leurs billets pour régler la note, sous le regard faussement indifférent des coquines.

— C'est injuste ! protesta Lia.

Zane la regarda droit dans les yeux.

— Ils sont jeunes et inconscients, plaïda-t-elle, mais ils n'ont pas commis d'autre faute que de boire un peu trop de vin.

— Aye. Cela leur servira de leçon.

Elle reposa sa tasse de thé sur la table.

— Lady Amalia... l'avertit Zane. Ne faites pas de bêtise !

— Peut-être l'argent qu'ils ont sur eux est-il tout ce qu'ils possèdent ? Peut-être ces quelques pièces leur servent-elles à nourrir d'autres personnes, des serviteurs, des enfants ?

— C'est possible...

Irritée par son indifférence, elle posa sa serviette à côté de sa tasse mais n'eut pas le temps de se lever. D'un geste vif, il avait refermé sa main sur la sienne.

— Réfléchissez, Amalia, dit-il d'une voix très basse. Nous n'avons pas besoin d'attirer l'attention sur nous. Je ne vous les ai montrés que parce que vous m'avez demandé quelque chose. Auriez-vous oublié pourquoi nous sommes ici ?

— En aucun cas, répliqua-t-elle tranquillement.

Tandis qu'il soutenait son regard, Lia songea qu'ainsi, dans la chaude lumière des bougies, ses sourcils semblaient avoir été tracés au fusain. Quant à ses iris, ils brillaient d'un éclat métallique. Enfin, il libéra sa main, comme à regret.

— Votre conscience vous honore, murmura-t-il. Connaissant vos parents, je m'étonne de vous voir si sensible au malheur d'autrui.

Elle fit mine de se lever. Aussitôt, il bondit sur ses pieds.

— Laissez-moi faire.

Sans lui laisser le temps de répondre, il s'éloigna, non pas vers la table des deux jeunes gens mais dans la direction opposée, vers le trio qui finissait tranquillement son dîner. Lia le vit se frayer un passage entre les tables. Manifestement, il allait vers les doubles portes donnant sur le hall de l'établissement. Intriguée, elle suivit du regard sa haute et élégante silhouette. Tiens ? Il avait trébuché. Comme un homme qui aurait abusé du vin...

Lorsqu'il arriva à la hauteur des trois femmes, tout se précipita. Lia ne put tout voir car d'autres convives lui masquaient la vue, mais elle comprit qu'il s'était abattu sur le sol

en tournant sur lui-même. Les trois dames se levèrent en poussant des cris de surprise. Lia entendit un bruit de verre qui se brisait sur le plancher. Dans sa chute, Zane avait renversé leur carafe de vin. La matrone bondit en arrière en protégeant ses jupes, imitée avec un temps de retard par ses deux acolytes.

Aussitôt, les conversations cessèrent et tous les regards convergèrent vers la scène. Par-dessus les chuchotements étonnés, Lia entendit les excuses de Zane – dans un français parfait – et la réponse de la douairière, trop rapide pour qu'elle la comprenne. Puis celle-ci fit quelques pas en direction de Zane, qui venait de plonger en une courbette, et Lia put voir l'expression furieuse du chaperon... qui s'effaça dès que le séduisant voleur se redressa, montrant son visage en pleine lumière.

La duègne se figea, hésitante, puis un sourire éclaira ses traits ingrats. D'un signe de la tête, elle ordonna aux deux jeunes femmes de s'approcher, pendant que les serviteurs en livrée, telles de grosses abeilles vertes, s'affairaient à réparer les dégâts commis par Zane. Indifférent à cette effervescence, ce dernier s'inclina et prit la main de la femme pour la porter à ses lèvres.

Aussitôt, l'expression de celle-ci se transforma. Lia intercepta le regard éloquent qu'elle adressa, par-dessus Zane, à ses deux jeunes protégées.

Les plats furent emportés, la nappe détrempée retirée et remplacée par une autre. Puis on versa du vin dans les verres. Zane déposa ostensiblement une pièce d'or dans la main du maître d'hôtel et fit une troisième courbette, manifestement prêt à s'en aller. Lorsqu'il se redressa, la femme le prit par le bras pour lui parler. Zane, qui tournait le dos à Lia, se pencha vers son interlocutrice pour approcher ses lèvres de son oreille.

La réaction du chaperon fut immédiate. Lia vit sa main veinée de bleu s'enfoncer dans son bras telle une serre, puis la matrone s'éloigna de lui comme si elle s'était brûlée.

Zane se redressa, salua rapidement les deux jeunes filles et quitta la salle sans se retourner.

La douairière balaya la pièce d'un regard hautain. Lia eut tout juste le temps de feindre d'observer son assiette. Elle compta silencieusement jusqu'à dix avant de s'aventurer à jeter un coup

d'œil.

Personne ne s'intéressait à elle. La vieille femme avait rassemblé ses protégées et les poussait hors de la salle, leurs châles à peine jetés sur leurs épaules et leurs verres intacts, au grand désarroi des deux hobereaux.

Cinq minutes plus tard, Zane était de retour. Il marchait à présent d'un pas tout à fait assuré, et se déplaçait entre les tables avec la souplesse d'un chat en maraude.

— Un dessert ? proposa-t-il en soulevant les basques de sa veste pour s'asseoir sans les froisser.

— Que lui avez-vous dit ?

— D'aller exercer ses talents ailleurs.

D'un geste, il héla un serveur.

— Auprès des deux veuves, par exemple. À la table près de la cheminée. Ne dirait-on pas de véritables perles, à leur cou ?

Lia ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Vous l'avez envoyée voler quelqu'un d'autre ?

— Vous n'espérez tout de même pas que j'allais la convaincre de renoncer à d'aussi appétissantes proies sans lui proposer un compromis ? Sous ses airs fragiles, c'est une sacrée carne, croyez-moi. Je vais avoir un magnifique bleu au bras.

Les serveurs vinrent et emportèrent les restes du repas, avant de disposer sur la table deux tasses de café et un assortiment de petits gâteaux glacés au sucre. Lia attendit qu'ils se soient éloignés.

— Comment avez-vous osé faire une chose pareille ?

— Très facilement. Porter des perles dans un trou pareil, c'est un appel au crime.

— Zane ! s'exclama-t-elle, choquée.

— Très chère, n'avez-vous pas remarqué les quatre malabars, près de la porte de derrière ? Vous devriez jeter un coup d'œil... Ils surveillent nos deux veuves et leurs colliers de perles. Je les ai remarqués à notre arrivée ; nous étions dans le hall d'entrée en même temps. Notre sympathique trio n'a pas la moindre chance d'approcher ces deux dames, ni ce soir ni un autre jour, croyez-moi.

Il prit l'un des gâteaux au glaçage pastel et le tapota pour en faire tomber les cristaux de sucre dans son assiette, avant

d'ajouter :

— Eh bien, le sont-elles ?

— Pardon ?

— Les perles... sont-elles véritables ? Je mettrais ma main au feu que vous le savez.

Comme Lia ne répondait pas, la voix de Zane se fit plus insistante. Plus caressante...

— Amalia, sont-elles vraies ?

Elle ferma les yeux. Les arômes du café lui montaient à la tête, l'étourdissant.

— Oui, s'entendit-elle murmurer.

Zane s'absorba dans un silence songeur. Lorsqu'elle rouvrit les paupières, il regardait par la fenêtre, l'air serein. Son gâteau, auquel il n'avait pas touché, était posé dans son assiette. Dans les lueurs irréelles que répandait le lustre au-dessus d'eux, son visage prenait une expression à la fois sévère, élégante et distante, tel un spectre parmi une assemblée bruyante et joyeuse.

Bien entendu, si son regard était tourné dans l'exacte direction d'où provenait le chant de *Draumr*, ce n'était que pure coïncidence...

— Les lièvres et les oiseaux... murmura-t-elle, pensive, en se penchant vers lui. Vous avez réellement perçu leur présence dans ce parc ?

Zane sourit.

— Quand avez-vous trouvé le temps de laver vos cheveux ? demanda-t-il tout à trac.

Il se tourna dans sa direction et tendit la main vers son épaule. Du dos des doigts, il caressa l'une des mèches de Lia.

— Cela vous va très bien, mais vos priorités me surprennent. Il aurait été plus commode de les laisser poudrés.

Ils se dévisagèrent pendant quelques instants.

— Tout compte fait, déclara Lia d'une voix qu'elle espérait convaincante, la journée a été plus fatigante que je ne le pensais. Je crois que je vais me retirer maintenant.

— Très bien, approuva Zane. Je vais en faire autant.

5

Dans le royaume des drakons, comme dans celui des hommes, il y a les prédateurs et il y a les proies.

Bien entendu, nous excellons à la chasse. Nous sommes ainsi faits. Une aile puissante qui claque dans le vent, un sifflement strident, une serre qui s'enfonce dans un cœur encore palpitant... Nous sommes la brume qui s'enroule autour de la cime des pins, l'astre solaire qui darde son œil brillant sur le menu peuple qui trotte à la surface de la terre. L'instinct de la chasse court dans nos veines, brûlant, impérieux. Animal ou minéral, tiédeur acre du sang ou froideur limpide du diamant... quelle que soit notre faim, nous l'assouvissons.

Ainsi le veut la nature, qui nous a accordé ces Dons. Nous les revendiquons pleinement. Le lion renonce-t-il à rugir, ou l'abeille à butiner ?

Hélas ! Les Autres n'ont pas cessé de nous défier, de nous harceler, de nous contraindre... Non contents de nous mentir, ils nous ont maintes fois trahis et trompés, car ils ont toujours su au fond d'eux-mêmes qu'ils ne pourraient jamais qu'entrevoir notre splendeur : Ils sont faibles et envieux, mais non sans ressources. Comme si la plus fragile des créatures portait en elle le germe du plus effrayant des dangers...

Dans les rares occasions où les drakons sont devenus proies, leurs chasseurs étaient les Autres.

C'est ce qui arriva à Amalia et à son compagnon de voyage lorsqu'ils approchèrent de notre patrie.

6

— *Lia.*

— *Oui, Zane.*

— *Où est ta mère, à présent ?*

— *Derrière la porte du salon bleu. Le feu s'est éteint. La pièce est plongée dans l'obscurité.*

— *Y a-t-il des armes ?*

— *Un pistolet. Une épée. Elle utilisera d'abord le premier. Avant que tu aies eu le temps de parler, elle tirera à travers la porte.*

— *Attends-moi ici. N'essaie pas de me suivre. Ne quitte cette chambre sous aucun prétexte, quoi que tu entendes.*

— *Bien, Zane.*

— *Je serai de retour très bientôt.*

— *Oui.*

Il ne partait pas, cependant. Du bout du doigt, il traçait sur sa joue une caresse un peu rugueuse.

— *Dis-moi que tu m'aimes, murmurait-il.*

— *Je t'aime.*

— *Promets-moi de faire ce que je t'ai dit.*

— *Tu as ma parole.*

Sa main se soulevait.

— *C'est bien. Attends-moi.*

— *Oui.*

Zane ne s'étonna pas d'être réveillé avant Amalia. Il n'avait jamais été un grand dormeur. Dès l'enfance, il avait appris à ne dormir que d'un œil, à se contenter d'une légère somnolence, d'une simple torpeur qui lui tenait lieu de repos lorsque les temps étaient durs et qu'il ne pouvait se permettre de s'abandonner au sommeil. Cela dit, malgré l'épuisement du

voyage et le manque de confort de la literie, il ne pouvait qualifier de « temps difficiles » le fait de savoir étendue dans la chambre d'à côté, à demi nue, toute tiède et parfumée, la plus superbe femme qu'il ait jamais croisée.

Pas encore.

Aussi s'était-il autorisé quelques heures de langueur entre les bras de Morphée... avec pour seule compagne – mais combien rassurante ! – la lame d'acier de son poignard glissée sous l'oreiller.

Il avait cependant fort mal dormi. La chambre d'hôtel sentant le renfermé, il avait entrouvert une fenêtre pour avoir un peu d'air frais, avec pour seul résultat de faire encore descendre la température. Le papier peint se décollait sur les bords, le tapis aurait eu bien besoin d'être battu, et une persistante odeur de poussière et de moisi lui imprégnait désagréablement les narines.

Peu avant l'aube, il fut soudain en alerte : la porte venait de pivoter sur ses gonds sans un bruit. Ce n'était qu'une femme de chambre qui entraît sur la pointe des pieds, portant un balai et un seau de charbon, ainsi que les bottes de Zane, qu'elle déposa avec précaution près de l'armoire.

À travers ses paupières mi-closes, il la regarda ranimer le feu et balayer les cendres qu'elle avait éparpillées avant de repartir aussi discrètement qu'elle était venue.

Sa nuit était terminée.

Renonçant à se rendormir, Zane se leva et s'habilla. Dans la faible lumière des flammes, la pièce retrouvait un peu de sa splendeur fanée, tandis que les premières lueurs d'un jour froid et brumeux nimbaient la chambre d'une douceur ouatée. La maigre flambée, cependant, n'était pas de taille à repousser les assauts du froid. Pour un peu, Zane aurait succombé à la tentation de paresser au lit jusqu'à l'heure du petit déjeuner. La perspective de retrouver le méchant matelas grouillant de puces ne lui souriait toutefois guère, et les ronflements sonores en provenance de la chambre voisine l'auraient à coup sûr empêché de trouver le repos.

De celle d'Amalia, par contre, ne lui parvenait aucun son.

Il passa donc la culotte de daim, la chemise de linon bien

repassée et le surcot gris-brun acheté à Paris, idéal pour affronter les rigueurs de la route, qu'il avait préparés la veille. Ses bottes avaient été cirées. Il les prit et les retourna pour les secouer vigoureusement l'une après l'autre. Pas d'aiguille ni d'araignée. Puis il huma le cuir avec précaution : aucune odeur de poison ne s'en dégagait. Il prit ensuite un ruban pour attacher ses cheveux et se dirigea vers la porte qui séparait sa chambre de celle d'Amalia, dont il tourna doucement la poignée.

Fermée à clé.

Il sourit. Elle était courageuse... entre autres qualités.

Il se pencha, inspecta la serrure et alla chercher sa trousse à outils. Le dispositif était ancien, à l'image de l'hôtel, et si malcommode que Zane s'étonnait qu'il servît encore. Fermant les yeux, il se fia à la sensibilité de ses doigts pour guider son passe-partout, puis atténuer le grincement du pêne qui coulissait...

À une époque, ce bruit assourdi éveillait en lui une bouffée de pur bonheur car il était synonyme de succès : évasion ou effraction, fortune sonnante et trébuchante ou informations stratégiques... voire tout cela à la fois. Avant d'avoir quinze ans et d'apprécier les joies que procuraient l'argent, le pouvoir ou les femmes, ce plaisir-là avait été ce qu'il connaissait de meilleur. Zane avait fait ses classes auprès de l'un des seigneurs de la profession, à qui il avait fourni, selon ses désirs, de l'argent, des filles ou tout ce qu'exigeaient ses caprices, jusqu'à la nuit fatale où Clem le Crasseux, ivre mort, lui avait planté un couteau de boucher entre les côtes. Tout cela parce que Clem lui avait appris deux ou trois petites choses toutes simples, telles que forcer une serrure, ouvrir une porte, s'introduire là où l'on n'avait pas été invité, où on ne le serait jamais...

Du plat de la main, il imprima une légère poussée sur le panneau de bois. Au moins, nota-t-il avec une satisfaction toute professionnelle, les gonds étaient huilés. Il demeura quelques instants sur le seuil, immobile, le temps que sa vision s'accoutume à l'obscurité.

La femme de chambre était venue ici aussi. Le feu qui crépitait joyeusement dans lâtre projetait sur le tapis et les montants du lit des taches de lumière mouvante. Amalia était

étendue sur le dos dans un tendre abandon, dans l'exacte position où il l'avait vue à Obuda – bras ouverts, visage tourné vers lui. Ses couvertures avaient glissé, de sorte que seul un drap couvrait encore sa poitrine.

Il l'avait imaginée à demi-nue... elle l'était totalement, du moins pour ce qu'il pouvait en voir. Sa chevelure épars sur les oreillers dessinait de longues vagues d'or mat qui l'enveloppaient d'une gloire lumineuse. Un ange au ciel ! songea-t-il. Elle en avait la beauté pure, les sourcils au tracé net, les pommettes délicates, les longs cils d'enfant. Ses doigts s'étaient refermés sur ses paumes comme pour caresser quelque impalpable nuage et, à chacune de ses respirations, le drap menaçait de dévoiler sa gorge blanche.

Dans un craquement, la braise du foyer projeta un bouquet d'étincelles.

Ma promise, de toute éternité.

Déconcerté par les paroles saugrenues qui venaient de s'imposer à son esprit, Zane se détourna. Qu'était-il venu chercher ici ? La vue de sa peau nue, de sa chevelure de miel, de son visage de fée lui était un supplice ! Il recula d'un pas et se heurta à la porte. Furieux contre lui-même, il vit Amalia frémir dans son sommeil. Bon sang, il l'avait réveillée !

Elle s'étira lentement, faisant glisser le drap jusqu'à sa taille. Zane ne trouva pas le courage de détourner les yeux. Sous son regard fasciné, elle leva les bras au-dessus de sa tête dans un geste gracieux, laissa échapper un long soupir de bien-être avant de passer ses mains dans ses cheveux... qui se transformèrent en vapeurs de brume. Incrédule, Zane cligna des yeux. Au-dessus de l'oreiller, ses mèches, jusqu'à la plus fine, s'élevaient autour de son visage en volutes de soie, s'enroulant, dansant dans les airs telles des algues dans l'océan.

— Par tous les saints ! s'exclama Zane en se cognant de nouveau à la porte.

À ces mots, elle ouvrit les yeux et s'assit. La vapeur rentra aussitôt dans sa chevelure, et ses boucles blondes retombèrent en lourdes cascades sur ses épaules.

Frappé de stupeur, il ne pouvait détacher d'elle son regard. D'un geste vif, elle remonta le drap sur sa poitrine.

— Sortez ! ordonna-t-elle.

— Qu'était-ce ?

— Dehors !

Il tendit une main derrière lui, trouva la poignée et, sans quitter Amalia des yeux, referma la porte. À présent, ils étaient seuls au monde.

— Bonté divine, murmura Zane, contenant à grand-peine la fureur teintée de déception qui montait en lui. On dirait qu'hier soir, vous m'avez dit la vérité : vous mentez admirablement bien !

Elle laissa échapper le soupir qu'elle semblait retenir depuis longtemps. Ses yeux étaient écarquillés.

Zane s'approcha d'elle d'un pas décidé.

— Depuis combien de temps pouvez-vous Muer ?

— Vous vous trompez, répondit-elle, parfaitement calme. J'en suis incapable.

— Écoutez, je veux bien admettre qu'il fait assez sombre ici, et que je ne suis pas au mieux de mes capacités tant que je n'ai pas bu mon café du matin, mais je n'ai pas la berlue. Je sais très bien ce que j'ai vu !

— Alors vous êtes le seul. Et je vous répète que je ne sais pas...

— Amalia, l'interrompit-il d'un ton poli mais ferme. Recommencez une fois, une seule, à me mentir, et je vous le ferai regretter.

À ces mots, il la vit refermer ses jolies lèvres tout en froissant le drap entre ses doigts d'un geste plein de rage contenue. Il fit un pas de plus vers elle.

— Eh bien ? reprit-il.

Captive du regard étincelant de colère qu'il dardait sur elle, Lia tremblait et brûlait tout à la fois. De colère. D'impuissance. Et d'un indéfinissable trouble...

Elle n'avait pas menti : elle était bel et bien incapable d'accomplir la Mue. Pour autant, elle n'était pas totalement dépourvue de Dons, mais ceux-ci étaient si étranges qu'elle en était parfois effrayée. Elle faisait des songes éblouissants, entendait une musique connue d'elle seule, ainsi que d'inexplicables horreurs. Tout cela échappait cependant à son

contrôle. De même que les marées sont gouvernées par la lune, Lia était soumise aux caprices d'une mystérieuse volonté supérieure. Elle ouvrait les yeux chaque matin sans savoir quel nouveau prodige son corps allait accomplir, ni dans quelles circonstances. C'était aussi déconcertant que d'avoir, à la place du cœur, quelque fauve capable de s'éveiller d'un instant à l'autre et d'anéantir d'un coup de griffe son apparence de jeune femme bien éduquée.

Elle n'en avait rien soupçonné jusqu'à l'épisode mortifiant qui s'était déroulé par un après-midi d'automne, deux ans auparavant, à Édimbourg. Alors en deuxième année à l'institut, elle avait été autorisée à chaperonner un groupe de jeunes pensionnaires, qu'elle accompagnait ce jour-là en ville pour prendre le thé. Elle descendait Lawnmarket, secrètement ravie de savourer ce rare instant de liberté, lorsque son regard avait croisé celui d'un jeune homme, un maréchal-ferrant en tablier de cuir, qui remontait le trottoir en sens inverse. En arrivant à sa hauteur, il lui avait adressé un sourire, auquel elle avait répondu. Elle se souvenait encore de la vive émotion et des sensations délicieuses que ce modeste hommage à sa beauté avait éveillées en elle.

Son chapeau avait légèrement glissé de côté mais, trop occupée à savourer ce bonheur inattendu, elle ne l'avait pas redressé. Elle s'était sentie si légère, si pleine d'allégresse qu'elle en aurait presque chanté de joie... jusqu'à ce que l'une de ses protégées, qui marchait derrière, elle la rattrape pour la tirer par la manche.

— Miss Amalia ? avait dit la petite. Vous avez perdu vos épingles à chignon.

D'un geste machinal, Lia avait porté la main à ses cheveux... pour constater qu'à la place des rouleaux réguliers et soigneusement poudrés ramenés sur l'arrière de sa tête, dansaient à présent de longues mèches couleur de miel, qui cascadaient jusqu'à ses reins.

Elle était « en cheveux », comme une fille de joie, au beau milieu de la rue, et en plein jour !

À cause d'un sourire admiratif.

C'était la première fois qu'une si désagréable expérience lui

arrivait, et elle s'était juré que ce serait la dernière. Pendant les six mois suivants, Lia avait fui le regard de tout individu masculin au physique avenant, qu'il fût jeune ou vieux, aristocrate ou simple palefrenier. Elle n'osait courir le risque de renouveler cette mésaventure. Lorsque les *drakons* Muaient, rien ne restait sur leur corps : ni poudre, ni bijoux, ni vêtements. Absolument rien.

Muer en partie seulement, ne disparaître qu'à demi, cela ne s'était jamais vu. Les siens étaient dragons, ou humains, ou nuage de brume. Personne ne devenait un peu de l'un et un peu de l'autre. Personne, sauf elle.

De tout son cœur, elle avait désiré Muer. À la place, elle avait reçu ce Don qui n'en était pas vraiment un, ce cœur de dragon qui palpitait dans sa poitrine, ainsi que les rêves et la chanson.

Avec la grâce et le silence d'un fauve, Zane franchit le dernier pas qui les séparait. Il était à présent si proche qu'il touchait le lit. Elle croyait le connaître depuis toujours, mais jamais elle ne lui avait vu cette démarche menaçante, ni cet air de froide résolution qui lui donna la chair de poule.

C'est un meurtrier, songea-t-elle soudain. Il a du sang sur les mains.

— Je ne sais pas accomplir la Mue jusqu'à son terme, expliqua-t-elle. Je ne maîtrise pas le processus. Cela m'arrive... malgré moi. Sur ce point, je ne vous ai pas menti. Quant à ce dont vous venez d'être le témoin, je ne sais pas ce que c'était, mais cela ne relevait pas de ma volonté.

Elle n'aurait su dire s'il la croyait, ou ce qu'il pensait. Ses traits affichaient une expression impénétrable, comme souvent lorsqu'il était en sa présence. Il fronça les sourcils d'un air soucieux et prit entre ses doigts l'une de ses mèches, qu'il étudia avec perplexité.

— C'était cela... murmura-t-il en tirant doucement sur la boucle dorée.

Lia hocha la tête. À vrai dire, elle s'y était un peu attendue.

— Pourquoi êtes-vous ici, Amalia ?

— Mais... je vous l'ai dit. Pour le diamant.

— Pourquoi ?

D'un geste lent, il glissa les doigts dans sa chevelure.

— Aussi utile que je puisse être, reprit-il, une créature démoniaque telle que vous, avec les talents particuliers qui sont les vôtres, n'a nul besoin d'être accompagnée pour mener à bien ce genre de mission. Au contraire, vous iriez plus vite sans moi. Alors je vous le demande : pourquoi, Amalia ?

Elle allait parler, puis se ravisa. Déjà, le rouge de la confusion lui montait aux joues.

Zane lui décocha un sourire enjôleur.

— Vous trichez ! protesta-t-elle.

— Pas autant que vous, ma belle. Ce n'est pas moi qui ai tenté de duper un homme innocent.

— Vous êtes tout sauf innocent, et je n'ai rien de démoniaque. Mon seul but en vous proposant cette association était de vous aider à trouver un objet d'une très grande valeur grâce auquel vous...

D'un geste vif, il posa soudain la main sur la bouche de Lia pour la faire taire, pendant qu'il tournait la tête vers la porte donnant sur le corridor, l'oreille aux aguets. Alors, elle entendit aussi. Quelqu'un s'éloignait sur la pointe des pieds, le bruit de ses pas étouffé par le tapis du couloir. Puis il n'y eut plus rien. Aucune latte de parquet ne grinça, aucun souffle ni froissement d'étoffe ne troubla le silence. Même les pas avaient disparu.

Lia fut parcourue d'un étrange frisson.

Tout en s'enroulant dans le drap, elle suivit Zane, qui s'était dirigé sans un bruit vers la porte. D'un regard, il lui intima d'être sur ses gardes et fit coulisser le loquet. L'odeur d'alcool parvint à ses narines au moment où Zane posait la main sur la poignée.

— Attention ! hurla-t-elle.

Dans un mugissement, l'espace situé derrière le battant s'enflamma. Une boule de feu se forma, heurta la porte, et une ligne incandescente se mit à courir sur le plancher dans leur direction. Au même instant, Zane avait fait volte-face et, prenant Lia dans ses bras, s'était rejeté en arrière vers le lit, où ils roulèrent ensemble. Il la redressa d'un geste vigoureux.

— Êtes-vous blessée ?

Le drap avait glissé dans leur chute, mais Zane ne parut pas s'en apercevoir. Lia n'eut pas eu le temps de faire « non » de la tête qu'il s'élançait vers sa propre chambre. Interdite, elle le vit

disparaître dans le nuage de fumée qui provenait de la porte de communication.

Lia courut à son armoire, y prit une chemise, des bas, une robe, un corset et une paire de bottines. Puis elle enfila le sous-vêtement de linon blanc et glissa les pieds dans ses bottines. Déjà, les volutes de fumée se transformaient en langues de feu qui venaient lécher le plancher.

— Que faites-vous ? s'écria Zane en réapparaissant.

Il était revenu dans la chambre, son manteau sur le bras, son épée au côté, une mallette à la main.

— Muez ! cria-t-il. Partez au plus vite, je vous retrouve dehors. Allez au parc, j'irai vous y chercher !

— Je ne peux pas !

Au-dessus d'eux, un énorme nuage noir se formait. Lia pouvait entendre les puissants crépitements de l'incendie qui se propageait rapidement. Sur la porte, la peinture commença à se craqueler, puis à se couvrir de cloques, avant de fondre. Au loin montaient des cris de panique.

Zane la prit par le bras.

— Amalia ?

— Je ne peux pas, répéta-t-elle. Je ne sais pas Muer !

Elle se libéra d'un geste brusque et tenta fébrilement de dégrafer sa robe pour l'enfiler.

— Ne pouvons-nous pas sortir par votre chambre ? demanda-t-elle.

Comme pour lui répondre, un mur de fumée monta de la porte de communication. De l'autre côté de la cloison jaillirent des étincelles, rapidement suivies de flammes, tandis que retentissait un bruit de verre brisé, quelque part dans les profondeurs de la pièce.

Une fois de plus, Zane l'attira contre lui et pressa sa tête contre son torse. L'espace d'un trop bref instant, l'odeur âcre de la fumée fut remplacée par son parfum d'homme et de linge propre. Sa large main était sur sa joue, dérisoire et merveilleux rempart contre le brasier qui les entourait de toute part. Lia sentait contre elle son corps solide, dur, inexplicablement rassurant.

— Vous *pouvez* Muer ! lui cria-t-il pour couvrir le ronflement

assourdissant de l'incendie. Ce n'est pas le moment de jouer la comédie ! Sortez d'ici au plus vite !

— Je vous dis la vérité...

— Amalia, bon sang !

Elle s'arracha à son étreinte. Ses yeux commençaient à piquer. Deux des murs paraissaient se tordre sous les flammes, et la cendre du papier peint volait dans la pièce en monstrueux flocons noirâtres.

— Je ne peux pas Muer ! hurla-t-elle en articulant exagérément chaque syllabe.

Renonçant alors à discuter, il la prit par la main et l'entraîna vers la fenêtre qui refusa de s'ouvrir. S'aidant alors de sa mallette, Zane fit voler les carreaux en éclats. Dans le courant d'air qui envahit la pièce, les manches de sa chemise se mirent à claquer, tandis que les volutes de fumée s'écartaient d'eux, refoulées par une brise glaciale.

Tout d'un coup, les cris se firent plus sonores.

Zane passa la tête par l'ouverture, regarda vers le bas, puis tourna les yeux vers Lia.

— Il faut descendre deux étages, allez-vous y arriver ? Il y a une gouttière sur la gauche.

Elle hocha la tête tandis que ses doigts continuaient de courir en vain sur les boutons de sa robe. Avec un claquement de langue impatient, Zane lui arracha le vêtement des mains, rassembla ses affaires, les roula en boule et les lança – jupes, jupons et autre corset – par la fenêtre.

— À votre tour, dit-il en la poussant vers le rebord. Faites attention au verre brisé.

Nue sous sa chemise dans le vent glacé, Lia enjamba la croisée. Une petite foule s'était rassemblée sur le trottoir en contrebas – serviteurs, clients et badauds – chacun y allant de ses appels et de ses gesticulations. Une chaîne s'était formée pour faire passer des seaux d'eau.

Lia frissonna dans la bise. Elle tendit la main vers la gouttière. La mince canalisation de plomb, à peine fixée au mur de pierre, était glissante de rosée. Lia tenta par deux fois de l'attraper, manquant à chaque reprise de tomber lorsque ses doigts dérapaient sur le métal ruisselant. Zane la retint

fermement par son autre main.

— Vite, lui dit-il d'une voix très calme, tandis qu'au-dessus de lui le plafond s'embrasait dans un crépitement effrayant.

Cœur de dragon. Avec l'énergie du désespoir, elle planta ses ongles dans le plomb. Le matériau céda telle de l'argile humide, et la canalisation commença à plier.

— Allez-y ! dit-il en la poussant.

Perdant soudain pied, elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Elle se balança un instant dans les airs sous les cris de la foule puis, retrouvant ses esprits, elle entreprit une rapide descente le long de la gouttière, tombant parfois de quelques pieds lorsque ses semelles glissaient sur le métal faute de prise, sa chemise s'enroulant autour de ses genoux. Elle fut réceptionnée par plusieurs hommes qui s'étaient postés au pied de la gouttière et l'aidèrent à se rétablir. Des gens lui crièrent quelque chose qu'elle ne comprit pas ; elle était trop occupée à chercher du regard, parmi les volutes de fumée que vomissait la fenêtre brisée, l'homme qui se penchait, les yeux fixés sur elle, sa longue chevelure fauve et or poussée par le vent telle une bannière de feu.

— Amalia ! cria-t-il. Attrapez !

Joignant le geste à la parole, il lui lança la mallette. Elle la réceptionna de justesse et serait tombée en arrière si, de nouveau, des mains secourables ne l'avaient retenue. Lorsqu'elle leva les yeux, Zane se trouvait à mi-hauteur de la façade, qu'il descendait par le même chemin qu'elle. Il atterrit d'un bond souple au moment où le tuyau, cédant sous son poids, se détachait de la paroi et se pliait lentement avant de s'abattre sur le pavé.

Le cœur battant, Lia le vit fendre la foule pour venir à elle. Il ôta son manteau et l'en enveloppa avant de lui enlacer la taille. Elle déposa la mallette à leurs pieds et ils restèrent ainsi l'un contre l'autre, parmi la foule bruyante. Le visage levé vers l'étage supérieur du bâtiment, ils observèrent, impuissants, les chambres, les meubles, leurs affaires, que le feu réduisait en cendres.

Ses mains lui faisaient mal. En les regardant, Lia s'aperçut qu'elle s'était coupée. Une longue estafilade poisseuse de sang

barrant ses doigts. Elle replia le poing contre sa poitrine, ferma ses yeux irrités par la fumée et posa le front sur l'épaule de Zane. Un vent glacial mordait ses jambes nues.

C'est alors qu'elle perçut une présence. Une fois de plus, un frisson la parcourut. Ce n'était pas le froid, mais quelque chose... non, *quelqu'un* d'autre. La sensation était étrange et familière à la fois, presque imperceptible : un infime frémissement à la surface de sa peau.

Tous ses sens se mirent aussitôt en alerte, et il lui sembla qu'un mystérieux fauve intérieur venait de s'éveiller en elle, l'oreille tendue, les griffes sorties.

Lia releva la tête. Rien. Elle devait se tromper... Pourtant, aussi impossible que cela parût, elle percevait une vibration caractéristique tout près.

Celle d'un autre *drakon*.

D'un regard qu'elle espérait désinvolte, elle observa la foule, examinant rapidement chaque visage. Il y avait là les deux veuves de la veille au soir, serrées l'une contre l'autre, hagardes dans la lumière du petit matin, leurs gardes derrière elles ; les hobereaux aux yeux gonflés de sommeil, cravate dénouée et perruque de travers ; des hommes qui n'avaient pas pris le temps de boutonner leur veste ; des femmes à la tête hâtivement couverte d'un foulard ; des enfants en haillons, tel un vol de moineaux dépenaillés. Et là, derrière deux badauds qui regardaient l'incendie d'un air effaré...

Cela ne dura qu'une fraction de seconde. Elle entrevit un bref mouvement, une peau très blanche, une chevelure noire, une paire d'yeux étrangement décolorés fixés sur elle. Elle s'élança dans cette direction, mais trop tard. Les badauds, poussés par l'un des hommes portant les seaux d'eau, lui masquèrent la vue. Lorsqu'ils s'écartèrent, il n'y avait plus personne derrière eux.

Rien qu'un nuage de brume qui s'élevait au-dessus de la foule et se fondait rapidement dans le brouillard bleuté de l'aube.

À la grande surprise de Zane, les volontaires commençaient à maîtriser l'incendie. Les fenêtres du premier étage avaient cessé de déverser des flots de fumée noire et les épaisses volutes jaune sale avaient disparu de derrière les vitres fermées. Les gens continuaient de crier et de courir en tous sens, mais une bonne moitié du bâtiment avait été épargné par les flammes.

De l'étage supérieur et du grenier, il ne restait qu'un enchevêtrement de tuiles brisées et de chevrons noircis, rongés par les flammes, où tremblotait encore çà et là l'éclat orangé de la braise.

Zane se tourna vers Amalia ; elle était livide, visiblement très choquée. Une traînée de suie barrait sa joue de la tempe à la mâchoire, et ses longues mèches dorées ruisselaient en désordre sur l'étoffe du manteau, dont les rayons du soleil levant nacrèrent l'étoffe bronze d'un voile rose coquillage. Elle avait détourné les yeux et regardait au loin d'un air distrait.

— Tout compte fait, murmura-t-il à son oreille, je commence à croire que vous ne savez pas Muer.

Elle lui jeta un coup d'œil surpris, comme si elle avait oublié sa présence. Avec une petite mimique amusée, il lui tendit sa robe, qu'un témoin de l'incendie venait de ramasser et de lui rendre. Difficile de reconnaître, dans le chiffon boueux et froissé, l'élégant vêtement qu'il avait lancé par la fenêtre quelques minutes plus tôt. Amalia considéra d'un air perplexe le damas corail et les volants de batiste.

— Amalia ? l'appela-t-il en effleurant son épaule, comme on réveille un dormeur.

Elle sursauta à son contact. De sa manche, il essuya la trace de charbon sur son visage, puis il la prit par le bras.

— Venez, dit-il. Suivez-moi.

Ses lèvres étaient rouge grenat, ses yeux plus noirs que la nuit. Avec une docilité d'automate, le regard fixe, elle se laissa entraîner à travers la foule. Une odeur forte, presque incommodante, montait de cet échantillon d'humanité mal rasée, mal coiffée, mal lavée.

À cela s'ajoutait la puanteur âcre de la fumée. S'il la percevait avec une telle intensité, songea Zane, comme Amalia devait en souffrir ! Il lui semblait que les effluves montaient jusqu'au ciel, imprégnaient chaque molécule de l'air qu'ils respiraient. Un mélange de crasse et de cendre crissait sous ses bottes telles de la neige fraîche. Songeant soudain au confort de sa compagne, il baissa les yeux vers ses pieds, et constata avec soulagement qu'elle avait eu le temps d'enfiler ses bottines. Elle cheminait d'un pas distrait sur le trottoir jonché de déchets noircis, le volant de sa longue chemise dansant joliment autour de ses mollets.

Que ses jambes étaient fines ! et blanches ! et... *nues* ! se dit-il en s'avisant tout à un coup que, sous le manteau et le fin sous-vêtement ivoire, elle ne portait absolument rien.

Au prix d'un effort de volonté, il détourna son regard. Il avait grand besoin d'une tasse de café.

De l'autre côté de la place, il aperçut une taverne – à moins que ce ne soit un salon de thé. La façade s'ornait de fenêtres à meneaux et, devant la porte, un petit attroupement assistait à l'extinction de l'incendie. Certains clients avaient une chope à la main. Zane entraîna Amalia dans cette direction.

C'était une taverne, pratiquement déserte. Plutôt que du café, Zane commanda de la bière pour eux deux. Il fit asseoir Amalia à une table située à l'écart puis retourna au bar chercher leurs boissons. Une chope dans chaque main, il pivota sur lui-même et se figea en la voyant.

Elle était seule, sa silhouette se découpant dans un faible rai de lumière qui entrait par la fenêtre. Dans cette lueur incertaine, presque décolorée, la pièce semblait noyée dans un brouillard triste et grisâtre. Amalia, pourtant, rayonnait littéralement. Ses cheveux l'auréolaient, telle une madone en gloire, et entre ses mains la robe chiffonnée prenait des nuances de moire

précieuse. Toute sa personne était nimbée de rose et d'or, et son regard pensif paraissait contempler l'infini du ciel. Elle se tenait bien droite, image même de la sagesse.

À cet instant, quelque chose bascula en lui. Un vertige l'envahit, le submergea presque. C'était comme si le monde venait d'arrêter sa course. Une douceur traîtresse flottait soudain dans l'air. Dans cet instant suspendu, il lui sembla percevoir la réalité avec une acuité presque douloureuse. Le sol poussiéreux. Les éclats de voix. Son cœur qui palpitait avec force. La présence de Lia, qui irradiait la lumière autour d'elle. Muet de saisissement, il regarda sa poitrine ronde se soulever, ses lèvres s'entrouvrir sur un souffle léger. Quelque chose d'indéfinissable, d'infiniment précieux venait de s'éveiller en lui.

Il la désirait. Non pas comme il en avait convoité tant d'autres avant elle, mais de tout son être, de toute son âme. Il fallait qu'il la touche sans attendre, qu'il goûte les saveurs de sa peau, qu'il s'enivre des parfums de musc et de rose qui devaient perler des plis les plus secrets de son corps. Il fallait qu'il glisse ses mains sous son manteau pour palper les délicates rondeurs de sa gorge, la finesse de sa taille, la douceur laiteuse de ses courbes. Qu'il morde ses lèvres comme s'il s'agissait d'un fruit de paradis, qu'il emprisonne ses poignets entre ses doigts et qu'il entre en elle. À cette idée, une bouffée de désir monta en lui, si âpre, si ardente qu'il en trembla de tout son corps. Il reprit ses esprits en constatant que des gouttes de bière lui coulaient sur les mains.

Il ferma alors les yeux et s'obligea à penser aux semblables d'Amalia... et à ce qu'ils lui infligeraient s'ils apprenaient quels désirs il nourrissait.

Il savait comment les *drakons* traitaient ceux qui enfreignaient les lois du Clan. Il avait vu l'endroit où ils enterraient leurs renégats. Par une nuit d'hiver, alors qu'il était encore jeune et insouciant, Tess le lui avait montré : un affreux champ funéraire tout bosselé, à la terre retournée.

» C'est là que gisent nos hors-la-loi et que nous jetons leurs os après le bûcher », lui avait-elle expliqué, son beau visage baigné par la lueur de la lune.

Les *drakons* vivaient selon des lois immuables. Leur société

était archaïque, organisée selon un ordre féodal, et Zane ne se faisait aucune illusion sur la place qu'il pouvait y prendre : elle était inexistante.

On ne l'avait épargné que par égard pour la marquise de Langford, et il savait parfaitement que s'il était encore en vie, dans cette obscure taverne au fin fond de l'Europe, ce n'était que parce qu'il se montrait utile pour le Clan.

» Tu détiens un immense secret, lui avait-elle ensuite dit en effleurant son bras dans un geste d'avertissement. Notre destin est entre tes mains, mais tu connais nos lois. N'oublie jamais cet endroit. »

Il avait donné sa parole, et l'avait tenue.

Le tenancier de l'auberge passa devant lui d'un pas lourd. Revenant à l'instant présent, Zane vit qu'il portait un plateau chargé de pain, de beurre et d'une épaisse tranche de jambon, qu'il déposa devant Amalia. Celle-ci leva les yeux vers l'homme et lui sourit.

— *Köszönöm.*

— *Persze.*

Le cœur de Zane se remit à battre. Le temps reprit son vol. Il rejoignit Amalia à la table.

L'aubergiste avait également apporté des couteaux et des serviettes. Il les disposa sur le lourd plateau de bois, tout en décochant des regards furtifs aux cheveux en désordre de sa cliente. Celle-ci, en simple chemise et le regard perdu, ne semblait pas remarquer son manège, puis l'homme croisa le regard de Zane.

L'aubergiste pâlit et recula.

L'esprit encore hanté par le champ aux morts des *drakons* et par le visage que lui avait montré la mère de lady Amalia en cette lointaine nuit de son adolescence, Zane frissonna. Cela avait été le seul et unique avertissement qu'elle lui avait adressé, mais il avait suffi.

» N'oublie jamais... »

— Eh bien, dit-il d'un ton brusque tout en levant sa chope. Qui peut vouloir notre mort ?

Amalia avait tourné la tête vers lui pendant qu'il avalait une gorgée de bière, dont la froide amertume descendit rapidement

dans son corps.

— Notre mort ? répéta Amalia d'un ton morne.

— Vous avez vu comme moi ce qui s'est passé.

Elle battit des cils, et parut enfin sortir de sa torpeur.

— Je dirais, poursuivit-il, que l'on a renversé de l'alcool de grain, peut-être de pétrole. En tout état de cause, il s'agissait d'un combustible hautement inflammable. Un liquide dilué, comme du cidre ou de la bière, brûle trop lentement. Le salpêtre est plus rapide mais aussi plus aléatoire. Cela dit, il aurait été facile d'en apporter. Eh bien, qu'en dites-vous, milady ? Quel est votre avis ?

— C'était de l'alcool, répondit-elle après un instant de réflexion. Pas du pétrole... l'odeur était assez sucrée. Oui, je dirais que c'était de l'alcool.

Zane hocha la tête tout en regardant ses joues reprendre des couleurs. Une statue de marbre s'éveillant à la vie, ne put-il s'empêcher de songer. Il laissa échapper un soupir et détourna les yeux.

La taverne s'emplissait rapidement, à mesure que les clients rentraient et que les pensionnaires de l'hôtel arrivaient, encore hébétés, la tenue en désordre, pour se diriger vers les tables libres. Des bribes de phrases, que Zane comprenait bien qu'il ne parlât pas la langue du pays, résonnaient à travers la pièce. L'incendie occupait toutes les conversations.

La destruction si soudaine de l'hôtel frappait évidemment les esprits, sauf celui de Lia qui observait son verre, perdue dans ses pensées.

— Quelqu'un pourrait-il vous en vouloir ? demanda Zane.

Il n'avait posé la question que par provocation, pour l'obliger à revenir à l'instant présent – il préférait la voir réfléchir plutôt que de rêver ainsi à il ne savait quelles chimères – mais il réussit au-delà de ses espérances. Une expression de culpabilité se peignit aussitôt sur ses traits, éveillant l'intérêt de Zane.

Diabole ! Que lui cachait-elle donc ? Il n'était pas arrivé où il en était sans écouter son instinct, et celui-ci lui criait que la jolie Amalia Langford lui dissimulait quelque chose...

— Auriez-vous des ennemis ? insista-t-il.

— De l'institut Wallence ?

Elle secoua la tête.

— Personne ne m'aurait suivie jusqu'ici, reprit-elle. C'est impossible.

— Tant mieux, répondit Zane en feignant de s'intéresser à sa chope de bière. Nous pouvons donc rayer de la liste des suspects les jeunes filles cherchant à se venger pour un ruban à cheveux perdu ou je ne sais quel impardonnable outrage.

Amalia rougit à ces mots.

— Très drôle ! Et si c'était vous, Maître voleur, que l'on cherchait à éliminer ? Je suppose que plus d'un se réjouirait de votre disparition...

— Exact. J'ai une déplorable tendance à m'attirer la colère de certains de mes contemporains.

— De certaines de vos *victimes*, rectifia-t-elle d'un ton pincé.

— Mademoiselle ne manque pas de vocabulaire ! fit-il mine de s'émerveiller. On en apprend, des choses, dans les pensionnats pour jeunes filles.

Elle laissa échapper un soupir agacé et, détournant le regard, prit la miche croustillante pour la rompre. Puis elle déposa les deux morceaux devant elle et se mit à jouer avec la mie d'une main distraite, parsemant sa chemise de miettes qu'elle ne semblait pas remarquer.

Zane prit l'autre moitié avant qu'elle n'ait tout réduit en boulettes et se prépara une appétissante tartine. En règle générale, il évitait le pain beurré, mais après les événements de ce matin, il avait grand besoin d'un solide petit déjeuner.

Amalia le regarda manger en silence.

— Il n'y a peut-être aucun rapport avec vous ou moi, dit-elle lorsqu'il eut terminé. Qui nous dit que ce n'était pas un simple accident ? Les incendies, cela arrive tous les jours...

Comme il ne répondait pas, elle continua de réduire en miettes la portion de pain placée devant elle.

— Alors vous pensez vraiment que cela nous était destiné ? reprit-elle d'un ton dubitatif. On a voulu nous tuer ?

— Oui.

— Pourquoi avoir mis le feu ? Il aurait été plus simple de tirer sur nous, de nous empoisonner, ou de nous attaquer sur la route !

— Je ne sais pas.

— Nous devrions peut-être...

— Écoutez, l'interrompit-il. Depuis que nous sommes entrés ici, personne ne nous a espionnés, à part le fermier assis près de la cheminée, mais mon petit doigt me dit qu'il s'intéresse surtout à votre avenante personne. La bière vient du même tonneau que celle des autres clients, le pain des cuisines, mais puisque j'en ai mangé la moitié et que j'ai toujours aussi faim, je suppose qu'il n'était pas empoisonné. Le seul risque que je vois pour l'instant, c'est la lueur de convoitise dans le regard de notre ami le tavernier lorsqu'il se tourne vers vous.

Elle parut sur le point de protester. Il ne lui en laissa pas le temps.

— Je ne sais pas qui sont les incendiaires, mais ils ont disparu. Nous sommes adossés à un solide mur de brique sans porte ni fenêtre et, d'ici, nous disposons d'une vue imprenable sur toute la salle. Le toit est en tuiles, le sol en pierre. Au moins, cet endroit ne prendra pas facilement feu. Alors essayez de manger un peu. On n'affronte pas ses ennemis le ventre vide, lady Amalia, et j'ai comme l'impression que le... que la journée risque d'être longue.

Il avait failli dire « le voyage » et s'était ravisé à temps. À quoi bon l'accabler avec ses sombres pressentiments ?

Amalia avait tourné les yeux vers le tenancier. L'homme, chevelure paille et épaules voûtées, essuyait le comptoir en gestes concentriques qu'il devait avoir déjà mille fois répétés. Zane observa sa compagne quelques instants, puis se pencha vers elle.

— Avez-vous remarqué ? demanda-t-il en baissant la voix. Il vous a donné le meilleur morceau du jambon.

De la pointe de son couteau, il piqua la tranche pour la lui tendre, puis il ajouta dans un français parfait :

— Bon appétit, madame Zane Langford.

Malgré ses airs désinvoltes, Zane n'était pas tranquille. Des gens qui en voulaient à leur vie au point d'incendier tout un hôtel ne renonceraient pas facilement.

Mettant à profit l'intérêt manifeste du tavernier pour Amalia, il le convainquit de céder à sa prétendue épouse l'usage de

l'arrière-salle pour quelques heures, moyennant une poignée de pièces.

Zane entra le premier dans la pièce pour l'inspecter. La fenêtre était abîmée et le plancher grinçait sous ses pas, mais il n'y avait pas de cheminée ni d'issue secondaire. Rassuré, il fit venir Amalia.

— Habillez-vous et essayez de vous reposer un peu, lui dit-il. Vous pousserez le verrou, et vous n'ouvrirez à personne d'autre que moi. Si qui que ce soit essayait de forcer la porte, tirez à vue.

— Pardon ?

— Il y a un pistolet dans la mallette. Pensez à le charger.

— Et vous ? Où allez-vous ?

— Pas très loin.

Le rez-de-chaussée de l'hôtel grouillait toujours de monde, pour la plupart des clients en robe de chambre qui erraient, hébétés, parmi la suie et les flaques d'eau. Une tenace odeur de brûlé planait dans l'air. Zane plaça un mouchoir sur son nez pour dissimuler son visage et se fraya un passage vers l'escalier.

Les premières marches étaient encombrées de gens décidés à monter. Un peu plus haut, le passage était barré par un groupe de trois valets rangés derrière un homme mince et barbu qui expliquait, du moins Zane le supposa-t-il, pourquoi l'accès était interdit. Une dispute avait éclaté entre les deux groupes, dont les échos se répercutaient jusque dans le hall d'entrée. Les deux douairières aux perles semblaient particulièrement vindicatives.

Ces aristocrates ! songea Zane. Incapables d'agir avec simplicité !

Se détournant de la foule en colère, il s'éloigna et s'engagea dans un couloir exigü, où il ne croisa personne. Très vite, il trouva ce qu'il cherchait : la porte menant à la cage d'escalier du personnel. Petite, discrète... et fermée à clé.

D'un regard, il s'assura que personne ne l'avait suivi.

Quelques instants plus tard, il poussait le battant dont il avait croché la serrure, le refermait derrière lui sans un bruit et le verrouillait de nouveau. Puis, à pas de loup, il gravit l'étroit escalier.

S'il y avait une leçon que Zane avait apprise dès son plus jeune âge, c'est que même le plus habile des criminels laissait

parfois des indices derrière lui. Un homme trop sûr de lui, trop impatient ou tout simplement trop paresseux commettait bien souvent des erreurs.

Et une erreur, même minime, pouvait vous mener derrière les barreaux de Newgate, devant le bourreau... ou aider l'une de vos victimes à vous retrouver.

La partie supérieure du bâtiment avait été ravagée par les flammes. Dans la lumière crue du jour, les derrières fumerolles balayées par la brise du matin s'élèvent des poutres noircies. S'aventurant avec prudence sur les restes à demi calcinés de ce qui avait été le plancher du couloir, Zane progressa lentement jusqu'à l'endroit où s'était trouvée sa chambre. Là, il remarqua un objet étrange, long et arrondi, d'un noir brillant : une bouteille, qui n'avait rien à faire dans un couloir d'hôtel.

Il s'approcha autant qu'il le put, puis s'agrippa à l'encadrement vide d'une porte et progressa ainsi, de poutre en poutre jusqu'à son but. Seul un trou béant dans le sol le séparait à présent de la flasque.

Zane se baissa et s'étira. Il était grand et souple. En se penchant aussi loin qu'il le pouvait, il parvint à faire rouler le flacon vers lui, puis le rattrapa du bout des doigts avant qu'il ne tombe à l'étage inférieur.

Se rétablissant d'un coup de reins, il éleva la bouteille dans la lumière.

L'étiquette avait brûlé, mais Zane n'avait pas besoin de la voir. Il reconnaissait la silhouette du contenant, la nuance cuivrée de son verre, son col étroit et son goulot fermé par un bouchon. Il avait contenu un excellent vin de Xérès.

Son xérès.

Qui était supposé se trouver à l'abri dans une malle enfermée à clé dans sa chambre...

Il balaya du regard l'espace autour de lui. Le coffre de voyage avait disparu, tout comme la porte, le lit et les rideaux. Seule demeurait reconnaissable l'élégante arcade de la fenêtre, avec son châssis encore ouvert, tel qu'il l'avait fixé la veille dans l'espoir d'aérer la chambre.

Le reste n'était que cendres et charbon.

Comme l'aurait été quiconque ayant dormi d'un sommeil

trop lourd dans cette chambre ce matin-là.

Amalia ! songea-t-il. Sans attendre, il revint sur ses pas.

Lia ne s'étonnait plus que Zane ait emporté la mallette avec lui : il y gardait tout son argent. Pourtant, elle en conçut une certaine surprise, voire une vague déception, même lorsqu'il lui décocha un regard entendu avant de murmurer :

— Il faudrait vous acheter de nouveaux vêtements. En supposant que l'on puisse trouver un tailleur convenable dans cet endroit...

Il partit donc à la recherche de cette hypothétique perle rare, pendant qu'elle procédait à une rapide toilette. Lorsqu'il revint – bredouille, comme elle s'y était attendue – elle avait lavé ses mains et ses genoux tachés de sang, ramené ses cheveux sur sa nuque en un chignon lâche et enfilé sa robe. Elle fut cependant obligée d'arpenter les trottoirs de Jászberény en tenant celle-ci à pleines mains car, sans ses paniers, ses vastes jupes retombaient autour d'elle comme une traîne de mariée.

Ils firent une halte devant l'hôtel et regardèrent les gens qui entraient et sortaient tels des somnambules, comme si l'incendie avait anéanti les volontés en même temps que le bâtiment.

Lia savait très bien où Zane s'était rendu pendant qu'elle était à la taverne. À son retour, il avait les mains et les vêtements tachés de suie.

Levant la tête, elle chercha du regard l'endroit où s'étaient trouvées leurs chambres. Les encadrements des fenêtres se dressaient, nus et inutiles, dans le ciel bleu.

Le soleil s'était levé sur un jour sans nuages. Les derniers panaches de fumée s'élevaient lentement dans l'air avant de se dissiper, chassés par une brise légère.

C'était tout. Pas de brume, rien qui témoigne de la présence de *drakons*. Depuis qu'elle avait cru entrevoir, dans l'aube violette, une silhouette familière, elle n'avait plus rien aperçu de probant. Aurait-elle rêvé ? Après tout, elle était épuisée et effrayée. Peut-être ses nerfs survoltés lui avaient-ils joué un tour.

Pourtant, ce regard décoloré fixé sur elle... Non, elle ne l'avait pas l'imaginé !

— Avez-vous vu l'incendie, dans vos rêves ? demanda Zane

qui lui aussi observait les ruines fumantes.

— Non.

— Que transportiez-vous, dans vos malles ?

— Des vêtements, des produits de toilette. Ma robe de soie rouge, répondit-elle, mesurant soudain l'étendue de sa perte.

— Pas d'arme ?

Elle tourna la tête vers lui. Il croisa son regard et esquissa un geste fataliste.

— Moi, reprit-il, j'ai perdu mon meilleur poignard. Il sera plus difficile à remplacer que mes vestes.

Sur ce point, il se trompait. La place du village comptait quelques comptoirs commerciaux, plusieurs épiceries, et même un magasin de tabac. Cependant, pour trouver un tailleur, ils durent arracher leur postillon à une partie de dés avec un collègue. Une fois retombée l'excitation du matin, les garçons d'écurie avaient repris leurs activités routinières. Groupés en cercle dans la poussière, ils étaient une dizaine à se disputer pour des broutilles lorsque Lia s'approcha, dans le sillage de Zane.

Elle resta à l'entrée du bâtiment, aussi loin que possible des animaux, et regarda Zane s'expliquer, autant par la parole qu'avec les mains, avec le Roumain. Ce dernier, sans cesser de mâchonner un brin de paille, finit par hocher la tête.

— *Zot*, dit-il avant de s'éloigner pour atteler la voiture.

L'échoppe du tailleur se trouvait dans l'une des innombrables ruelles de la vieille ville, à flanc de colline. Lia y entra non sans quelque réticence. La rue était sombre, et le magasin plus encore. Dans la pénombre qui régnait là, elle ne vit tout d'abord que des rouleaux de tissu entassés devant la fenêtre. Pour tout éclairage, une bougie brûlait dans un chandelier au fond de la pièce.

Cette boutique ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait jamais vu. Outre les coupons de lainages et de cotonnades aux couleurs claquantes empilés sur les étagères, des guirlandes de poivrons séchés étaient pendues au plafond, des miroirs à moulures dorées ornaient les murs et d'innombrables poteries aux motifs floraux avaient été déposées çà et là. Il y avait aussi des balais attachés avec des rubans aux quatre coins de la pièce. Sur un

comptoir avait été jetée une robe, une seule, dont les jupes jaune canari rebrodées d'oiseaux et de lierre retombaient jusqu'au plancher.

À côté se trouvait une coupe emplie de petites pierres. Attirée par la douce mélodie qui montait du récipient, Lia s'en approcha. Il lui sembla que l'espace autour d'elle se noyait dans le brouillard, que les senteurs d'épices, de fumée et de poivron s'évanouissaient. Un frisson de bonheur courut dans ses veines lorsqu'elle plongea les doigts dans les cailloux scintillants, tandis qu'un murmure de joie, tel un cantique, s'élevait dans son cœur.

Elle ferma les yeux. Une bouffée de plaisir monta en elle, vive et joyeuse. Dans le secret de son esprit, *Draumr* reprit sa mélodie en enrichissant son thème, qu'il adoucît et renforça tout à la fois, en un irrésistible appel...

Confusément, elle entendit la voix de Zane, et celle d'une femme qui lui répondait. Puis il y eut un son plus léger, tout près d'elle. Le souffle de quelqu'un. Elle ouvrit les yeux et croisa le regard d'une petite vendeuse aux prunelles bleu porcelaine qui l'observait, de l'autre côté du comptoir, une pelote à épingles entre les mains.

Lia retira sa main de la coupe et sourit. La gamine répondit à son salut, avant de se tourner vers la couturière qui se tenait près de Zane.

— Madame votre épouse, je pense bien ? demanda celle-ci dans un français laborieux. Mais bien sûr, vous à l'hôtel ! C'est catastrophe ! Nous avons appris quoi s'est passé. Venez, madame, je vous en prie. Nous allons coudre pour vous quelque chose très élégant.

En un tournemain, Lia se trouva drapée de couleurs inédites pour elle, des nuances qui n'existaient tout simplement pas dans une Angleterre vouée aux teintes pastel : le lumineux rouge orangé des pavots, le bleu intense des plumes de paon, le jaune vif des boutons d'or, le vert émeraude pur. Tenant toujours ses jupes d'une main, elle regarda les échantillons, palpa les étoffes, mais elle n'entendait que la lancinante mélodie des pierres scintillantes dans leur coupe.

— Je vous remercie, mais ce ne sera pas la peine, dit Zane, accoudé au comptoir. Nous n'allons pas nous attarder ici. Il nous

faut une tenue déjà finie.

La modiste protesta et Zane fit la sourde oreille. Ils partaient le jour même : n'importe quel vêtement ferait l'affaire.

— Ça pas possible, vraiment, décréta la femme en roulant les « r ». Les robes que j'ai, tous des commandes.

— Bien sûr, dit Zane d'un ton déçu. C'est regrettable.

Il baissa les yeux vers sa main gauche, ferma les doigts et les rouvrit. Comme par magie, une poignée de pièces d'or étincelantes apparut au creux de sa paume. La petite vendeuse poussa un cri de surprise.

C'est ainsi que Lia devint propriétaire de la robe canari et de trois autres aux nuances rubis, émeraude ou saphir, aux tons puissants et lumineux, ainsi que de bas bien chauds, de corsets neufs et de rubans de soie qui coulaient entre ses doigts comme l'eau d'une rivière aux mille couleurs.

— À la dernière mode de Paris, précisa la couturière en leur adressant un sourire édenté.

Lia laissa Zane discuter le prix et se tourna de nouveau vers la coupe emplies de pierres.

— Elles vous plaisent ? demanda la femme qui rayonnait de plaisir.

Manifestement, Zane s'était montré généreux.

— Une jolie dame comme vous, pas étonnant.

Tout en lui décochant un clin d'œil complice, elle plongea la main dans le récipient et y choisit une pierre aux transparences délicates, qu'elle déposa avec précaution dans la paume de Lia.

— Ça c'est diamant. Très rare !

Puis, regardant Zane par-dessus son épaule :

— Pour votre fiancée, beau sire, ajouta-t-elle. Je vous fais bon prix.

Zane se redressa. Il emplissait la petite échoppe de sa présence magnétique, presque animale. Parmi les rouleaux d'étoffes chatoyantes, sa tenue tout en nuances de gris et de bruns prenait des reflets de cuir. Le lacet qui retenait ses cheveux avait glissé, libérant ses mèches qui retombaient sur ses épaules en une crinière aux reflets d'or fauve. Il s'approcha de Lia d'une démarche féline qui évoquait le danger, le silence et les nuits sans lune.

Il leva la main et, du bout de l'index, traça un sillon de feu depuis l'intérieur du poignet de Lia jusqu'à sa paume, là où scintillait l'éclat de roche. La jeune femme réprima avec peine un long frisson sensuel.

— Vous plaît-elle, ma douce ?

Dans son regard brillant, elle lut la question qu'il ne pouvait formuler à voix haute : *Ce caillou vaut-il le prix qu'on en demande ?*

Lia se demanda combien d'or Zane transportait dans sa mallette. Pour sa part, ses billets à ordre avaient disparu dans l'incendie. Luttant contre une folle envie de frotter son poignet contre ses jupes, elle remit la pierre dans la coupe et en choisit une autre.

— Je préfère celle-ci.

Devant l'éclat de verre jaune terne, la couturière parut surprise.

— Madame ne veut pas le diamant ?

— Non. Cette pierre sera très bien.

Le caillou fut emballé dans une pochette de tissu et rejoignit la pile de boîtes qui contenaient les robes et les accessoires. Zane emporta le tout jusqu'à l'attelage. Ce n'est qu'une fois à l'intérieur, en compagnie de Lia, qu'il ouvrit le sachet pour en sortir la pierre jaune.

— Quel était le problème, avec le diamant ? J'aurais pu discuter le prix.

— Vous vous seriez donné du mal pour rien, ce n'était qu'un cristal de roche.

— Oh...

Un sourire étira ses lèvres tandis qu'il faisait rouler le caillou au creux de sa paume.

— Et celui-ci, si je puis vous poser la question ?

— C'est un saphir jaune, répondit Lia en prenant la pierre entre ses doigts pour souffler dessus.

Elle l'éleva devant la fenêtre et la tint dans la lumière du soleil, puis elle se tourna vers Zane qui l'observait attentivement.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien.

Ainsi transpercé par le rayon lumineux, le saphir prenait la

teinte exacte des iris de Zane – un jaune ambré aux insondables profondeurs.

L'attelage fut secoué par les cahots, puis l'ombre envahit de nouveau l'habitable.

— Amalia, que se passera-t-il à notre retour à Darkfrith ? demanda Zane tout à trac. À quoi le Conseil vous condamnera-t-il pour vous être enfuie ?

— À rien, mentit-elle. Ou pas grand-chose. On m'enverra en pénitence pendant un mois... Un bandeau sur les yeux, au pain sec et à l'eau. Non, je plaisante. Ne suis-je pas la fille de l'Alpha ? Une fois que je me serai expliquée, ils comprendront.

Il l'enveloppa d'un regard indéchiffrable ; Lia n'aurait su dire s'il la croyait ou non.

— Je vous dois des remerciements, dit-elle afin de changer de sujet. Pour... ma foi, pour beaucoup de choses.

Cela fonctionna. Zane se tourna vers la fenêtre et s'absorba dans la contemplation des bâtisses qui défilaient derrière la vitre. Lia referma ses doigts sur la pierre, heureuse de pouvoir observer son profil viril dans le clair-obscur.

8

Il était une fois une princesse.

Belle entre les belles, joyau parmi les joyaux. En vérité, ce n'était pas simplement une princesse, mais un dragon, aussi sa beauté était-elle plus qu'humaine. Ses yeux étincelaient, son teint de lys semblait refléter les rayons de l'astre lunaire. Lorsqu'elle parlait, les rivières interrompaient leur cours impétueux pour l'écouter et, quand elle marchait, le sol se faisait doux sous ses pieds pour lui rendre hommage.

Elle pouvait entendre le murmure des pierres au cœur de la montagne, poches de diamants ou généreux filons d'or, et savait se volatiliser en brume et s'élancer vers le ciel, ailes déployées, écailles scintillantes, incarnation de l'effrayante beauté de son espèce.

La splendeur des drakons est bien connue. Leur gestuelle tout en fluides ondulations, l'éclat de leur regard et leurs griffes telles des dagues de cristal font d'eux les plus magnifiques des créatures. Ils se parent des nuances les plus précieuses – turquoise et argent, sang et or. Notre princesse médiévale brillait parmi les siens, gemme d'une absolue perfection enchâssée dans une couronne de joyaux. Sa démarche était majestueuse, ses gestes gracieux, son visage pur et lumineux. Quoi d'étonnant qu'elle fût révérée comme un vivant trésor ?

Des dragons venaient des quatre coins du ciel pour célébrer sa beauté. Des humains jetaient des roses sous ses pas, chantaient la musique de sa voix ou l'éclat féérique de sa chevelure et se lamentaient lorsque, d'un coup d'œil indifférent, elle transperçait leur âme pour ne laisser en eux qu'espoirs vains et rêves déçus.

Cela n'était pas sa faute. Elle était née ainsi, fleur parmi les

fleurs, couronnement ultime de la sauvage beauté des siens, si précieuse qu'on la gardait jalousement dans la plus haute tour d'un puissant château fortifié, au cœur des montagnes des Carpates. On l'avait fiancée à un prince dragon, et sa vie devait se dérouler dans un flamboiement de mystère et de beauté. Son avenir était déjà gravé dans la pierre. Après les épousailles, elle porterait des enfants aussi beaux qu'elle, et la descendance des drakons serait assurée pour les siècles des siècles.

Hélas ! rien ne se déroula ainsi. Un jour, un paysan se présenta au château. Le jeune homme vit celle qui n'était pas pour lui ; il la regarda avec les yeux de la convoitise et il s'empara d'elle.

Le bel avenir de la princesse se dissipa dans les brumes du néant. Et voici ce que devint l'histoire :

Il était une fois une princesse, et un serf qui voulut contrarier le destin.

Leurs vies allaient en être bouleversées, la trame du temps déchirée ; des astres allaient s'éteindre au front du ciel. Pourtant, rien ne pouvait empêcher le jeune homme d'enlever celle qu'il désirait.

Car il en va souvent ainsi : un simple grain de sable suffit à infléchir la course des constellations...

9

À la plus grande satisfaction de Zane, le temps resta au beau fixe pendant trois journées entières. Le ciel était d'un bleu intense et le vent léger, ce qui lui permit de voyager au grand air. Loin d'Amalia.

Si le cocher s'étonna de voir son passager anglais fuir le luxe douillet de la voiture et la présence de sa jolie épouse, il n'en montra rien. Zane demeura donc à son côté pendant trois jours, savourant la chaleur du soleil sur sa peau, s'imprégnant du spectacle des champs piquetés des dernières fleurs de la saison, des plaines aux verts moutonnements, des sombres forêts emplies de mystère.

Trois nuits de suite, ils firent halte dans des auberges, par chance peu fréquentées. Chacun d'eux disposa ainsi de sa propre chambre.

Peu à peu, les prés cédèrent la place aux collines. Le soir, Zane s'asseyait auprès d'Amalia pour préparer l'itinéraire du lendemain ; il leur était difficile d'aborder d'autres questions dans des lieux où l'on pouvait les entendre. Elle était constamment d'humeur tranquille, ce qui correspondait, lui semblait-il, à sa nature profonde. Des cinq enfants de Tess, Amalia avait toujours été la plus calme. Du plus loin que Zane s'en souvenait, elle se tenait à l'écart de ses frères et sœurs, un peu distante. Certes, elle riait lorsqu'on la taquinait, jouait lorsqu'on l'y invitait, mais sans jamais se départir d'une certaine retenue. Elle était différente.

Prunelles de velours, chevelure d'or mat... Au milieu de sa fratrie, elle l'avait toujours fait penser à une fleur des champs ayant poussé par hasard dans un massif d'opulentes pivoines. L'image même de la discrétion.

Avec elle, Zane était obligé de parler pour deux, ce qu'il détestait depuis toujours. Avant que Tess ne fasse irruption dans sa vie et ne lui donne un vernis de bonne éducation, la parole n'avait été pour lui qu'un outil, à l'instar de sa dague ou de son passe-partout. La conversation élevée au rang des beaux-arts, il laissait cela aux riches, à ceux qui n'avaient pas besoin de gagner leur pain à la sueur de leur front. D'une façon ou d'une autre, lui avait toujours travaillé.

Leurs dîners en tête à tête dans cette campagne presque déserte étaient silencieux. Devant les simples plats de ragoût, de porc braisé ou de chou bouilli offerts par des paysans aux manières rustiques, Zane se contentait d'observer à la dérobée les reflets des flammes sur le visage de Lia, la façon dont ses lèvres s'arrondissaient lorsqu'elle prononçait un mot, ou le mouvement de sa chevelure qui semblait animée d'une vie propre et dansait autour de ses joues, dans sa nuque, sur ses épaules, échappant visiblement à tous ses efforts pour la discipliner.

Ces auberges campagnardes étaient de véritables nids à courants d'air. Dès que l'on ouvrait une porte, que l'on entrebâillait une fenêtre, ses mèches se soulevaient, leur parfum montait jusqu'à lui, enivrantes et subtiles senteurs de rose et de neige, assez puissantes pour faire courir sur sa peau un frisson de bonheur et éclipser les odeurs lourdes émanant des cuisines.

Elle avait cessé de mettre de la poudre sur ses cheveux ; d'ailleurs, elle n'en avait pas acheté à Jászberény lorsqu'elle avait fait l'emplette de quelques produits de toilette. Zane aurait préféré ne pas savoir pourquoi.

Seulement, il s'en doutait.

D'une certaine façon, les trois jours qu'ils venaient de vivre avaient été un doux rêve. Doux parce que le soleil les avait accompagnés, et que les paysages traversés étaient de toute beauté. Rêve aussi car, Zane en était intimement persuadé, le fait qu'on ne les ait pas suivis ne signifiait pas qu'on les avait oubliés, loin de là. Cela aurait été trop demander au destin...

Il était un bâtard déguisé en gentleman ; Amalia, une créature de légende travestie en lady. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, quelqu'un savait pourtant où ils se

trouvaient, qui ils étaient et ce qu'ils recherchaient.

Au matin du quatrième jour de leur périple à travers les collines menant à la vaste forêt de Transylvanie, alors que l'attelage s'engageait sur une petite route poussiéreuse, Zane leva les yeux vers le ciel. Là-haut, un léger voile de nuages s'étirait dans l'espace immense et pur. Zane ne pouvait chasser une impression tenace : cette froide journée baignée d'une lumière cristalline marquerait la fin de cette période faste.

Qu'il aille rôtir en Enfer s'il se trompait...

Lia en avait assez de voyager dans ce carrosse. Assez d'être enfermée, assez de ce balancement permanent, des chevaux qui retroussaient les babines d'un air effrayé à sa vue, des sourires mielleux du cocher, des regards détournés de Zane et, par-dessus tout, de ce maudit diamant. Sa chanson venue de nulle part avait pris en elle les dimensions d'une puissante symphonie, dont les notes et le tempo s'enflammaient à mesure qu'elle se rapprochait de lui.

Elle massa ses tempes avec un soupir de lassitude. Ses insomnies avaient repris de plus belle. De même que l'appel de *Draumr*, ses rêves s'étaient fait plus précis, plus vivaces. Les sons avaient gagné en clarté, les parfums en intensité. Chaque nuit, Zane revenait la hanter. Ses lèvres qui se posaient sur les siennes, ses mains qui couraient sur son corps, ses paroles murmurées à son oreille prenaient un tel relief qu'elle s'éveillait, pantelante, persuadée qu'ils étaient bien réels. Qu'ils l'étaient déjà. Car ils le deviendraient un jour...

Pourtant, elle était seule dans son lit. Pour l'instant. Combien de temps cela durerait-il encore ? Elle n'en savait rien. Il lui semblait parfois que l'avenir frappait déjà au carreau, impatient de faire irruption dans sa vie, et elle ne savait comment l'empêcher d'entrer.

Tôt ou tard, elle se donnerait à lui : c'était écrit en lettre de feu dans les étoiles. Quel que soit le rêve, quelle qu'en soit la conclusion, ce passage-là revenait indéfiniment. Lia savait qu'une fois franchi l'instant décisif, c'en serait fini de son existence trop tranquille.

Lorsque les *drakons* s'unissaient, c'était pour la vie. Elle ne pourrait pas partager une nuit avec Zane et faire ensuite comme

si de rien n'était. De quel droit aurait-elle pu agir avec une telle légèreté ? Peut-être parce qu'il restait si peu d'entre eux, les *drakons* prenaient très au sérieux la question du mariage. Si les plus petits adoraient « jouer aux amoureux », et si leurs aînés osaient des jeux fort sensuels, il n'était plus question de s'amuser une fois les vœux nuptiaux échangés dans la petite chapelle de marbre blanc de Darkfrith. Dans le comté, on ne séparait pas un couple. D'ailleurs, personne n'y aurait songé. Qui aurait eu envie d'encourir, pour avoir pris un tel risque, une longue peine de prison... voire la mort, purement et simplement ?

Lia était née dans un monde aux lois inflexibles qu'elle acceptait sans même les discuter. Lorsqu'elle s'offrirait à Zane, elle remettrait son cœur entre ses mains. Son cœur et sa vie.

Il ne l'épouserait pas. Elle l'avait vu dans ses rêves : il n'en avait nul désir. Ses espoirs et ses ambitions étaient tout autres, et bien plus noirs.

Zane était avide de puissance et de luxe. Il voulait posséder, non aimer. Dans l'obscur avenir qui se profilait devant eux, elle lui apporterait des richesses et des plaisirs dont il n'avait encore aucune idée. Pour lui, elle n'hésiterait pas à voler, à mentir, à défier le destin.

Un cadeau inouï pour un mortel incapable d'ouvrir son cœur. Une malédiction pour elle, qui lui avait depuis longtemps abandonné son âme...

Elle n'avait pas le choix. Déchirée entre deux mondes, elle était trop inhumaine pour lui appartenir pleinement, trop éprise de lui pour n'être que *drakon*.

À Darkfrith, elle avait toujours évité les endroits où les gens de son âge se retrouvaient pour de tendres rendez-vous. Elle se tenait aussi éloignée que possible des bosquets à l'ombre propice, des greniers à grains, des plages au bord de la rivière ou de la grotte secrète près de Blackstone Fell, qui n'était d'ailleurs pas si secrète que cela, du moins pour les jeunes couples. Aussi ses frères et sœurs l'avaient-ils toujours prise pour une oie blanche.

S'ils avaient su !

Avec un soupir, elle plongeait sa tête entre ses mains. Elle qui,

à dix-neuf ans, était toujours vierge et n'avait même jamais laissé un garçon l'embrasser, elle n'ignorait rien des choses de l'amour. Elle connaissait le goût des baisers d'un mortel, le poids de son corps sur le sien, et l'âpre bonheur de l'accueillir en elle, nuit après nuit... Elle se pliait à ses exigences, même les plus audacieuses. Avec lui, en songe, elle avait joué à des jeux dont elle n'aurait jamais soupçonné l'existence.

Caresse-moi ici. Oui, comme ça.

Prends-moi dans ta bouche.

Étends-toi sur le dos.

Lève tes bras au-dessus de ta tête.

Et cela, Lia, est-ce que tu aimes ? Dis-le-moi. Dis-moi ce que tu ressens.

Dis-moi ce que tu veux que je te fasse.

Comment, dans ces conditions, s'étonner qu'elle ne puisse trouver le sommeil ?

Pourtant, elle était épuisée. Et elle avait si froid !

En frissonnant, elle se redressa pour soulever le rideau de la portière. Le ciel, chargé de nuages menaçants, avait pris une teinte gris violacé, et le soleil avait disparu. La route serpentait à travers des rangées de vignes noueuses qui s'étiraient à perte de vue, striant le paysage de lignes noires, comme une étude au fusain. Au loin, émergeant des brumes ouatées, des montagnes élançaient leurs éperons poudrés de blanc.

Lia remonta la peau de mouton sur ses genoux en se disant que le temps était à la neige.

À peine avait-elle formulé cette pensée qu'un premier flocon vola contre le carreau, y demeura quelques secondes, avant de glisser en fondant. Trois autres suivirent le même chemin ; un cinquième resta fixé sur le verre. Moins d'une minute plus tard, le bas de la vitre était souligné d'un large trait cotonneux.

Lia mit ses mains au chaud sous son nouveau manteau de laine peignée et regarda les vignes se couvrir peu à peu d'une épaisse pellicule blanche. Rien, à l'horizon, n'indiquait la présence d'une ville, d'un bourg, ou même d'un corps de ferme. On ne voyait que des lignes noires et blanches, à en avoir le vertige. L'attelage poursuivit sa route en cahotant, dans la lumière crue qui noyait le paysage.

Le claquement des sabots résonnait avec une régularité de métronome, omniprésent, s'infiltrant dans ses pensées, jusque dans son sommeil qu'il berçait de son rythme monotone. Clip-clop. Clip-clop. Clip-clop... Lorsque Lia fermait les yeux, la route dévidait sous ses paupières son interminable ruban – brun terre, gris poussière, blanc neige – ponctué de traces de fer à cheval.

Dehors, la vigne semblait s'endormir sous la neige. Les oies sauvages rentraient la tête sous leur aile. Et là-bas, dans la grande maison, les souris se terraient derrière les plinthes, l'oreille aux aguets, l'œil noir et fixe, les moustaches frémissantes.

Lia connaissait cette maison. Tout à coup, elle sut où ils se trouvaient.

Elle s'éveilla en entendant glisser la trappe derrière le siège du cocher. Un courant d'air glacial envahit l'habitable. Puis les doigts de Zane, longs et bruns, se glissèrent entre les mailles de la grille métallique.

— Amalia ? On dirait qu'il y a un moulin, devant nous. Il a l'air inhabité. Nous allons nous y réfugier pour la nuit.

— Non.

Elle s'agenouilla sur la banquette pour s'approcher de lui.

— Ne quittez pas la route. Il y a une villa un peu plus loin. On nous y accueillera.

Les doigts disparurent, remplacés par le visage de Zane.

— Une villa ? répéta-t-il.

— Oui. Nous y serons bientôt.

Elle vit son tricorne, son col et ses épaules couverts de neige.

— En êtes-vous certaine ?

— Oui.

— Veuillez me pardonner, mais puis-je vous demander comment vous le savez ?

— Je...

Lia aurait voulu répondre qu'elle l'avait vu en rêve, mais ce n'était pas exactement cela. Il s'agissait plutôt d'une vision, de celles qui s'imposaient à elle dans son sommeil, parmi ses rêves.

— Il fait un froid de canard, milady. Je n'ai aucune envie d'être pris au piège par le blizzard.

— Je vous dis qu'il y a une maison, insista-t-elle. Tout près d'ici.

Il l'observa quelques instants de sous le rebord de son tricorne. Près de lui, elle entendit le cocher pousser un grognement interrogatif. Le pas des chevaux ralentit.

— Nous irons plus loin, dit enfin Zane, en se tournant vers l'homme. Continuez.

Lia garda les rideaux ouverts afin de voir les lumières briller à travers la neige qui tombait dru lorsqu'ils passeraient le prochain virage, et de distinguer les sombres contours de la maison située au pied d'une colline plantée de vigne.

— Le tour d'Europe ? Magnifique, ma chère !

Istvan Hunyadi se tourna vers son épouse, assise à côté de lui.

— Ah, Vienne ! Vous en souvenez-vous ? C'était il y a si longtemps... Le Prater, la *Linzertorte* !

— La valse... soupira la vieille dame en penchant sa tête coiffée d'une perruque gris argent.

— Oui... Que vous étiez gracieuse ! Une colombe !

Hunyadi était un modeste viticulteur, du moins le prétendait-il. Pour sa part, Zane n'aurait pas juré qu'il ne pratiquait pas d'autres activités plus lucratives. Les prévisions d'Amalia s'étaient révélées exactes : la bâtisse solitaire au milieu des collines, dont les lumières vacillantes les avaient guidés tel un phare dans la nuit, n'était rien de moins qu'une splendide villa.

Ils avaient été accueillis aux portes par une poignée d'hommes robustes emmitouflés dans de longues écharpes. Ceux-ci ne parlant pas un mot de français, le cocher bohémien leur avait demandé l'asile. Le ton avait monté lorsque les gardiens avaient refusé de les laisser entrer. Constatant que les chutes de neige redoublaient d'intensité, Zane commençait à estimer le temps qu'il leur faudrait pour rebrousser chemin jusqu'au moulin en ruine, quand l'un des hommes, faisant taire ses compagnons d'un geste, avait ordonné d'une voix gutturale de laisser entrer l'attelage.

En passant, Zane l'avait vu scruter l'intérieur de la voiture avec curiosité. Nul doute qu'Amalia se trouvait à la portière.

S'il n'avait été transi de froid, Zane aurait sans doute décidé de faire demi-tour. De toute façon, il était trop tard. Le cocher, d'un claquement de langue, avait fait avancer les chevaux, et ils avaient pénétré dans la grande cour.

Devant l'entrée de la maison, d'autres hommes étaient venus à leur rencontre. Zane les avait d'abord pris pour des valets de pied, avant de se raviser. Au lieu de la traditionnelle livrée, ils portaient des fourrures et des lainages aux nuances éteintes – gris, brun, beige, des couleurs de terre et de pierre. En outre, la longue chevelure qui retombait sur leurs épaules n'avait manifestement pas vu un peigne depuis belle lurette. Il avait pris Amalia par le bras pour la tenir serrée contre lui tandis qu'ils traversaient l'atrium dont le toit, percé en son centre, laissait passer une pluie de neige fraîche. Les portes s'étaient refermées derrière eux et ils s'étaient engagés dans le vaste hall d'entrée dallé de marbre, qui les avait avalés, tel un formidable Moloch minéral.

La villa était construite en pierre de taille. Des tapis persans réchauffaient les sols, des peintures à l'huile ornaient les murs. Une collection de suspensions en verre soufflé se balançait au plafond, projetant sur les murs d'exotiques lueurs pourpres et orangées.

Zane s'était penché à l'oreille d'Amalia.

— Savez-vous qui vit ici ?

Elle avait secoué la tête. Au même instant, le maître des lieux, un petit homme corpulent au visage éclairé d'un bon sourire, s'était approché d'eux.

— Bonté divine, vous êtes dehors par une telle tempête ? Et avec votre dame, qui plus est ? Entrez, entrez, soyez les bienvenus !

Vêtu d'un habit de velours, Hunyadi s'exprimait dans un français irréprochable, avec des manières de courtisan et le sourire d'une maquereille. Zane avait éprouvé une immédiate sympathie pour lui, ne serait-ce qu'en raison de son collier, une énorme chaîne d'or piquetée de rubis gros comme des œufs de caille.

Et aussi, songea-t-il un peu plus tard, parce qu'il ne servait pas de chou bouilli à sa table.

Apparemment, leur arrivée avait interrompu un dîner de fête. Une douzaine d'invités se trouvaient là, et c'était à qui arborerait la plus élégante perruque, les plus somptueux bijoux. Quelques visages fardés se tournèrent vers eux à leur entrée, et Zane vit quelques sourires guindés s'esquisser devant sa tenue trempée de neige fondue et ses cheveux décoiffés par le vent. Cependant, puisque le maître de céans leur accordait l'hospitalité, personne n'osa le moindre commentaire. Des serviteurs ajoutèrent deux couverts et bientôt, Zane et Amalia prirent place devant une assiette de consommé et un verre de vin. Dans la lueur vacillante des chandeliers, Zane se lança dans un long récit, véridique sur certains points, honteusement faux pour le reste, destiné à justifier leur arrivée impromptue devant la porte de l'excellent monsieur Hunyadi.

Son verre à la main, les yeux dans le vague, Amalia ne paraissait pas en entendre un mot. Elle portait la plus belle des robes que la couturière avait pu leur fournir, une élégante toilette de soie émeraude agrémentée de rubans et de dentelles gris fumée qui rehaussait l'éclat de son teint d'albâtre. Malgré ses joues rougies par le froid et sa chevelure en désordre, elle surpassait en beauté les autres femmes présentes autour de la table. Les nobles Hongroises en étaient bien conscientes, qui la dévisageaient d'un air hautain en poussant de petits soupirs de dépit.

L'espace d'un instant, Zane laissa son regard errer sur un collier d'or enchâssé de pierres fines. Comme il aurait été agréable d'être fantôme dans cette villa, de se poster dans un angle de la pièce en attendant que le vin fasse son œuvre, que cette aimable assemblée se disperse dans les chambres d'amis et que chacun s'endorme d'un profond sommeil ! S'il ne se trompait pas, il devait y avoir dans cette demeure suffisamment de babioles pour assurer son train de vie pendant des années. Pas étonnant qu'Istvan Hunyadi ait autant de gardes !

Quant à ce collier, il serait parfait au cou d'Amalia...

Lorsqu'il sortit de sa rêverie, celle-ci l'observait, son verre près de ses lèvres. Elle semblait sur ses gardes, presque inquiète. Il lui adressa un sourire complice.

— Eh bien, que dites-vous de ce vin ? demanda leur hôte, qui

n'avait apparemment rien remarqué de leur échange. Je vous en prie, donnez-moi votre avis ! Rien n'est plus intéressant que l'opinion d'une jolie femme.

— Il est excellent, dit Amalia.

— Vraiment ? Pas trop sec pour votre palais ?

— Pas du tout.

Hunyadi se frotta les mains d'un air ravi.

— C'est que nous n'employons pas les mêmes procédés de vinification que nos voisins allemands, voyez-vous. Par exemple...

— Dites-moi, monsieur de Lalonde, dit l'épouse de Hunyadi en se tournant vers Zane, qu'est-ce qui vous amène dans notre pays sauvage ? Je sais que vous effectuez le tour de l'Europe, mais on voit rarement des visiteurs aussi loin à l'intérieur des terres.

— En effet, répondit Zane d'un ton courtois. Et nous n'aurions jamais eu le plaisir de vous connaître si vous ne nous aviez pas offert votre généreuse hospitalité. Il se trouve que ma tendre épouse...

Il adressa de nouveau un sourire à Amalia.

— ... est passionnée d'œnologie. Sa famille possède une importante exploitation viticole en Champagne, à Arcis-sur-Aube. Ils sont de robuste souche campagnarde, Dieu les bénisse, mais leur blanc de blancs est tout simplement divin. C'est elle qui a insisté pour que nous allions plus loin que nous ne l'avions prévu ; on lui a dit le plus grand bien de votre riesling.

— Vraiment ? demanda Hunyadi en se redressant, ce qui eut pour effet de faire miroiter dans la lumière les rubis de son collier. Vous devez savoir, madame, que l'arrière-saison a été idéale. Pour une vendange tardive comme la nôtre, il est primordial que la concentration en sucres...

— Et vous, monsieur de Lalonde, l'interrompit leur hôtesse d'une voix sucrée, avez-vous une passion ?

— Ah ! s'exclama Zane en souriant. Les diamants !

Tout le monde se tourna vers lui.

— J'aime toutes les pierres précieuses, précisa-t-il, le regard rivé sur celui de son interlocutrice, mais j'ai un faible pour les

diamants. À vrai dire, j'en suis littéralement fou.

— Les collectionnez-vous ? demanda un homme de l'autre côté de la table.

— Bien entendu.

— Comme c'est intéressant ! roucoula madame Hunyadi, tout sourires, révélant une rangée de dents jaunâtres.

— Alors vous avez bien choisi votre destination, déclara un autre convive, un gentleman d'un certain âge dont les boucles argentées descendaient jusqu'à ses épaules. Les Carpates sont célèbres pour leurs mines de diamants. Vous ne trouverez pas plus belles pierres que les nôtres.

— En effet, dit Zane en levant son verre. C'est ce que je me suis laissé dire...

Le second service fut apporté : faisan rôti et truite pochée, ainsi qu'un nouveau vin. Ici, le personnel était d'une simplicité confinant à la rusticité : tenues réduites au strict minimum, mains rugueuses, ni fards ni perruques. On se déplaçait en silence et on accomplissait son travail les yeux baissés.

D'une main lourdement baguée, la maîtresse de maison prit sa fourchette et piqua sa viande.

— Une chance pour vous, monsieur de Lalonde. Mais où vous rendez-vous donc ? Je crains que les meilleurs joailliers ne se trouvent derrière vous, à Buda.

— Ah, c'est que nous sommes en expédition, madame. Nous chassons les légendes ! Une lubie, mais que voulez-vous, il faut bien se distraire... J'ai entendu parler d'une pierre nommée *Draumr*, et cela m'a donné envie de pousser jusqu'ici.

Du coin de l'œil, il vit Amalia tressaillir.

— Peut-être l'un d'entre vous en aura-t-il entendu parler ? ajouta-t-il d'un ton badin.

— *Draumr*, marmonna Hunyadi, pensif.

— *Draumr*, répéta le vieux gentleman. Cela ne m'est pas inconnu. Quel nom étrange, pourtant... Il n'est pas de notre langue.

— Est-ce un diamant ? s'enquit leur hôtesse.

— Oui.

— Gros ?

Le sourire de Zane se fit plus franc.

— C'est ce qu'affirme la légende.

— Et que dit-elle d'autre, monsieur ? demanda une dame à la gorge constellée d'émeraudes de la plus belle eau. Narrez-nous donc cette histoire, je vous prie.

— Hélas ! madame, j'en ignore les détails. D'après mes informations, improvisa-t-il, il s'agirait d'une pierre bleu ciel, d'une beauté hors du commun. Si extraordinaire, en vérité, qu'elle hante les rêves de quiconque a posé les yeux sur elle. Pour tout vous dire, il paraît même que pour qui sait écouter, elle émet une mélodie plus douce et plus envoûtante que la musique des sphères célestes. Un chant... éthéré. Si poignant que, d'après la légende, il arrache des larmes aux enfants, donne des ailes aux amants et...

Sur une inspiration, il ajouta :

— ... et dessèche le cœur des honnêtes gens.

— Un diamant qui chante ! s'extasia la femme aux émeraudes.

— Un trésor inestimable, en effet, commenta l'un des convives.

— J'envisage de le faire monter en parure pour ma tendre épouse.

Zane s'adossa à son siège et gratifia la maîtresse de maison d'un sourire charmeur.

— Je suis certain qu'elle le portera fort bien, ajouta-t-il. Depuis que je lui en ai parlé, elle est folle d'impatience.

— Un diamant qui chante ! répéta alors Hunyadi d'un ton triomphal. Je savais bien que cela me disait quelque chose. Les contes magyars de la région des Carpates n'évoquent-ils pas une telle pierre ? Les serfs sont si crédules ! Je suis certain d'avoir entendu un récit où il était question d'un diamant qui chante.

— Mais oui ! renchérit le vieux gentleman.

Il se redressa en faisant craquer son corset.

— Maintenant, cela me revient. Ma nourrice me racontait cette histoire lorsque j'étais enfant. Je ne me souviens pas des détails, mais il y était question du peuple des dragons, quelque part tout en haut de la montagne. On les appelait... les *drakons*.

De saisissement, Amalia laissa tomber son verre, qui vola bruyamment en éclats sur le sol de pierre.

— Vous le saviez, dit Zane sans se retourner.

Il était posté devant la haute fenêtre de la chambre qu'on avait mise à leur disposition pour la nuit.

— Non, protesta Lia.

— Ne mentez pas.

— Si je l'avais su, répliqua-t-elle, je vous l'aurais dit. Quel intérêt aurais-je à vous le cacher ? Cela n'a aucun sens.

Zane ne répondit pas. Il se tenait tout droit dans sa nouvelle veste indigo, dans une attitude si rigide que Lia n'aurait pu dire dans quelle mesure il était fâché contre elle. En admettant qu'il le soit...

La seule émotion qu'il avait manifestée était la surprise, qu'il avait d'ailleurs dissimulée avec un art consommé de la comédie. Lia en était presque admirative ! Il avait terminé son repas avec des mines gourmandes, goûtant à tous les plats et à tous les vins, flirtant de façon éhontée avec la maîtresse de maison... tout en arrachant à ces aristocrates imbus d'eux-mêmes le plus de détails possibles sur les *drakons*.

Des pierres précieuses, une guerre sans merci, des âmes en perdition... L'histoire de son peuple qu'elle avait entendue, présentée comme une parabole médiévale, était tellement éloignée de la réalité que Lia avait eue bien du mal à la comprendre.

Le peuple des dragons, oui ma chère. Un mythe qui remonte à la nuit des temps... Je me souviens qu'ils sont célèbres pour un certain nombre de choses. Leurs pierres précieuses, surtout. Comme toutes les créatures malfaisantes, ils font subir aux malheureux paysans les pires avanies. Ils enlèvent leurs vierges, massacrent leur bétail, échangent leurs nouveau-nés dans leurs berceaux pour s'amuser... de véritables démons ! Ils chassent pendant la nuit mais le jour, ils sont exactement comme vous et moi – oui, monsieur de Lalonde, ou comme votre jolie épouse ! Cependant, on dit que leurs yeux brillent dans le noir, et qu'un seul de leurs sourires vous glace les sangs...

Lia avait été parcourue d'un long frisson. Muette d'effroi, l'appétit coupé, incapable de chasser l'image du *drakon* entrevu à Jászberény, elle était restée immobile sur son siège brodé au

petit point à côté de Hunyadi, qui riait à gorge déployée. Il lui semblait voir encore l'éclat phosphorescent de ce regard fixé sur elle, sentir l'odeur de l'alcool, entendre le ronflement sinistre de l'incendie...

Zane l'observa quelques instants de son œil aux reflets d'ambre. Derrière lui, la vitre reflétait le feu qui crépitait dans la cheminée ainsi que sa propre silhouette, même si son visage et sa robe étaient un peu noyés dans la pénombre. Elle était assise sur le large lit chargé d'oreillers, et sur lequel s'étalait une couverture de vison. Elle y avait cherché refuge car c'était l'endroit le plus éloigné de Zane, mais cela ne la protégeait pas de la chaleur qui émanait de lui, ni de la caresse de sa voix.

La chambre était petite, meublée avec extravagance, éclairée comme le reste de la maison de suspensions en verre coloré qui nimbaient la silhouette de Zane de lueurs azur et turquoise, lui donnant l'air de se tenir au bord d'une mer aux profondes eaux sombres.

— Depuis combien de temps le saviez-vous ?

— Autant que vous, riposta-t-elle, soit deux ou trois heures environ. Un peu plus, peut-être... Vous excuserez mon manque de précision ; j'ai récemment perdu ma montre dans un incendie.

— Amalia.

— Je vous dis que je ne le savais pas ! Vous connaissez les miens aussi bien que moi. Vous savez ce que l'on dit, à Darkfrith : que nous sommes les derniers. Les seuls. Je vous donne ma parole que si l'un d'entre nous avait pu se douter que d'autres de nos semblables étaient en vie quelque part dans le monde, nous nous en serions préoccupés depuis longtemps.

— Cela, répondit-il avec un léger sourire, je veux bien le croire. Ce que j'aimerais savoir, ma belle, c'est ce que vous me cachez !

— Mais... rien !

— Avez-vous remarqué, demanda-t-il d'un ton badin, que lorsque vous mentez, vos joues se couvrent d'une délicieuse rougeur ? Non seulement c'est tout à fait charmant, mais c'est également très pratique. Pour moi, j'entends.

— Je vous répète que je ne savais rien de tout cela.

— Très bien.

Il traversa la pièce et vint s'asseoir près d'elle sur le lit, si près qu'elle n'eut pas le loisir de protester. Tout juste eut-elle le temps de se pencher vers le côté opposé pour éviter de basculer vers lui lorsque le matelas s'incurva sous son poids.

— Pourquoi refusez-vous de me dire ce que vous saviez déjà ? Car vous saviez, mon petit cœur. N'essayez pas de vous jouer de moi, je pourrais me mettre très en colère.

Elle détourna le regard tandis qu'une ombre passait devant elle. Puis une main se posa sur sa joue en une caresse si douce que Lia en eut le souffle coupé.

— Amalia ? murmura-t-il d'une voix curieusement tendre.

— Vous avez dit... que vous ne vouliez pas connaître tous mes secrets, balbutia-t-elle.

— Apprenez, mon petit, que le mensonge est chez moi une seconde nature. C'est très mal, j'en conviens, mais c'est ainsi. Disons que c'est un point commun entre vous et moi.

Il ajouta d'une voix amusée :

— Bonté divine ! Devrai-je vous soumettre à la torture pour vous arracher une réponse ? Ma question est pourtant simple : que savez-vous ?

— La nuit, murmura-t-elle après une longue hésitation, je rêve. Et dans mes songes, il se passe... certains événements. Je ne peux ni les comprendre ni les expliquer. Pourtant, ils finissent par se réaliser.

Zane pencha la tête.

— Est-ce un talent répandu chez les *drakons* ?

— Non.

Lia réprima un soupir de lassitude.

— Apparemment, mes Dons sont assez inhabituels.

— Je vois. Et au sujet de ce diamant, qu'avez-vous rêvé ?

— Que vous... que *nous* le trouvons.

— Et ?

— C'est tout. Nous le trouvons. Vous le rendez à ma mère. Vous devenez très riche.

Il tendit sa main vers elle pour souligner la courbe de sa joue.

— Est-ce tout ?

Incapable de supporter qu'il la touche avec tant de

désinvolture, elle s'écarta.

— L'autre jour, à Jászberény... lorsque nous étions sur le trottoir pendant l'incendie... il m'a semblé percevoir la présence d'un autre *drakon*. Son regard sur nous. Sur moi. Je n'en ai pas parlé parce que je n'y ai pas vraiment cru. J'ai mis cette impression sur le compte de la fatigue, des émotions... J'ai essayé de me persuader que c'était un effet de mon imagination.

Il laissa retomber sa main.

— Seulement, ce n'était pas le cas, n'est-ce pas ?

— Non.

— Fichtre ! grommela Zane. D'autres *drakons*... Il ne manquait que ça.

Il s'absorba dans ses pensées pendant un long moment. Le feu projetait ses lueurs crépitantes sur ses bas de soie et piquetait d'étincelles dorées les boucles d'argent massif de ses chaussures. Finalement, Zane laissa échapper un profond soupir.

— Voilà qui change tout, ma belle. L'affaire se corse. Si ce sont vos charmants congénères qui souhaitent votre mort, votre présence va devenir encombrante.

— Pourquoi me voudraient-ils du mal ?

— Cela, je n'en ai aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'il est sacrément difficile de se battre contre un nuage de brume. Croyez-moi, j'ai essayé. Que voulez-vous que je fasse de soixante mille livres une fois que je serai mort ?

— Je ne vous demande pas de les affronter.

— Alors qui vous protégera, demanda-t-il d'une voix suave, la prochaine fois qu'ils s'en prendront à vous ? Qui, mieux que moi, connaît leurs secrets ? Qui d'autre, ici, sait qu'ils ont besoin de voir pour Muer et connaît l'usage que l'on peut faire d'un bandeau sur leurs yeux ? Qui mieux que moi sait se fondre dans la nuit, s'emparer d'un diamant qui chante et jouer aux devinettes avec tous les autres animaux ? Quel autre simple mortel est armé jusqu'aux dents, à du sang sur les mains, et connaît le secret pour vaincre un puissant dragon en plein vol ?

Elle le regarda pendant quelques instants sans répondre.

— C'est peut-être vous qu'ils veulent tuer, dit-elle enfin.

— Possible, admit-il d'un ton nonchalant, mais entre nous,

j'en doute. Vous offrez une prise de choix. Une cible idéale ! Une jeune beauté avec du sang de dragon dans les veines, qui s'invite sur leur territoire et s'affiche avec un humain au mépris de leurs sacro-saintes règles... Oh ! je sais combien les vôtres sont fiers de leurs traditions ! Vous les piétinez toutes allègrement, en ce moment. Nous ne sommes même pas en Angleterre, mais en Europe centrale. J'ai l'impression d'être revenu au Moyen Âge... et j'ai bien peur que les lois qui régissent les *drakons* locaux ne soient plus sévères encore que celles en cours à Darkfrith, si cela est possible.

— Voulez-vous, oui ou non, que je vous accompagne ? s'enquit-elle très calmement.

— Pour être franc, répondit-il d'une voix dangereusement feutrée, je n'y tiens pas. Mais si vous insistez pour rester avec moi, cela se négociera. Je ne travaille pas pour la gloire, ma belle. Vous devriez le savoir.

Il lui adressa un sourire enjôleur, un sourire de voleur, dont la chaleur des flammes ne faisait qu'accentuer la troublante séduction.

— Quel est votre prix ? s'entendit-elle demander dans un souffle.

— Rien de plus que ceci.

Sans ajouter un mot, il se pencha vers elle pour prendre ses lèvres.

10

Le baiser de Zane ne ressembla en rien à ce que Lia avait vécu cent fois en rêve : ce fut infiniment plus tendre et plus charnel. Ses lèvres avaient un goût de vin aux épices et de miel... Elle garda les yeux grands ouverts ; pour cette toute première fois, bien réelle, elle voulait le voir, ne pas perdre une miette de cette fabuleuse expérience.

Plusieurs journées de voyage au grand air avaient donné à sa peau une teinte dorée. Ses cheveux retombaient sur ses épaules en une lourde cascade aux reflets de bronze. Elle connaissait par cœur l'éclat de son regard lorsqu'il posait les yeux sur elle et la surprenait en train de l'observer, ainsi que son visage aux traits *purs* – la ligne carrée de ses mâchoires, l'ombre qui voilait ses joues quand il ne s'était pas rasé, le profil parfait de son nez et de son menton, le modelé sensuel de ses lèvres...

Pourtant, il lui sembla découvrir pour la première fois le dessin net de ses sourcils, la courbe soyeuse de ses cils, le reflet doré de sa peau mate... Il l'embrassa lentement, très lentement, comme on savoure une douceur volée. À croire qu'ils n'étaient pas assis sur le même lit, dans la même chambre, tels les époux qu'ils prétendaient être...

Soudain, elle sentit la chaleur de sa paume sur sa tempe, puis sur ses paupières.

— Ferme les yeux, murmura-t-il. Lia, mon cœur... ferme les yeux.

Un millier de rêves, un millier d'ordres tendrement chuchotés. Docile, elle obéit. Aussitôt, il passa sa main sur sa joue, dans son cou, tout en soulignant de son pouce la ligne de sa mâchoire en une délicieuse caresse. Une chaleur familière monta lentement en elle. Son cœur battit un peu plus fort, tandis

que la créature animale et sensuelle qui sommeillait en elle s'éveillait à de nouvelles sensations. Lorsqu'il glissa la langue entre ses lèvres, elle enfonça ses doigts dans la couverture de vison. Puis il passa sa main dans ses cheveux, lui arrachant un petit soupir de bien-être, qu'il inhala comme le plus doux des parfums.

Elle ne rêvait plus ! Cette paume qui se posait sur le bras de Zane était bien la sienne. Ces doigts qui effleuraient timidement ses pommettes, puis la soie de ses cheveux étaient bien les siens. Elle referma la main autour de sa lourde tresse pour l'attirer à elle. Puisqu'elle en avait le droit... puisqu'il en avait envie...

Sans libérer ses lèvres, il la prit par les épaules pour l'étendre sur le lit. Si elle avait voulu s'échapper, il était trop tard, comprit-elle en le voyant poser ses avant-bras sur le matelas de chaque côté d'elle. Elle envisagea un instant de se rebeller, puis renonça ; elle n'en avait pas la force. Et que c'était bon de sentir sur elle son poids d'homme tout en muscles et, sous son dos, la caresse sensuelle du vison !

Zane avait-il perçu son hésitation ? Il pencha la tête de côté et mordit doucement le lobe de son oreille, en un geste plus possessif que toutes les déclarations. Puis il joua à l'aspirer, à le mordiller, à le lécher, tout en laissant courir ses mains avec une légèreté trompeuse sur ses épaules, ses bras. Il glissa ses doigts entre les siens et l'obligea à lever les bras au-dessus de sa tête, dans ses mèches éparses sur le couvre-lit.

Lève les bras au-dessus de ta tête.

Elle détourna le visage, haletante.

— Cela ne fait pas encore dix ans, murmura-t-elle.

Il se figea. Puis ses lèvres s'étirèrent en un sourire, tandis que le sourd martèlement de son cœur vibrait contre sa poitrine.

— Tu te souviens de ça ?

— Comme si c'était hier, avoua-t-elle dans un souffle.

— Tiens donc...

De nouveau, il mordilla sa peau, à la naissance de sa gorge, un peu plus fort cette fois. Cela ne dura qu'une seconde – une douleur passagère, suivie d'une inexplicable langueur. Libérant l'une de ses mains, il l'enlaça par la taille.

— J'ai vraiment dit cela ? Dix ans ?

— Oui.

— J'ai un peu exagéré, alors.

Il transféra son poids sur son coude pour l'attirer plus près de lui. Malgré les épaisseurs d'étoffe qui les séparaient – chemise, corset, robe, large ceinture – elle percevait la chaleur qui émanait de son corps musclé.

— Je voulais dire six, bien sûr.

— Cinq, rectifia Lia tandis que, des lèvres, il traçait un sillon brûlant sur sa gorge, le long de la bordure de dentelle amidonnée de son corsage.

— Cinq, répéta-t-il d'une voix un peu rauque.

Il frotta sa joue à la naissance de ses seins, là où sa peau se faisait tendre et sensible, avant d'y nicher son visage. Délicieusement agacée par la caresse de ses cils, la tiédeur de son souffle, le contact de ses lèvres, Lia sentit s'éveiller en elle le brasier qui couvait depuis un temps infini.

— Cinq interminables années... Oh ! Lia... murmura-t-il en réclamant ses lèvres avec impatience.

Elle garda les yeux ouverts pour ne rien perdre de l'expression affamée de Zane. Comme tout paraissait irréel, dans la lumière émeraude que projetaient les lanternes suspendues aux poutres de chêne noirci ! Dans la pénombre propice, un désir tout neuf s'éveillait en elle, sauvage, impérieux, comme animé d'une volonté propre...

— Eh bien, demanda-t-elle en détournant de nouveau le visage, êtes-vous payé, à présent ? Ai-je...

Elle prit une inspiration saccadée.

— Ai-je satisfait vos exigences...

Il leva la tête et la considéra en silence.

— ... ou bien vous faut-il les services d'une prostituée ? demanda-t-elle, volontairement provocante.

À sa grande surprise, il ne manifesta aucune contrariété. Au contraire, son visage s'éclaira d'un sourire indéchiffrable.

— L'idée est intéressante. Me proposeriez-vous vos prestations ?

— Je ne plaisantais pas.

— Moi non plus.

D'un geste un peu brusque, il prit sa main pour la poser sur

son bas-ventre, ne lui laissant rien ignorer de son excitation. Lia tenta de se dégager, mais il la tenait fermement. Si son sourire était froid, un feu intense luisait dans son regard doré.

— Sachez, ma belle, qu'un homme dans l'état qui est le mien supporte assez mal un refus. Mais si Madame le désire réellement...

Il libéra enfin sa main et roula sur le côté d'un mouvement souple, avant de s'asseoir sur le lit. Lia le vit redresser les épaules, puis prendre une profonde inspiration.

— Négocions, dit-il sans la regarder.

— Pardon ?

Stupéfaite, elle s'assit à son tour. Ce passage-là n'avait jamais figuré dans ses rêves !

— Je suppose que vous savez ce que cela veut dire. Vous voulez quelque chose, et moi aussi. Nous devrions pouvoir trouver un... arrangement à l'amiable.

Il entreprit de déboutonner sa veste. Mal à l'aise, et songeant qu'il n'était guère prudent de rester trop près de lui, Lia se leva et se dirigea vers la cheminée.

Hélas ! Même de l'autre côté de la chambre, elle percevait toujours l'odeur de sa peau et de ses cheveux. Elle tenta, sans grand résultat, de lisser ses jupes qu'il avait froissées en s'étendant sur elle.

— Je suppose qu'il est inutile de faire appel à votre sens du devoir envers ma famille et d'espérer que vous resterez avec moi uniquement par respect pour votre engagement vis-à-vis d'eux ?

— Inutile, en effet.

— Ou à votre sens de l'honneur ? Après tout, vous êtes un gentleman.

Zane laissa échapper un rire sec.

— Voilà une notion intéressante.

— Un gentleman cambrioleur, reprit-elle, le regard perdu dans les flammes.

— Vous lisez trop de romans à deux sous, mon cœur. Un tel homme n'existe pas.

— Alors que voulez-vous ?

Il garda le silence un long moment – si long, en fait, que Lia se demanda s'il avait entendu sa question.

— Une nuit, dit-il finalement d'une voix très douce. Une nuit avec vous. Rien de plus.

Elle lui aurait donné toutes ses nuits. Elle lui aurait donné les étoiles du ciel, et la lune d'opale, et tous les diamants de la terre, dût-elle être bannie par les siens, le payer de sa vie... Elle ferma les yeux.

— Acceptez-vous ? demanda Zane.

Oui, murmura le dragon dans son cœur. *Oui, oui !* Ses lèvres étaient tuméfiées par leurs baisers, son corps douloureux, avide de caresses et de plaisir. Elle ne connaissait qu'un baume à ce tourment, et il s'appelait Zane.

Une nuit ? Ce ne serait jamais assez...

— Oui, chuchota-t-elle pourtant.

Comme il ne répondait pas, elle tourna la tête pour le regarder par-dessus son épaule.

Il paraissait surpris, comme s'il venait de faire une étonnante découverte. Pourtant, c'est d'une voix railleuse qu'il répondit :

— Dire que j'ai cru que vous le vouliez vraiment... Cela manque de conviction.

— J'ai dit oui ! répéta-t-elle avec plus de force.

Elle pivota pour lui faire face et entreprit de délayer sa ceinture.

— Amalia ?

Sans lui répondre, elle dénoua les rubans qui retenaient son corsage émeraude. Zane la regarda en silence. Enfin, elle défit le dernier lien, ouvrit le vêtement et le laissa glisser le long de ses bras, révélant son corset et sa fine chemise de soie. Zane se leva et s'approcha d'elle.

— Non, dit-il.

— Non ?

Indécise, elle leva les yeux vers lui. Au même instant, elle eut l'impression qu'un ouragan se formait sous sa peau.

Si ! gronda le dragon en elle. Brusquement, sans l'avoir voulu, sans même l'avoir compris, elle Mua. Cela se fit de façon si soudaine qu'il lui fallut quelques instants pour comprendre ce qui lui arrivait. Pourtant, bien qu'incrédule, elle dut se rendre à l'évidence : elle n'était plus qu'un nuage de brume.

C'était l'expérience la plus extraordinaire qu'elle ait jamais

vécue ! Elle retrouvait, avec plus d'intensité encore, les sensations de légèreté, de bien-être et d'énergie qu'elle avait connues à Édimbourg. Elle se dissolvait dans l'air, se faisait nuage, brouillard, mirage, à des lieues de son corps dense et lourd, de ses sombres pensées, et sans les violentes douleurs dont on disait qu'elles accompagnaient souvent la première Mue. Il n'y avait que la joie pure, l'ivresse de s'arracher à son enveloppe humaine pour s'élever dans les airs.

Elle flotta jusqu'au plafond. Entre les poutres de bois et le plâtre froid et dur orné de moulures ivoire, passait un courant d'air chaud, épais, moelleux comme un coussin. Elle s'étira à travers la lumière bleutée, fine comme un voile, puis se rassembla en une vague qui roula sur elle-même, tout juste consciente de l'homme en bras de chemise qui la regardait, le visage levé et les poings sur les hanches.

Zane.

À peine eut-elle formulé son nom qu'elle fut envahie, malgré elle, par une sensation de lourdeur. Sans le vouloir, elle descendit lentement et retrouva son apparence humaine... à la différence qu'elle était à présent nue comme au premier jour. Seule sa longue chevelure la protégeait de la curiosité de l'homme qui la dévorait du regard.

Sa robe gisait par terre, entre elle et lui.

Elle lui tendit les mains. Aussitôt, il referma ses doigts sur les siens.

— Voilà qui est nouveau, commenta-t-il.

Elle ne put retenir un sourire radieux.

— Je sais, répondit-elle en battant des paupières pour chasser des larmes de joie. J'ai réussi. Je l'ai fait !

— En effet.

Contrairement à elle, il parlait d'un ton détaché, sans la moindre trace d'émotion. Ses doigts effleuraient à peine les siens.

— Magnifique, reprit-il. Toutes mes félicitations.

Lia prit une profonde inspiration et s'étonna presque de ressentir de nouveau l'afflux de l'air dans sa poitrine.

— Cela vous a surpris ?

— Ne soyez pas ridicule ! Je vois tous les jours des jeunes

femmes à demi nues disparaître en fumée.

Il lâcha ses mains avant d'ajouter :

— Il n'y a pas de quoi se formaliser.

— Alors qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ma colombe...

Il se baissa pour ramasser sa robe, la considéra d'un air absent, puis secoua la tête.

— Vous devriez vous rhabiller.

— Pardon ? demanda-t-elle sans prendre le vêtement.

Une sauvage exultation vibrait toujours en elle – l'ivresse du succès, mêlée d'une sensuelle excitation.

— Et moi ? Et votre nuit ?

— Je n'en veux plus. Disons que j'ai changé d'avis.

Elle masqua avec peine une moue de dépit.

— Vous avez affirmé que vous me trouviez jolie, pourtant.

— Jolie ?

Un rire maussade lui échappa.

— On n'a pas idée de dire de telles niaiseries... Vous êtes éblouissante, et vous le savez aussi bien que moi. Parfois, je suis obligé de détourner les yeux de vous... comme on s'interdit de regarder la lune... pour ne pas devenir fou. Croyez-moi, ajouta-t-il avec une sorte de joie morbide, vous n'êtes pas jolie.

Sans un mot, Lia se dirigea vers le lit, s'y assit, et tapota les draps près d'elle.

— Arrêtez, grommela-t-il.

— Une seule nuit.

— Non.

— C'était *votre* idée.

— Formulée dans un moment de folie. Cela m'a vite passé.

Elle s'étendit et s'étira avec volupté, telle une tigresse, sans le quitter des yeux.

— Vous êtes trop jeune, reprit-il d'un ton têtu. Trop différente – cela, au moins, vous venez de le prouver. Avec vous, je perds tous mes moyens et je n'aime pas du tout cela. Ce serait un désastre.

Il secoua de nouveau la tête, et son expression se durcit.

— Nous avons assez de soucis comme cela. Je vais rester avec vous, Amalia, et si vous êtes menacée, je ferai tout ce que je

pourrai pour vous protéger, mais ne m'en demandez pas plus. Nous allons trouver ce diamant, l'apporter à votre mère, et nos chemins se sépareront. Vous retrouverez votre vie, et moi la mienne.

Il baissa les yeux et, sans lui accorder un regard, prit la fourrure sur le lit et l'étendit devant l'âtre.

— Alors vous me trouvez éblouissante ? murmura-t-elle.

— Bonne nuit, milady.

— À vous aussi... tricheur.

Elle ne put voir son visage. Il lui tournait le dos, sombre silhouette se découpant contre les flammes. Puis il s'étendit sur la couverture de vison, les mains sous la tête. Lia s'adossa à ses oreillers. La respiration de Zane était régulière... presque trop. Dormait-il ?

Les minutes passèrent, puis les heures. Tout à coup, elle entendit sa voix, à peine audible par-dessus le crépitement du feu.

— Une seule nuit... Je réclamerai mon dû plus tard. À moins qu'elle n'ait rêvé ?

— *Lia.*

— *Oui, Zane.*

— *Qui doit encore venir ?*

— *Joan. Audrey. Elles prétendront ne rien vouloir d'autre qu'une discussion. Des négociations de paix. Elles apporteront de l'arsenic. Joan sera chargée de te distraire pendant qu'Audrey versera le poison dans ton xérès.*

— *Ou le tien, dit-il, pensif.*

— *Moi, je ne compte pas.*

— *Ah non ?*

Il fit courir ses paumes sur ses bras nus, avant d'emprisonner sa nuque entre ses mains. Puis il déposa un baiser sur sa joue, léger, très tendre. Sur sa gorge, Draumr s'était mis à palpiter.

— *Viens dehors avec moi, mon cœur. La lune est splendide, et j'ai envie d'une petite chevauchée avec mon dragon préféré. Nous retrouverons tes sœurs en vol.*

Pour la première fois, elle hésita.

— *Amalia, insista-t-il avec une calme résolution. J'aurai*

deux pistolets chargés et le diamant autour du cou. Personne ne pourra vous faire de mal, à toi ou à l'enfant. Je te le promets.

— *Oui, Zane.*

Elle n'était pas pour lui. Il le savait ; il l'avait toujours su. Même s'il n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle, tout le lui disait.

La clarté surnaturelle de son teint de lys.

Le timbre de sa voix, subtile alliance du miel et de la nuit.

La grâce de ses gestes jamais prise en défaut. L'éclat farouche de ses iris aux nuances d'ombre et de velours, derrière d'immenses cils à la courbure délicate.

Son rire cristallin, en réponse aux platitudes que lui débitait Hunyadi.

Les sourires assassins de l'épouse de ce dernier, et ses bijoux.
L'or.

Les diamants.

La fumée qui s'élevait des cheminées avant de s'évaporer en minces filets dans le ciel...

Le soleil s'était levé sur une journée radieuse. À perte de vue, le paysage était tout en nuances de cobalt et de blanc, tel un carreau de Delft. Derrière les hautes fenêtres de la salle où avait été servi le petit déjeuner, s'étendait un ciel infiniment pur, d'un bleu intense que le manteau de neige vierge rendait plus éblouissant encore.

— Vous ne pouvez pas partir aujourd'hui ! protesta Hunyadi. Je vous en prie, prenez tout votre temps.

Leur hôte semblait sincèrement désolé par l'annonce de leur départ imminent.

— Les routes seront impraticables, et je n'ai pas encore eu le temps de faire visiter les chais à madame de Lalonde.

— Exact, dit celle-ci en adressant à Zane un sourire enjôleur. J'étais si heureuse de les voir ! Vous connaissez ma passion pour l'œnologie, mon ami.

— Vraiment, dit l'un des invités, le regard rivé sur elle, quel dommage de vous en aller si tôt !

— D'autant que madame de Lalonde nous a promis quelques pièces pour clavecin cet après-midi, protesta le vieux gentleman.

— Et une partie de whist ce soir, renchérit un autre.

En moins d'une demi-journée, Amalia avait entraîné tous les individus mâles de la maisonnée dans son lumineux sillage. Lorsqu'elle riait, lorsqu'elle répandait autour d'elle tout l'éclat de sa séduction, un événement aussi banal qu'un petit déjeuner prenait des allures de festin sur l'Olympe.

Zane lui décocha un regard sévère. Il ne parvenait pas à chasser de ses pensées l'image du lit qui les attendait là-haut dans la chambre, des fourrures disposées devant la cheminée, du sol si dur qu'il s'était réveillé avec un torticolis et le dos raide de douleur... pour contempler le spectacle qu'offrait Amalia, nue, dans l'abandon du sommeil.

— Mon cher Hunyadi, nous sommes d'une impardonnable légèreté. Je n'ai pas d'excuse à vous fournir, sinon que nous avons déjà abusé de votre hospitalité. Vous avez eu la bonté de nous accueillir, pauvres voyageurs épuisés, mais rien ne nous autorise à troubler un jour de plus votre joyeuse réunion. Nous avons des rendez-vous à Bucarest...

Il haussa le ton pour couvrir les protestations de leur hôte et poursuivit :

— ... et je ne voudrais pas faire attendre les gens importants que nous devons rencontrer.

— Mais... les routes ! gémit Hunyadi.

Zane tendit la main vers la fenêtre. Des stalactites accrochées à l'avant-toit, tombaient des gouttes d'eau.

— Voyez, l'air se réchauffe déjà, dit-il.

— Absolument, approuva leur hôtesse. Ce devrait être une magnifique journée.

En vérité, le temps serait tout juste suffisant pour voyager, mais Zane n'en demandait pas plus. L'important était que les chevaux ne souffrent pas du froid et les mènent à bon port. Pourtant, la tempête de neige qui les avait poussés jusque dans cette demeure avait recouvert la terre d'un épais manteau blanc. Tandis que Zane et Amalia faisaient leurs adieux et montaient en voiture, le cocher marmonna dans sa barbe. Manifestement, l'idée de voyager par cette froidure ne l'enchantait guère.

L'allée qui menait de la villa à l'entrée du domaine avait été déblayée mais, au-delà, le paysage n'était que blancheur éblouissante à perte de vue. Par contraste, les nobles invités du

couple Hunyadi qui s'étaient rassemblés sur le perron pour leur souhaiter bonne route offraient un étrange spectacle, avec leurs visages fardés, leurs perruques poudrées et leurs tenues criardes.

— Adieu ! cria Amalia en agitant joyeusement la main à la vitre ouverte.

On répondit à son geste. Zane effleura son tricorne du bout des doigts pour un dernier salut. Il s'apprêtait à frapper quelques coups contre le toit pour donner au cocher le signal du départ lorsqu'il vit Hunyadi s'écarter du petit groupe et s'approcher de lui.

L'homme trotta jusqu'à la portière en clignant des yeux dans la lumière vive.

— Merci encore, dit Zane en serrant la main gantée qu'il lui tendait.

— Je pense à quelque chose. À propos de votre diamant... si vous en avez le temps, et l'envie, vous devriez visiter le château des Zaharen. Il se trouve à une cinquantaine de lieues d'ici, vers le nord-est, de l'autre côté des Carpates. On l'appelle *Zaharen Yce* et, d'après la légende, c'est l'ancienne place forte des *drakons*. L'endroit est habité par un prince ; celui-ci pourra peut-être vous dire où est cachée votre pierre qui chante ?

Hunyadi leur adressa un sourire d'encouragement.

— Revenez donc nous le montrer quand vous l'aurez trouvé ! Je donnerais ma plus belle bouteille pour le voir monté en pendentif.

Puis il recula d'un pas, s'inclina, et ses rubis scintillèrent de mille feux dans la lumière du matin.

— Que Dieu vous garde tous les deux. *Viszlat !*

— Cinquante lieues vers le nord-est, répéta Lia.

D'un geste nerveux, elle pianota sur ses genoux.

— Notez que c'est précisément dans cette direction que nous nous dirigeons, fit remarquer Zane d'un ton poli.

— Oui...

Elle ferma les yeux pour concentrer ses perceptions sur le chant de *Draumr*. Était-il loin ? Combien de routes encore, combien de montagnes ? Elle eut beau sonder l'espace qui le séparait d'elle, aucune réponse ne s'imposa à son esprit. Autant essayer de compter les battements d'ailes d'un colibri ! Seule lui parvenait une présence, à une distance indéfinissable, dont l'appel urgent courait sur sa peau et résonnait jusqu'à son âme.

— Ce prince... possède-t-il le diamant ?

Elle ouvrit les yeux.

— Je ne sais pas, répondit-elle. J'espère que ce n'est pas le cas.

— Moi aussi.

Zane avait croisé les bras sur sa poitrine et paraissait décidé à savourer en toute quiétude le lent balancement de la voiture.

— Quelque chose me dit que ce château est le dernier endroit où nous devrions nous rendre, ajouta-t-il après quelques instants.

— C'est aussi mon impression.

Ils demeurèrent silencieux un long moment. Un froid mordant régnait dans la voiture. Lia tira le rideau afin de laisser entrer la lumière et, pensive, regarda un rayon de soleil jouer avec les fibres de la peau de mouton, puis caresser l'étoffe de sa jupe. C'était la première fois que Zane passait autant de temps avec elle dans le véhicule. Ils étaient à présent hors de la vue des

habitants de la villa, mais il ne faisait toujours pas mine de remonter sur le siège du cocher. Il avait tendu les jambes devant lui, de sorte que ses pieds touchaient presque les siens. De ses bottes bien cirées montait une agréable odeur de cuir fin. Les plis de sa veste laissaient entrevoir ses cuisses musclées que moulait ses culottes de daim.

Les mêmes que celles qu'il portait la veille au soir, lorsqu'il avait pris sa main pour la poser sur son corps durci par le désir...

Elle leva les yeux vers les siens. Il l'observait, une expression indéchiffrable sur le visage.

— Amalia, dit-il en soutenant son regard. Si *Draumr* se trouve bien dans ce château, ou dans les environs, j'irai le chercher seul. Vous m'attendrez dans la ville ou le village le plus proche.

Lia se redressa brusquement.

— Non. Vous avez besoin de mon aide pour le trouver.

— Ce n'est pas, me semble-t-il, l'avis de vos parents.

— Vous n'avez aucune idée de ce à quoi il ressemble. Vous ne serez même pas capable de déterminer si ce que vous montre le prince, en admettant qu'il vous montre quelque chose, est une véritable pierre précieuse.

— Exact. Mais c'est un risque à prendre.

— Zane...

— Écoutez, mon cœur. Si la vie était bien faite, notre fameux prince serait persuadé que la légende des *drakons* n'est rien de plus qu'un aimable folklore associé à l'histoire de son château. Il serait bien aimable et facile à berner, et aurait justement — comme le hasard fait bien les choses ! — notre diamant sur la commode de sa chambre à coucher dans un bel écrin de velours. Je lui donnerais une preuve du respectable compte en banque de monsieur votre père, il nous vendrait la pierre, et nous nous sauverions sans que personne songe à nous rôti comme des chapons. Le problème...

Dans un craquement sonore, l'attelage négocia un virage serré. Lia regarda la tache de lumière dériver vers le bas de ses jupes.

En face d'elle, Zane laissa échapper un soupir.

— ... c'est que rien ne se déroulera comme cela.

— Qu'en savez-vous ?

— La réalité se montre rarement aussi accommodante. Si le marquis de Langford et son épouse m'ont confié la mission d'aller chercher ce diamant, ce n'était pas pour mes beaux yeux. Ils avaient de solides raisons de me choisir, moi, et pas un autre. L'inconvénient, ma colombe, c'est que personne n'avait prévu que vous m'accompagneriez. Et que je suis incapable de... faire ce que l'on m'a demandé si je dois veiller sur vous en même temps. Cela n'est pas possible.

— Vous voulez dire que vous ne pourrez pas le voler si je suis là.

— Vous m'empêchez de me concentrer, voilà tout, rétorqua-t-il, bougon.

— Peut-être, mais je peux vous aider, riposta Lia en se penchant vers lui. Maintenant, je peux Muer, du moins me transformer en brume. Je peux aller dans des endroits qui vous sont inaccessibles, voir des choses qui vous restent invisibles. Et, surtout, vous dire si oui ou non le diamant que vous vous apprêtez à vol... à *acheter* est effectivement celui que nous recherchons.

— Parfait. Soyez certaine que je m'en souviendrai lorsque vos congénères me tueront d'une mort lente et douloureuse.

— Je ne crois pas que...

— Amalia, l'interrompit-il d'un ton soudain cassant, faut-il que je vous le chante ? *Vous m'empêchez de me concentrer.* J'aurai besoin de tous mes moyens, et ce n'est pas votre présence à mes côtés qui m'y aidera ! Comment voulez-vous que je vous protège des dangers – car il y en aura, croyez-moi – si je ne peux pas détacher mes yeux de votre délicieuse personne ? Quand vous êtes près de moi, je ne pense plus qu'à vous. À vos lèvres sur les miennes. À vos seins entre mes mains. À vos jambes autour de moi... Bon sang, j'en perds la raison ! Et quand vous me regardez avec ces yeux-là – oui, comme maintenant, comme si vous attendiez que je vous embrasse – je voudrais vous... Ah ! je vous en prie, arrêtez !

Il laissa échapper un sifflement exaspéré et rejeta la tête en arrière contre le panneau de bois au-dessus de la banquette. Puis il pinça la base de son nez entre le pouce et l'index, du geste que

l'on a pour chasser un début de migraine, et resta silencieux quelques instants.

— Il faut que je sois le roi des imbéciles pour avoir passé la nuit sur ce plancher glacial ! Quand je pense que vous étiez à portée de ma main... Pourtant, je l'ai fait. Et je recommencerai s'il le faut, car j'ai bien l'intention de vous rendre intacte à vos parents.

— Vraiment ?

Il laissa retomber sa main.

— Vous ne viendrez pas avec moi au château, ni ailleurs. Il ne faut pas que vous attiriez l'attention sur votre aimable personne. Vous ne pouvez pas vous jeter joyeusement dans la gueule du loup comme vous semblez résolue à le faire, et vous n'allez pas m'empêcher de mener ma mission à bien ! Si j'avais deux doigts de bon sens, je trouverais un autre moyen de transport et je vous renverrais dans cette voiture jusque chez vous.

L'attelage roula dans une ornière. Lia eut tout juste le temps d'agripper la lanière fixée près d'elle pour ne pas perdre l'équilibre.

— Mais vous ne le ferez pas, chantonna-t-elle.

Le rai de lumière passa sur le visage de Zane, qu'il éclaira d'une lueur vive. Celui-ci se tourna vers la vitre en esquissant un sourire amer.

— Non, maugréa-t-il, et c'est bien ce qui me contrarie le plus.

Il n'y avait aucune ville digne de ce nom dans la région de plaines et de coteaux qu'ils traversaient. Tout juste pouvait-on appeler village la poignée de maisons aux toits de chaume devant laquelle ils venaient d'arriver, songea Lia. Quelques mesures, deux tavernes, une église, une forge et une épicerie, le tout entouré d'un mur mal en point à flanc de colline. On leur indiqua l'une des plus grandes bâtisses, où résidait le doyen de l'endroit. Ou peut-être s'agissait-il du maire, Lia n'avait pas très bien compris. Elle ne maîtrisait pas aussi bien le parler local qu'elle l'avait espéré.

Pendant des années elle avait préparé ce voyage où se cristallisaient ses espoirs et ses craintes pour l'avenir. Elle avait appris tout ce qu'elle pouvait sur ce pays, sa langue et sa culture, et ce n'avait pas été chose facile. Même dans l'érudite cité

d'Édimbourg, elle avait eu du mal à trouver des professeurs à la hauteur de la tâche. Finalement, elle avait convaincu la directrice de l'institut Wallence d'engager un répétiteur hongrois pour deux ou trois trimestres. Inutile de le préciser, elle avait été la meilleure élève, et la plus assidue à ses cours.

— Il dit que nous pouvons passer la nuit ici, traduisit-elle à l'intention de Zane, qui se tenait à son côté, une main familièrement posée au creux de ses reins, comme le légitime époux qu'il était supposé être. Il nous souhaite la bienvenue chez lui.

Malgré ses paroles fleuries, cependant, le vieillard à barbe blanche ne semblait pas transporté de joie à la perspective de les accueillir. Il se tenait obstinément devant la cheminée, masquant à leurs regards une femme qui se trouvait derrière lui, et que Lia supposait être son épouse, tout en leur adressant moult courbettes et gestes de bénédiction.

De plus, constata Lia, intriguée, il n'avait croisé qu'une seule fois son regard lors de leur arrivée. Depuis, il détournait les yeux vers le sol ou les levait vers Zane d'un air gêné.

Lia essaya sur lui son sourire le plus charmeur.

— Je vous remercie infiniment, dit-elle. Nous n'oublierons pas votre générosité.

À ces mots, l'homme lui lança un rapide coup d'œil avant de baisser de nouveau la tête, manifestement mal à l'aise.

— Par ici, marmonna-t-il en les menant jusqu'à une chambre.

C'était la seule de la maison, comprit rapidement Lia en regardant autour d'elle. Le mobilier se composait en tout et pour tout d'un lit de fer, de quelques malles en pin et d'une simple bassine de porcelaine remplie d'eau glacée.

— Monsieur, nous ne pouvons pas...

— Non, non, l'interrompit le vieil homme. Je vous en prie, gente dame.

Du moins, est-ce ce qu'elle crut entendre. À moins qu'il n'ait dit « noble dame » ?

— Votre présence nous honore. Acceptez notre humble hospitalité.

Il avait pâli, comme horrifié par ses protestations et, derrière lui, son épouse avait laissé échapper un petit gémississement

effrayé. Lia les regarda l'un après l'autre, puis se tourna vers son prétendu époux. Celui-ci lui adressa un large sourire.

— Ce sera parfait ! s'exclama-t-il sans un regard pour le sol de terre battue, concluant ainsi le débat.

La même scène, à quelques variantes près, se déroula plusieurs jours de suite. Les villages se succédaient, presque identiques avec leurs maisons aux murs blanchis à la chaux et leurs églises au clocher en forme de bulbe. Ils étaient nichés sur les rives de lacs aux eaux limpides ou de torrents écumants, entourés de forêts dont les fûts, jaillissant à flanc de montagne, s'élevaient jusqu'au ciel. Zane avait retrouvé sa place à côté du cocher. Ils avaient laissé derrière eux la Hongrie pour entrer dans les fertiles terres boisées de Transylvanie mais, aux yeux de Lia, le pays n'avait pas changé. Les mêmes troupeaux de moutons paissaient dans les champs ponctués de meules de foin ; les mêmes nuages flottaient dans le ciel bleu. Seule différence, la neige avait disparu, chassée par un soleil au beau fixe, révélant un paysage tout en camaïeux d'ors, de bruns et de verts.

Le soir, ils trouvaient refuge chez l'habitant. Les voyageurs étaient trop peu nombreux, dans ces endroits perdus, pour justifier la présence d'auberges. Zane s'enroulait dans une couverture et s'étendait à même le sol, pendant que Lia, de son côté, restait éveillée une bonne partie de la nuit, les yeux rivés au plafond, luttant contre le sommeil. Chaque nuit, pourtant, la fatigue finissait par avoir raison d'elle et l'entraînait dans des rêves aux insondables profondeurs.

Zane ne devait guère trouver plus de repos qu'elle lors de ces nuits épuisantes.

Lorsque Lia se réveillait, Zane s'était déjà levé pour aller voir les chevaux, ou le cocher, ou le temps qu'il faisait. Alors, profitant de ces rares moments de solitude dans le secret de la chambre, elle essayait de Muer de nouveau en brume. Bien entendu, elle n'envisageait pas de pousser plus loin la métamorphose. Si un nuage de vapeur avait sa place dans une maison, il n'en allait pas de même pour un dragon grandeur nature.

Ses essais ne furent guère couronnés de succès. Sa première

fois avait pourtant été si facile ! Peut-être fallait-il mettre cette unique réussite sur le compte des violentes émotions qui la secouaient alors, et de la passion qui faisait vibrer toutes les fibres de son être... Ses tentatives se soldaient par une réussite très partielle, quand ce n'était pas par un échec total. Était-ce dû à un manque de concentration ? Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait, au mieux, qu'à transformer ses cheveux, son pied et sa main droite.

Malgré tout, elle recommençait chaque matin avec obstination.

Puis elle se levait, s'habillait et allait, seule, saluer ses hôtes. Elle acceptait leur pain gris et leurs paroles de bienvenue. Toutefois, en dépit de ses sourires, elle ne parvenait jamais à dissiper l'espèce de terreur secrète qu'elle semblait leur inspirer. Elle avait beau se montrer affable et respectueuse, rien n'y faisait.

Ayant remarqué la répugnance instinctive que manifestaient leurs hôtes – tous, sans exception – à poser les mains sur un objet qu'elle avait ne serait-ce qu'effleuré, elle laissait à Zane le soin de déposer quelques pièces sur la table au moment du départ.

Elle se sentait différente non seulement des autres, mais aussi de celle qu'elle avait été autrefois. Elle était plus lente, et vaguement inquiète. Parfois, elle avait l'impression que les mystères de son être profond se trouvaient enfermés derrière une porte verrouillée dont la clé dansait devant elle, inaccessible. À mesure qu'ils progressaient plus avant dans la montagne, il lui semblait que son sang coulait plus fort dans ses veines, que ses perceptions s'affinaient.

Pas un jour ne s'écoulait, désormais, sans que les *drakons* ne se manifestent. Cela ne durait que le temps d'un éclair. À peine entrevoyait-elle une image que celle-ci disparaissait, ne lui laissant qu'une vision fugitive. Le manque de sommeil lui jouait-il des tours ? Elle l'avait cru tout d'abord. Or, plus le temps passait, plus elle était certaine de la réalité de ce qu'elle voyait. Cela se produisait en général vers le crépuscule, à l'heure où le soleil descendait derrière l'horizon, lorsque les cieux prenaient des transparences aquatiques et se piquetaient de

myriades d'étoiles. C'était à ce moment précis que le chant de *Draumr* se faisait plus insistant, plus nostalgique. La mélancolie qu'il exprimait alors devenait si poignante que Lia en était bouleversée. S'ils n'avaient pas encore pris leurs quartiers pour la nuit, elle insistait pour que l'on arrête l'attelage et suivait la route à pied pendant quelque temps pour s'imprégner de la mélodie, en longues inspirations qui lui brûlaient les poumons et lui faisaient venir les larmes aux yeux.

Puis cela arrivait. Tout commençait par un frémissement qui lui parcourait l'échine et l'animal en elle s'éveillait, tous ses sens aux aguets. En vain. S'il y avait des nuages dans le ciel, elle ne voyait rien d'anormal entre eux. Si le temps était à la brume, rien de précis ne se dessinait.

Dans le dernier bourg qu'ils avaient traversé, Zane lui avait acheté un couteau de chasse, une superbe lame à la pointe acérée, dont le manche gainé de cuir s'adaptait à merveille à sa main. Après une longue réflexion, elle avait décidé de le porter à la jarrettière de sa jambe droite. Le contact de l'arme sur sa peau, froid et désagréable en lui-même, avait au moins le mérite d'être rassurant.

Lorsque Zane lui avait posé la question, elle lui avait expliqué où elle le dissimulait. Il lui avait jeté un regard de biais.

— Et comment comptez-vous l'atteindre, en cas de besoin ?

Aussi avait-elle, de la pointe de l'arme, décousu quelques points sur le côté droit de chacune de ses robes, afin d'y ménager une ouverture par laquelle glisser la main.

— Voilà qui est mieux, avait approuvé Zane quand elle l'en avait informé. Cela ne vous crée pas trop de courants d'air sur les cuisses ?

Lia n'avait pas jugé utile de répondre. Ils étaient alors couchés – elle dans le lit, lui à côté – et sa voix, en provenance du plancher, vibrait d'une note trop sarcastique à son goût.

La nuit, elle ne gardait pas l'arme avec elle. Zane en possédait une, bien plus grande que la sienne, dont il ne se séparait jamais. Elle espérait pour lui qu'il dormait d'un sommeil plus calme que le sien car, en ce qui la concernait, elle ne voulait pas prendre le risque de se blesser en s'agitant dans son lit.

Lors de leurs arrêts, il lui apprenait les rudiments du

maniement d'une arme blanche, faisant passer la sienne d'une main à l'autre avec une telle rapidité que Lia ne voyait qu'un arc de lumière aveuglante.

Sous le regard attentif du cocher, Zane recommençait alors son geste plus lentement, pour qu'elle ait le temps de voir. D'autres fois, ses démonstrations étaient d'une virtuosité à couper le souffle. Tel du vif-argent, il plongeait, virait, sautait en une époustouflante chorégraphie, sa longue tresse brune fouettant l'air au rythme de ses mouvements. À croire qu'il était né pour cet exercice ! Jamais Lia n'aurait cru un mortel capable d'une telle vivacité. À côté de cet homme qui semblait ne faire qu'un avec son arme, elle se sentait d'une maladresse qui frôlait le ridicule. Toutefois, avec le temps, elle finit par progresser.

Elle comprenait mieux, à présent, de quel fil la vie de Zane avait été tissée. Il avait appris ces gestes dans son enfance, auprès de Tess, avant de les perfectionner seul, une fois adulte. S'il était devenu la terreur de Londres, si sa tête était mise à prix, il y avait de bonnes raisons !

Et si, dans ses pires cauchemars, les membres du Clan disparaissaient les uns après les autres, c'était aussi pour une excellente raison...

Zane lui avait fait remarquer qu'un couteau ne lui serait d'aucune utilité contre un nuage de brume. Lia le savait aussi bien que lui et s'en souvenait tout particulièrement lorsque, à la tombée du jour, elle scrutait l'horizon d'un regard inquiet. Néanmoins, pour quelque obscure raison, le poids de l'arme au creux de sa main la rassurait.

On l'observait – on *les* observait – et elle ne voulait pas être prise au dépourvu.

Venez ! avait-elle envie de crier lorsqu'elle regardait le ciel qui se teintait d'indigo. *Montrez-vous donc !*

De fait, l'attente devenait insupportable. Encore un peu, et le dragon en elle, à force de tourner comme un fauve en cage, finirait par la tailler en pièces.

Au huitième soir de leur périple à travers les montagnes, un chef de village aux airs hautains leur claqua la porte au nez.

Zane écarta une mèche de cheveux de ses yeux et examina le large perron tandis que, devant lui, Amalia demeurait interdite,

le regard fixé sur la porte au bois patiné par les intempéries.

Ils se trouvaient à présent très haut dans la chaîne des Carpates. À l'ouest, le soleil couchant nimbait l'horizon de riches nuances veloutées, si lumineuses que le paysage prenait un relief irréel, presque fantastique. Des pots de fleurs emplis d'herbes fanées jalonnaient l'escalier de pierre aux marches usées par les ans, et un chat de gouttière, tapi derrière un buisson à l'angle de la bâtisse, les observait en clignant de ses grands yeux jaunes.

Voyant Lia redresser le menton et lever la main pour frapper de nouveau à l'huis, Zane intercepta son poignet et lui abaissa le bras avec douceur.

— Inutile, dit-il. La nuit tombe ; nous sommes des étrangers. Ils ne nous laisseront pas entrer.

Le regard toujours rivé à la porte close, elle poussa un petit soupir excédé.

— Venez, Amalia, dit-il en laissant sa paume courir sur son bras jusqu'à son coude. Nous n'avons rien à attendre de ces gens. Partons.

Il l'entraîna au bas des marches, jusqu'à l'attelage où le cocher, qui n'avait pas quitté son siège, les observait d'un regard mauvais. L'hiver approchait à grands pas ; les nuits devenaient limpides et glaciales. Sans doute le Bohémien, qui frissonnait sous ses écharpes, se demandait-il où ils allaient trouver refuge. Zane réprima un sourire désabusé. Si seulement il le savait !

À vrai dire, il s'attendait depuis plusieurs jours déjà à un tel accueil. Sa seule surprise était que cela ne soit pas arrivé plus tôt. Les gens de ce hameau n'étaient pas les aristocrates désœuvrés, en mal de ragots et de distractions, qu'ils avaient rencontrés chez Hunyadi. C'étaient des paysans, et même des serfs, selon les lois de ce pays. Leur vie était dure, souvent brève, à mille lieues des lumières de la pensée. Chez ces âmes simples aux croyances archaïques, on n'ouvrait pas sa porte à un étranger après le coucher du soleil.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Zane vit du coin de l'œil que l'on soulevait un rideau. Un visage sombre apparut à une fenêtre ; on les observait. Il s'apprêtait à aider Lia à remonter en voiture lorsqu'un mouvement près d'eux attira son attention.

Un enfant était là, très jeune, sept ans tout au plus, caché

derrière la roue arrière de l'attelage. Il parut hésiter, ses menus doigts bruns fermés autour d'un rayon de bois, son petit visage levé vers eux avec curiosité.

Amalia, qui avait déjà posé le pied sur la marche, s'immobilisa et tourna la tête vers le gamin.

— *Buna seara*, dit-elle — du moins, est-ce ce que Zane entendit. *Numele meu este Lia*.

— Jakab, répondit l'enfant en se montrant.

Il était vêtu de haillons, noir de crasse, et allait pieds nus malgré le froid qui régnait. Zane l'entendit gazouiller une série de phrases dont il ne comprit pas un traître mot, puis il vit Amalia sourire et, d'un geste du doigt, lui faire signe de s'approcher.

Prudemment, le gamin fit un pas vers elle. Il était maigre et pâle, le portrait craché de Zane au même âge : méfiant, affamé, et terrorisé derrière ses airs sereins. Zane l'observa, intrigué.

— Il dit que nous devrions demander l'hospitalité à sa famille, expliqua Amalia sans détourner le regard des grands yeux verts fixés sur elle avec intensité. Il affirme que ses parents seront contents de nous voir.

— Je n'en doute pas, railla Zane. Deux pigeons dodus à point, prêts à être plumés... Ces gens auraient tort de laisser passer une telle aubaine !

— Je ne pense pas que ce soit le cas.

— Ah non ?

Il examina le petit sauvage qui les dévisageait d'un œil brillant de curiosité.

— Vous êtes bien naïve, ma belle.

— Zane, murmura-t-elle. J'ai l'impression qu'il pourrait être... vous savez. Comme moi.

D'un haussement de sourcils, il l'invita à poursuivre.

— Ce n'est qu'une impression, reprit-elle. Une intuition, si vous préférez. Regardez ses traits.

— Hum... On dirait un rat mouillé.

Elle laissa échapper un soupir impatient.

— Faites un effort.

— Eh bien quoi ? marmonna Zane en clignant des yeux dans la pénombre qui s'épaississait autour d'eux.

— Il me ressemble, dit-elle. Vous ne trouvez pas ? On dirait moi, au même âge.

— Vous étiez bien plus jolie que lui !

— Je vous en prie. Épargnez-moi vos flatteries et ouvrez les yeux.

Elle le regarda d'un air irrité. Dans les dernières lueurs du jour, ses cheveux, nimbés d'or et de brume, semblaient briller d'un éclat intérieur.

— Je sais très bien comment j'étais, ajouta-t-elle.

— Ma colombe...

— Écoutez, c'est un risque à courir, mais je préfère cela plutôt que de repartir en pleine nuit. Qu'en pensez-vous ?

Le gamin vivait dans une cabane. Zane ne voyait pas d'autre terme pour désigner l'assemblage de planches disjointes recouvert d'un toit de paille devant lequel ils venaient d'arriver. Le sol était en terre battue recouverte de tapis de joncs, et si aucun animal ne s'y trouvait pour l'instant, il semblait à Zane qu'un groupe de cochons y avait séjourné récemment.

Non seulement on ne leur ferma pas la porte au nez, mais on les fit entrer en hâte, presque avec nervosité. Il y avait là un homme et sa femme, ainsi que trois autres petits, que leur jeune guide contourna rapidement pour tirer sur la chemise du père de famille.

Amalia échangea quelques paroles polies avec les deux adultes, qui hochèrent la tête d'un air respectueux. À son tour, elle leur sourit gracieusement et continua de parler en agitant les mains pour souligner son discours.

De lourdes odeurs d'ail et d'oignon flottaient dans l'air. De l'autre côté de la pièce, un feu crépitait dans une vieille cheminée, seule source d'éclairage dans laquelle se révélaient une huche, une grossière table en pin avec ses deux bancs, ainsi qu'une croix en fer forgé accrochée à l'une des poutres soutenant le mur.

— Regardez donc, murmura Amalia en anglais, de la même voix mélodieuse avec laquelle elle avait parlé aux paysans. Regardez la mère. Voyez-vous, à présent ?

Zane ne voyait rien du tout. La mère était terriblement banale, avec ses cheveux filasse retenus par un foulard, ses yeux

d'un bleu délavé et son visage prématurément ridé. Ni mince ni ronde, ni pâle ni tannée par le soleil, elle portait une robe rebrodée de fleurs et de feuilles aux couleurs vives, un motif qu'il avait vu sur à peu près la moitié des tenues féminines de cette contrée sauvage. Elle n'avait vraiment rien d'extraordinaire. Il s'apprêtait à faire part de ses constatations à Amalia lorsque la femme tourna la tête vers son mari.

Soudain, il comprit. Sous cet angle, dans la lumière vacillante du feu, son profil lui évoquait tout à coup l'étrange et ténébreuse beauté d'Amalia.

Une femme *drakon*.

— En effet, murmura-t-il, plus surpris qu'il ne voulait le montrer.

— C'est presque imperceptible, mais le doute n'est plus permis.

— Amalia...

Tandis que le couple leur faisait signe d'entrer, il referma ses doigts sur le bras de Lia pour la retenir en arrière.

— Avez-vous songé, demanda-t-il en s'efforçant de garder une expression aimable, que ces gens sont peut-être ceux qui ont incendié l'hôtel ? Et si nous avions sauté à pieds joints dans leur repaire ?

— Je ne suis pas sotte à ce point, répliqua-t-elle sans se départir de son sourire. Ce ne peut pas être eux.

— Et pourquoi donc, je vous prie ?

— Il n'y a pas de pouvoir, ici.

Comme il refusait de la lâcher, elle dégagea son bras d'un mouvement calme mais ferme et suivit la femme qui les invitait à s'asseoir à la table. Méfiant, Zane lui emboîta le pas.

— Le sang est trop dilué, reprit Amalia, toujours souriante. Un peu comme... l'écho d'une voix, et non la voix elle-même.

Ils prirent place pendant que leur hôtesse apportait des écuelles et des cuillers. Le mari était sorti, accompagné de deux des enfants, pour s'occuper du cocher. Le jeune Jakab alla s'asseoir à côté de sa petite sœur, devant l'âtre, et tous deux se serrèrent l'un contre l'autre comme des chatons cherchant à se réchauffer. Pas un instant, le gamin ne détacha d'Amalia son regard curieux.

La femme *drakon* leur servit du goulasch brûlant. Puis elle s'assit de l'autre côté de la table, le visage fermé, l'air inquiet.

Amalia prononça une ou deux phrases qui sonnaient comme un compliment. Pour toute réponse, la paysanne haussa les sourcils, hocha la tête, puis baissa les yeux. Elle marmonna ensuite quelques paroles à peine audibles. Zane vit Amalia se figer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, aussitôt sur ses gardes.

— Rien. Je viens seulement de m'apercevoir que j'avais mal compris une expression.

— C'était « Voici votre poison du soir » et non « Voici votre potage du soir » ?

Un adorable sourire, hélas ! trop bref, éclaira son visage.

— Non, dit-elle en portant à ses lèvres une cuillerée de goulasch. Je croyais qu'ils me disaient « gente dame », lorsqu'ils s'adressaient à moi.

— Et ?

— Et ce n'était pas cela. C'était « noble dame ».

Zane plongea à son tour sa cuiller dans son écuelle.

— Quelle différence cela fait-il ?

— Si je ne me trompe pas...

Elle hésita.

— Cela pourrait signifier que ces gens – tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent dans ces villages perdus – savent exactement qui je suis.

De mieux en mieux, songea Zane.

— Bref, tout va pour le mieux !

— En quelque sorte.

Elle souffla délicatement sur le bouillon pour le refroidir.

— Avez-vous remarqué, ajouta-t-elle, qu'il n'y a pas d'autre pièce ici, et aucun lit ?

Ils passèrent la nuit sur un galetas de paille posé sur le sol, enroulés dans la même couverture. Pas un instant, Zane ne cessa de la tenir contre lui. Malgré quelques moments de somnolence, il passa la majeure partie de la nuit les yeux grands ouverts en comptant les heures. Amalia avait eu beau affirmer qu'ils n'avaient rien à craindre de ces gens, il ne voulait pas courir le moindre risque.

Les époux et leurs enfants dormaient non loin d'eux. Même le cocher s'était installé dans la maison, devant la porte.

Pas un ronflement ne troublait le silence. Parce que personne ne dormait ?

Zane serra Lia contre lui pour la protéger du froid et enfouit son nez dans sa chevelure au parfum de rose. Ses rêveries l'emportèrent vers des pays chauds et ensoleillés.

De ce qu'il se passa entre la princesse dragon et le paysan qui l'enleva aux siens, on sait peu de chose. Cela s'est déroulé il y a bien longtemps. Ce dont on est certain, c'est que l'homme se montra assez habile pour dérober aussi le diamant car, sans Draumr, il n'aurait pu s'attacher la fidélité de la princesse. De toute évidence, il était suffisamment épris d'elle pour risquer sa vie afin de la garder, et assez résolu pour abattre un à un les membres de sa famille venus la chercher.

Mais elle, que pensait-elle ? Que ressentait-elle, cette beauté seule au monde, ou presque ? Il en va d'elle comme de la discrète Hélène de Troie : l'histoire n'a gardé aucune trace de ses tourments intimes. Elle n'a retenu d'elle que des faits, et ce qu'ont tenté les siens pour essayer de la sauver. Le mystère de son âme demeure entier.

On sait qu'elle épousa le paysan, lui donna des enfants au sang mêlé et demeura à ses côtés de nombreuses années, ensorcelée par le pouvoir de la pierre.

Elle qui avait été la fierté de tout un peuple, un trésor jalousement gardé des siens, l'élue promise à un avenir radieux, appartenait désormais à un fils de la fange, à un misérable qui ne méritait pas un seul de ses regards.

Que se passa-t-il dans son esprit, lors de cette fameuse nuit où elle lui plongea un couteau dans le cœur ? Éprouva-t-elle des regrets, lorsqu'elle prit le diamant dont il ne se séparait jamais et s'enfuit dans les montagnes ? Conçut-elle du chagrin pour les enfants qu'elle laissait derrière elle, seuls et sans défense, à la merci d'un monde cruel ? Eut-elle un mouvement de recul devant la galerie de la mine de cuivre abandonnée où elle devait disparaître pour toujours ? Hésita-t-elle au moment de

renoncer à la vie ?

Peut-être était-elle simplement soulagée d'avoir mis fin à son cauchemar. Peut-être n'avait-elle pas d'autre but que de briser le sort qui l'avait réduite en esclavage.

Je ne le sais pas. J'ignore pourquoi elle a attendu tant d'années avant de tuer son bourreau. Moi, je l'aurais fait dès la première nuit, dès l'instant où il aurait posé la main sur moi. Je lui aurais arraché le diamant, puis je serais apparue devant lui dans l'effrayante beauté de mon être véritable.

Seulement, je ne suis pas elle.

Au matin de leur douzième nuit au cœur des montagnes, le Bohémien les abandonna.

Lia aurait dû remarquer son mécontentement croissant, mais après tout il était humain et ne croisait pas souvent son regard. Jusqu'à cette nuit-là, alors qu'ils avaient été contraints de camper à la belle étoile, le cocher n'avait cessé d'afficher une expression maussade.

Lia avait un peu compati. Elle aussi souffrait du froid mordant et de ce vent qui ne tombait jamais. Elle avait la nostalgie de la verte Angleterre, du silence... et par-dessus tout, elle rêvait d'un bon lit moelleux.

À mesure de leur progression, il était devenu de plus en plus difficile de trouver un gîte pour la nuit, une fois le soir venu. À cette altitude, les villages se faisaient rares. Combien de journées entières avaient-ils passées à traverser des forêts si épaisses que les rayons du soleil n'y pénétraient jamais, à longer de vertigineux ravins au flanc de falaises si abruptes qu'elle en attrapait presque le tournis ?

Sans compter que désormais, quel que soit l'endroit où ils se trouvaient, le chant envahissait son esprit.

La chaîne des Carpates regorgeait de fer, d'or et de cuivre ; ses profondeurs étaient truffées de diamants et d'argent, de sel gemme, de charbon et de quartz, comme en témoignaient les interminables galeries qui les sillonnaient. Lia savait tout cela pour l'avoir appris à l'école, mais elle n'en avait pas mesuré l'exacte portée : cet endroit agissait sur elle comme une drogue.

Lorsqu'elle fermait les yeux, un assourdissant concert résonnait dans sa tête, où s'entremêlaient, naissant et mourant à mesure qu'elle se déplaçait, une infinité de chants à la tessiture

grave ou aiguë, au rythme lancinant ou endiablé, à la tonalité joyeuse ou nostalgique. C'était à devenir folle ! Pour ne pas perdre la raison, elle s'obligeait à concentrer toutes ses pensées sur une seule mélodie à la fois, à distinguer une voix parmi les autres, depuis l'instant où elle s'élevait jusqu'à celui où elle s'évanouissait dans les brumes de son esprit. *Draumr*, dans cette éprouvante cacophonie, offrait son perpétuel contrepoint, toujours plus puissant que les voix alentour, toujours plus harmonieux.

Dans le même temps, les rêves de Lia avaient pris un relief, une acuité, une coloration beaucoup plus forte.

Trois jours avant la désertion du cocher, dans la cuisine d'une ferme alpine où ils avaient fait halte, devant une assiette de *knödels* et de viande de mouton, Zane l'avait interrogée sans détour.

— Vous avez maigri, avait-il dit d'un ton brusque. Vous ne mangez pas, vous êtes épuisée, et je ne vous vois jamais dormir.

— Parce que vous surveillez mon sommeil ?

— Cela fait partie de ma mission, avait-il maugréé. Êtes-vous malade ?

Elle avait secoué la tête et lancé un regard insistant en direction de la femme du fermier et de ses filles, occupées à pétrir de la pâte à l'autre bout de la vaste table. Lia les supposait incapables de comprendre l'anglais, mais elles écoutaient avec une telle attention que cela en était gênant.

De temps à autre, un peu de farine s'échappait de la pâte, flottait quelques instants dans l'air immobile, puis retombait sur le bois en nuage blanchâtre.

— Vous n'êtes pas atteinte de phtisie ?

— Non.

— Alors est-ce la variole ? La peste ?

— Je vous en prie.

— Seriez-vous amoureuse ? avait-il demandé d'un ton moqueur.

— Allez-vous vous taire ?

— Seulement quand vous m'aurez confié le secret de vos tourments, ma tendre épouse.

— Encore faudrait-il que j'en aie.

— Je me demande ce qui sera le pire, avait-il murmuré en rejetant en arrière les dentelles de son poignet de chemise pour saisir avec délicatesse un cube de betterave en salade. Annoncer à vos parents : « Lady Amalia est morte de consomption » ou : « Votre fille est décédée à cause de son entêtement à refuser de me confier ses soucis. J'ai bien peur qu'elle n'ait été dévorée par un dragon pendant que je regardais ailleurs... »

— Ne prononcez pas ce mot.

— Quel mot ? demanda-t-il d'un air moqueur. Dragon ?

— À quoi jouez-vous ? avait-elle répliqué en s'efforçant de maîtriser une irritation croissante. Si vous voulez qu'on nous jette dehors, ou même qu'on nous poignarde, continuez comme cela !

— Vous avez raison. J'aimerais autant éviter de me faire occire, du moins tant que je n'aurai pas terminé ce délicieux plat de mouton séché. Vous devriez essayer, ma chère. Un peu dur à mastiquer, mais quel régal !

Un sourire radieux aux lèvres, il avait désigné d'un regard éloquent l'assiette de sa compagne, puis la fermière au visage rond.

— Ne m'obligez pas à répéter ce mot qui froisse tant vos délicates oreilles.

Il l'avait regardée découper sa viande en menues lanières, puis les porter à sa bouche avec méfiance. Pendant qu'elle terminait son plat, il avait siroté sa bolée de cidre.

Le son mat des poings frappant la pâte en cadence emplissait l'air, étrangement rassurant. L'odeur de la levure piquait le bout de la langue de Lia. Alors que deux des filles de la fermière entamaient un échange animé à voix basse. Zane avait repris la parole.

— De mauvais rêves, ma colombe ? avait-il demandé calmement.

De la pointe de sa fourchette, Lia avait joué avec un morceau de viande.

— Oui.

Il avait baissé la tête. L'espace d'un instant, elle avait faibli. Elle l'avait regardé, au désespoir, furieuse contre lui autant que contre elle-même, incapable de détacher les yeux de son visage

et de ses épaules, incapable de refouler le souvenir de ses nuits blanches entre ses bras, qui montait en elle avec la force d'une lame de fond. Puis il avait de nouveau levé les yeux vers elle, et c'était elle qui avait détourné le regard.

— Je pourrais vous aider, avait-il murmuré. Je pourrais vous aider à trouver le sommeil.

Elle avait pris une profonde inspiration afin de retrouver son calme.

— De quelle façon ?

Un sourire espiègle avait éclairé son visage.

Aussitôt, l'animal en elle s'était éveillé ; son sang avait coulé un peu plus vite dans ses veines.

— Avec des infusions, avait-il répondu en portant de nouveau la bolée à ses lèvres. Notre boulangère là-bas ajoute du thym et du romarin dans son pain. Le sentez-vous ? Et le mouton est remarquablement parfumé. Je suis prêt à parier que cette brave femme a tout un stock d'herbes séchées dans ses placards. Cela ne coûte rien de lui poser la question.

Lia s'était alors aperçue qu'elle serrait ses couverts d'étain à se faire mal aux mains. Elle les avait posés sur la table avec soin.

— Vous êtes herboriste ?

— À mes heures.

Il avait esquissé une petite moue entendue.

— Un homme d'affaires comme moi doit connaître toutes les ficelles du métier. Dans certaines affaires délicates, il est préférable d'avoir affaire à un constable endormi qu'à un homme en pleine possession de ses moyens. La plupart d'entre eux sont abrutis par l'alcool avant dix heures du matin. Cependant, pour ceux qui pratiquent la sobriété...

Il lui avait souri d'un air malicieux.

— Certes, il serait plus commode de nous rendre chez un apothicaire, mais je doute que nous en trouvions un dans les environs. Alors avec un peu de ceci, un peu de cela, nous devrions trouver un remède à vos insomnies.

— Ne vous donnez pas ce mal. Tout ira bien.

— Exact, avait-il répliqué en se penchant vers elle pour couvrir un bref instant sa main de la sienne. Pour une bonne raison : je suis avec vous.

Il s'était avéré que la fermière était aussi sage-femme, probablement la seule à des lieues à la ronde. Elle les avait entraînés avec fierté vers une petite grange où elle entreposait un stock d'herbes et de fleurs séchées digne d'une herboristerie londonienne. Il avait d'abord fallu passer devant un poulailler plein de volailles caquetantes qui s'étaient égaillées à l'arrivée de Lia, puis un enclos de brebis qui avaient continué de bêler longtemps après qu'elle eut disparu de leur vue.

Lia ne connaissait pas les noms des plantes et des racines suspendues à des crochets ou pilées dans des jarres de terre cuite couvrant les étagères fixées aux murs. De toute manière, Zane n'en avait pas eu besoin pour se faire comprendre de la fermière. Adressant un sourire charmeur à la maîtresse des lieux, il s'était frayé un passage dans la grange. Puis, sans aucune gêne, il s'était mis à ouvrir les pots et à froisser les herbes entre ses doigts pour en humer le parfum, goûtant parfois du bout de la langue la poudre restée sur sa peau.

Groupées sur le seuil de la grange, qu'elles plongeaient ainsi dans la pénombre, les filles de la fermière, qui les avaient suivis, échangeaient des rires sous cape et des murmures excités. Par moments, Zane leur jetait un regard amusé, ce qui ne faisait qu'accentuer leur animation.

En quittant la ferme ce jour-là, ils avaient emporté avec eux un pot rempli d'un mélange d'herbes séchées que Zane avait lui-même composé. À peine Lia était-elle installée dans la voiture qu'il le lui avait tendu.

— Que suis-je supposée en faire ? avait-elle demandé, plus troublée qu'elle ne voulait le montrer.

— À moins que nous ne trouvions de l'eau chaude ce soir pour les faire infuser, en manger un peu.

Elle avait déposé le pot sur la banquette d'un geste désinvolte.

— Allez-vous faire voir !

— Lady Amalia, voilà un langage qui n'est pas digne d'une jeune fille bien élevée !

Il avait plongé en une profonde révérence.

— Je me demande, ma chère, si ma déplorable influence ne commence pas à déteindre sur vous.

— Plus que vous ne le pensez, avait-elle marmonné pendant qu'il refermait la portière.

Cela avait été le dernier jour où ils avaient eu un repas chaud. Un peu plus tard dans l'après-midi, bien avant le coucher du soleil, ils avaient été accueillis dans une autre ferme, et avaient repris la route à l'aube... pour ne rencontrer qu'un seul hameau un peu plus loin, à quelques heures seulement du précédent. Espérant en atteindre un autre, ils avaient couru le risque de poursuivre leur chemin, en vain. De guerre lasse, ils avaient trouvé refuge dans ce qui ressemblait à une hutte de berger abandonnée.

Le cocher avait allumé un feu, dont les volutes noires avaient rapidement envahi la cabane. En jurant, Zane était allé chercher une branche pour dégager la cheminée. Le conduit était si bouché qu'il avait fallu l'aide du Bohémien pour venir à bout de l'opération.

Lia avait réussi à débarbouiller son visage couvert de suie avec de la neige fondue, mais une toux persistante l'avait gênée toute la nuit.

Ils avaient dîné du pain et de la saucisse sèche achetés lors de leur dernière halte, mais elle avait refusé de toucher au contenu du pot d'herbes séchées. Puis, comme toujours lorsqu'ils devaient dormir à même le sol, Zane l'avait serrée contre lui, en une chaste étreinte... Chaste pour lui, du moins. En ce qui la concernait, elle avait trop chaud sous l'épaisse peau de mouton qui les recouvrait, et l'immobilité à laquelle elle s'astreignait lui était pénible. Lorsqu'elle s'était finalement endormie, cela avait été d'un sommeil agité de soubresauts. Confusément, elle avait senti la main de Zane qui lui caressait le bras d'un geste apaisant.

Ses rêves n'en avaient été que plus troublants.

Le lendemain, ils n'avaient pas aperçu un seul village, ni la moindre ferme. Plus ils s'enfonçaient dans les sauvages étendues montagnardes, plus les traces de présence humaine se faisaient rares. Ils avaient laissé derrière eux le dernier moulin, le dernier champ cultivé, la dernière meule de foin saupoudrée de neige. À cette altitude, il n'y avait plus de vignes, de blé, de bétail, de moutons, ni même de troupeaux d'oies. Il n'y avait que la route

qui serpentait, toujours plus étroite et escarpée, entre des pics de roche pourpre. Il ne restait que la forêt immense, si silencieuse que Lia se demandait si tous ses habitants – oiseaux, daims, écureuils – avaient fui devant elle. De temps à autre, une colonne de vapeur s'élevait au loin, indiquant la présence de sources chaudes.

Même les autres *drakons* semblaient avoir renoncé à les suivre. Le ciel était désespérément vide.

Sous le sol cependant, très loin au-dessous, le chant de *Draumr* résonnait avec une impatience nouvelle. Ils étaient à présent plus proches de lui que jamais, et l'écho de sa mélodie paraissait vibrer depuis le cœur même de la terre.

La nuit était d'une clarté polaire ; les étoiles prenaient des éclats de glace et d'écaille. Au-dessus de la ligne déchiquetée des arbres, la lune élevait à l'est son croissant argenté dans la lueur duquel le firmament se délavait de lapis-lazuli.

— Vous préférez dormir dehors ? venait de répéter Zane en désignant les bois d'un geste incrédule.

De l'autre main, il tenait l'une des lanternes, dont la flamme projetait des lueurs dansantes autour de lui.

— Dans ce froid ? Vous avez perdu la raison !

— C'est possible, riposta-t-elle.

— Amalia, je...

— Je vous laisse la voiture. Elle sent le renfermé et les vitres claquent au moindre courant d'air. Moi, je reste dehors.

Bien entendu, il resta avec elle. Le Bohémien prit la voiture – et tout ce qu'elle contenait.

Ils n'avaient pas d'eau chaude. En fait, ils n'avaient pas d'eau du tout, à l'exception de ce qui restait dans la flasque que Zane remplissait chaque matin. Après avoir ouvert le pot d'argile, il en retira une pincée d'herbes séchées qu'il tendit à Lia dans le creux de sa main. Il demeura ainsi quelques instants, dans la lueur argentée de la lune qui se reflétait sur sa peau et ses cheveux. Lia le regarda sans répondre.

— Je ne trouverai pas le sommeil tant que vous ne dormirez pas, dit-il en prenant sa main pour y verser les herbes. Avalez ça en essayant de ne pas sentir le goût.

Elle accepta la mixture, qu'elle fit passer avec une gorgée

d'eau. Malgré cela, une désagréable amertume au goût de paille et de poussière s'attarda sur sa langue.

Zane se pencha vers elle pour déposer un baiser sur sa joue, avant de se frayer un chemin à travers la couche de neige pour aider le cocher à dételer les chevaux. Lia s'assit sur la peau de mouton et regarda les deux hommes, minces silhouettes poudrées de givre retenant avec peine les bêtes qui s'agitaient bien qu'elle soit restée sous le vent.

Puis Zane alluma un feu. Celui-ci n'offrait qu'une insignifiante protection contre le froid mordant, mais ses flammes réchauffèrent le cœur de la jeune femme.

La potion fit son effet. Lia se frottait les yeux lorsque Zane la rejoignit et s'étendit contre elle sur la peau de mouton, avant de draper autour d'eux une couverture qui sentait le crin mouillé.

À côté, le feu craqua.

— Mon cœur, murmura-t-il à son oreille d'une voix ensommeillée. Racontez-moi vos rêves.

Elle tenta de rassembler ses pensées, mais les ombres se refermaient déjà autour d'elle comme les voiles d'un splendide vaisseau noir.

Pour la première fois depuis des années, elle dormit dans un silence absolu.

À son réveil, elle était seule.

Elle grelottait, et la peau de mouton qui l'isolait du sol ne parvenait pas à la protéger du froid qui montait de la terre glacée. Son corps était engourdi, son esprit encore somnolent flottait entre deux réalités. Peu à peu, les sensations du monde extérieur s'imposèrent à elle et chassèrent les dernières brumes du sommeil.

Il y eut un courant d'air frais sur sa joue.

La fragrance des pins portée par le vent, celle de la neige et des cendres froides.

La musique de la terre qui revenait à la vie.

Draumr. Les métaux, le quartz, les diamants qui truffaient le sol... Une voix manquait toutefois à ce concert désormais familier.

Le saphir jaune.

Lia ouvrit les yeux. Elle était seule dans la clairière au bord de

la route. Là où l'attelage s'était arrêté la veille, il ne restait que des traces dans la neige boueuse. Le feu était éteint. Zane avait disparu, tout comme la voiture, les chevaux et le cocher.

Elle s'assit et se blottit dans la couverture. Un petit vent glacé souleva ses cheveux. Incrédule, elle les ramena en arrière et observa de nouveau les traces sur la route. Celles-ci dessinaient un demi-tour, puis rejoignaient celles de la veille.

Une bourrasque s'éleva entre les pins et les épicéas bleus, puis retomba. Lia se leva. La couverture drapée sur ses épaules, elle se dirigea jusqu'à l'emplacement où se trouvait l'attelage la veille au soir. Dans la boue, elle pouvait distinguer les fers des quatre chevaux, ainsi que des empreintes de pieds. Les bottes de Zane aux contours bien nets, celles du Bohémien, avec leurs semelles usées. En dépit des tours et détours qu'elles décrivaient, il lui fut facile de comprendre comment l'attelage avait viré sur la route et s'était éloigné, d'abord au pas, puis au trot.

Lia suivit les traces du regard. Entre les lignes parallèles des roues, elle vit des pas. Un homme avait couru après la voiture. Zane.

Les marques se poursuivaient, aussi loin que portait son regard.

Elle retourna jusqu'au feu et s'assit sur la peau de mouton pour attendre. Aucun bruit ne montait de la forêt. Elle tendit l'oreille dans l'espoir de percevoir un pépiement d'oiseau, le sifflement de la brise, n'importe quel son susceptible de briser cet effrayant silence. *Draumr* fit entendre son chant, mais elle en était lasse. Alors, se bouchant les oreilles de ses mains, elle tourna les yeux vers le tapis de feuilles mortes et de pommes de pin et concentra ses pensées sur la vie qui grouillait sous le sol, sur l'air froid de l'hiver... Un sentiment d'intense nostalgie s'empara d'elle.

Des nuages apparurent au-dessus des cimes, lourds et majestueux. Ils roulèrent dans le ciel, se déchirèrent, avant d'entremêler de nouveau leurs énormes masses informes. Il allait se remettre à neiger bientôt. Lia le sentait dans toutes les fibres de son être.

— Zane ? appela-t-elle.

Comme elle s'y attendait, il n'y eut pas de réponse.

Le souffle coupé par un point de côté, Zane remonta la côte, furieux contre lui-même. Il aurait dû prévoir cela ! Il aurait dû se douter.

Il ne se pardonnait pas sa légèreté. Certes, il n'avait jamais eu confiance en le cocher, mais de là à envisager une telle catastrophe... Rien de pire ne pouvait leur arriver !

Il avait été tiré du sommeil par le frottement des harnais et le craquement des sabots dans la neige fraîche. Les chevaux étaient nerveux et soufflaient bruyamment. En un éclair, il avait compris ce qui se tramait. Laissant Lia sous la couverture, il avait bondi et aperçu l'arrière de la voiture qui s'éloignait sur la route, dans le brouillard d'une aube violette.

Le fourbe ! Comment s'y était-il pris pour atteler les chevaux sans le réveiller ?

Ce n'était pas le moment d'y réfléchir. Zane s'était couché la veille tout habillé à cause du froid et il s'en félicita. Au moins, songea-t-il en s'élançant à la poursuite du félon, il était protégé des pierres et de la boue glacée sous ses pieds, et de la bise mordante. Malheureusement, le cocher l'avait remarqué et accéléré l'allure. Quatre chevaux étaient plus rapides qu'un homme, même déterminé. Avec un « *Sep ! Sep !* » aigu ponctué d'un claquement de fouet, l'homme avait lancé l'attelage au galop. Impuissant, Zane avait vu disparaître la voiture et tout ce qu'elle contenait : leurs nouvelles malles, leurs nouveaux vêtements, presque toutes leurs affaires.

Il avait continué de courir encore un bon moment avant de renoncer et de faire demi-tour.

Retourner à la clairière lui avait pris du temps.

Blottie dans son manteau devant les cendres froides, sa longue chevelure en désordre sur ses épaules, les bras serrés autour de ses genoux, Amalia l'attendait.

Elle avait ôté ses paniers pour dormir et sa robe drapait ses formes d'une coulée de soie bleu roi.

— Je n'ai pas réussi à le rattraper, avoua-t-il d'une voix nouée par la rage.

Lia leva la tête vers le ciel. Un rayon de soleil l'enveloppait d'un halo doré, exactement comme naguère dans cette taverne,

dans ce qui semblait à Zane une autre vie.

— Nous devons trouver un abri, dit-elle d'un ton tranquille.
La tempête se lève.

Zane ne songea pas un instant à douter de ses paroles.

Ce monde n'était plus le sien. Désormais, ils étaient dans le royaume d'Amalia.

Le souterrain dans lequel ils se réfugièrent était humide et froid. Indéniablement, il s'agissait de l'œuvre de l'homme et non de celle de la nature, comme en témoignaient les énormes poutres qui étayaient les boyaux. Devant Lia, Zane s'engagea au-delà de la zone éclairée par la lumière du jour et buta dans deux restes de bougies de suif, qui roulèrent dans la poussière avec un bruit mat.

C'était Lia qui l'avait découvert. L'entrée disparaissait presque derrière un luxuriant écran de fougères et de buissons auxquels personne n'avait dû toucher depuis d'innombrables années. Elle avait toutefois perçu sa béance, comme une blessure dans la roche vive. De légers échos lui parvenaient des profondeurs, un chant à dix, à cent voix qui l'invitait à s'enfoncer toujours plus loin dans l'obscurité.

Elle tenta de masquer sa réticence à pénétrer dans l'étroit conduit en s'attardant près de l'ouverture, mais elle savait qu'elle devrait bientôt s'y résigner. Derrière elle, sous un ciel d'un gris de plomb, la forêt étirait à perte de vue ses ombres bleutées, ses cimes couronnées de nuages et ses troncs massifs et droits qui évoquaient des sentinelles guettant les premières offensives de l'hiver. Avant peu, l'étroit sentier qu'ils avaient emprunté serait recouvert par les flocons qui commençaient à tomber. Lia se demanda si elle saurait retrouver son chemin. En supposant qu'ils en aient besoin...

À cette pensée, elle frissonna et croisa les bras sur sa poitrine pour se réchauffer. Les pas de Zane lui parvenaient depuis les profondeurs du souterrain.

— Savez-vous ce qu'on cherchait, ici ? cria-t-il.

Sa voix résonna quelques instants sur les parois.

— De l'or, probablement, répondit-elle. Cela y ressemble beaucoup.

Il réapparut et s'approcha d'elle. Ses bottes s'enfonçaient dans un épais matelas d'éclats de roche. Lorsqu'il se pencha devant elle pour jeter un coup d'œil en direction de la forêt, une soudaine rafale plaqua ses cheveux sur son visage.

— En tout cas, dit-il, ce n'est pas du soufre.

— Êtes-vous sûr que nous ne risquons rien ?

— Non.

Il ramena ses cheveux en arrière d'un geste impatient.

— Allons, venez avec moi, ajouta-t-il en l'entraînant.

Il ne faisait pas plus chaud dans la galerie, mais le froid semblait moins piquant qu'à l'extérieur. Le chemin s'y enfonçait avec une légère déclivité, tandis que la lumière se faisait plus ténue. Le sol inégal était trompeusement lisse, et le seul son désormais perceptible était un léger ruissellement tombant dans une flaque, quelque part dans les profondeurs de la grotte. Soudain, Zane s'arrêta et se tourna vers Lia pour la prendre dans ses bras. Peu à peu, elle cessa de grelotter.

— Cela va mieux ? demanda-t-il.

Elle ferma les yeux et appuya le front contre son cou.

— Pas vraiment, murmura-t-elle avec un faible rire.

Il posa le menton sur sa tête avec une tendresse inattendue.

— Il fait à peine moins froid qu'au palais de Saint-James, pourtant...

— Ah oui ?

— Les courants d'air y sont aussi épouvantables, mais le décor est moins prétentieux ici, reprit-il avant d'ajouter, songeur : Je me demande où mène ce tunnel...

Un nouveau frisson parcourut Lia.

— Je préférerais ne pas le savoir.

— Moi non plus.

Elle aurait dû s'écarter de lui, s'arracher à la douceur de ses bras, se préoccuper de questions plus importantes que la bienfaisante chaleur qui montait de lui ou son parfum d'homme, puissant et rassurant. L'hiver, qui s'apprêtait à déferler sur le pays avec son cortège d'ombres noires et de tempêtes blanches, se moquait bien de tels détails !

Seulement, elle n'avait aucune envie de bouger.

— Êtes-vous vraiment entré dans Saint-James ?
demanda-t-elle dans un souffle.

— Cela m'est arrivé.

D'un geste lent, il lui caressa le dos.

— J'ai eu le coup de foudre pour une ou deux bricoles dont le roi n'avait que faire. Des peintures, un peu d'argenterie... Il a en particulier une *Diane* de Michel-Ange, un sublime petit bronze oublié dans un coin poussiéreux. Je le verrais très bien dans mon salon.

Sa main s'immobilisa.

— Je vous le montrerai quand nous rentrerons, si vous voulez.

Sans doute en avait-il dit plus qu'il ne le souhaitait, car à peine avait-il fini sa phrase qu'elle perçut un net changement dans son attitude. Comme lorsqu'un nuage voile soudain le soleil, Zane s'assombrit. Son humeur n'était plus la même, tout d'un coup, constata Lia. Il la serra un peu plus fort contre lui. Son cœur se mit à battre si violemment qu'elle entendit, tout contre son oreille, la sourde pulsation de son sang.

— Amalia... chuchota-t-il d'une voix étranglée.

Elle laissa sa main courir le long de son bras, aussi légère qu'une aile de papillon sur le damas de sa veste. Les yeux toujours clos, elle frotta sa joue contre son épaule et inhala de nouveau le parfum qui montait de lui. Puis, du bout des doigts, elle joua à suivre les entrelacs de l'étoffe de sa veste, jusqu'à la petite poche cousue près de sa taille, avant de s'aventurer dans ses reins, là où la chaleur de son corps était emprisonnée sous son manteau de lainage. Elle étendit sa main contre son dos.

Il murmura de nouveau son nom, si faiblement que sa voix était à peine audible. Il l'enlaçait toujours, comme s'il craignait qu'elle n'interrompe ses caresses.

— Avez-vous conscience, demanda-t-elle, que nous allons probablement mourir de froid, ici ?

Un rire métallique lui échappa.

— C'était donc cela ! s'exclama-t-il. La belle en détresse s'apprêtant à sacrifier sa vertu...

Elle déposa un baiser sur sa chemise, lui arrachant un soupir

douloureux.

— ... sur l'autel de la survie ! Comme c'est noble de votre part !

— Il va falloir revoir vos classiques, Zane. Je suis la Bête, pas la Belle.

— Que je sois damné si je suis la Belle ! répliqua-t-il en riant.

Il la prit par les épaules pour l'écartier de lui. Malgré la quasi-obscureté qui régnait, elle pouvait distinguer son souffle qui s'élevait en nuages de vapeur dans l'air glacé.

— Croyez-vous vraiment, Amalia, que c'est comme cela que... que c'est cela que je veux ?

— Oui.

— Écoutez-moi, mon cœur. Cet endroit ne me fait pas peur, cette tempête non plus. Je me suis trouvé dans des situations bien plus dangereuses que celle-ci. Nous allons survivre à cette journée, à cette nuit, et à bien d'autres à venir. Gardez votre vertu pour le pauvre diable qui aura l'honneur d'être votre époux. J'ai un meilleur plan que cela. Vous allez Muer et nous guider hors d'ici.

— Pardon ?

— Muer, répéta Zane en articulant d'un ton impatient. En fumée. En dragon. Enfin, en ce que vous voudrez. Pour nous sortir de là. Et si vous apercevez ce traître de cocher en chemin, vous avez ma permission de le dévorer.

— Mais je ne...

Elle laissa retomber ses mains.

— Qu'avez-vous dit ? Le *dévorer* ?

— Je sais que vous en êtes capable, Amalia, dit-il d'un ton radouci. Je vous ai vu vous transformer...

Elle baissa la tête, désolée.

— Je n'y suis plus jamais arrivée, depuis... cette première fois, avec vous.

— Eh bien, c'est l'occasion ou jamais de vous exercer.

Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il lui décocha ce sourire qu'elle connaissait par cœur pour l'avoir vu cent fois sur ses lèvres. Enjôleur et parfaitement dépourvu de sentiments, c'était le sourire professionnel qu'il réservait à ses « clients » récalcitrants.

Tu vas échouer, murmura le dragon en elle. Tu veux échouer. Tu voudrais empêcher le futur d'advenir, mais tu n'en as pas le pouvoir.

— Pardonnez-moi, reprit-il, je vois que vous détestez être ainsi mise devant les faits. Cela dit, je suis persuadé que vous en êtes tout à fait capable. Seule la peur vous retient.

Mortifiée, elle détourna le regard. Comment pouvait-il lire aussi facilement en elle ? De quel droit lui souriait-il ainsi ? Et surtout, pourquoi en souffrait-elle autant ?

— Vous avez l'air bien sûr de vous. Qu'en savez-vous ?

— Plus que vous ne le pensez.

— Vous n'êtes qu'un humain. Vous ne pouvez pas comprendre.

Sans se départir de son sourire charmeur, il arqua les sourcils d'un air amusé.

— Menteuse, chuchota-t-il.

— Voleur, répondit-elle sur le même ton.

— Peureuse.

— Escroc !

— Couarde, dit-il avec douceur.

Elle recula d'un pas.

— Bâtard !

— C'est très probable, en effet, admit-il en hochant la tête, mais que cela ne vous empêche pas de vous mettre au travail. Sinon, nous risquons effectivement de mourir de froid.

Elle lui lança un regard noir tout en prenant de nouveau conscience du froid sur sa peau, de l'étroite galerie aux murs pleins d'aspérités, et de l'écho ténu des pierres enterrées sous leurs pieds.

— Pouvez-vous m'apporter la peau de mouton, je vous prie ? demanda-t-elle d'une voix guindée. Je préférerais m'asseoir pour me concentrer.

Il plongea en une révérence qui aurait flatté un monarque et toute sa cour puis alla chercher la fourrure et l'étendit devant elle avec des gestes obséquieux.

— Vos désirs sont des ordres, ma douce colombe.

Ses cheveux. Sa main droite. Son pied.

Sa chaussure tomba, ainsi que son bas de laine, mais elle

renonça à les remettre. Chaque fois qu'elle l'avait fait, ils dégringolaient de nouveau lorsque sa jambe se transformait en brume. La neige tombait à présent à gros flocons devant l'entrée du tunnel, voilant le ciel gris de millions de perles argentées. Même rassemblés sous ses jupes, ses pieds étaient glacés... sauf lorsqu'ils devenaient fumée.

— Détendez-vous, lui conseilla Zane.

Il s'était assis en face d'elle, le dos contre la muraille. Il avait boutonné son manteau jusqu'au cou, enfoncé son tricorne sur son crâne et glissé les mains dans ses poches.

— Essayez de ne pas trop y penser, reprit-il. Imaginez que vous flottez sur la mer, dans les Caraïbes...

— Je ne sais pas nager.

— Imaginez, rectifia-t-il, que vous planez, portée par les alizés, tel un papillon. Tout est facile, aérien, léger...

— Ça le serait plus si vous ne me dévisagiez pas ainsi, maugréa Lia.

— Je vous dévisage ? Toutes mes excuses. C'est juste que je trouve le processus tellement...

— Effrayant ? suggéra-t-elle d'un ton acide. Dégoûtant ?

— ...Fascinant, dit-il en détournant docilement les yeux. Comme toute votre personne, d'ailleurs.

Si elle n'avait pas craint de perdre le peu de chaleur qu'il restait dans son corps, Lia aurait laissé échapper un soupir flatté.

— S'agirait-il d'un compliment ?

— Désolé. Cela m'aura échappé.

À ces mots, le sourire de Lia se figea sur ses lèvres. À mesure que les minutes passaient, la frustration montait en elle – cela n'allait *jamais* marcher, elle n'était pas *capable* de Muer, *rien* n'y ferait – et les sous-entendus désagréables de Zane ne l'aidaient absolument pas. Elle soupira avec agacement... et une petite langue de feu jaillit de ses lèvres.

Elle atteignit Zane, qui se leva d'un bond en tapant sur son bras pour étouffer la flamme. Ils se regardèrent de longues minutes, aussi surpris l'un que l'autre, elle assise, lui debout, la main toujours sur sa manche noircie par le feu.

Zane réagit le premier. Il leva son coude pour examiner

l'étoffe carbonisée.

— Dire que j'ai toujours cru que les dragons cracheurs de feu étaient une légende..., dit-il avec flegme.

— Je le croyais aussi, renchérit Lia en remettant sa chaussure pour se lever. Je ne connais personne dans le Clan qui sache... je n'ai jamais vu qui que ce soit capable de...

— Pouvez-vous recommencer ?

Elle posa ses mains sur ses yeux et le regarda entre ses doigts écartés.

Il lui décocha de nouveau ce sourire charmeur et terriblement sensuel.

— Amalia ?

Il franchit l'espace qui le séparait de l'entrée du tunnel et rassembla en tas les brindilles qui jonchaient le sol, amassées par le vent.

— S'il vous plaît, ajouta-t-il en désignant le petit bois.

— Je ne sais pas...

Elle fut prise d'un long frémissement. Une rafale glacée s'engouffra dans la galerie, éparpillant des flocons sur le sol.

— Très bien, dit Zane. Vous ne savez pas.

Il revint vers elle, prit son visage entre ses mains... et l'embrassa sans douceur.

Au début, Lia ne sentit presque rien. Elle avait froid, ses lèvres étaient glacées, celles de Zane aussi. Il lui semblait avoir un mur en face d'elle. Puis elle sentit sa joue, qu'une barbe de trois jours rendait rugueuse. Soudain, elle fut emportée dans un tourbillon de miel et de velours... Elle se dressa sur la pointe des pieds pour mieux s'offrir au baiser de Zane qui la serra très fort contre lui... puis il la libéra.

— Maintenant, murmura-t-il, haletant. Allez-y !

Elle ne prit pas le temps de se mettre en colère. Brûlante de désir, elle se détourna de lui et regarda la pile de brindilles.

Feu ! pensa-t-elle.

Elle souffla... et une flammèche jaillit de ses lèvres pour aller lécher le tas de petit bois. Aussitôt, celui-ci s'enflamma. La neige alentour fondit instantanément, avant de s'évaporer en filaments de vapeur incolore.

Zane regarda d'un air radieux les aiguilles de pin et les

feuilles sèches se tordre, puis se calciner.

— Magnifique !

Lia se laissa tomber à genoux sur la peau de mouton. Il se plaça derrière elle, passa un bras autour de son cou et posa sa bouche sur sa joue pour un chaste baiser.

Zane ne ferma pas l'œil de la nuit. Ce n'était pas faute de sommeil : il était recru de fatigue. Seulement, il y avait Amalia – sa douce Amalia, avec ses courbes tendres et son parfum de rose blanche... Jamais il ne s'habituerait à sa présence, à sa façon de refermer les doigts autour de ses bras comme pour le retenir, à ses petits halètements lorsqu'elle était au milieu d'un rêve.

Le feu qu'elle avait allumé crépitait vaillamment. Zane avait rassemblé tout le bois qu'il avait pu trouver dans le tunnel, puis il s'était aventuré dehors à la recherche de branches mortes.

Celles-ci, détrempées, se consumaient plus lentement et dégageaient une épaisse fumée qui roulait en lourdes volutes sous le plafond, avant d'être aspirée vers les entrailles de la galerie.

Le sol était un épouvantable matelas d'éclats de roche et de pierres saillantes, mais Zane avait fait de son mieux pour que Lia n'en souffre pas. Elle dormait sur la peau de mouton, qui n'était pas assez grande pour eux deux, enroulée dans la couverture dont il ne restait qu'un coin pour lui. Pour la convaincre de s'y étendre, il avait prétendu que le feu lui tenait assez chaud.

Songeur, il laissa son regard errer sur les ombres qui dansaient le long de la muraille. L'inventaire de ce qu'il leur restait était vite fait.

La couverture et la peau de mouton.

Les vêtements qu'ils portaient.

Ses bottes, dans lesquelles il avait glissé l'argent jusqu'alors contenu dans la mallette. Il avait assez d'expérience pour refuser de s'en séparer, ne serait-ce que pour quelques heures. Les événements de la nuit précédente lui avaient – hélas ! – donné raison.

Son grand manteau, et les billets à ordre de la marquise de Langford glissés dans une poche.

Ses passe-partout, dans la même poche.

Sa dague.

Son nouveau poignard.

Celui de Lia, du moins l'espérait-il. À présent qu'il y songeait, il ne se souvenait pas lui avoir demandé si elle le portait toujours sur elle.

La flasque d'argent.

Son chapeau, le manteau d'Amalia, leurs gants.

Et elle. Amalia. La gamine qui soufflait le feu.

Non, elle n'était plus une gamine. Elle le lui avait dit plus d'une fois et, bien qu'il eût préféré ne jamais s'en apercevoir, il pouvait difficilement le nier. Elle était devenue une femme. Plus que cela : l'incarnation de la féminité ! Elle était ronde et voluptueuse entre ses bras, l'image même de la grâce, du mystère et de la séduction. De quel cercle de l'Enfer était-il prisonnier pour devoir la serrer ainsi contre lui chaque nuit, aux prises avec la tentation la plus violente ? Quels que soient les péchés qu'il avait commis pour mériter un tel tourment, et Dieu sait qu'il avait bien des mauvaises actions sur la conscience, il s'en repentait maintenant amèrement.

Elle bougea et murmura dans son sommeil. Avec toute la douceur dont il était capable, il prit une mèche de ses cheveux et la porta à son visage avec ferveur.

Peut-être ne reverrait-il jamais Londres. Qui savait s'il retrouverait un jour sa maison, goûterait aux cakes du vieux Joseph ou s'installerait devant sa cheminée élégamment sculptée pour siroter un verre de cognac des meilleurs contrebandiers de Cornouailles ? Qui pouvait dire s'il hanterait de nouveau les ruelles désertes de Saint-Giles ou de Pall Mall, dans l'odeur lourde des lampes à huile, ou s'il ressentirait encore ce délicieux frisson qui lui parcourait l'échine lorsqu'il forçait une serrure ou froissait entre ses doigts un panneau de soie sauvage ? Il n'était même pas certain d'être capable de protéger sa compagne des innombrables dangers qui les menaçaient...

Le regard perdu dans le vague, il poussa un soupir de contrariété. Apparemment, les regrets ne l'aidaient en rien à éteindre l'incendie qui consumait ses reins...

Il lâcha la mèche de cheveux soyeuse, posa un bras sur ses yeux et s'efforça de trouver le sommeil.

Il la réveillait. Il lui disait des mots pleins d'esprit, comme

« J'ai une théorie à propos de l'amour, et de la façon de s'en guérir ».

De l'un de ces regards délicieusement sceptiques dont elle possédait le secret, elle l'invitait à poursuivre.

— L'amour n'est qu'un picotement plus ou moins irritant. Il disparaît d'un simple... *frottement*.

— C'est donc ce que je suis ? Une irritation que l'on chasse en se grattant ?

— En quelque sorte. Quoi qu'il en soit, je suis prêt à m'en débarrasser... si vous l'êtes aussi.

L'Amalia de son rêve secouait la tête d'un air navré.

— Voilà sans doute la déclaration la moins séduisante qu'un homme ait jamais faite à une femme.

— Que savez-vous de la séduction, mon enfant ? Ce n'est pas dans votre pensionnat pour jeunes filles de bonne famille qu'on vous l'a enseignée, je suppose ? Nous sommes peut-être tous ainsi.

— À Dieu ne plaise !

— Merci du compliment, répliquait-il en caressant sa joue. Nous voilà à égalité...

Puis il se penchait vers elle pour cueillir un baiser sur sa bouche. Bientôt, il se faisait plus audacieux, tentait de franchir la barrière de ses lèvres. Elle n'était pas encore pleinement femme, non, mais elle savait déjà répondre à ses avances. Un tendre gémissement montait de sa gorge, plus encourageant que les paroles les plus explicites. Il n'en fallait pas plus pour que ses vertueuses résolutions fondent comme neige au soleil...

Il laissa retomber son bras et son regard dériva vers le plafond. Il resta longtemps ainsi, jusqu'à ce que ses paupières le brûlent, et que la fumée et la roche se confondent en une brume grise.

— Non, murmura Amalia — la vraie — dans son sommeil. Non, Zane !

Il laissa échapper un soupir. Avec mille précautions pour ne pas la réveiller, il roula sur lui-même, s'appuya sur un coude et la regarda.

Les lueurs du feu l'embellissaient encore, si c'était possible. Il n'avait pas besoin de cela, songea-t-il, captivé par sa beauté,

furieux de sa faiblesse. Dans la lumière dorée qui la nim bait se révélait toute sa grâce d'elfe, si fragile qu'il en avait le cœur serré. Un rayon de soleil dans un ciel d'orage n'était pas plus poignant que l'ineffable mystère qui émanait de sa personne...

Ma promise, de toute éternité.

Cette fois, les paroles s'imposèrent à son esprit avec une nostalgie teintée de désespoir.

Elle n'était pas pour lui ; elle ne le serait jamais.

— Le veux-tu ? murmura-t-elle dans son sommeil. Zane, le veux-tu ?

— Oui.

Avec un étrange détachement, il se vit passer la main sur son front pur pour en écarter une mèche de cheveux.

— Oui, Lia, ajouta-t-il dans un souffle. Je suis là.

Ce n'est que pour la rassurer.

Qui espérait-il tromper ? Même lui ne croyait pas à ses propres mensonges ! Un péché de plus, qui allait noircir encore un peu son âme... Des lèvres, il effleura sa tempe, sa pommette, la ligne de sa mâchoire. Des mèches en désordre s'accrochèrent à sa bouche et à sa barbe naissante.

Un jour ou l'autre, leurs routes se sépareraient. Il ne pouvait en être autrement. Pourtant, maudit soit-il, Zane ne pouvait chasser la fièvre de désir qui le consumait...

Ce n'était pas une simple « irritation ». C'était une maladie. Un poison qui courait dans ses veines. Elle occupait toutes ses pensées, hantait ses nuits, émerveillait ses jours, lui faisait perdre la raison.

Elle tourna son visage vers lui.

Il ne lui en fallut pas plus pour prendre ses lèvres, plus tentantes que le fruit défendu. En un éclair, tous ses doutes, toutes ses hésitations, tous ses scrupules furent balayés. C'était exactement comme il l'avait imaginé dans ses rêveries les plus brûlantes. Une coulée de miel, un parfum de paradis, un baume sur son âme en perdition. Et cette façon qu'elle avait de l'attirer à elle ! Ce ravissement avec lequel elle murmurait son nom !

Éperdu de bonheur, il la fit rouler sur le dos. Non, il ne rêvait pas... Il pouvait humer autour de lui l'air imprégné des senteurs âcres de la fumée et de la roche humide, de l'odeur lourde de la

terre, du parfum de rose blanche d'Amalia. Les baisers de celle-ci étaient bien réels. Et que dire de son corps qui se plaquait contre le sien, de ses jambes qui s'ouvraient pour lui ! Comme si elle avait attendu toute la nuit, éveillée, qu'il cède à son désir...

Il n'ignorait pas les trésors que dissimulait sa robe. Il connaissait l'éclat satiné de ses épaules, le doux renflement à la naissance de sa gorge, le tendre vallon de son cou, là où la peau était si fine et blanche. Il savait comme sa taille était fine entre ses mains, ses seins ronds et fermes sous sa paume... Combien de fois, au cours de ses nuits au sommeil enfiévré, avait-il parcouru son corps de ses baisers, de ses caresses les plus audacieuses ?

Elle ne portait pas de corset. Rien de plus facile, dès lors, que d'ouvrir son corsage, de dénouer sa large ceinture et de refermer ses lèvres par-dessus le linon de sa chemise pour pincer délicatement la pointe de ses seins, les lécher, les mordiller, jusqu'à ce que l'étoffe se plaque, transparente et impudique, sur ses tétons durcis de plaisir...

Avec un halètement d'impatience, elle referma ses mains sur sa tête pour le retenir contre elle. Elle était l'image même de l'abandon, si féminine, si délicate dans l'écrin de ses dentelles et de ses jupons, que cela en était presque insoutenable. Réprimant un grondement de frustration, Zane contempla ses seins ronds et blancs, ses jupes remontées jusqu'à ses hanches, ses genoux qu'elle relevait pour mieux s'offrir à lui.

Il n'était plus lui-même. Pour la première fois depuis qu'il avait atteint l'âge d'homme, il eut peur. Pour elle, pour ce qu'il s'apprêtait à lui faire... et pour le prix qu'il lui faudrait payer.

N'y pense pas, Zane. N'y pense surtout pas !

De ses jambes, de ses bras, elle l'attira à lui. Ses yeux étaient mi-clos, ses lèvres entrouvertes en une voluptueuse invitation. Il semblait à Zane que rien, désormais, ne pourrait éteindre le brasier qui grondait en lui. Rien, sauf...

— Chut... murmura-t-il. Ne dis rien.

Il ne voulait pas qu'elle s'éveille, ni qu'elle prononce les mots qui l'auraient rappelé à la réalité.

— Laisse-toi faire, ajouta-t-il.

Joignant le geste à la parole, il glissa sa main entre ses cuisses, là où battait le point le plus secret de sa féminité, et se fraya doucement, très doucement, un passage entre les plis tendres de sa chair.

Elle s'immobilisa avec un hoquet de surprise.

Alors, avec toute la lenteur dont il était capable, il s'insinua plus loin en elle, avant de revenir. Elle était brûlante, humide de désir, prête à le recevoir. Fou de bonheur, il continua de la caresser jusqu'à ce qu'elle referme les yeux avec un soupir de bien-être. Puis un gémissement d'impatience monta de ses lèvres – celui qu'il attendait, et qu'il reconnaissait pour l'avoir cent fois entendu en imagination.

Alors, comme dans ses rêves les plus hardis, il défit son pantalon et plongea en elle.

Elle se figea, gémit, puis sa poitrine se souleva au rythme de sa respiration saccadée, presque affolée. Zane réprima un cri de pur plaisir. Le fourreau de soie vivante qui l'enserrait était si chaud, si doux que cela en était un supplice.

Pourtant, il devait se maîtriser. Amalia ne savait rien de ce qui l'attendait. Elle était si tendre, si fragile ! Une part de lui ne pouvait oublier cela, quelle que soit son envie d'elle. Il devait attendre, lui donner du plaisir avant d'en prendre sa part. Oublier, le temps qu'il faudrait, ses reins en feu et contrôler fermement la volupté qui ne demandait qu'à déferler en lui...

Il parcourut sa gorge de baisers rapides, brûlants, jusqu'à son oreille. Retenant son souffle, il caressa de ses lèvres sa joue, puis sa bouche. Elle murmura une supplique qu'il n'entendit pas.

Elle souleva ses hanches. Ce ne fut pas grand-chose, à peine un léger mouvement, mais si provocant, si délicieusement féminin que Zane en perdit la raison. Les derniers verrous de sa volonté cédèrent, libérant le flot de sa passion.

Il plongea en elle d'une brusque poussée de reins. En même temps, il planta ses dents dans son cou, ivre de la posséder tout entière. La soie de sa peau sous ses lèvres, l'étau humide de sa chair autour de son membre rigide, le gémissement de félicité qui s'échappait de sa poitrine... Sa victoire était complète, sa joie presque brutale, sans nuage. Même les ombres autour d'eux semblaient avoir reculé. Il ne regrettait rien et était prêt à payer

le prix qu'il faudrait pour ces quelques instants de pur bonheur. Au moins une fois dans sa vie, il aurait entrevu le paradis...

Ils ne faisaient plus qu'un, à présent. Ivres de volupté, ils entamèrent une danse sensuelle, au rythme de ses va-et-vient, de plus en plus profonds, de plus en plus urgents. Elle l'attira à elle pour quémander un baiser, qu'il lui accorda avec ferveur, sans cesser de bouger entre ses cuisses.

— Lia ! dit-il, incapable de se refréner.

Elle murmura quelques mots qu'il ne comprit pas, dans la langue rapide et musicale des montagnes. Il sembla à Zane qu'il s'agissait d'une supplique.

— *Dragoste tu. Doamne iarta-ma...*

Nouant ses jambes autour des hanches de Zane, elle l'attira plus loin en elle. Il ne se fit pas prier. Seul un fou, ou un sage, aurait renoncé à une telle tentation, et Zane n'était ni l'un ni l'autre. Il n'était qu'un homme, fou de passion, ivre de volupté, sur le point de se laisser emporter par le maelström de jouissance qui se formait au creux de son ventre.

Il jouit après une ultime poussée de reins puissante, presque sauvage. Un instant, il craignit de lui avoir fait mal, mais elle laissa échapper un petit cri de femme comblée et se cambra davantage encore pour mieux l'accueillir. Le plaisir déferla en lui – éclair blanc, brûlure de la chair, insoutenable bonheur – à l'instant même où Lia, avec un gémissement de félicité, sombrait dans le néant de l'extase.

Lorsqu'il recouvra ses esprits, le monde avait repris son aspect habituel. Du moins en apparence. Les ombres projetées par le feu dansaient toujours sur les murs et au plafond, Amalia était toujours étendue sous lui, merveilleusement chaude et tendre. Et pourtant...

Il se retira avec toute la douceur dont il était capable et rabattit ses jupes sur ses jambes, avant de rouler sur le côté en l'entraînant avec lui.

— Lia, mon cœur... chuchota-t-il, épuisé et ravi.

Plus bouleversé qu'il ne l'aurait cru, il déposa un baiser sur l'or de ses cheveux. Quelque chose en lui avait changé ; il n'était plus le même homme. Tel un fantôme s'échappant du purgatoire, il lui semblait voir le monde pour la première fois.

Les couleurs étaient plus vives, les sensations plus intenses. Et curieusement, tout cela était juste et bon. Oui, tout. Même cette sauvage étreinte à même le sol d'une grotte humide...

— Je vais t'épouser, s'entendit-il murmurer.

Elle frotta son visage contre son épaule et répondit d'une voix ensommeillée, si douce que les crépitements du feu la couvraient presque :

— Ne dis pas de bêtises.

Puis sa respiration se fit plus profonde et régulière. Elle s'était endormie. Enfin libéré des tourments des jours passés, Zane la suivit dans le royaume de Morphée.

Elle rêvait. Elle en était certaine parce qu'il faisait chaud. Un soleil d'août dardait ses rayons paresseux sur les vertes collines de Darkfrith tapissées de fleurs sauvages. Elle discutait avec sa mère et sa sœur Joan, toutes les trois assises dans l'herbe sur un plaid, non loin de la cascade. Là-bas, les hommes enseignaient aux jeunes l'art de la pêche à la ligne. Les gamins étaient alignés sur la berge, chacun tenant sa canne bien haute. Les plus âgés, les fils d'Audrey, étaient déjà initiés. Leurs lignes plongeaient bien droit dans l'eau bleue de la mare, dessinant des cercles concentriques qui venaient mourir sur la berge. Les autres s'agitaient, tout excités par cette première expérience.

Lia vit son père montrer le geste de lancer l'hameçon et les petits l'imiter maladroitement. S'ensuivit un indescriptible chaos ; des cannes se heurtèrent, des fils s'emmêlèrent, des disputes éclatèrent. L'un des enfants avait fait preuve d'un tel zèle que sa canne lui échappa des mains, tournoya quelques secondes dans les airs avant de retomber dans l'eau à grands bruits d'éclabousses.

Puis elle aperçut Zane, au beau milieu du désordre. Il secoua la tête en riant, entra dans l'eau jusqu'à mi-cuisses et alla chercher la canne.

En baissant les yeux, Lia vit quelle tenait entre ses mains une guirlande de pâquerettes. Celle qu'elle avait tressée pour leur fille.

Elle ouvrit les yeux. L'aube se levait dans un froid mordant. Pourtant, Lia flottait dans un état de bien-être absolu. Serrée entre deux bras solides, elle percevait les battements de cœur de

son amant, sa respiration lente et régulière. Son visage était glacé. Elle suivit d'un regard encore embrumé de sommeil les reliefs du plafond rocheux, puis remarqua l'ombre qui barrait le torse de Zane.

Une fillette se tenait devant eux, tournant le dos à la lumière. Brune, mince comme une nymphe des bois, les yeux d'une clarté presque surnaturelle. Nue. Elle regardait Lia, et tenait le couteau de celle-ci dans sa paume ouverte.

Lia bondit aussitôt sur ses pieds. La gamine recula d'un pas... et disparut en fumée. Avec un claquement sonore, le couteau retomba sur le sol.

Au moment où Zane tendait la main vers elle, Lia Mua. Elle s'élança à la poursuite de la petite, qui s'était envolée dans un ciel bleu sans nuages.

Il lui suffisait de vouloir se déplacer pour que le miracle s'accomplisse. Pourtant, elle n'avait pas de corps, ni même d'yeux. Ce qui ne l'empêchait pas de voir le moutonnement vert et blanc de la forêt en dessous d'elle et, petit point dans le ciel immense, une fine spirale vaporeuse qui s'étirait et s'élevait toujours plus haut, improbable volute de fumée remontant le vent.

La fille-*drakon*. Lia redoubla de vitesse et gagna de l'altitude. Déjà, la distance qui les séparait commençait à se réduire. Les pics acérés qui fermaient l'horizon se rapprochaient peu à peu tandis que les lignes des arbres, loin au-dessous, se faisaient plus floues. Devant elle, des taches de lumière métallique, aveuglantes, se mirent à briller. Des lacs de montagne, étincelants comme des pièces d'argent. Les cours d'eau qui les reliaient. Les clairières de neige fraîche où se réverbéraient les rayons du soleil. Ce paysage était strié de longues ombres pourpres et bleutées.

L'enfant-nuage contourna un lourd éperon rocheux. Sa silhouette se confondit fugitivement avec la vaste nuée aux transparences de perle qui s'effilochait autour de son sommet. Tout d'un coup, Lia la perdit de vue. Il n'y avait plus la moindre fumerolle parmi les brouillards. Seul un frémissement dans l'air, si ténu qu'il était tout juste perceptible, trahissait la présence de la petite, quelque part dans les environs. Au moment où Lia ralentissait, elle fut écartée de sa trajectoire par une violente bourrasque. Elle tenta de se rassembler... mais soudain, la fillette réapparut.

Sous sa forme de dragon.

Mince et ondulante comme une vouivre, elle jaillit des

brumes et piqua vers Lia. Ses ailes étaient plaquées contre son corps, ses écailles luisaient d'un noir d'encre. Ni dans sa famille ni dans le Clan, Lia n'avait vu de dragon dépourvu de couleurs. En fait, cette créature ressemblait plus à une figure échappée d'un cauchemar ! Toute menue mais d'une perfection glaçante, elle était plus sombre que la nuit, à l'exception de ses yeux, des extrémités de ses ailes et de sa crête, qui brillaient d'un éclat vif-argent.

Elle retroussa ses babines, dévoilant une rangée de crocs acérés... et fondit sur Lia, qu'elle traversa à une telle vitesse qu'elle l'aurait probablement tuée si celle-ci n'avait été nuage de vapeur.

Ce ne fut pas douloureux. C'était plutôt étrange, et assez désagréable. Lia roula sur elle-même dans le ciel bleu, littéralement éparpillée aux quatre vents. Des éclairs bleus et argent passèrent devant elle, puis elle vit un lac aux reflets scintillants. Au prix d'une énergie considérable, elle parvint à se rassembler. Lorsqu'elle retrouva ses esprits, l'enfant-dragon planait à bonne distance, s'élevant et descendant au gré des vents, sans chercher à s'éloigner. Son ombre, qui se projetait sur le flanc de la montagne, dessinait un entrelacs aux ondulations paresseuses. Sa gueule était tournée vers Lia, menaçante.

Elle l'attendait.

Mue ! s'exhorta-t-elle, désespérée. Vite ! Au moins une fois dans ta vie, il faut que tu y arrives !

Elle eut beau faire appel à toute sa volonté, toute son énergie, rien n'y fit.

Au Clan, certains considéraient que l'état de vapeur, en soi, représentait déjà un Don. La brume était fluide et agile, elle constituait un entre-deux béni séparant l'apparence humaine de la nature profonde de dragon. Seulement, songea Lia, elle était également fragile et immatérielle. Il était difficile de s'attarder longtemps sous cette forme, même dans les conditions atmosphériques les plus clémentes. À Darkfrith, les *drakons* pouvaient à loisir Muer en vapeur et flotter tout à leur aise au-dessus des vertes collines, dans la douce brise des terres intérieures.

Ici, c'était une autre affaire. Dans ce ciel vaste comme un

océan, fouetté par les puissantes bourrasques qui sifflaient entre les sommets arides au risque de la disperser, Lia n'avait aucune chance de rattraper l'enfant, malgré le violent désir qu'elle en éprouvait. Qu'existait-il de plus rapide, de plus insaisissable qu'un dragon en plein vol ?

Elle songea à Zane qui l'attendait, loin en dessous. Puis elle se souvint de l'hôtel à Jászberény, et une image s'imposa à son esprit : l'encadrement de brique noirci par les flammes, seul vestige de sa chambre après l'incendie qui avait ravagé l'étage supérieur de la bâtisse.

Elle se rassembla sur elle-même pour mieux résister aux vents contraires et flotta vers la fillette *drakon*, qui la regarda s'approcher sans cesser d'onduler, sinueuse, dans l'espace. Lorsque Lia fut assez près pour entendre son souffle et distinguer les longs cils noirs qui ourlaient ses iris étincelants, ainsi que les plumes d'argent qui se hérissaient le long de son échine, l'enfant Mua. Petit nuage gris, elle se laissa tomber jusqu'à une saillie de la falaise au-dessous d'elles. Lia suivit le même chemin et elles reprirent leur apparence humaine à quelques pas seulement l'une de l'autre, face à face, pieds nus dans la neige.

Les cheveux de la fillette n'étaient pas tout à fait noirs, et ses yeux moins brillants que l'argent. Et surtout, elle n'était pas aussi âgée que Lia l'avait cru dans la galerie. Elle devait avoir une douzaine d'années tout au plus.

Une rafale souleva sa chevelure lustrée, d'un brun très sombre, avant de faire danser les mèches dorées de Lia, qui frôlèrent presque la petite inconnue. Toutes les deux conservèrent une immobilité de statue. L'enfant, dont la fine silhouette se détachait, sur le ciel lumineux, ne manifestait pas la moindre frayeur.

— *Cine...* commença Lia.

— Qui êtes-vous ? l'interrompit l'autre dans un français à la prononciation irréprochable.

Lia n'hésita qu'un instant.

— *Drakon*. Comme toi.

— Où est votre dragon ? demanda la petite en désignant les airs. Vous ne l'avez pas pris, même quand je vous ai défiée.

— C'est toi qui as allumé l'incendie à l'hôtel. Voilà des jours que tu nous suis. Pourquoi essaies-tu de nous tuer ?

— Vous tuer ?

Une expression de surprise se peignit sur son visage.

— Si j'avais voulu vous abattre, ce serait fait depuis longtemps. Vous dormez d'un sommeil très profond. Bien plus que l'homme.

— Vraiment ?

Lia fit un pas vers elle, volontairement menaçante ; elle était furieuse. Aussitôt, la petite recula, l'air inquiet.

— Je ne voulais pas votre mort, à l'hôtel, mais il fallait que je sache si vous étiez réellement l'une d'entre nous. Il y a des semaines que je perçois votre présence. Vous êtes nouvelle. Et différente. Vous nous ressemblez et vous avez la même odeur que nous, mais quand j'ai vu que vous ne preniez pas votre dragon pour échapper aux flammes, j'ai cru que je m'étais trompée. Et pourtant, vous êtes ici.

Elle esquaissa une moue intriguée.

— C'est vraiment bizarre.

Lia la prit par le bras d'un geste vif.

— Tu as brûlé l'hôtel et tu as mis des vies en danger, juste pour savoir ?

— Ce ne sont que des Autres, répliqua l'enfant sans la moindre émotion. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

Une rafale balaya soudain la corniche, au risque de les faire basculer dans le vide. Lia libéra le bras de la gamine et recula d'un pas, faisant rouler une boule de neige qui dévala la pente abrupte de la falaise en laissant derrière elle un sillage d'ombre bleue.

— Quel âge as-tu ?

— Onze ans. Et vous ?

— Où sont les tiens ?

D'un geste gracieux, la petite désigna un espace qui englobait à la fois la neige, le ciel et le gouffre vertigineux qui s'ouvrait sous leurs pieds. Son expression demeura indéchiffrable.

Avec un soupir, Lia croisa ses bras devant sa poitrine. Malgré l'apparente insensibilité que manifestait la petite, il régnait ici un froid polaire. Lia savait qu'elle ne pourrait supporter

longtemps de telles conditions sans tomber malade. Déjà, elle ne sentait plus ses pieds ni son dos.

— Je suis à la recherche d'un diamant appelé *Draumr*. Sais-tu où il se trouve ?

À ces mots, le masque d'impassibilité de la gamine se fendilla.

— *Draumr* ? répéta-t-elle d'un ton surpris.

— Le connais-tu ?

— Bien sûr. Il est sous la terre.

— Où ? demanda Lia, le cœur battant.

— Dans les mines de cuivre. Très loin.

Lia réfléchit rapidement. Indécise, elle scruta le regard de la petite. Quel était le risque que celle-ci ait menti... en admettant qu'elle ait un intérêt quelconque à la mener vers une fausse piste ? Sa réponse correspondait parfaitement aux impressions de Lia. Par exemple, elle expliquait les récentes modifications dans le chant du diamant, à mesure que se réduisait la distance qui la séparait de *Draumr*. La chanson, depuis quelque temps, avait paru sombrer vers l'horizon, à la manière du soleil qui semble plonger, le soir venu, vers les entrailles de la terre.

— Peux-tu m'y emmener ?

La fillette secoua la tête.

— Écoute-moi... comment t'appelles-tu, au fait ?

— Mari.

— Écoute-moi, Mari. Il est capital que je trouve cette pierre. Je te paierai, si c'est ce que tu veux. Ton prix sera le mien.

— Vous êtes anglaise, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Je vous ai entendue parler en anglais. Je connais quelques mots de cette langue. Êtes-vous une princesse ? Y en a-t-il d'autres comme vous ?

— Mari, dit Lia, qui n'avait que faire de ces bavardages et était pressée d'en venir au fait. Peux-tu m'emmener aux mines où se trouve *Draumr* ?

— Même si j'acceptais, vous n'y trouveriez jamais le diamant.

— Pourquoi donc ?

— Parce que personne n'y arrive jamais, répondit la petite tranquillement. Et que si vous le cherchez trop, il vous rendra

sourde.

Lia réprima un mouvement de stupeur.

— Toi aussi, tu l'entends ?

— Bien sûr, comme tout le monde. Comme les montagnes, comme la lune et les rapaces. Même mon époux peut l'entendre ! Seulement, il est inaccessible.

— Ton *époux* ? répéta Lia, interdite. Ne me dis pas que tu es...

— Si vous partez à sa recherche, l'Anglaise, vous ne reviendrez pas.

— Mari, je ne peux pas croire que tu sois déjà mariée !

La fillette lui jeta un regard plein d'incompréhension.

— Je dois m'en aller, dit-elle.

— Attends !

Avant qu'elle ne Mue, Lia la saisit de nouveau par le bras.

— L'homme qui m'accompagne... celui que tu n'essaies *pas* de tuer... il faut que je lui trouve un abri. Peux-tu me dire où se trouve le village le plus proche ?

Mari secoua la tête négativement. Le vent s'engouffra dans ses cheveux qui s'élevèrent, tel un écheveau de soie brune, contre le ciel d'un bleu profond.

— Il n'y en a plus, à cette altitude. Le seul refuge se trouve là...

De son doigt tendu, elle désigna un point vers l'horizon. D'abord, Lia ne vit que d'innombrables successions de pics violets aux pentes miroitantes, auxquels s'accrochaient des lambeaux de nuages roses. Puis le vent tomba. En plissant ses paupières brûlées par le froid, elle finit par distinguer un éclat au sommet d'un vertigineux à-pic drapé de neige. Une tourelle. Des murailles. Un château.

Elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

— Mais, poursuivit Mari, vous ne devriez pas l'y emmener.

Protégeant ses yeux de sa main placée en visière, Lia fit quelques pas le long de la corniche en fouillant le paysage du regard. La fillette avait raison. Il n'y avait aucun village, pas la moindre trace de présence humaine, à l'exception d'une route qui serpentait en direction du château.

— Je n'ai pas d'autre choix.

— Comme vous voudrez, répondit l'enfant-dragon.

Puis, sans un mot, elle Mua en un nuage de vapeur qui dériva au loin.

Zane l'attendait en faisant les cent pas sur le tapis de neige fraîchement tombée devant l'entrée de la galerie. De l'altitude où elle se trouvait, elle pouvait voir les traces de ses allées et venues entre le tunnel et le bosquet d'épicéas. La fumée du feu qu'elle avait allumé la veille s'élevait de l'orifice ménagé au flanc de la paroi rocheuse.

Il avait les yeux levés vers le ciel, manifestement dans l'espoir de l'apercevoir. Lorsqu'elle descendit vers lui, elle le vit se redresser, glisser les mains dans ses poches en une attitude détendue et se composer une expression désinvolte. Lia retrouva son apparence humaine et se tint face à lui dans la neige, nue comme Ève.

— Entre vite, lui dit-il en la prenant par la main pour l'attirer dans la galerie. Tu vas prendre froid.

Apparemment, sa nudité le laissait indifférent, se dit-elle, un peu vexée. Puis elle vit sa robe et son manteau pliés avec un soin méticuleux sur la peau de mouton, ses bas et ses bottines bien rangés à côté. Sa chemise recouvrait le tout, tel un voile de soie.

— Habille-toi, ordonna Zane. Vite.

— Je...

— Non.

Il lui lança un bref regard brûlant de désir, avant de détourner les yeux.

— Commence par mettre tes vêtements, nous discuterons ensuite. S'il te plaît.

Renonçant à protester, elle obtempéra.

À présent qu'elle savait où chercher, Lia n'eut aucun mal à trouver la route. Il s'agissait d'ailleurs de celle qu'ils avaient suivie avec l'attelage. Aucune voie secondaire n'en partait, mais elle était régulièrement traversée par des traces de pattes de bêtes sauvages – ours, sangliers ou loups – depuis longtemps recouvertes par la neige fraîche.

Le chemin était sillonné d'ornières boueuses que personne, manifestement, ne se souciait de combler. Sous leurs pas, suintait une vase mêlée de neige qui rendait la progression d'autant plus pénible qu'ils n'avaient rien mangé depuis un jour

et demi. Lia en souffrait, et Zane, même s'il ne disait rien, devait lui aussi ressentir les effets de la faim.

Les heures passèrent, épuisantes et monotones. Le soleil était bas, aveuglant, et la lumière de la montagne si pure que Lia devait parfois fermer les paupières pour soulager ses yeux éblouis. Un affleurement de roche ou une branche tombée au sol l'obligeaient vite à regarder de nouveau, sous peine de trébucher. Zane, remarqua-t-elle, ne perdait jamais l'équilibre, qu'il marche dans la boue ou qu'il franchisse une flaque. En plein soleil comme sous le couvert des grands arbres, il calait son pas sur le sien, ralentissant l'allure quand elle se fatiguait, la soutenant lorsqu'elle butait sur un obstacle. Il enjambait les ruisseaux de neige fondue avec une grâce toute féline, sans jamais manquer de s'arrêter pour lui tendre une main secourable tout en l'observant de ses yeux dorés.

Elle ne refusait que rarement son aide. La chaleur de ses doigts était tout ce qu'elle avait pour se réchauffer.

Ils cheminaient en silence, à l'exception d'une remarque ou d'un signal occasionnel. Dans la mine, avant leur départ, elle lui avait dit tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Elle lui avait décrit le spectacle découvert à son réveil, la fillette nue tenant son couteau, et comment, sans prendre le temps de réfléchir, elle s'était lancée à sa poursuite, pour s'apercevoir qu'elle avait Mué et volait dans les airs.

Lia se souvenait encore du sourire éclatant qu'il lui avait décoché à ce moment de son récit, et du mal qu'elle avait eu à lui dissimuler le trouble que sa fierté manifeste éveillait en elle. Bouleversée, elle avait feint de rajuster ses jupons pour se pencher et cacher ses joues roses de bonheur...

Ensuite, elle lui avait résumé sa discussion sur la corniche battue par les vents, du moins en ce qui concernait l'incendie de Jászberény et le château sur sa cime enneigée où ils pourraient trouver refuge.

À ce moment-là, le sourire de Zane s'était évanoui. Le regard perdu dans les ombres au fond du souterrain, il s'était frotté la joue d'un air pensif avant de pousser un soupir résigné.

— Bon sang ! Nous allons devoir y aller tous les deux. Je ne vois pas de moyen de faire autrement...

Ils avaient éteint les braises sous leurs talons et quitté le tunnel sans un regard en arrière, Zane portant sur le dos la couverture et la peau de mouton roulées – qu'il avait liées avec une bande de tissu arrachée à l'ourlet de sa robe. Il avait glissé la moitié de son argent dans une poche de son manteau et confié l'autre à Lia, au cas où...

Le seul sujet qu'ils n'avaient pas évoqué concernait ce qui s'était passé cette nuit-là, dans le secret de la grotte.

Sans la douleur lancinante qui lui tenaillait le ventre, et que même la Mue n'avait pas atténuée, Lia aurait pu croire qu'il ne s'agissait que de l'une de ses rêveries, plus audacieuse que les autres.

Après avoir franchi le dixième ruisseau qui barrait la route, elle se baissa pour ramasser une branche de pin. Sans cesser de marcher, elle la secoua pour en ôter la neige et scruta avec intensité les bourgeons d'aiguilles qui jaillissaient de son extrémité.

Puis elle souffla du feu. Le bois s'enflamma aussitôt. Fidèle à son habitude, Zane ne ralentit pas le pas pour la regarder.

— Nous pourrions gagner une fortune avec ça, commenta-t-il sans même se retourner. Vous imaginez les gros titres ? *La Fille du Feu ! Elle crache de véritables flammes !* Et j'en passe... Les gens sont prêts à payer cher pour voir un singe qui parle ou un cheval qui sait compter. Vous nous rapporteriez au moins un shilling par client, avec votre petit talent. Avouez que c'est tentant !

Lia ôta ses gants et passa ses mains l'une après l'autre devant la flamme, jusqu'à ce que ses doigts engourdis par le froid retrouvent leur sensibilité. L'odeur de la résine qui se consumait embaumait l'air alentour.

— *Elle grille les châtaignes et chauffe les bassinoires ! poursuit Zane, enthousiaste. Plus besoin d'allumettes !*

— Tenez, dit-elle en lui tendant la branche enflammée.

Zane la prit, mais elle s'éteignit aussitôt. Lia en ramassa une autre parmi les edelweiss duveteux qui jonchaient le bord de la route, l'alluma et la lui donna. Au lieu de la garder près de lui, Zane l'éleva au-dessus de sa tête et la brandit comme une torche.

— Ce n'est pas ainsi que vous vous réchaufferez.

— Non, admit-il, toujours sans un regard pour elle. Pour cela, j'ai une meilleure méthode.

— Ah oui ? Moi aussi.

Elle le vit se rembrunir.

— Amalia, je...

— C'est bon, l'interrompit-elle d'un ton qu'elle espérait léger. Vous ne voulez plus m'épouser. Vous avez peur, je suppose, que je mette le feu à votre belle maison. Sans compter que vous seriez la risée de toute la confrérie des rustres et autres tire-laine de la ville.

— C'est surtout mon cœur, que je voudrais préserver d'une carbonisation prématurée.

Puis, lui jetant un regard vexé :

— Suis-je vraiment un rustre ? ajouta-t-il.

— Cessez de dire des bêtises ! Un cœur ne peut pas brûler.

— Vous avez le droit de le croire.

Ils venaient d'atteindre un point où la route était une fois de plus traversée par un véritable petit torrent. Zane lança la branche dans les flots. Les flammes s'éteignirent en sifflant, puis le rameau tournoya sur lui-même, emporté par la vitesse du courant. Ils le regardèrent s'immobiliser quelques instants dans une poche d'eau dormante près de la rive, puis s'en dégager et s'éloigner à vive allure.

— Ma vie n'est pas exactement un long fleuve tranquille, ma colombe. Elle est pleine de dangers et de surprises, et il suffirait d'un rien pour tout anéantir. Un rien qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau...

— Cela vous fait donc si peur ?

Il ferma les yeux quelques instants.

— Oui. Je ne connais rien d'autre que cette existence-là.

— Pas tout à fait.

Elle attendit qu'il se tourne vers elle.

— Vous me connaissez, moi.

L'expression de Zane se durcit. Une lueur intense brillait au fond de ses yeux, reflet de pensées que Lia ne parvenait pas à déchiffrer. Sans un mot, elle lui rendit son regard. En fermant son poing dans sa poche, elle sentit le rouleau de pièces qu'il lui avait confié. Soudain, un, sourire malicieux éclaira le visage de

son compagnon.

— Le moment n'est-il pas venu où vous êtes censée fondre en larmes et me supplier de changer, de renoncer à ma mauvaise vie pour devenir un homme honnête ?

— *Qui* lit trop de romans à deux sous ? répliqua Lia avant d'ajouter : Je crois que vous êtes déjà un homme honnête.

Il secoua la tête d'un air exagérément navré.

— Alors vous ne me connaissez pas.

Elle ne répondit pas. Immobile sur la rive boueuse, elle regarda son haleine se condenser en petits nuages de vapeur devant ses lèvres. Les gouttes de neige fondue tombant des arbres autour d'eux rythmaient de leur percussion légère le murmure de l'eau vive dont *Draumr*, depuis les profondeurs de la terre, reprenait l'écho avec des accents nostalgiques, si graves qu'il en était à peine audible.

Zane se baissa pour ramasser un caillou qu'il fit ricocher sur les flots avec force.

— Vous imaginez le tableau ? demanda-t-il d'un ton moqueur. Nous nous retirerons à Darkfrith grâce à l'argent de papa, j'échangerai mes bottes contre une paire de pantoufles et je deviendrai un brave gentilhomme campagnard chaque jour un peu plus gras et plus assommant. Ma seule activité consistera à fuir votre effrayante famille, laquelle, croyez-moi sur parole, n'a aucune envie de me voir jouer les gendres et beaux-frères et vous a sans doute déjà trouvé un fiancé jaloux et ombrageux, devant lequel je devrai également détalé. À ce train-là, je ne vous donne pas un an pour me haïr.

— Non.

— Alors c'est moi qui me haïrai. Amalia, aussi méprisable que soit ma vie, je n'en connais pas d'autre. Je ne suis pas fait pour une existence au coin du feu, ni pour les joies de la campagne. Je suis un rat des villes : loin du caniveau, je dépéris. Pour autant, je ne peux pas vous demander de partager une telle vie. Je n'ai pas le droit d'attendre cela de vous, et d'ailleurs je ne le voudrais pas. Et je n'ai rien d'autre à vous offrir.

— Très bien. J'accepte.

Il éclata d'un rire léger.

— J'ai peur que vous ne m'ayez pas entendu. Ou alors, vous

prenez un malin plaisir à jouer avec mes nerfs.

— Je vous ai très bien compris, et je ne joue pas. Je ne suis pas la gamine écervelée que vous semblez croire ; je ne veux pas d'or ni de diamants, j'en ai déjà plus qu'il ne m'en faut. Ce que je cherche, c'est une épaule solide sur laquelle m'appuyer. Un cœur fidèle. Une âme honnête. Je veux pouvoir aimer, et être aimée en retour.

— Je n'ai pas d'amour pour vous.

— Vous mentez bien, mais je ne suis pas dupe.

— Ne confondez pas l'amour et le désir, reprit-il comme s'il ne l'avait pas entendue.

Il se tourna et s'approcha d'elle, soudain menaçant. Avec sa cravate nouée et ses cheveux soigneusement tressés, il aurait pu ressembler à n'importe quel gentleman anglais, mais son expression était presque sauvage, et sa carrure si large qu'il semblait occuper tout l'espace. Il était à présent si proche d'elle que Lia ne voyait plus que lui. Il lui sembla qu'un nuage venait de voiler le soleil.

— Je vous veux tout le temps, poursuivit-il d'une voix soudain rauque. Voilà la vérité. Je veux vous caresser, vous posséder, vous faire hurler de plaisir, et par mon âme ! Je sais que vous le voulez aussi. Mais ne soyez pas naïve, ce n'est pas de l'amour.

Lia refusa de se laisser impressionner. Elle était mortifiée par les paroles de Zane et la tête lui tournait sans qu'elle sache si elle devait attribuer cela à la faim, à la fatigue... ou à l'énergie si troublante et si virile qui émanait de son compagnon. Après tout, peu importait.

Tu ne changeras pas le futur, murmura le dragon en elle. Tu ne pourras pas l'obliger à t'aimer.

Très haut dans le ciel retentit le cri perçant d'un aigle. Un autre lui répondit, et leurs échos se réverbérèrent le long des falaises.

Zane se pencha vers elle. Ses lèvres touchèrent les siennes sans la moindre émotion. C'était le baiser d'un courtisan, non celui d'un amant, ne put s'empêcher de songer Lia, le cœur serré.

— Voilà donc l'amour dont vous rêvez ? demanda-t-il en la prenant par les épaules.

Puis il l'embrassa sur la joue avec indifférence.

— Combien de temps cette passion-là vous réchauffera-t-elle, Amalia ? Trois nuits ? Quatre tout au plus ?

Elle leva le visage vers lui en fermant les yeux, rejeta la tête en arrière et le saisit par les revers de son manteau.

C'était le vêtement de voyage qu'il avait acheté à Jászberény. Son étoffe rêche ne laissait rien deviner des trésors de douceur qu'elle devinait dessous – la luxueuse veste de damas, la chemise de fin linon, la peau tiède de son amant... À la seule pensée de ce qui l'attendait sous ce manteau, Lia fut envahie d'un sourd désir. Elle connaissait le goût de ses baisers ; elle avait exploré son corps dans le secret de la nuit. Sa peau était pâle et douce, ses tétons bruns, et une longue cicatrice lui barrait les côtes, du côté du cœur. Ses bras étaient solides, son torse musclé. Son corps était taillé pour le combat, chacune de ses respirations le démontrait avec force. Il sentait le miel et les épices et, lorsqu'il bougeait en elle, il lui ouvrait des portes sur des paradis jusqu'alors insoupçonnés.

Zane était un ange et un démon, pour son plus vif plaisir et pour son plus grand tourment.

Lia posa la main sur le nœud de sa cravate, qu'elle entreprit de défaire.

— Inutile, murmura-t-il.

Il jeta la peau de mouton et la couverture sur le sol avant d'ôter ses gants et son manteau. Puis, tout en défaisant d'une main fiévreuse les boutons de sa braguette, il poussa Lia à l'écart du ruisseau. Elle recula jusqu'à ce que son dos rencontre une surface dure. Le tronc d'un immense pin, comprit-elle confusément.

D'un geste rapide, Zane se débarrassa de son tricorne, puis il ouvrit le manteau de Lia et souleva ses jupes. Sans détacher ses lèvres des siennes, il passa la main le long de ses bas de laine.

— Que voulez-vous exactement, Amalia ? demanda-t-il, sa bouche toujours sur la sienne. Une honnête tranquillité conjugale... ou *cela* ?

Joignant le geste à la parole, il glissa ses doigts entre les replis de sa chair déjà humides et gonflés par l'impatience. Malgré elle, Lia laissa échapper un gémissement de volupté. Il se

plaqua contre elle, son torse sur sa poitrine, son bassin sur le sien, et joua à aller et venir entre ses cuisses, un sourire de triomphe aux lèvres.

— C'est bien ce qu'il me semblait, reprit-il.

Il prit la main de Lia pour la poser sur son membre en érection. Que c'était étrange, et pourtant familier, de le voir ainsi dénudé devant elle, sa culotte de daim ouverte sur sa virilité rigide et palpitante ! Par réflexe, elle referma ses doigts sur la soyeuse colonne de chair pour en explorer les contours, la chaleur, impatiente et curieuse de découvrir cette partie de son corps et de comprendre pourquoi Zane hantait ses songes et pour quelle raison, nuit après nuit, elle s'éveillait, haletante et moite de désir.

Très doucement, elle caressa l'extrémité de son sexe, ronde et brûlante, avant de laisser sa main descendre le long de sa hampe de satin, jusqu'à sa base. Puis elle joua à remonter en l'effleurant du bout des ongles et à frotter sa paume ouverte sur lui, ravie des soubresauts qu'elle provoquait.

Tout d'un coup, il repoussa sa main, la prit par la taille et plongea en elle, si brusquement qu'un paquet de neige tomba en silence des branches au-dessus d'eux.

Ce fut une étreinte brutale, presque violente. Lia tourna la tête pour chercher son souffle dans l'air glacé mais, d'une main autoritaire, il la prit par le menton et l'immobilisa, avant de forcer la barrière de ses lèvres. Sa barbe était si dure qu'elle devait irriter la peau de Lia, mais il n'en avait cure.

— Criez ! ordonna-t-il.

Il enfouit son visage dans son cou et planta ses dents dans sa chair, sans la moindre douceur. Puis, d'une poussée des reins, il entra plus profondément en elle. C'était brûlant, douloureux, et si bon qu'elle faillit gémir de plaisir.

— Suppliez-moi, reprit-il. Je sais que vous en avez envie.

Sa voix glissait sur sa peau comme une caresse.

Elle posa le front sur son épaule. Soudain, il la souleva et la plaqua contre le tronc d'arbre, si fortement que ses pieds ne touchaient plus le sol.

— Lia !

Elle le mordit à l'épaule pour contenir le gémissement qui

montait en elle, mais sa volonté n'était plus de taille à lutter. Rejetant la tête en arrière, elle libéra un hurlement qui s'éleva vers l'azur, plus perçant que celui des aigles, tandis qu'un spasme de jouissance faisait trembler tout son corps.

Refermant les mains sur ses hanches, il bougea plus vite en elle, sans un mot, sans un gémissement. Seul son souffle saccadé troublait le silence, ainsi que le claquement de sa chair contre la sienne, dans le murmure ouaté de la neige qui tombait de l'arbre. Lia ferma les yeux pour mieux savourer le soubresaut de volupté de son amant, le jaillissement en elle de sa semence veloutée, ses ultimes va-et-vient entre ses cuisses ouvertes.

Pendant de longues minutes, il demeura plaqué contre elle, haletant, sans croiser son regard. Il reprit peu à peu son souffle.

— *Cela*, dit-il d'une voix tremblante, est très agréable. Mais ce n'est pas de l'amour.

Lia ne répondit pas ; elle n'en était pas capable. Elle avait mal, se sentait rompue et, en même temps, merveilleusement détendue. Une poupée désarticulée... Sa tête tomba sur l'épaule de son compagnon. Il passa une main dans ses cheveux, tira doucement sur sa tresse qu'elle avait enroulée sur son crâne à la mode médiévale tandis que, de l'autre main, il lui caressait la joue.

Elle inhala profondément. L'odeur de son amant flottait sur elle, mêlée à celles du pin brûlé et de l'eau vive, senteurs plus enivrantes que les vins les plus capiteux.

Du pouce, il lui souleva le menton, déposa un dernier baiser sur ses lèvres et se retira d'elle. Puis il recula d'un pas. La robe de Lia retomba sur ses jambes.

Au même instant, un cliquetis s'éleva au loin. Des chevaux. Ils approchaient. Lia entendait le grincement régulier des roues de bois.

Pendant que Lia contournait le large tronc pour voir la route, Zane rentra sa chemise dans ses culottes. Un attelage à quatre chevaux, qui n'était pas le leur, se dirigeait vers la montagne. Les bêtes, massives, gravissaient la pente d'un pas régulier, le fouet du cocher dansant dans le vent au-dessus d'elles.

Zane laissa échapper un soupir – de soulagement ? – et se pencha pour ramasser son tricorne.

— On dirait, milady, que le Ciel nous vient en aide.

Il se tourna vers elle pour l'aider à rajuster son corsage et ajouta d'un ton sévère :

— Ne faites pas cette tête de gamine prise les doigts dans le pot de confiture ! S'il n'a pas eu le temps de voir ce que nous faisons, il le comprendra vite à votre mine.

Lia le repoussa si vivement qu'il vacilla. Il revint aussitôt à la charge et écarta une mèche de son front avant d'épousseter la neige tombée sur ses manches et son corsage. Elle se mit sur la pointe des pieds et lui enfonça son tricorne sur la tête.

Zane l'ajusta tout en examinant Lia d'un œil attentif.

— Je suppose que ce n'est pas entièrement votre faute, marmonna-t-il. Après tout, je ne vois pas comment je pourrais vous reprocher d'être aussi séduisante.

Elle n'eut pas le temps de trouver une repartie cinglante : l'attelage arrivait à leur hauteur.

Il n'est pas de magie plus puissante que celle née de l'alliance de la terre et du ciel, dans le creuset étincelant où fusionnent les deux mondes.

Le sol possède les racines et les cristaux nécessaires pour produire les sortilèges, tenter les êtres vivants et infléchir leur destinée.

L'azur, lui, vibre de l'écho des astres, de leur course éternelle parmi l'infini des constellations. La magie du ciel est invisible. Elle se glisse dans les pensées les plus secrètes, murmure un mot, un nom à une âme sans méfiance, suggère l'alliance ou la trahison, et révèle le poison versé dans une coupe, dans la lumière d'une lune d'équinoxe.

Mais ce n'est que dans cette région secrète du cœur de l'Europe, cernée par les montagnes, où la terre et le ciel s'unissent et se fécondent, que se révèlent les plus purs des envoûtements. Infiniment grands ou petits, tornades bousculant tout sur leur passage, comètes zébrant le ciel ou scintillements féériques, ils ont la fulgurance du vif-argent et sont invisibles à l'œil humain. C'est là, à l'aube des siècles, que les premiers drakons jaillirent du magma, du diamant et du rubis étincelants pour être donnés au monde et offerts à sa lumière. Voilà pourquoi nous sommes le joyau de la création animale.

Nous saignons avec les montagnes. Nous songeons avec les étoiles.

Nos Dons sont innombrables. Nous parlons aux pierres. Nous Muons en brume. Nous plions le métal de nos mains nues et tranchons des vies d'un coup de serre.

Nous possédons la brillante subtilité du ciel et la vigueur

primitive de la terre.

Le monde des rêves, en revanche, nous est étranger, et le Don de clairvoyance, lorsqu'il est accordé à l'un des nôtres, est un effrayant bienfait. Les rares d'entre nous à avoir reçu ce Don en héritage ont presque tous, avec le temps, basculé dans la folie. Comment ne pas devenir fou quand on connaît son avenir et celui des siens, et que l'on assiste, témoin impuissant, au déroulement d'événements écrits de toute éternité ?

Sous l'influence des puissantes Carpates, dans la proximité retrouvée avec ses semblables, Amalia comprit qu'elle parvenait à la croisée des chemins. Deux futurs allaient se présenter à elle, l'un ténébreux, l'autre lumineux. Quel que soit celui qui serait le sien, c'était toujours le même amant mortel qui l'y pousserait.

Toutefois, il lui semblait que chacun de ses pas la portait un peu plus vers l'obscurité.

Le château paraissait immense. Même de loin, il était imposant et attirait l'œil comme un aimant, avec ses tourelles de quartzite et les rivières de cristaux patinées par les ans qui se déversaient de ses créneaux. Monumental défi aux lois de la pesanteur, il était accroché au flanc de la montagne selon un procédé que Lia ne parvenait pas à comprendre. Peut-être ne s'agissait-il de rien de moins que des griffes de ses ancêtres, dont elle percevait la présence partout autour d'elle...

Étrangement, à part le cocher volubile, un humain, qui les avait recueillis, elle ne voyait âme qui vive aux abords du château. Pas de valets de pied, pas de laitières, pas d'ouvriers. Les fenêtres étaient sombres dans leurs encadrements pris par les glaces. De la fumée, dont les panaches bleus poussés par les vents s'effiloçaient, montait de cheminées invisibles.

Le cocher parlait-il français, hongrois ou roumain ? Lia n'aurait su le déterminer. Il les avait salués d'une phrase qu'elle n'avait pas comprise et leur avait fait signe de monter dans l'attelage, sans descendre de son siège, en ponctuant ses paroles de gestes amples.

Zane s'était placé entre elle et les chevaux, en étudiant l'homme. Lorsque ce dernier avait fait mine de descendre, Zane lui avait fait signe de rester à sa place, puis il avait ouvert la portière. Tout en aidant Lia à monter, il lui avait adressé un regard d'avertissement. *Prudence !*

Elle n'avait nul besoin de cette précaution : ses nerfs tendus à se rompre constituaient un signal d'alarme suffisant.

La voiture était bien plus luxueuse que celle que le Bohémien leur avait volée. Elle était aussi plus ancienne, tendue de velours pourpre et or. Des rideaux de satin ornaient les vitres et, sur les

banquettes parées de lourdes franges brillantes, étaient jetés des coussins de plume et des fourrures. Enfin, dans une cage suspendue au plafond, qui se balançait à chaque cahot de la route, se trouvait un petit oiseau au plumage jaune vif. Accroché de ses griffes menues à sa balançoire, il fixait Lia d'un regard intense.

L'attelage était à peine reparti que Zane avait déjà retourné chaque coussin, sous le regard amusé et intrigué de Lia. Il avait également ouvert les compartiments ménagés derrière les sièges, qui ne contenaient que d'autres fourrures, et fait courir ses doigts le long des parois et des moulures de bois précieux. Une fois certain que rien de plus ne se cachait dans l'habitacle, il s'assit et regarda Lia d'un air soucieux.

— Eh bien ? s'enquit-elle en réprimant un sourire moqueur. Rien de dangereux ?

— Pas encore.

Il se pencha et ouvrit une vitre. Aussitôt, une bouffée d'air glacé s'engouffra à l'intérieur. Puis il se tourna de l'autre côté, ouvrit la petite porte de la cage et y glissa la main. Pas un instant l'oiseau ne bougea.

De ses doigts bruns et fuselés, Zane caressa le dos du petit animal, qu'il détacha délicatement de son perchoir. Il mit ensuite ses mains en coupe devant la vitre et ouvrit ses paumes. L'oiseau prit immédiatement son envol et s'éleva rapidement, minuscule tache dorée dans le ciel bleu profond.

— Voilà la meilleure façon de nous mettre dans les bonnes grâces de notre hôte, commenta Lia d'un ton sec.

— Un malheureux accident, tout à fait indépendant de notre volonté, répliqua Zane en remontant la vitre coulissante. La cage était mal fermée, la fenêtre ouverte... Je n'y suis pour rien s'ils n'ont pas pensé à faire rogner les ailes de cet oiseau.

— C'est un animal domestique. Il ne survivra pas, dehors.

— Possible...

Zane laissa son regard dériver vers le ciel. Ou vers l'oiseau, Lia n'aurait su le dire.

— Pour ma part, j'aime mieux mourir libre que vivre enfermé. Pas vous ?

Lia songea à un autre oiseau, bien des années auparavant,

dans une clairière au fond d'un bois. Elle se souvint de la présence de ses frères et sœurs autour d'elle, de sa peur, de son dégoût, et de la petite vie palpitante qu'elle avait étouffée entre ses mains.

Détournant le visage pour dissimuler son expression, elle ajouta une couverture sur ses jambes.

— Étant donné ce qu'ont été les dernières semaines, je préfère ne pas me poser de telles questions.

— Vous avez tort. Seul un fou refuse de voir la réalité telle qu'elle se présente. Il faut toujours envisager toutes les éventualités, afin d'être prêt au moment voulu.

— Exact. Comme vous et moi pendant ce voyage, par exemple.

— Avec tout le respect que je vous dois, très chère, il me semble que l'un de nous deux, en tout cas, aurait dû l'être. Ce n'est pas moi qui ai des rêves prémonitoires. À propos, et si vous me racontiez un peu tout cela ? Je parle de vos cauchemars.

Elle se mordit la lèvre et hésita.

— Lia, insista-t-il de cette voix grave et douce à la fois qu'elle avait entendue mille fois dans son sommeil. Croyez-vous que je n'ai rien deviné ? Que je ne vous ai pas entendue, la nuit ? Vous vous agitez, vous m'appellez. Parfois, vous pleurez... Je voudrais que vous me dévoiliez maintenant les ennuis qui nous attendent, plutôt que de les découvrir au dernier instant.

Elle leva les yeux vers lui et récita d'un ton monocorde :

— Je vis jusqu'à un âge respectable. Je ne visite jamais la Toscane.

— La Toscane ?

— Oui.

— Et qu'y a-t-il donc, en Toscane ? demanda-t-il d'un ton suave.

— Vous.

Il lui jeta un regard étincelant de curiosité. Derrière lui, les pompons dorés des coussins se balancèrent, accrochant la lumière dans leurs fils de satin brillant.

— Combien ai-je dit que nous pourrions monnayer vos talents ? Un shilling ? Je me suis trompé. Nous pourrions au moins gagner une couronne par prestation.

Dans ses songes, Lia l'avait entendu parler du soleil de l'Italie, du *palazzo* qu'ils achèteraient après la venue au monde de leur premier-né.

Zane se tourna vers la fenêtre.

— Le prince garde-t-il le diamant près de lui ?

— Non.

Elle attendit, mais il ne posa pas d'autre question.

— Ne voulez-vous pas savoir où se trouve *Draumr* ? s'enquit-elle.

Il demeura silencieux un long moment.

— À quoi bon, tant que je vous ai à mes côtés ?

Puis il tapota un pompon doré, sur lequel il fixa son regard comme si celui-ci renfermait des secrets d'une importance capitale.

Personne ne vint les accueillir à la herse du château, ni aux massives portes de fer, et aucun garçon d'écurie n'apparut pour s'occuper des chevaux. Le cocher ne sembla toutefois pas s'en formaliser. Apparemment, il n'avait pas besoin d'aide. Il mena l'attelage le long d'une allée gravillonnée qui courait au pied des hauts murs de la place forte et l'arrêta dans une cour tapissée d'herbe blanchie d'un liseré de givre, au milieu de laquelle une fontaine d'albâtre était prise sous la glace.

Zane descendit de voiture. Après une longue minute, il tendit la main à Lia pour l'aider à sortir à son tour. Plissant les yeux pour les protéger de l'intense réverbération, elle fit quelques pas à ses côtés sur le sol gelé.

Les murs, la fontaine, la neige, tout était d'une aveuglante luminosité. Éblouie, elle passa la main sur ses paupières brûlantes.

Derrière eux, les chevaux se mirent à piaffer. Zane l'attira par la taille en la serrant si près qu'il froissa ses jupes, et l'entraîna à l'écart de l'attelage. Le cocher leur adressa un sourire chaleureux tout en marmonnant des paroles incompréhensibles puis, les ayant salués en portant la main à son front, il fit claquer son fouet. La voiture bondit en avant et s'éloigna le long de l'allée longeant la muraille.

Lia et son compagnon demeurèrent immobiles au pied de l'immense château, dans les hululements du vent. Elle tendit

l'oreille. Il y avait autre chose. Un chant... Tout un concert de voix, où se mêlaient le baryton des lourdes roches de la muraille, l'alto des graviers translucides, et loin, très loin dans les profondeurs de la terre, un ténor au timbre familier : *Draumr* !

— Bienvenue chez vous, princesse dragon, murmura Zane à son oreille.

Avant qu'elle puisse lui répondre, les portes de métal s'ouvrirent en grinçant, pivotant sur leurs gonds avec une lenteur majestueuse... et *quelque chose* fonça sur eux, jaillissant des ombres vers la pleine lumière. Deux molosses au pelage blanc, à la musculature puissante, silencieux comme des spectres, qui bondirent sur Lia d'un même élan.

Elle n'eut pas le temps de reculer, pas même celui de se protéger. L'espace d'un instant, elle entrevit des crocs acérés, des langues pendantes, deux paires d'yeux noirs et luisants. Puis Zane s'interposa entre les bêtes et elle, les mains tendues, lui faisant écran de sa haute stature.

Il saisit les chiens par le collet, tous deux en même temps. Lia n'aurait su dire comment il avait réalisé un tel exploit, mais le fait était là : une seconde plus tard, il tenait les animaux d'une poigne ferme. Les mains toujours solidement fermées sur leur fourrure épaisse, il posa un genou à terre. Les bêtes se tordirent avec vigueur en grognant... et l'une d'elles lécha la joue de Zane.

Lia réprima un petit cri de stupeur. Une main sur ses lèvres, l'autre sur son cœur pour en comprimer les battements affolés, elle recula avant de sursauter en s'apercevant qu'ils n'étaient pas seuls. Un homme se tenait dans l'obscurité, près de la guérite des gardes.

— Mes cerbères, dit-il en français avant de taper dans ses mains. Pardonnez-leur, ce sont des brutes.

Zane ouvrit les mains, et les chiens, libérés, s'élancèrent à travers la cour en direction de leur maître.

Un *drakon*, comprit Lia immédiatement. Sans doute, dans le secret de son esprit, s'était-elle préparée à une telle découverte en entendant raconter la légende de son peuple, car elle ne fut qu'à moitié surprise. Elle perçut sa présence avant même qu'il ne se montre à la lumière du soleil, subtil courant d'énergie qui émanait de lui comme une aura et englobait les portes, les deux

chiens et les ombres qui régnaient alentour. Enfin il franchit le seuil et apparut en plein jour, paré des couleurs les plus vibrantes.

Il portait un long vêtement en lamé or et velours gris tourterelle qui se déployait derrière lui en deux grandes ailes, révélant une chemise à ruchés et des hauts-de-chausses noirs. Sous le soleil, ses cheveux de jais qui retombaient jusqu'à ses épaules prenaient des reflets bleutés. Ses yeux d'une profonde nuance saphir éclairaient un visage aux traits aquilins. Il devait avoir l'âge de Zane, peut-être un peu moins, songea Lia en le regardant s'approcher en souriant, ses mains ornées de lourdes bagues tendues vers eux.

Fallait-il le préciser ? Il rayonnait d'une extraordinaire séduction.

Un groupe d'humains le suivait, disposé en V à la façon des oies sauvages dans un ciel d'automne. Cet homme, ce prince, était indéniablement un Alpha.

— Soyez les bienvenus, mes amis ! s'exclama-t-il d'une voix harmonieuse. Excusez la liberté que j'ai prise de vous faire amener ici. On vous a vus en bas de la montagne, marchant seuls sur la route. J'ai bien sûr imaginé le pire. Peu de gens s'aventurent jusqu'ici, à pied, qui plus est. Me suis-je trompé ? Ai-je pris une initiative malheureuse ?

Après avoir libéré les chiens et s'être redressé en époussetant son manteau, Zane était resté immobile devant Lia. Il plongeait en une profonde révérence pour saluer leur hôte, le dos bien droit, le bras tendu avec grâce et la jambe fléchie comme il se devait. Sa longue tresse glissa sur son épaule.

— Nous sommes vos débiteurs, répondit-il. Vous nous avez épargné bien des tracas, Votre Altesse. Mon épouse et moi-même...

D'un regard, il désigna Lia, qui s'inclina à son tour.

— ... avons eu une petite mésaventure. Rien que de très banal, en vérité, et je vous prie d'excuser notre arrivée à une heure aussi indue.

— Je vous en prie.

Le prince s'avança, toujours suivi de ses gens.

— Est-ce votre cocher qui s'est enfui avec une voiture pleine ?

Zane ne put masquer sa surprise, tandis qu'un sourire désinvolte éclairait le visage du seigneur des lieux.

— Vos chevaux sont dans nos écuries, reprit ce dernier, et le voleur au cachot. Nous sommes peut-être des gens simples, mais il ne faut pas nous prendre pour des naïfs. Personne n'a cru un seul instant que ce bougre était un gentleman anglais effectuant son tour d'Europe.

L'un des chiens s'aventura d'une patte prudente devant son maître, le regard rivé sur Lia. Avec un parfait naturel, Zane prit la main de celle-ci.

Le prince *drakon* s'en aperçut car, pour la première fois, il posa les yeux sur elle.

— Gente dame, dit-il en portant ses doigts à son front, répétant avec plus d'élégance le geste du cocher, quelques instants auparavant. C'est un honneur de vous accueillir.

Ce château était un mirage. Il ne pouvait en être autrement... À peine Lia en eut-elle franchi le seuil qu'elle fut assaillie par un bourdonnement presque assourdissant, où se mêlaient les paroles polies qu'échangeaient Zane et le prince, les halètements des chiens qui ouvraient la marche, le froissement de futaine et de taffetas que faisaient entendre les gens du seigneur, quelques pas derrière eux, et par-dessus tout cela, la vibration des murailles qui s'élevait dans l'air en une lancinante mélodie.

Forteresse à l'extérieur, mais véritable palais à l'intérieur : jamais Lia n'avait rien vu d'aussi fascinant. Rien, ici, n'était rustique ni ancien ; la décoration était aussi moderne et raffinée que celle de la plus élégante demeure de Mayfair. Des paravents chinois se découpaient sur les murs de stuc, des lustres de cristal aux mille reflets d'argent étaient suspendus aux plafonds ornés de fresques. Des tapis d'orient, à profusion, ornaient les sols, des feux réchauffaient toutes les pièces qu'ils franchissaient, des horloges faisaient entendre leur tic-tac. Lia aperçut plusieurs clavecins, des vases chinois, des coupes de marbre débordant de noix et de figues. Certains salons étaient peints en bleu porcelaine, d'autres se paraient de rose tendre ou encore d'ivoire aux nuances délicates. Dans plusieurs couloirs, en revanche, les murs étaient nus, révélant la roche brute qui constituait l'ossature du château. Entre les blocs de quartzite scintillaient de

petites pierres incolores à l'éclat froid, ni taillées ni polies, incrustées dans le mortier.

Des diamants. Par centaines, par milliers...

Émerveillée, elle laissa sa main courir sur leur surface bosselée. Si Zane ne l'avait pas tenue aussi fermement par le coude, elle aurait pu s'envoler...

Elle était au paradis ! Comme elle aurait voulu se perdre en ce lieu, disparaître au monde et demeurer ici jusqu'à la fin des temps, l'âme et le cœur à l'unisson avec l'envoûtante mélodie qui montait de ces murs !

— Eh bien, ma chère ? dit Zane, l'arrachant à sa rêverie.

Elle s'aperçut soudain que celui-ci et leur hôte avaient interrompu leur conversation et l'observaient, sous les regards de la suite qui faisait cercle autour d'eux. Son « époux » scrutait son visage avec intensité.

— Que préférez-vous ? poursuivit-il.

Confuse, Lia ôta sa main du mur. De quoi parlaient-ils donc ? Elle n'avait rien écouté de la conversation.

— Du thé, trancha le prince. Les Anglais adorent le thé, c'est bien connu. Je vous le fais servir tout de suite, puis vous pourrez prendre un peu de repos. Ce soir, vous me raconterez votre aventure.

Lia s'inclina de nouveau. Zane adressa un sourire de remerciement à leur hôte, avant de poser sur elle un regard aussi froid que scrutateur.

Des domestiques, toutes humaines, leur apportèrent le thé dans les appartements que le prince avait mis à leur disposition, et ils s'installèrent en silence devant un bon feu, dans des bergères tendues de soie rayée d'argent. Pendant ce temps, leurs malles furent montées par les valets de pied, humains eux aussi. Il y avait également des diamants dans les murs de ces pièces. Lia demeura immobile sur son siège, le regard sur ses mains sagement *posées* sur ses genoux, pendant que les sublimes accords se déversaient dans son esprit. Une odeur de sucre chaud et de clou de girofle flottait dans l'air, merveilleusement réconfortante.

Elle prit la tasse que lui tendait Zane. Quelque part dans le château, quelqu'un jouait de la harpe. Lia se laissa bercer par ses

accents nostalgiques, auxquels répondaient en écho les innombrables pierres précieuses enchâssées autour d'elle, ainsi que le saphir jaune retrouvé.

De l'autre côté du mur, sur sa gauche, il y avait quelqu'un. Le prince. Il était silencieux comme une ombre, et entouré de quatre humains. Lia n'avait pas besoin de posséder un quelconque Don pour le savoir ; non seulement elle sentait leur odeur, mais c'était un jeu d'enfant que de distinguer leurs battements de cœur par-delà les lambris et le quartzite. Le *drakon* s'imaginait-il vraiment qu'elle ne décèlerait pas sa présence ? S'agissait-il d'une ruse, afin de la jauger ?

Elle se tourna vers Zane, chercha son regard et, d'un mouvement du menton, désigna le mur. Il lui répondit d'un hochement de tête entendu. Elle pouvait lui faire confiance. Après tout, n'était-ce pas lui qui, durant les brèves secondes où on les avait laissés seuls, avait remarqué le judas habilement percé dans l'un des motifs du papier peint, alors qu'ils venaient d'entrer dans ces appartements ?

— De plus en plus intéressant... murmura-t-il en portant sa tasse à ses lèvres.

Lia l'imita. Le thé était excellent, comme les douceurs qu'on leur avait apportées, des crêpes fourrées à la vanille et des petits gâteaux couverts d'amandes effilées. Elle dévora littéralement toutes les pâtisseries. Il lui semblait qu'elle n'avait rien avalé depuis des semaines ! Lorsque le plateau fut vide, on leur en apporta un autre chargé de beignets, de crème aigre et de pommes dorées à la feuille d'or.

Elle vida sa tasse au son des accords de la harpe, du murmure des pierres et des pas étouffés du prince dragon, puis, tournant la tête, regarda le ciel qui se teintait de violet dans la lumière déclinante du soleil.

Zane, quant à lui, avait déjà fait l'inventaire de ses malles, et vérifié que ses armes étaient là, au grand complet.

Rien de tout cela, songea Lia, n'était apparu dans ses rêves. Elle ignorait tout de la suite des événements.

La salle de réception était immense. Ici, les origines fort anciennes du château apparaissaient : la pièce était tout en longueur, percée d'étroites fenêtres en ogive situées très haut

dans le mur, par lesquelles entrait, en rayons obliques, la lumière bleutée du crépuscule. Çà et là, des braseros et de gigantesques candélabres jetaient leurs lueurs mouvantes sur les écus médiévaux ornés d'armoiries aux couleurs éclatantes accrochés à la muraille.

Des dragons fièrement campés dans des attitudes menaçantes ; des croissants de lune ; des étoiles à six branches...

La table, en acajou massif, était en revanche de facture récente. Un service de porcelaine à filet d'or y était disposé. En s'approchant, Lia put admirer la finesse des motifs qui le décoraient, de minuscules paons et des ancolies au tracé parfait. Quatre convives étaient attendus, nota-t-elle, intriguée. Pourtant, à part eux-mêmes et leur hôte, elle ne voyait autour d'elle que des domestiques.

Apparemment amusé de ne pas y avoir songé plus tôt, le prince avait éclaté de rire en se présentant. Il s'appelait Imre, de la famille Zaharen.

Il serra la main de Zane, qui avait profité de l'occasion pour élever Lia au rang de comtesse et se promouvoir lui-même comte, et s'inclina devant elle. Rien, dans son attitude, ne laissait deviner qu'il avait passé la moitié de l'après-midi à les épier.

Avant de quitter sa chambre, Lia s'était réfugiée derrière un paravent de laque pour passer une robe d'un jaune lumineux. Elle voulait attirer tous les regards, afin que Zane, dans sa simple veste grise, puisse plus facilement se fondre dans l'obscurité en cas de besoin.

La cheminée qui occupait le mur du fond était assez vaste pour y rôtir un bœuf. Le prince Imre s'assit dos à la flambée. Le haut dossier de sa chaise, éclairé par les flammes, dessinait derrière sa tête une couronne de feu. Ses deux cerbères blancs se couchèrent à ses pieds en respirant bruyamment, sans doute à cause de la chaleur que dégageait le foyer, le regard fixé sur Lia avec intérêt.

— Nous recevons peu de visiteurs, en particulier à cette époque de l'année, expliqua le prince.

D'un regard, il ordonna au sommelier, qui attendait non loin de la table, de remplir les verres.

— Mais, poursuivit-il, je présume que vous êtes le fameux Anglais effectuant son tour d'Europe. Permettez-moi de vous avouer que vous attisez ma curiosité. Quoi qu'il en soit, vos manières sont plus convaincantes que celles de ce Bohémien. À propos...

Il regarda l'homme verser d'un geste précis et sûr un filet de vin aux pâles reflets ambrés dans le verre de cristal.

— ... qu'allons-nous faire de ce vaurien ? Le pendre haut et court ?

Malgré elle, Lia tressaillit. Le prince Imre lui décocha un regard amusé.

— Rassurez-vous, madame, je plaisantais. Nous ne sommes pas des barbares, même si nous sommes fort éloignés de la civilisation. Cependant, vous devez savoir que dans nos montagnes, au cœur de ce pays sauvage, on ne transige pas avec la loi. Cet homme a volé, il doit être puni. Si nous lui rendons la liberté, il recommencera ses forfaits.

— Certains voleurs sont capables de rédemption, répondit-elle, pendant que le sommelier se tournait vers elle.

— Le croyez-vous ? Votre générosité est à l'image de votre beauté, mais je crains que votre bonté ne vous égare. Il n'y a rien à attendre de cet homme. Cela dit, je m'en remettrai à votre jugement. Après tout, il était à votre service. Prononcez votre sentence, je la ferai appliquer.

Sans un regard pour Zane, elle répondit :

— Libérez-le.

— Seul ? Dans la forêt, en plein hiver ?

— Soyez assez bon pour lui donner une couverture. Et il doit bien rester dans vos écuries une haridelle que vous pourrez lui confier ? Mon époux vous dédommagera.

Elle vit Imre pianoter sur la table de ses doigts effilés d'un air amusé.

— Rien d'autre ?

— Des allumettes, des bougies, un manteau. Et de quoi se nourrir pendant quelques jours.

On plaça devant elle une assiette à soupe, mais elle ne baissa pas les yeux pour voir de quoi il s'agissait. Cela sentait la fraise écrasée. Immobile, elle soutint longuement le regard bleu du

prince, sans cligner des yeux malgré la chaleur du feu qui lui brûlait les paupières.

— Vous êtes un cœur noble, dit-il finalement d'une voix très douce. C'est une chance que vous ne soyez pas mon épouse, comtesse. *Zaharen Yce* serait vite envahi par tous les pouilleux de la région.

— Vous ne croyez pas si bien dire, renchérit Zane. Si vous voyiez notre propriété à la campagne ! Elle a déjà fait installer une école paroissiale et un hospice pour les indigents. Et nous ne sommes pas mariés depuis un an !

Lia prit sa cuiller et baissa les yeux. Le bol contenait de la soupe aux curieuses senteurs fruitées.

— Vous êtes décidément une bonne âme, dit le prince avec un hochement de tête approbateur. Cela sied à une dame de qualité.

Puis, élevant la voix :

— N'est-ce pas, ma chère ?

Lia entendit un froissement d'étoffe derrière elle. En se retournant, elle vit que quelqu'un venait d'entrer dans la salle de réception par la porte située de l'autre côté de l'immense pièce et s'approchait d'eux. Une femme, vêtue comme le prince d'or et d'émeraude. Sa robe à la française, un enchantement de soies et de dentelles, dansait à chacun de ses pas avec une élégance que n'atteindrait jamais la modeste tenue jaune de Lia.

L'éclat des bougies auréolait son visage et faisait briller la topaze qu'elle portait au cou, ainsi que la parure assortie, en forme de papillon, fixée dans ses cheveux.

C'était Mari.

Les chiens laissèrent échapper un sourd grondement.

Imre se leva, aussitôt imité par Zane. Lia demeura assise, le regard rivé sur la jeune fille, elle n'arrivait pas à la considérer comme une femme, qui les avait rejoints et venait de tendre la main au prince. D'un seul mouvement, les deux chiens se levèrent.

— Puis-je vous présenter nos invités ? Comte de Lalonde, comtesse de Lalonde, voici mon épouse, la princesse Maricara.

Celle-ci les salua d'un gracieux hochement de tête. Malgré son visage poudré, ses joues fardées et ses yeux soulignés de khôl, son extrême jeunesse était flagrante. Pourtant, c'est d'une

voix un peu guindée qu'elle répondit :

— Veuillez m'excuser, je suis en retard.

— Pas du tout ! se récria le prince, galant.

Il adressa un sourire radieux à la cantonade.

— Nous venons seulement de commencer, ajouta-t-il doucement.

De sa vie, Zane n'avait connu de repas plus exquis ni plus pénible en même temps. Il avait dîné avec toutes sortes de criminels – voleurs, violeurs ou assassins, voire les trois à la fois – mais s'était senti plus à son aise en leur compagnie que dans cette prison dorée, où on lui rappelait à chaque regard qu'il était le seul convive à ne pas disposer d'une vie parallèle dans laquelle il aurait possédé une paire d'ailes, de puissantes griffes et d'une cuirasse d'écailles.

En un mot, qu'il était le seul être humain assis à la table.

La princesse Maricara n'était autre, de toute évidence, *que* la fille-dragon qu'Amalia avait poursuivie dans les airs. S'il avait développé, avec les années, une certaine facilité à dissimuler ses émotions, il n'en allait pas de même pour Amalia. Au fil des semaines passées en sa compagnie, à la regarder dormir, s'éveiller ou rêver, il avait appris à lire en elle. Il savait, à sa façon de se mouvoir ; de respirer ; de redresser la tête ou de détourner le regard, ce qu'elle ressentait.

Lorsque l'épouse du prince s'était approchée, un rayon de lumière avait éclairé son visage, et Zane avait intercepté l'expression de surprise d'Amalia – un léger sursaut, tout juste perceptible, dont l'écho s'était réverbéré jusqu'à lui. Il n'en avait pas fallu plus pour qu'il comprenne.

La princesse était un dragon. Au demeurant, il l'aurait deviné tout seul au teint diaphane de la jeune fille, à son visage d'elfe, à ses iris aux profondeurs insondables. Elle lui semblait un peu plus âgée que la fillette décrite par Amalia, mais il avait passé trop de temps à Darkfrith pour ne pas reconnaître un *drakon* sous son apparence humaine. Pour les mêmes raisons, il avait subodoré que le prince Imre, malgré l'inexplicable impassibilité

des chiens en sa compagnie, appartenait également au peuple d'Amalia.

Il n'avait pas encore trouvé l'occasion de s'en ouvrir à elle. C'était regrettable, mais depuis leur arrivée au château, ils n'avaient pas eu un moment de réelle intimité. Un être capable d'épier ses hôtes à travers les murs n'était pas simplement méfiant : il devait dissimuler de bien plus noirs desseins et Zane n'éprouvait aucune envie de déclencher son courroux...

Certes, il avait retrouvé ses armes ; il savait s'en servir et ses nerfs étaient solides. Seulement, il avait désormais une vie bien plus précieuse que la sienne à protéger.

Une jeune existence qui vibrait à ses côtés, toute d'or et d'ambre vêtue... Avec ses joues rosies par la chaleur et les rubans qui dansaient dans ses cheveux, Amalia était plus adorable que jamais. Elle était assise, le dos bien droit, attentive et silencieuse, regardant à peine les assiettes que les domestiques, un service après l'autre, déposaient en silence devant elle, avant de les remporter, presque intactes. En revanche, nota-t-il avec satisfaction, elle l'écoutait de toutes ses oreilles.

Ayant remarqué que le personnage semblait convenir au prince, Zane jouait son rôle d'Anglais effectuant le tour d'Europe, qu'il avait agrémenté, pour faire bonne mesure, d'une solide fortune et d'une respectable famille établie à York. Pendant qu'il brodait allègrement sur le thème du grand propriétaire terrien, glosant sur les diverses qualités de laine, le rendement comparé des champs de céréales et la difficulté de trouver des fermiers compétents, le prince mangeait en hochant la tête et posait parfois une question.

Pas un mot ne fut prononcé à propos de *Draumr* ni des *drakons*.

Lia lui avait appris que le prince ne détenait pas le diamant, aussi ne voyait-il pas l'intérêt d'éveiller la curiosité du maître des lieux à ce sujet. Plus vite ils auraient quitté cet endroit, mieux cela vaudrait. Par chance, le Bohémien avait été assez stupide pour se faire rattraper, ce qui leur permettait de disposer de nouveau de leurs affaires de voyage.

Vers la fin du repas, Zane intercepta un regard entre le prince et son épouse. Celle-ci semblait parfaitement tranquille. Tout

comme Amalia, elle n'avait pas pris la parole, sauf lorsqu'on l'en avait priée.

— J'espère ne pas vous offenser, dit Imre en se tournant vers Zane, si je vous propose d'enfreindre la coutume anglaise de séparer les dames des messieurs pour la cérémonie du porto ? Maricara et moi-même ne respectons pas scrupuleusement les convenances, je le crains...

Il leur adressa un sourire fataliste.

— Il est vrai que nous recevons si peu ! reprit-il. Monsieur de Lalonde, madame la comtesse, si nous passions là-haut pour le dessert ? Il y a quelque chose que j'aimerais vous montrer à tous les deux.

» Là-haut » ne désignait pas un salon à l'étage supérieur, comme l'avait tout d'abord cru Zane. Précédé de ses chiens, le prince les guida le long d'un véritable dédale de salles et de corridors, par des escaliers de marbre, puis de pierre blanchie à la chaux, et enfin de bois grossier. Ils montèrent un nombre infini de marches, le maître des lieux et sa jeune épouse devant, Amalia et Zane venant ensuite, la main de celle-ci sur celle de son compagnon. Au moment où Zane commençait à se demander où ils allaient, et combien de temps il lui faudrait pour s'emparer de sa dague en cas de besoin, ils firent halte sur un palier.

— Nous y sommes, annonça leur hôte en poussant une étroite porte de bois.

Celle-ci s'ouvrit sans un bruit. Dans l'encadrement, se découpa un rectangle de pierres et de flammes.

Ils étaient parvenus à une terrasse située à l'extrême sommet du château, relativement large et ouverte sur l'horizon, adossée à deux tourelles et bordée par une avancée en surplomb au-dessus de la pente vertigineuse.

Une table avait été dressée là, sur laquelle étaient servis des desserts et du vin de Champagne. Plusieurs braseros réchauffaient l'atmosphère, et des valets en livrée attendaient, rangés le long du mur, les mains derrière le dos.

Tout autour, on ne voyait que le ciel.

Ils s'avancèrent sur la terrasse et, aussitôt, la nuit se referma sur eux — une arche d'un bleu de velours, piquetée d'une

multitude d'étoiles aux scintillements d'argent, qui s'étirait à l'infini et disparaissait derrière les pics des plus hauts sommets.

Zane entendit Amalia pousser un petit cri émerveillé. Elle traversa la plate-forme et s'approcha de l'extrême bord, le visage tourné vers l'espace immense ouvert devant eux.

Le spectacle était impressionnant, il fallait le reconnaître, saisissante rencontre de la terre et du ciel dans le poudrolement d'étoiles qui recouvrait la chaîne des Carpates et les pierres du château d'un même glacis nacré. Le vide qui s'étendait sous leurs pieds rejoignait celui qui s'élevait au-dessus de leur tête, et cette sensation était si puissante que Zane, étourdi, se sentit vaciller. Où était le haut ? Où était le bas ? S'il n'y prenait pas garde, lui semblait-il, il allait basculer par-dessus bord et disparaître dans le néant étoilé qui s'ouvrait alentour.

Le prince s'approcha de lui pour lui offrir, ainsi qu'à Amalia, une coupe de Champagne.

— Saisissant, n'est-ce pas ?

— C'est extraordinaire ! s'exclama Amalia avec chaleur.

— Ravi de voir que vous appréciez ma petite surprise. La neige a cessé de tomber, le vent a poussé les nuages vers l'ouest. La chance nous gratifie d'une magnifique soirée.

Imre tendit une main à sa jeune épouse, qui le rejoignit en silence et se tint à son côté.

— Et si nous jouions à un jeu ? proposa le prince.

— Quelle sorte de jeu ? demanda aussitôt Zane, sans laisser à Lia le temps de répondre.

— Appelons-le... *Imaginez*.

Il adressa un sourire charmeur à Amalia.

— Regardez donc mon royaume, madame de Lalonde, et imaginez... que dans une autre vie, vous ne soyez pas ce que vous semblez être aujourd'hui. Imaginez que vous êtes une créature toute différente, capable de s'envoler de ce balcon pour s'élever dans les airs d'un simple battement d'ailes ; un être doté du pouvoir de chevaucher les vents jusqu'où bon lui semble. Imaginez que vous êtes... un dragon.

Lia demeura de marbre.

— On disait autrefois, poursuivit le prince, que ce château et toutes les terres environnantes appartenaient au peuple des

dragons de la montagne. Ne le saviez-vous pas ? La légende est bien connue, par ici, mais elle n'est peut-être pas parvenue jusqu'en Angleterre.

Il but une gorgée de Champagne, pensif. Dans la pâle clarté des étoiles, ses cheveux prenaient des reflets d'un bleu métallique.

— L'histoire affirme qu'ils construisirent ce château de leurs mains. Ils le défendirent pendant des générations pour protéger leur foyer et leurs enfants, mais leur splendeur ne dura pas. Ils déclinerent peu à peu, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un. Celui-là mourut seul, voilà bien des années.

Sur le qui-vive, Zane fit passer sa coupe de sa main droite à la gauche, puis il assouplit discrètement les articulations de ses doigts, qu'il approcha de sa ceinture, où il avait glissé sa dague.

— Cependant, le malheureux n'était pas tout à fait le dernier des dragons. D'autres que lui vivaient dans les vallées alentour, tous des sang-mêlé, de lignage impur.

Voudriez-vous que je vous conte comment cela était arrivé ?

— Oui, répondit Amalia en se tournant vers lui.

— Pour ma part, déclara Maricara, j'ai déjà entendu cent fois cette histoire et j'en suis fort lasse. Avec votre permission, je vais me retirer. Je commence à avoir froid.

— Je vous en prie, répondit le prince en s'inclinant devant elle. Nous vous rejoindrons bientôt, ma chère.

La princesse les salua et se détourna. L'espace d'un instant, il sembla à Zane qu'elle lançait un regard intense en direction d'Amalia, mais son visage était aussi impénétrable qu'un masque, et cela n'avait duré qu'une fraction de seconde. Elle s'en alla, escortée par deux valets de pied, en contournant les deux chiens blancs à distance respectueuse.

— Ces créatures étaient appelées les *drakons*, dit le prince. Elles dirigèrent longtemps ce puissant pays d'une main de fer. Hélas ! elles n'étaient pas invincibles, même si leur talon d'Achille restait invisible au monde. Cette faiblesse était une pierre, un fabuleux diamant bleu, et elle portait un nom. *Draumr*.

Zane reposa prudemment son verre sur la table. Il aurait voulu voir le prince pour le surveiller et intervenir s'il se

montrait menaçant envers Amalia, mais c'est vers cette dernière que son regard était irrésistiblement attiré. Son visage s'était soudain figé en un masque inexpressif. Exactement comme celui de la princesse quelques instants auparavant. Sans ses cheveux dont les boucles folles, soulevées par la brise nocturne, dansaient sur son front et ses joues, on aurait pu croire qu'elle était une statue.

— Il y avait parmi eux une princesse...

Il sembla à Zane que le temps s'enrayait. Les mèches d'Amalia se balançaient à présent avec une étrange lenteur et, lorsqu'elle battait des paupières, il voyait ses yeux se fermer comme lorsqu'elle flottait dans l'entre-deux du sommeil, à mi-chemin du songe et de la réalité.

Zane écouta l'histoire de la princesse captive, de la pierre magique et du paysan effronté qui avait osé briser les règles rigides des *drakons* pour s'emparer du diamant-qui-rêve et enlever la fiancée qu'il convoitait. En imagination, il vit l'héroïne, les enfants qu'elle avait mis au monde, la mort de son mari, sa disparition dans les mines de cuivre et celle du diamant... Il regarda Amalia, couronnée d'étoiles, et une petite voix en lui murmura : *Elle savait*.

Elle savait !

D'un seul coup, tout ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, tout ce qu'il n'avait pas su lire entre les lignes prenait un sens. C'était lumineux... et effrayant à la fois. Il comprenait maintenant pourquoi Tess et son époux n'étaient pas venus eux-mêmes. Pourquoi leur fille Amalia s'était enfuie du Clan, au risque de subir les pires mesures de rétorsion de la part du Conseil. Pourquoi elle était restée à ses côtés malgré tous ses efforts pour l'en dissuader. D'où venaient ses mystères, quels étaient ses cauchemars... Héritière des dragons, magicienne à sa façon, elle n'avait qu'à fermer les yeux pour voir apparaître le futur. Elle avait vu ce qui lui restait invisible, et il était prêt à parier que ce n'était pas la Toscane ensoleillée...

Un diamant pour commander les dragons. Une pierre, un simple caillou par lequel n'importe quel humain, fût-ce un simple voleur, pouvait devenir le maître des créatures les plus puissantes et les plus merveilleuses de la terre, et les plier à ses

volontés...

Cette perspective était plus étourdissante encore que le paysage qui se déployait à l'infini devant lui. Elle était... magique !

Avec une lenteur majestueuse, de l'autre côté de la terrasse, Amalia se tourna vers lui. Ses iris étaient plus profonds que le cœur de la nuit, sa peau nimbée de bleu argenté. Elle leva les yeux vers lui, indifférente au prince, à son récit, à tout ce qui n'était pas lui.

Zane lui adressa un sourire.

— Allons, ma chère amie, vous semblez bouleversée ! s'exclama Imre en lui prenant la main. Remettez-vous, ce n'est qu'une légende. Ma seule intention était de vous divertir par cette plaisante évocation du folklore de mon château.

D'un claquement de doigts, il ordonna à un valet de servir le Champagne.

— Je vous en prie, n'y pensez plus.

Il tendit à Amalia une coupe emplie de vin ambré dont montait un joyeux pétilllement.

— À quoi bon vous inquiéter ? ajouta le prince. Tout le monde sait que les dragons n'existent pas...

Lia balbutia quelques paroles d'excuses et quitta le vaste balcon en saillie, laissant Zane et Imre debout au bord du précipice. Escortée par un valet, elle descendit les quelques marches qui menaient à la terrasse, franchit la petite porte, que l'homme ferma derrière elle, et dévala l'escalier où régnait une température à peine moins fraîche qu'à l'extérieur.

Elle avait oublié les deux chiens. Ils avaient grogné lorsqu'elle était passée à leur hauteur, mais elle n'avait pas ralenti l'allure et, avant qu'ils n'aient réagi, elle avait été en sécurité à l'intérieur du château.

Il faisait plus sombre ici que dehors. Quelques lanternes avaient été allumées mais leur faible lueur ne parvenait pas à chasser l'obscurité, si bien que Lia voyait à peine où elle posait les pieds. Elle poursuivit pourtant son chemin, impatiente de s'éloigner de la terrasse. Qu'elle avait détesté l'expression de Zane lorsqu'il avait pris conscience du pouvoir de *Draumr* !

Mieux valait, comprenait-elle à présent, que ses

prémonitions ne lui aient rien révélé de ce qui l'attendait au château. Elle n'aurait pas supporté de voir, même en songe, ce sourire carnassier sur le visage de Zane, ni l'effrayant éclat de ses prunelles.

Mari l'attendait au bas de l'escalier de marbre. Une main posée sur la rambarde, elle suivit Lia de son regard clair.

— Laissez-nous, ordonna-t-elle au valet qui avait suivi celle-ci.

L'homme plongea en une courbette profonde et s'éclipsa. Mari mena Lia de l'autre côté du hall, poussa une porte et s'effaça pour la laisser passer, puis elle referma la porte à clé derrière elles.

Elles se trouvaient dans un salon de musique. Lia vit la harpe dont elle avait entendu les accords quelques heures plus tôt. L'instrument couvert de dorures, à présent silencieux, était posé dans un angle de la pièce. Il y avait un pianoforte de l'autre côté, plusieurs bergères tendues de soie, et un paravent d'ivoire sculpté. Le tapis déployait de généreux bouquets de roses et de lavande, et les murs étaient peints d'un rafraîchissant vert printemps. Des lanternes de verre dépoli répandaient une lumière tamisée. C'était un endroit féminin, paisible et raffiné, un havre de douceur et de civilisation dans ce pays sauvage.

— Savez-vous en jouer ? demanda Mari en désignant la harpe.

Comme Lia faisait un signe de tête négatif, Mari traversa le salon pour s'approcher de l'instrument.

— Moi si, reprit-elle. J'ai appris.

Elle pinça quelques cordes, puis en balaya plusieurs d'un délicat mouvement de la main, faisant jaillir une cascade de notes argentines.

— Il ne sait pas que nous nous sommes rencontrées ; je ne le lui ai pas dit. Mon mari n'aime pas que je quitte le château. Lui en avez-vous parlé ?

— Non.

— Avez-vous toujours l'intention de trouver *Draumr* ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas d'autre choix. Il faut que je le fasse.

Mari lui décocha un regard en biais.

— Bien d'autres avant vous ont essayé. Ils ont tous péri. Je peux vous dire comment cela se déroule, si vous le voulez. Vous descendez le long de la mine, à pied ou en volant, et la chanson du diamant résonne dans votre esprit, de plus en plus fort, comme une timbale, jusqu'à ce que vous ne puissiez même plus penser. Alors vous devenez fou, et vous n'avez pas d'autre possibilité que de rebrousser chemin, ou de vous laisser tomber sur le sol pour attendre la mort. Il ne se laissera pas prendre, croyez-moi.

Pensive, Lia s'assit sur une méridienne et posa un coussin sur ses genoux.

— De plus, en admettant que vous réussissiez à vous en emparer, jamais Imre ne vous laisserait l'emporter, reprit Mari. Il est jaloux de nous. Il vous le volerait dès qu'il saurait que vous l'avez.

— Jaloux ? répéta Lia, intriguée. Pour quelle raison ?

De nouveau, Maricara tira de son instrument une cascade de notes.

— Il n'a pas de pouvoir. Ne l'avez-vous pas remarqué ? Le dernier des *drakons* au sang pur, c'est lui ! C'est sa propre histoire, qu'il vous a racontée. Il est totalement dépourvu de Dons. C'est pour cela qu'il est venu me chercher dans le village où je vivais, alors que je n'étais qu'une serve. Et c'est aussi pour cela qu'il vous a si bien accueillie au château. Il peut nous voir, nous toucher, mais jamais il ne sera tout à fait comme nous.

— Il a dit que c'était une légende, un jeu.

— Oui. Celui qu'il joue avec vous. Il y prend grand plaisir, car il sait qui vous êtes. Il l'a vu dès l'instant où il a posé les yeux sur vous, exactement comme il a su tout de suite qui j'étais. Je suis la seule fille parmi les nôtres qui soit capable de prendre mon dragon. Du moins, je l'étais avant votre arrivée. Êtes-vous réellement mariée à cet Autre qui vous accompagne ?

— Oui. Et vous, êtes-vous réellement mariée au prince ?

— Oui.

De ses doigts, elle effleura les cordes, qui vibrèrent en un decrescendo empreint de mélancolie.

— Mais, poursuivit-elle, il n'hésiterait pas à me répudier pour

vous épouser. Il ne serait plus obligé d'attendre pour avoir des enfants.

Elle fit jaillir de l'instrument un nouvel accord nostalgique.

— J'aimerais que vous ne soyez pas mariée.

Lia serra le coussin entre ses mains.

— Et moi, j'aimerais que vous ne le soyez pas non plus, répondit-elle.

Maricara se retourna et, déployant ses jupes, s'assit sur le tabouret placé derrière la harpe. Puis elle se pencha vers l'instrument, étira ses bras blancs et, pressant la joue contre le cadre doré, entama une mélodie.

— Votre mari et le mien vont bientôt redescendre, dit-elle sans cesser de jouer. Quand comptez-vous partir à la recherche du diamant ?

— Ce soir. Dès que possible.

— En pleine nuit ? Par ce froid ? Il serait plus prudent d'attendre.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi donc ?

Lia demeura silencieuse quelques instants, bercée par la musique.

— Je vois l'avenir en rêve, expliqua-t-elle. C'est un Don. Et dans mes songes, mon peuple disparaît. Mon foyer est détruit. Mon mari devient mon ennemi. Tout cela à cause de ce maudit diamant...

— Alors il vous faudra le tuer, dit Mari avec calme. C'est pour cela que vous êtes venue ici, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas le lui laisser.

— Je le sais.

La jeune fille monta dans les aigus pour tirer de l'instrument des notes cristallines.

— Voulez-vous que je m'en charge ? proposa-t-elle.

— Non.

— Vous l'aimez ?

Lia tenta de rire, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— Vous l'aimez, répéta Mari d'un ton incrédule. C'est bien navrant...

Lia se redressa en serrant le coussin d'un geste convulsif.

— Ne lui faites pas de mal. Je vous l'interdis, m'avez-vous comprise ?

La princesse pencha la tête d'un air pensif.

— Je ne sais pas.

— Je vous donne ma parole que si vous...

— Comment est-ce, d'être amoureux ?

Mari leva son visage vers Lia et chercha son regard. Qu'elle était jeune sous son masque de fards, et que ses yeux étaient limpides !

— Les servantes en parlent entre elles, quand elles croient que je ne les entends pas, poursuivit-elle, mais j'ai du mal à comprendre.

Lia se tourna pour remettre le coussin sur la méridienne. En vérité, elle ne savait que dire. Elle était incapable de lui répéter les paroles si souvent surprises dans les conversations de ses sœurs — *c'est merveilleux ! c'est fou ! c'est le bonheur !* Elle se redressa et, plus émue qu'elle ne voulait le montrer, traversa la pièce en direction de la cheminée, puis du piano. Puis, faisant courir un doigt sur le bois bien ciré aux reflets de miel :

— Être amoureux, répondit-elle, est l'expérience la plus effrayante qui soit au monde.

Ce qui était, pour sa part, la stricte vérité.

— Oui, dit la princesse en scrutant son visage avec intérêt. C'est ce qu'il me semble.

— Alors s'il doit être assassiné, que ce soit de mes mains.

— Comme vous voudrez.

Déjà les dernières notes de la mélodie s'égrenaient. Maricara leva les mains de la harpe, ferma les yeux... et recommença à jouer le même morceau.

— Peut-être rien de cela n'arrivera-t-il. Ce ne sont que des rêves.

— Pas les miens, affirma Lia. Ils se réalisent. Toujours. Et quelles que soient les circonstances, c'est toujours lui qui s'empare de *Draumr*. À la fin, quoi qu'il arrive, le diamant est dans sa main.

— Cela n'arrivera pas, si vous le tuez, répliqua la jeune fille avec un froid détachement.

— Non, mais quelqu'un d'autre l'aura.

— Qui sait ? Le diamant est perdu depuis des siècles. Il pourrait le rester longtemps encore.

— Je ne crois pas.

Lia retourna vers le feu.

— Il sera retrouvé, et c'est moi qui m'en emparerai. Pour le détruire.

— Croyez-vous vraiment pouvoir changer l'avenir ?

— Je n'en sais rien, dit Lia, dubitative, mais je dois essayer. Je n'ai pas le choix.

— Je ne sais combien de vies ont été brisées par la quête de cette maudite pierre. Mes oncles, mes grands-pères, et même mon frère aîné.

— Je suis désolée.

Lia tendit ses mains vers les flammes en étirant ses doigts que la chaleur faisait rougir.

— Toutes ces morts ne changent rien, poursuivit-elle. Les miens connaissent à présent son existence. Zane aussi. Jamais ils ne cesseront de le rechercher. La différence entre eux et moi, c'est que je suis destinée à le découvrir. Pas eux. *Draumr* m'a choisie, c'est par moi qu'il veut être trouvé.

— Qu'en savez-vous ?

— Il me l'a dit. Voilà des années qu'il m'appelle.

Zane n'était pas homme à se laisser emporter par son imagination. Il était rusé, sans le moindre doute, et intelligent. Il savait écouter son intuition, se fondre parmi les ombres lorsque c'était nécessaire, et son bagout l'avait sauvé de plus d'une situation périlleuse. Il n'était pas facile à attendrir ni à berner, et ne nourrissait aucun romantisme.

L'un de ses plus anciens souvenirs était celui d'une prostituée brune, édentée et à la peau grêlée – une dénommée Dee – qui lui avait enseigné l'art de se faire venir les larmes aux yeux en les frottant avec de la poussière. À cette lointaine époque, il avait cinq ans et était la mascotte d'un gang de gosses des rues, tous aussi maigres et affamés les uns que les autres. Dès qu'il avait réussi à maîtriser ce tour, il avait, pour la première fois, aidé les grands à délester un tanneur ivre mort de sa bourse.

À sept ans, il volait, si l'on peut dire, de ses propres ailes. À dix, il fondait son propre gang. Ses acolytes et lui avaient installé

leur quartier général dans les ruines branlantes d'un entrepôt désaffecté sur les docks. Là, ils partageaient le même flacon de gin et faisaient rôtir des rats lorsque la journée n'avait pas été bonne. La plupart des vitres avaient été brisées par des jets de pierres ou par les oiseaux. Les premières années de sa vie s'étaient déroulées dans la puanteur humide qui montait nuit et jour des eaux de la Tamise, infect mélange de vase, de fumier et de poisson pourri.

Jamais il n'avait rêvé. Il travaillait dur. Comme il haïssait l'entrepôt, il cherchait un meilleur endroit pour s'installer. Comme il détestait le rat, il avait trouvé Clem le Crasseux, qui lui échangeait des pâtés à la viande et des parts de pudding contre des pièces jaunes et des boîtes de tabac à priser. Et comme il ne supportait pas les effets du gin – cette exaspérante perte de contrôle de son propre corps – il avait arrêté d'en boire.

Les contes du prince Imre au sujet du diamant étaient d'une telle naïveté qu'ils auraient mieux convenu à une *nursery* qu'à un auditoire adulte, sous la nuit étoilée, dans la douce euphorie du Champagne. Le gosse des rues qu'il avait été autrefois aurait bien ri de ces élucubrations. Seulement, Zane n'était plus un gamin. Il avait grandi et vu, de ses yeux, des merveilles qu'un homme ordinaire aurait fuies en hurlant au diable.

Non, il ne rêvait jamais ; il ne s'y risquait pas. Cependant, en regardant lady Amalia Langford quitter la terrasse, tête baissée, révélant sa nuque blanche, en entendant le claquement de ses bottines sur le pavé glacé et le frou-frou soyeux de ses jupes, il fut pris d'un désir si violent qu'il en eut presque le souffle coupé.

Et il se surprit à rêver.

S'il possédait cette pierre... s'il détenait le diamant... alors, rien ne pourrait entraver ses volontés. Tout lui serait possible.

Et le gosse qui avait survécu en mangeant du rat songea : *Elle pourrait être à moi.*

Lia l'attendit dans le salon de leurs appartements ; elle patienta longtemps. Lorsque l'horloge comtoise du hall sonna deux heures et demie du matin, il n'était toujours pas de retour.

Il n'y avait plus personne derrière le mur. Pour s'en assurer, elle écouta de toutes ses oreilles, huma l'air avec attention, scruta le silence de l'autre côté du papier peint à motifs floraux. Aucun humain ne l'épiait. Le prince était ailleurs, loin d'ici. Elle ne distinguait sa vibration que de manière assez imprécise, quelque part dans le château. En revanche, celle de Maricara, recluse dans une autre aile, seule et immobile, était nettement plus perceptible. Quant à celle de Zane...

Elle avait beau palper les ténèbres, étirer ses perceptions aussi loin qu'elle le pouvait, il restait introuvable. Il ne serait pas parti sans elle ; de cela, elle était certaine. Avec le temps, elle avait fini par s'habituer à sa présence, à sa chaude énergie, à sa rassurante solidité. Peut-être le chœur minéral qui résonnait alentour émoussait-il son audition, mais le fait était là : elle ne pouvait localiser Zane dans le concert qui s'élevait du château.

Et il ne rentrait toujours pas.

Trop agitée pour rester assise, elle déambula d'une pièce à l'autre, jusqu'à la chambre avec son vaste lit à baldaquin, ses tables de nuit en bois de rose et ses bassines de toilette en fine porcelaine ornée de treilles et de pieds-d'alouette bleus. Elle alla ensuite se poster devant la fenêtre et regarda la nuit scintillante d'étoile.

Maricara avait raison, songea-t-elle soudain. Il était plus prudent d'attendre.

Sous forme de vapeur, elle ne pourrait rien emporter avec elle, ni rapporter de la mine. Elle serait dans le plus total

dénuement, sans lumière, sans vêtements, sans autre guide que l'appel de *Draumr*... en admettant qu'elle trouve l'entrée menant à la bonne galerie. Selon toutes probabilités, elle serait morte de froid avant de localiser le diamant. Tous les efforts accomplis, tous les sacrifices consentis jusqu'à présent auraient été vains. Le diamant serait toujours là, vivant défi à la survie de son peuple. Elle, en revanche, aurait disparu.

Elle posa une main sur le carreau et appuya ses doigts dessus. Le verre était si froid que sa main en fut rapidement engourdie et qu'un nuage de condensation fit un halo sur la vitre, absorbant toute la chaleur de son corps. Elle demeura immobile aussi longtemps qu'elle le supportait, en se disant : *Ce sera comme cela, à l'intérieur de la terre.*

Lorsqu'elle se retourna, Zane se tenait près du lit et l'observait, les yeux mi-clos.

Voilà ce qu'était l'amour pour Amalia Langford.

C'était porter dans son âme, nuit et jour, un secret si lourd, si terrible qu'il faisait de vous une autre femme, infiniment vulnérable. Un secret si effroyable que vous ne pouviez le partager avec personne, pas même avec votre famille, votre plus proche amie ou votre journal intime.

C'était savoir que l'homme qui tient votre cœur entre ses mains est aussi le maître de votre avenir – un maître inflexible et tout-puissant. Se demander sans cesse s'il est un ami ou un ennemi. Être consciente que si vous révélez votre secret à quiconque possède un peu de pouvoir – votre père, votre mère, les membres du Conseil – le mieux que vous puissiez espérer serait qu'ils vous croient... et que ce serait aussi le pire qui puisse vous arriver.

Car alors, l'homme que vous aimez sera mis à mort.

Sans autre forme de procès, sans juge, ni aucune chance de se justifier. Abattu, comme une bête, dans l'ignorance de ce qu'on lui reproche.

Tout cela, à cause de vous.

— Fatiguée ? demanda-t-il de ce ton aimable et impersonnel dont il avait le secret.

— Non.

Elle lissa ses jupes du plat de la main.

— Que faisiez-vous ?

— Je visitais.

— À cette heure-ci ?

— L'obscurité, dit-il, est extrêmement utile lorsque l'on s'introduit là où l'on n'est pas invité. Ce qui est mon cas, Amalia.

Il baissa les yeux un instant.

— C'est d'ailleurs ce qui me permet d'être ici aujourd'hui, en votre aimable compagnie. S'il y a une pièce que l'on ne me montre pas, je n'ai cessé de l'avoir explorée. Quel que soit l'endroit où je me trouve.

— Pas à la villa, objecta Lia.

— Si, pendant votre sommeil. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi madame Hunyadi était si pressée de nous voir partir ?

— Lui avez-vous pris quelque chose ?

— Bien au contraire : j'ai refusé ce qu'elle m'offrait avec insistance.

Il traversa la chambre pour s'appuyer au montant du lit à baldaquin.

— Je me trouvais, expliqua-t-il, dans la déprimante bibliothèque de son mari, un livre à la main. De la poésie allemande, si je ne m'abuse. Je crois que notre hôtesse était en embuscade dans le couloir depuis un moment déjà, guettant sans doute le passage de quelque innocent point trop mal fait de sa personne.

Il lui lança un regard amusé.

— Cela a été la nuit de toutes les tentations, mais j'ai su résister ! ajouta-t-il d'un ton vertueux. J'ai fait valoir à cette charmante personne que mon affection était déjà... engagée ailleurs.

— Vous ne m'en avez jamais rien dit. Vous ne m'avez même pas réveillée.

Il plongea son regard doré dans le sien.

— Je ne fais confiance à personne, Amalia. Jamais. C'est comme cela que j'ai survécu jusqu'à aujourd'hui.

Après quelques instants de silence, il ajouta :

— Encore un point que nous avons en commun, vous et moi.

Lia lui adressa un sourire un peu guindé. Elle aurait voulu lui

parler, dire tout ce qu'elle avait sur le cœur, mais les mots restaient bloqués dans sa gorge et ses lèvres désespérément closes.

— Je suis content de constater que vous ne dormez pas.

Il s'approcha d'elle d'un pas souple et silencieux, tel l'ange de la nuit, enveloppé des senteurs de la fumée des torches. Jamais il ne lui avait semblé plus beau qu'en cet instant, dans la lueur du feu qui soulignait la grâce puissante de ses mouvements, les reflets lustrés de ses cheveux et les lignes pures de son visage.

— Moi non plus, reprit-il, je n'ai pas envie de dormir.

Du dos de la main, il effleura la joue de Lia, puis ses lèvres, avant de descendre vers sa gorge, tout en la caressant d'un regard brûlant. Sous ses doigts, elle sentait sa peau se réchauffer peu à peu avec un délicieux picotement. Il lui sourit. Sous ses paupières à demi fermées, ses iris scintillaient d'un éclat d'ambre pâle.

— Vous ne me dites rien, à propos de *Draumr*...

De son autre main, il enroula une mèche dorée de la chevelure de Lia autour de son doigt.

— Rusé petit dragon, murmura-t-il. Nous sommes mieux assortis que je ne le croyais, tout compte fait...

Il sembla soudain à Lia que les griffes du désespoir s'enfonçaient dans sa poitrine.

— Promettez-moi que vous n'utiliserez pas le diamant contre moi.

— Contre vous ? répéta-t-il en déposant sur son front un baiser léger comme l'air.

— Contre ma famille. Contre les miens.

— Je ne peux agir *contre* quelqu'un que s'il résiste, dit-il d'un ton léger. Qui vous dit que je ne m'en servirai pas en votre faveur ? Dans le seul but de vous faire plaisir ?

— Pour cela, vous n'avez pas besoin de *Draumr*.

Elle le prit par les poignets pour l'écarter d'elle.

— Donnez-moi votre parole, Zane. S'il vous plaît.

Libérant la mèche blonde qu'il tenait, il détourna le regard et s'absorba dans la contemplation du ciel étoilé, tout comme elle l'avait fait quelques instants plus tôt.

— Non, répondit-il après un long silence d'une voix sèche. Je

ne vous promets rien.

Lia pressa son dos contre la vitre.

— Très bien. Alors je ne vous mènerai pas à lui.

— Vraiment ?

Il se tourna vers elle tandis que son beau visage s'éclairait d'un sourire.

— Si vous le permettez, ma colombe, je vais vous dire le fond de ma pensée.

Il se dirigea vers le lit.

— Je crois que vous ne m'avez pas tout dit. Je crois qu'il n'est guère question de la Toscane, dans vos rêves... mais qu'on y parle beaucoup de vous, de moi, et du fabuleux diamant que nous sommes venus chercher. Et enfin, je crois que d'une façon ou d'une autre, que vous m'aidiez ou non, je réussis toujours à m'en emparer.

Il commença à déboutonner sa veste.

— Ce que vous voyez en songe se réalise bel et bien, n'est-ce pas ? Il me semble que vous m'en avez parlé voilà des années... Comme c'est embarrassant, je viens seulement de m'en souvenir !

Il jeta son vêtement sur le bord du lit. Le brocart dessina une tache gris perle sur la courtepointe aux motifs ardoise et améthyste, avant de glisser lentement sur le sol.

— Je n'ai pas la prétention d'être un prophète ou un grand mystique. Les aléas du destin ne m'ont jamais intéressé. En revanche, vous offrez un passionnant sujet d'étude, lady Amalia. Tout ce qui concerne votre personne m'intrigue au plus haut point. Pour quelle raison, à votre avis ?

Lia ne détourna pas le regard.

— Parce que vous êtes amoureux de moi.

— Vraiment ? Ce qui est certain, c'est que je me retrouve en vous. Dans vos pensées, dans vos états d'âme, dans vos regards... c'est mon reflet que je vois. Cela non plus, jusqu'à ce soir, je ne l'avais pas compris. Est-ce donc cela, être amoureux ?

Il y eut un bref silence.

— Je crains de devoir m'en remettre à votre expérience en la matière, milady, car en ce qui me concerne, je suis un parfait novice, ajouta-t-il d'un ton sardonique.

Elle réprima un mouvement d'humeur. L'expression de Zane, grave, presque douloureuse, contredisait tant ses paroles qu'elle ne savait que penser. Maintenant que ce maudit Imre avait réduit à néant des semaines de prudente dissimulation, elle ne voulait plus rien livrer d'elle-même. Elle avait l'impression d'avoir été poussée dans le vide et de tomber en tournoyant dans l'espace infini, sans rien à quoi se raccrocher. Il ne lui restait plus aucun repère ; elle chutait sans fin dans l'obscurité la plus totale... et la seule personne au monde dont elle espérait un réconfort, aveugle à sa détresse, continuait tranquillement à ôter ses vêtements.

Sans un mot, Zane retira son gilet, ses chaussures, puis il défit le lien de sa chemise et dénuda son torse puissant. Nu, à l'exception de ses bas et de ses culottes, il dénoua le ruban qui retenait sa tresse. Ses muscles roulaient sous sa peau soyeuse, et le feu, comme à dessein, projetait sur lui des ombres lascives. Lia ne put retenir un long soupir.

Il lui décocha un regard dur.

— Voulez-vous que nous examinions la question de plus près ? Je crois savoir sous quel angle l'aborder...

Il jeta le ruban sur le sol, enleva ses bas et ouvrit sa braguette, un bouton après l'autre. Puis il se débarrassa du dernier vêtement qui couvrait sa nudité, avant de se tourner vers elle avec un parfait naturel.

Fascinée et effrayée à la fois, Lia tenta de détourner les yeux. En vain. Elle ne parvenait pas à détacher son regard de sa silhouette admirablement découpée. La chaude lumière des flammes jouait sur son corps et venait caresser les longues mèches fauves qui dansaient jusqu'à ses reins, révélant sa séduction virile. Il était mince, musclé, infiniment sensuel.

Et il la désirait, sans la moindre ambiguïté.

D'une main tendue vers elle, il l'invita à le rejoindre. Il sembla à Lia qu'une coulée de lave en fusion se déversait dans ses veines, mais elle ne bougea pas. Dans les obscures profondeurs de son être, le dragon s'éveilla. Elle refusa de l'écouter : elle ne céderait pas aux brûlants appétits qui commençaient à gronder en elle.

— Lia, ma douce... murmura celui qui embrasait ses rêves.

Rien de ce que nous pouvons dire ne changera ce qui est, et aucune lamentation n'y fera quoi que ce soit. Si notre histoire est écrite, nous n'avons pas le pouvoir d'en hâter ou d'en modifier la conclusion. Si vous le voulez, nous serons ennemis demain. Ce soir, nous pouvons être les meilleurs amis du monde.

Par-dessus l'assourdissante pulsation de son sang, elle s'entendit répondre :

— Je vois que vous ne perdez pas le sens de vos intérêts.

— Déformation professionnelle. Allons, mon cœur, venez ici.

Effrayée, elle ferma les yeux dans l'espoir insensé que cela l'aiderait à résister à l'appel du désir qui s'était emparé d'elle, si impérieux qu'il en devenait terrifiant.

La voix de Zane se fit feutrée, un peu rauque.

— Lia.

Ce n'était plus une invitation ; c'était un ordre, mais formulé avec tant de fièvre contenue qu'elle en trembla de tous ses membres. Tel un fragile château de sable balayé par une vague, sa volonté se désagrégea, se laissa emporter par le courant. Elle fit un pas vers Zane, puis un autre. Puis elle se jeta dans ses bras.

Ses cheveux étaient en désordre, peut-être à cause du vent, tout à l'heure, sur la terrasse. Des mèches se détachaient de son chignon, et ses joues étaient rosies par le froid, ou alors par la chaleur du feu. C'était étrange, songea Zane, comme ces petits détails la lui rendaient soudain plus réelle, plus familière. Elle n'était plus une créature de légende mais la femme dont il avait partagé le lit, à qui il avait fait l'amour, avec qui il s'était querellé, qu'il avait admirée et convoitée avec une douloureuse âpreté.

Malgré son teint enflammé, elle semblait avoir froid. Une fleur prise par le givre hivernal... Sous ses vêtements, sa peau était glacée. Il l'attira à lui et posa la joue sur ses cheveux. Puis il retira les épingles qui retenaient ses mèches folles, en les cherchant une par une avant de les ôter lentement. Quoi de plus doux, de plus sensuel que le poids de ses boucles qui se défaisaient au creux de sa paume et glissaient entre ses doigts, dans le tintement léger des épingles qui tombaient sur le sol ?

Lia resta immobile pendant tout ce temps, les paupières closes, jusqu'à ce que la dernière mèche se déroule. Il la prit par le menton pour l'obliger à lever le visage vers lui.

Ses lèvres aussi étaient glacées, mais si douces que c'en était un pur délice. Elle passa les bras autour de son cou et l'embrassa à son tour, avec des timidités de vierge qui ne firent qu'aviver son désir. Qu'il avait chaud, soudain ! Et qu'il avait faim d'elle ! La prenant par la taille, il la fit pivoter en direction du lit jusqu'à ce que ses jambes buttent contre le bord.

— Ciel ! murmura-t-il à son oreille. Un vrai matelas. Voilà une intéressante nouveauté...

Comme il l'avait espéré, elle sourit. Il la souleva entre ses bras avec aisance et posa un genou sur le lit. Le couchage était doux et moelleux. Zane se pencha en avant pour la déposer, jusqu'à ce qu'il perde l'équilibre et qu'ils roulent ensemble sur la courtepoinette. Lorsqu'il s'étendit sur elle, Lia le regarda de ses grands yeux noyés d'obscurité, ses cheveux couleur de blé mûr épars sur l'oreiller.

Il s'approcha pour l'embrasser. Il déposa d'abord un baiser sur ses paupières, un autre sur ses sourcils, un encore sur le bout de son nez, et enfin un à la commissure de ses lèvres. Elle fit courir ses paumes sur ses bras et son dos nu pendant qu'il parvenait à son oreille, puis à son cou, avant de cacher son visage contre son épaule en riant.

— Ça chatouille ! murmura-t-elle.

Il recommença, juste pour le plaisir de l'entendre rire de nouveau, puis l'embrassa plus fort en s'attardant à loisir dans son cou, là où sa chair était si tendre. Un léger halètement monta bientôt de ses lèvres, tandis que le ballet de ses mains dans son dos se faisait plus fiévreux.

Sa robe de laine peignée était douce, mais pas autant que sa peau. Zane posa la joue contre sa poitrine pour écouter son cœur battre sous ses seins ronds et fermes, puis l'embrassa de nouveau à la naissance de la gorge, avant d'être entravé dans sa progression par les épaisseurs de tissu qui la couvraient.

Patiemment, il entreprit de la dévêtir. Il délaça le corset qui emprisonnait son buste et sa taille fine, puis l'ouvrit avec d'infinies précautions. Qu'elle était belle, dans son écrin de dentelles et de linon ! Éperdu, il enfouit le visage au creux de ses seins pour humer son odeur de femme aimée, si enivrante que la tête lui tournait presque. Il aurait pu rester pour l'éternité dans

ce lit, au creux de ces bras blancs et tièdes. Il regarda son visage renversé en arrière, ses paupières closes, ses longs cils dont l'ombre caressait ses joues, et son cœur se serra.

Était-ce cela, l'amour ? Zane n'aurait su le dire, mais il avait une certitude : rien n'était plus merveilleux que la fièvre qui le consumait tout entier.

S'efforçant de maîtriser le tremblement d'excitation qui agitait sa main, il tira sur les derniers liens de la chemise de sa compagne et ôta sa large ceinture. Un sein rond et blanc apparut, dont il prit le téton entre ses lèvres avec ferveur. Un long gémissement monta de la gorge de Lia, plus encourageant que les paroles les plus explicites. Tout en refermant ses mains sur ses cheveux pour le garder contre elle, elle se cambra sous lui. Étouffant un petit rire de triomphe, il mordilla la naissance de son cou, sa peau si tendre. Une tendre supplique lui répondit. Oh, Lia ! Femme, dragon, festin de roi... il n'aurait pu rêver compagne plus merveilleuse !

D'un geste impatient, il lui enleva sa robe. Il la voulait, maintenant, sans plus attendre. De la pointe de la langue, il traça un sillon entre ses seins, le long de son ventre à l'adorable bombé, puis entre ses cuisses, dans les boucles ambrées de sa toison.

Lia ne tenta pas de se rebeller ; il n'en aurait pas été surpris, pourtant. Elle était si jeune, et ces jeux-là si nouveaux pour elle ! Il en avait eu la preuve : elle n'avait pas connu d'homme avant lui.

Elle se figea sous lui, soudain tendue, et cependant si douce et si féminine qu'il en devenait fou. D'un long coup de langue, il parcourut le bouton de chair qui pointait à l'orée de sa féminité. Elle tressaillit mais ne se déroba pas à sa tendre exploration. Il l'entendit pousser un soupir saccadé, qui mourut dans les crépitements du feu de l'autre côté de la chambre. Alors, refermant ses paumes sur ses fesses, il posa ses lèvres sur elle comme on boit à une coupe. *C'est cela, l'amour*, songea-t-il en s'apercevant qu'il ignorait volontairement l'incendie qui consumait ses reins, qu'il refusait de prendre son plaisir tant qu'il n'aurait pas entendu Lia le supplier, tant qu'il n'aurait pas senti sous sa langue les prémices de sa jouissance.

Enfin, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle l'appela.

C'était le signal qu'il attendait. Il se redressa, s'étendit sur elle, une main de chaque côté de sa tête et entra en elle d'un seul coup de reins.

— Je viens ! répondit-il, le souffle court, en commençant à aller et venir entre ses cuisses.

— Zane, gémit-elle. Ne t'arrête jamais...

Il sourit, ivre de bonheur.

— Je n'en ai pas l'intention.

Elle renversa de nouveau la tête sur l'oreiller en se cambrant pour mieux l'accueillir. Chaviré, Zane se pencha vers elle pour murmurer à son oreille de tendres encouragements. Lorsqu'elle se tourna vers lui, il sentit un goût de sel sur sa joue. Surpris, il emprisonna son visage entre ses mains et ralentit ses mouvements. Elle se mordit la lèvre et ferma les yeux. Une larme roula sur sa tempe.

— Lia ? demanda-t-il, partagé entre l'inquiétude et les premiers frissons de plaisir qui naissaient en lui. Est-ce que je te fais mal ?

— Oui, murmura-t-elle.

Il s'immobilisa.

— Non, reprit-elle. S'il te plaît... continue !

Tout en parlant, elle avait creusé les reins en une invitation sans équivoque. Il recommença prudemment à bouger en elle et, lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix brisée, presque inaudible.

— Je t'aime tant...

Puis elle enfouit son visage dans son cou.

Ébloui, fou de bonheur, Zane se figea. Comme s'il avait peur qu'elle revienne sur son aveu, il posa ses lèvres sur les siennes pour sceller ses paroles d'un baiser fervent. Il en avait le droit. Elle était à lui, maintenant.

Parce qu'elle l'aimait.

Il reprit ses va-et-vient, si vigoureusement cette fois que ses cheveux glissèrent sur elle, mèches d'ébène sur peau d'ivoire, en une caresse animale. La bouche entrouverte sur un muet acquiescement, elle ouvrit les yeux et le regarda.

Quelque chose en lui bascula. Comme un verrou qui cède,

une porte qui s'ouvre sur un monde inconnu... Il était perdu. Il n'était plus qu'une feuille qui tremble dans la tempête, un fétu de paille balayé par l'ouragan, si vulnérable qu'il lui sembla, en plongeant dans son regard aux insondables profondeurs, que c'était lui qui allait fondre en larmes.

Il ne lui avait pas menti, tout à l'heure. Il ignorait ce qu'était l'amour ; il n'en avait qu'une très vague idée. Enfant, il avait aimé Tess d'une adoration aussi chaste qu'absolue. Parvenu à l'âge d'homme, il avait aimé le frisson du danger, la volupté du pouvoir et du luxe conquis de haute lutte. Il avait aimé le confort et l'élégance de sa maison, l'abondance et le raffinement de sa table, le silence ouaté de la ville engloutie sous le *fog*, la griserie de braver la loi et de triompher de ses rivaux. Il avait aimé des objets, des idées.

Mais une femme... Cette femme-là, si belle et si ardente entre ses bras...

Rien ne comptait plus qu'elle, et son plaisir. Il lui offrit son corps, sa semence, et tout ce qu'il avait en lui – ses sentiments, si confus qu'il n'aurait su les nommer, ses espoirs inavoués, ses peurs, ses rêves, et sa formidable envie d'elle. Il lui donna tout, en même temps que la jouissance. Elle se figea, gémit, fut parcourue d'un spasme de bonheur qui l'enserra avec violence pour le précipiter, avec elle, dans le néant de l'extase. Lorsque tout fut consommé, lorsqu'il la serra contre lui, pantelante et tout alanguie, il formula des paroles qu'elle ne put voir ni entendre – qu'aurait-il pu faire de plus dans ce château dont il n'était pas le maître, dans ce pays qu'il ne connaissait pas, dans cette situation confuse dont l'issue restait une énigme ?

En silence, il forma sur ses lèvres l'aveu qui montait de son cœur.

— Lia, mon cœur, mon petit dragon. Moi aussi, je t'aime.

La serrant plus fort contre lui, il laissa son regard dériver vers le ciel obscur, au-delà de la croisée. Il savait ce qu'il avait à faire, maintenant.

Lia s'éveilla seule. Comme d'ordinaire... à la différence que, cette fois, elle se trouvait au chaud, dans un lit douillet. La lumière du matin entra à flots par la fenêtre, si intense et si froide qu'elle en était presque aveuglante, révélant les couleurs

et les zones d'ombre de la chambre. Sur les chaises, les coussins brodés au petit point scintillaient et, sur la table de toilette, le pichet orné d'émail cloisonné aux motifs floraux soulignés au fil d'or luisait de tout l'éclat de ses nuances vert d'eau, bleu lavande et gris perle.

Zane.

Elle ferma les yeux et, d'une main paresseuse, chercha sa chaleur entre les draps. Une odeur de soleil, de biscuits sortant du four et de chocolat chaud flottait dans l'air, ténue. Lia percevait aussi la présence des diamants incrustés dans les murs du château, des chiens du maître qui rôdaient au loin, des Autres, et...

Ouvrant les yeux, elle se redressa et s'assit dans le lit. Elle n'était pas seule, finalement.

— Il est parti, annonça Maricara, assise dans un angle de la pièce près d'une malle de chêne.

Les senteurs sucrées provenaient d'un plateau sur lequel se trouvaient une chocolatière en argent, des serviettes, ainsi que deux tasses avec leur soucoupe. Les biscuits étaient roses et couverts d'un glaçage.

— Imre l'a conduit dans les mines voilà plusieurs heures. Vous avez vraiment le sommeil lourd.

— Imre ? répéta Lia sans comprendre.

— Ne vous ai-je pas dit qu'il se jouait de vous ? Il sait que votre mari peut toucher *Draumr* sans en subir les conséquences, et il connaît le chemin qui mène au diamant. Je le lui ai montré l'an dernier.

Lia la regarda, perplexe.

— Zane est parti ?

— Votre époux, répondit la fillette avec une naïve cruauté, a affirmé ce matin qu'il croyait aux dragons et aux légendes. Il a aussi dit qu'il était envoyé par les *drakons* d'Angleterre pour prendre le diamant, car il est le seul à pouvoir le ramener à la lumière du jour. Ils ont, paraît-il, une prophétesse qui a prédit cela. Je suppose qu'il s'agit de vous ?

Les rayons du soleil soulignaient sa fragile silhouette vêtue de brocart orange et révélaient son visage sévère et lisse sous les fards.

— Imre veut cette pierre — comme nous tous, d'ailleurs — mais jamais il n'est parvenu jusqu'à elle. Le chant est trop puissant, aussi je n'ai pas pu lui montrer où elle est cachée exactement. Il y a envoyé des Autres, mais ils se sont tous perdus. Certains ne sont jamais revenus. Ce matin, après le petit déjeuner, ils ont tous deux passé un accord. Le prince devait guider le comte de Lalonde jusqu'à la galerie où est enterré *Draumr*, et celui-ci le trouver et le lui rapporter.

— Pourquoi...

La voix de Lia, un ton trop aigu, se brisa net. Elle prit une profonde inspiration.

— Pourquoi a-t-il fait cela ?

— Il a dit que pour remercier le prince de son aide, il se proposait de lui vendre le diamant s'il acceptait de se montrer un peu plus offrant que votre famille. Je me suis demandé à quelle valeur les Anglais estimaient *Draumr*, mais comme j'écoutais derrière le mur, je n'étais pas en position de poser la question. D'ailleurs, ils se sont éloignés peu après.

Lia rabattit les draps.

— Vous allez m'expliquer où ils sont allés.

— Il est sans doute trop tard, dit Maricara. Si le comte a trouvé le diamant, Imre l'a déjà tué à l'heure qu'il est.

— Oh non !

Les yeux de la fillette s'étrécirent, tandis qu'elle scrutait Lia d'un regard pensif.

— Vous voilà donc veuve, ajouta-t-elle.

Insouciante de sa nudité, Lia quitta le lit et tira Maricara par le bras pour la faire se lever.

— Menez-moi jusqu'à eux, vite !

Une ride soucieuse barra le front de la fillette.

— Je suis désolée, dit-elle en détournant les yeux. On me l'a interdit.

Lia la regarda, incrédule.

— Pardon ?

— Croyez-vous que je sois ici par amour pour le prince ? demanda-t-elle d'une voix vibrante en s'arrachant à l'emprise de Lia. Pensez-vous que sa compagnie me soit agréable ? Il tient ma famille dans sa main. Il est le maître de ce pays, avec ou sans

Dons, et il a une armée d'Autres à son service. Dans mon village, la plupart des gens sont incapables de prendre leur dragon, ou même leur nuage de brume. Il a donné de l'argent pour m'avoir, et mes parents l'ont accepté. Mais si je reste, c'est à cause de mon petit frère. J'ai encore mon père et ma mère, et Imre est leur seigneur. Il m'a dit que je n'avais pas le droit de vous montrer la mine de cuivre. La dernière fois que j'ai désobéie, il a fait fouetter ma mère. Je ne recommencerai plus.

Haletante, elle se redressa dans le rayon de lumière qui semait des sequins d'or pourpre sur sa robe. La poudre tombait déjà de ses cheveux et, malgré son maquillage, elle retrouvait son petit visage d'enfant aux joues creuses et aux lèvres tremblantes. Son collier d'or martelé semblait bien trop lourd pour sa poitrine menue.

Elle n'est qu'une enfant, songea Lia. Efflanquée et terrifiée. Exactement comme elle au même âge.

— On m'a demandé de veiller à ce que vous buviez ceci à votre réveil.

Elle désigna la chocolatière.

— Le cacao contient une drogue. Vous êtes supposée dormir jusqu'à leur retour.

Elle décocha à Lia un regard implorant.

— Peut-être n'aurez-vous pas envie de chocolat ce matin... Quoi qu'il en soit, je ne peux pas quitter ce château. Je ne peux rien faire d'autre pour vous aider. Comprenez-vous ?

— Oui.

Lia se pencha vers elle pour presser son épaule d'une main compatissante.

— Restez ici. Je vais me débrouiller seule.

Maricara s'empara de sa main.

— Ne les laissez pas vous tuer !

— Promis.

La fenêtre était ancienne, mais non le loquet. Lia l'ouvrit sans peine et inhala l'air des montagnes baigné de soleil.

— Allez vers l'est, indiqua la princesse.

— Oui, dit Lia. Je sais.

Elle Mua en vapeur, franchit la fenêtre et s'élança dans le ciel immense.

Pour la première fois de sa vie, elle entendit *Draumr* lui murmurer : *Je suis prêt.*

Avec ces paroles venait la musique, toujours la même, presque entêtante, qui l'attirait tout droit vers deux pics isolés, puis sur le versant opposé, au fond d'un gouffre qui s'élargissait en une gorge où coulait une rivière charriant de la glace aux reflets verts et dont les flots serpentaient avec des lenteurs hivernales autour de rochers et de troncs pourris.

Les montagnes étaient creuses. Lia percevait l'inextricable réseau de galeries qui les parcouraient, les cours d'eau souterrains, les filons de minerais qui s'entrecroisaient à l'infini.

Oui ! l'appela Draumr. C'est là que je t'attends !

Elle n'avait cependant plus besoin d'être guidée par la pierre. Rares étaient les sentiers à travers les pins et les austères pâtures ; un petit groupe d'hommes se tenait un peu plus loin, devant une ouverture crevant le flanc de la montagne.

Lia se dirigea vers eux aussi vite qu'elle le put. Quelques-uns levèrent les yeux et la montrèrent du doigt mais elle était haut, et se déplaçait à vive allure. Elle les dépassa et s'engouffra dans l'entrée du tunnel.

Dans le halo de lumière des lanternes déposées çà et là à même le sol, elle reconnut une mine désaffectée. Une profonde obscurité régnait dans l'étroite galerie dont la roche s'effritait. Lia avisa une corde qui serpentait entre les lumignons avant de s'éloigner vers l'inconnu. Elle la suivit.

Bientôt, l'atmosphère devint humide, oppressante, et si froide que des cristaux de glace se formaient le long des poutres et sur les parois de la muraille, dessinant de fantastiques arabesques lumineuses sur son passage. Sous sa forme de

vapeur, Lia n'était pas sensible à cette brutale chute de la température. Elle fendait l'air avec aisance et vélocité, tournant, virant à sa guise. Une question commençait toutefois à se faire jour dans son esprit : comment cela se passerait-il lorsqu'elle devrait reprendre son apparence humaine ?

N'y pense pas. Va chercher la pierre.

La corde poursuivait sa course à travers l'obscurité, éclairée ponctuellement par la lueur d'une lanterne. Lia progressait à vive allure, à tel point que lorsqu'elle dépassa Imre, celui-ci eut à peine le temps de lever les yeux vers elle. Il l'avait vue, cependant. Le couloir était étroit, aussi ne put-elle pas le survoler de très haut. Il tendit le bras vers elle ; la manche de son manteau descendit sur son coude, révélant ses mains aux doigts écartés telles des serres. De ses ongles, il la griffa tout du long au passage, creusant un sillon sous son ventre de brume.

Maudit soit-il ! Dans un douloureux soubresaut, Lia se vrilla et tenta de toutes ses forces de se rassembler. Il disparut rapidement derrière elle tandis qu'elle continuait sa course folle dans la galerie qui s'enfonçait toujours plus loin dans les entrailles de la terre. Le chant de la pierre résonna en notes plaintives, insistantes. Elle fit halte près d'un puits qui s'ouvrait dans le sol et attendit que la douleur s'apaise.

À partir de là, la corde descendait à pic. Dans les profondeurs de la mine brillait la lueur d'une autre lanterne, pâle rappel des brasiers de l'Enfer.

Sans hésitation, Lia s'y engouffra. Le chant de *Draumr* ricochait le long des parois, de plus en plus pressant, et son écho multiplié à l'infini se fit rapidement assourdissant. Lia comprit ce que Maricara avait tenté de lui expliquer. La folie guettait quiconque oserait s'aventurer plus avant.

Pourtant, il le fallait.

Soudain, elle aperçut une silhouette sur un petit surplomb rocheux, près des restes rouillés d'un wagonnet qui avait dû basculer dans le gouffre. La corde enroulée autour de son bras, l'homme regardait dans sa direction, les yeux plissés par l'effort – ou par le froid. L'air était si glacial que son haleine se transformait en nuage devant ses lèvres. Il avait ramené ses cheveux en arrière et portait une tenue que Lia ne lui connaissait

pas : de chaudes bottes, des gants et un manteau de fourrure probablement donnés par Imre.

— Amalia ! cria-t-il.

Elle ne ralentit même pas. L'appel de *Draumr*, qui l'attirait plus sûrement qu'un aimant, lui interdisait de s'arrêter, et elle ne tenta pas de lui résister. Elle avait dépassé Zane, à présent. Elle était en tête ! Elle arriverait la première, trouverait le fabuleux diamant dont personne jusqu'alors n'avait réussi à s'emparer et, grâce à lui, elle serait la maîtresse de son destin, sauverait son peuple et l'homme qu'elle aimait. Et si quiconque essayait de se mettre en travers de sa route...

Tout à coup, un souvenir lui revint en mémoire. Un petit détail d'une importance capitale, qu'elle connaissait mais avait complètement oublié.

La Mue avait une limite : il était indispensable de voir pour l'opérer. Sans lumière, rien n'était possible. D'après les sages, en effet, chaque Don possédait sa contrepartie, aussi un *drakon* ne pouvait-il Muer dans l'obscurité. En vertu de ce principe, il arrivait que l'on aveugle l'un de ceux-ci, par un bandeau placé devant les yeux ou une capuche rabattue sur la tête, pour lui interdire de s'enfuir. De même, les fuyards ou les pires malfaiteurs de la communauté *drakon* se voyaient-ils offrir le choix, en guise de punition, entre la cécité définitive ou la mort. La plupart choisissaient la mort.

Tant qu'elle n'avait pas eu accès au Don, Lia s'était peu préoccupée de ces considérations. Elle évoluait dans un univers plus restreint, plus humain, en quelque sorte. Lorsque ses frères et sœurs, à l'heure du thé ou autour de la table de backgammon, se lançaient dans d'interminables débats sur les limites de leurs Dons respectifs, elle s'était toujours contentée de les écouter avec envie.

Le fait était là, à présent. Dans ce gouffre plongé dans le noir le plus total, elle n'y voyait plus rien. Tandis que les dernières lueurs de la lanterne de Zane s'évanouissaient derrière elle, elle s'aperçut soudain qu'elle se solidifiait. Cela fut si rapide qu'elle n'eut pas le temps de contrôler sa transformation, en admettant que cela fût possible. Telle une coulée de grains tombant d'un sablier, elle réintégra son apparence humaine.

Elle tomba à genoux en s'écorchant les mains et se retint de justesse à un mur – à ce qui *devait* être un mur – au pied duquel elle resta immobile, prostrée, le souffle court. Autour d'elle régnait une insondable obscurité.

Sans lui laisser un instant de répit, *Draumr* continua de l'appeler, impitoyable, assourdissant. Le tonnerre n'était pas moins bruyant ni moins effrayant que son formidable martèlement qui lui donnait la chair de poule et la secouait de nausées. Elle se releva, chancelante. S'appuyant à la muraille, elle fit un pas en avant et s'enfonça jusqu'aux genoux dans une eau glaciale. Le froid était si vif que, dans un premier temps, elle ne sentit rien.

Péniblement, en se guidant de la main le long du mur, elle poursuivit son chemin. Le temps de prendre une dizaine d'inspirations saccadées, si rapides qu'elles lui donnèrent le tournis, elle atteignit la rive opposée. La tête rentrée dans les épaules, les bras serrés autour d'elle pour se réchauffer, elle gravit un monticule d'éboulis.

Je suis ici, appelait Draumr. Ici, ici. ICI !

Le diamant n'était plus loin. Sa vibration s'était faite si puissante, si impérieuse qu'elle en devenait insupportable. Il devait être là, tout près, dans cette galerie. À tâtons, Lia continua sa lente progression. Un pas, puis un autre... Au cinquième, elle atteignit un lac.

En était-ce vraiment un ? Elle ne pouvait le voir, mais elle en avait la nette impression. Il s'agissait d'une vaste étendue d'eau très profonde. Elle n'en percevait pas le rivage opposé, ni même le fond. Il n'y avait que de l'eau, à l'infini.

Et elle ne savait pas nager.

Ici, répétait Draumr. Ici, ici, ICI...

Le diamant gisait dans le lit du lac souterrain, Lia en était certaine. Elle entra dans l'eau et battit des bras, plongea, remonta, parvint à avaler une rapide goulée d'air avant de sombrer de nouveau sous la surface. Elle ne sentait plus ses jambes ni ses mains. Totalement désorientée, elle ne savait plus où étaient le haut et le bas. Retenant son souffle, elle se laissa entraîner par la gravité en s'efforçant de contrôler la panique qui menaçait de l'envahir. Soudain, ses pieds rencontrèrent une

surface solide ; elle avait touché le fond.

Les bras tendus, elle se pencha. Ses poumons la brûlaient. Tandis qu'elle rampait à tâtons, tout en essayant de se guider sur le chant. Elle y était presque...

Hélas ! elle avait perdu trop de temps. L'air commençait à lui manquer.

Elle n'allait tout de même pas échouer maintenant ! De toutes ses forces, elle poussa sur ses pieds pour remonter vers la surface. En vain. Elle avait trop attendu. Elle demeura entre deux eaux, incapable de distinguer le haut du bas, de trouver son chemin vers l'air. ... *ICI*...

Trop tard, trop tard ! Il n'y avait autour d'elle que l'immense étendue liquide et glacée, le noir absolu, et le chant de *Draumr* qui allait s'amenuisant, le silence qui revenait dans son esprit, au contraire de son cœur qui lui martelait la poitrine de plus en plus fort.

... *ici*...

Amalia renonça à la vie sur cette ultime note. Ce qui restait d'air en elle s'échappa de sa poitrine dans un faible bouillonnement de bulles.

... *Ici*...

Tout à coup, elle fut saisie par le cou et tirée vers le haut sans ménagement. Lorsque l'air afflua de nouveau à ses lèvres, dans ses poumons, elle comprit qu'on l'avait sortie de l'eau. Un homme la tenait par la taille, la plaquant avec énergie contre son corps solide.

Zane... À la force des bras, il la hissa sur un affleurement rocheux, mais elle fut incapable de s'y accrocher.

— Montez là-dessus, ordonna-t-il.

Puis, comme elle ne réagissait pas :

— Bon sang, Amalia, réveillez-vous !

Elle l'entendait, mais ses muscles ne lui obéissaient plus. Alors, il grimpa sur la petite avancée de pierres plates et, s'agenouillant, la tira vers lui. Secouée par une quinte de toux puis par un long frisson glacé, elle roula sur elle-même et recracha de l'eau. Rouvrant les yeux, elle vit Zane penché sur elle, ses longs cheveux ruisselants.

— Lia ! l'appela-t-il.

Tiens ? Elle pouvait le voir... Il y avait une lanterne non loin d'eux, manifestement jetée à la hâte sur un monticule de pierres – celui-là même qu'elle avait franchi quelques minutes auparavant car elle reconnut ses traces de pas. La lampe ne projetait plus qu'une lumière faible et vacillante, menaçant de s'éteindre à tout instant. Elle restait toutefois suffisante pour que Lia distingue son compagnon, la grotte alentour, immensément vaste, impressionnante avec ses énormes masses de roches et ses filons scintillant faiblement dans la pénombre, la surface irrégulière et noire du lac – car cela en était bien un – et, jetés sur la rive, le manteau et le chapeau de Zane.

De ses paumes, il se mit à frotter les joues de Lia. Ses cils étaient humides, et il marmonnait des mots de colère qu'elle n'entendait déjà plus.

Soudain, elle Mua. Elle s'éleva en un arc de vapeur et plongea de nouveau dans le lac, dont elle franchit la surface avant de s'enfoncer entre les eaux épaisses.

La brume ne possédait pas le pouvoir de traverser des éléments plus lourds qu'elle, aussi Lia dut-elle faire preuve d'une grande rapidité, et de toute sa détermination. Galvanisée par l'énergie du désespoir, et encouragée par l'appel urgent de *Draumr*, elle fendit les eaux, sûre à présent de la direction à suivre. Elle allait s'approcher autant que possible du diamant, Muer, s'en emparer et le rapporter à la surface. Là, elle le lancerait sur un endroit situé en hauteur, hors de portée de Zane. Puis elle Mueraient de nouveau en vapeur et...

Alors qu'elle poursuivait sa pénible progression vers le fond du lac, le poids de l'élément liquide la contraignit à reprendre son apparence humaine. Sans se décourager, elle battit des pieds pour continuer de descendre dans les eaux glacées.

Au même instant, elle perçut – plutôt qu'elle ne l'entendit – un choc à la surface. Zane venait de plonger à sa suite. Elle devinait sa présence au-dessus d'elle, un peu en arrière, mais déjà, il se rapprochait à une vitesse alarmante.

Il savait nager, lui.

Seulement, c'était par elle que *Draumr* voulait être repris, elle le savait. Ragaillardie par cette certitude, elle s'enfonça dans le lac avec une énergie renouvelée, oubliant la pression énorme

de l'eau, le silence et l'obscurité qui régnaient à ces profondeurs. De nouveau, rien n'existait plus que l'appel du diamant.

ICI. ICI. ICI. ICI-ICI-ICI !

Enfin, elle le trouva. Au milieu de la vase et de l'infâme limon qui tapissait le lit du lac, elle aperçut un éclair bleu pâle. Petit phare d'azur dans la nuit liquide, il l'encourageait de son chant et la guidait de sa lumière. Elle tendit le bras. Au même instant, Zane fondit sur elle.

À la périphérie de son champ de vision, elle entrevit sa main.

Elle pouvait tout juste le distinguer, mais ses mouvements s'accordaient si bien aux siens qu'on aurait pu croire qu'ils avaient longuement répété cette chorégraphie aquatique. En un ballet d'une lenteur majestueuse, ils convergèrent vers le même point, bras tendus, mains ouvertes, et seule la fraction de seconde d'avance qu'elle avait sur lui fit qu'elle atteignit le diamant la première.

Elle referma les doigts sur la pierre.

Aussitôt, une douleur intense, déchirante, déferla en elle. Elle se débattit dans un hurlement muet tandis que ses doigts se serraient convulsivement sur *Draumr*. Elle tenta de les ouvrir, en vain. Sa main refusait de lui obéir.

C'était l'aube. Tess était descendue dans son jardin pour savourer quelques minutes de silence. Elle appréciait autant à la saison froide qu'au cœur de l'été le calme qui régnait en ce lieu. L'hiver apportait lui aussi sa moisson de petits bonheurs – les baies de houx, l'herbe qui craquait sous ses pas dans un froissement odorant de paille sèche... Elle aimait se dire que le monde s'était roulé en boule pour entrer en hibernation, que les plantes repliées sur elles-mêmes protégeaient la vie qui sommeillait en elles, et que tout se réveillerait dès le retour du printemps.

Un châle indien jeté sur ses épaules, elle chemina le long des allées dans la tendre lumière rose de l'aube qui peu à peu virait à l'indigo. Derrière elle, la cage dorée qu'était Chasen Manor semblait assoupie. Les domestiques dormaient encore, de même que son mari et deux de leurs enfants. À cette heure matinale, seuls les impatients, comme elle, et les femmes de chambre étaient levés.

Quelque chose traversa le ciel au-dessus d'elle dans un poudrolement de lumière, mais ce n'était pas le vol d'un dragon. Intriguée, Tess leva les yeux. Elle eut juste le temps d'apercevoir la queue d'une comète. La traîne d'or griffa l'azur avant de s'amenuiser, laissant dans son sillage ce qui ressemblait à des milliers de lucioles scintillantes.

Sans aucune raison, Tess sentit son cœur se serrer.

Amalia ! pensa-t-elle.

Lâchant son châle, la marquise saisit ses jupes à pleines mains et rentra au manoir en courant.

Lia Mua en dragon sous les eaux du lac, alors qu'elle n'y voyait rien et se débattait avec une rage silencieuse. Elle réussit à se débarrasser du diamant et, s'éloignant de la silhouette floue de Zane, jaillit à l'air libre. De toute la puissance de ses ailes, elle s'éleva vers le plafond de la grotte et s'ébroua, projetant alentour les myriades de gouttes d'eau accrochées à ses écailles. Dans son irrésistible élan, elle heurta la muraille, sans jamais interrompre son hurlement muet. Les dragons ne poussaient pas de cris. Seul résonna dans l'espace le claquement furieux de ses ailes qui se cognaient contre les parois.

Un autre homme se tenait à l'orée du tunnel et l'observait, mince silhouette sombre soulignée de lumière. Elle fonça vers lui avec un sifflement puissant, Mua en brume au dernier instant et le dépassa en trombe, avant de se ruer vers l'air et le plein ciel.

Elle l'avait frappé au visage d'un coup de queue. À moins que ce ne soit avec une aile, ou une patte ? Zane n'aurait su le dire. Quoi qu'il en soit, l'impact avait été assez violent pour lui faire perdre le sens de l'orientation. À bout de souffle, il dériva quelques instants entre deux eaux. Il lui sembla voir le diamant retomber là où Amalia l'avait lâché, lumineuse sphère bleue, petite étoile de cristal emprisonnée avec lui au cœur de la masse noire et liquide. Il tenta en vain de le saisir. Ses doigts se refermèrent sur l'onde fuyante. L'éclat d'azur s'éteignit.

Rassemblant ce qu'il lui restait d'énergie, Zane fit quelques brasses dans sa direction. Il lui faudrait rapidement reprendre sa respiration. Ses poumons brûlants ne tiendraient plus longtemps, mais il savait que s'il détournait les yeux du diamant, il ne le retrouverait sans doute plus jamais. Les ténèbres qui

régnait ici étaient trop épaisses, les eaux trop profondes. Cela demanderait des semaines pour sonder le lac à la recherche de la pierre.

Il n'avait pas un tel délai devant lui. Diable ! S'il en jugeait à ce qui était arrivé à Amalia, il disposait tout juste de quelques secondes...

Il se mit à égrener mentalement un chapelet de jurons, d'abord modérés, puis plus grossiers, en anglais, en français et dans toutes les langues qu'il connaissait, jusqu'aux plus épouvantables mots d'argot des rues qu'il n'avait pas utilisés depuis des années. Tout cela afin d'oublier que ses poumons étaient sur le point d'exploser, et qu'il allait bientôt devoir choisir entre renoncer à *Draumr* et renoncer à la vie, parce qu'il ne parvenait pas à trouver ce maudit diamant, qu'il était à bout de force, à bout de souffle, et qu'un voile rouge commençait à descendre devant ses yeux...

Là. Cette petite lueur bleue... C'était la pierre ! Dans un ultime sursaut de volonté, Zane tendit le bras et referma les doigts sur le diamant.

Avec l'énergie du désespoir, il poussa sur ses jambes pour remonter vers la surface. Il garda les lèvres serrées au prix d'un effort surhumain, car toutes les fibres de son être, au bord de l'asphyxie, l'imploraient de reprendre sa respiration.

Les flots s'écartèrent enfin devant lui, et il émergea à l'air libre. Il inspira puissamment, avalant au passage quelques gorgées d'eau qu'il recracha en toussant. Puis, les membres lourds et la respiration sifflante mais le cœur soudain léger, il nagea vers la petite plate-forme rocheuse sur laquelle il avait emmené Amalia un peu plus tôt. Il s'y hissa avec peine, roula sur lui-même et s'assit, hors d'haleine. Un bourdonnement assourdissant lui martelait encore les oreilles, sa lanterne vacillante menaçait de s'éteindre d'une seconde à l'autre, mais il était heureux.

Il tenait le diamant au creux de sa main. La pierre était lourde, plus froide encore que l'air. Lorsqu'il retrouva un peu de force, il leva la main pour l'observer. Elle était lisse, non taillée, d'une beauté à couper le souffle malgré son état brut, et vibrait d'une telle énergie qu'il lui semblait la sentir dans tout son bras.

Une étrange pensée s'imposa alors à Zane. À présent qu'il avait retrouvé *Draumr*, le fantôme de la princesse morte ne planait-il pas au-dessus de lui ? Malgré sa fatigue et indifférent à ses vêtements ruisselants d'eau, il adressa une brève prière à celle-ci.

Merci.

— Merci, dit une voix en écho non loin de lui, en français. Vous avez réussi là où j'ai échoué. Toutes mes félicitations ! J'admire votre ténacité, mon ami, et croyez-le, je regrette presque de devoir vous tuer.

Le prince avança d'un pas pour se montrer, un pistolet à la main.

— Presque... répéta-t-il en souriant.

— Minute ! l'interrompit Zane d'une voix sifflante.

De nouveau, la vibration du diamant se fit sentir le long de son bras. Le prince s'arrêta un instant et secoua la tête d'un air navré.

— Il est trop tard pour négocier, mon cher.

Il commença à descendre la pente escarpée qui menait du tunnel vers la grotte, faisant rouler sur son passage de petits cailloux sur le monticule où était posée la lanterne.

— Je suis parfaitement immunisé contre cette pierre, dit-il. À cause du sang amoindri qui coule dans mes veines, probablement... Par contre, je ne doute pas que mon épouse et la vôtre vont se montrer très réceptives à son pouvoir de persuasion. Je vous l'avoue, je suis impatient de faire la connaissance de mes cousins d'Angleterre.

L'Ombre de Mayfair avait vu sa tête mise à prix pour un montant de trois cent cinquante livres, et encore, uniquement parce qu'il avait su convaincre l'adjoint au maire de ne pas dépasser cette somme. Il avait été emprisonné à deux reprises, et chaque fois en était sorti avec une nouvelle équipe autour de lui. Il avait acheté des gardiens de nuit, des magistrats, et les trois quarts des parts d'une respectable usine textile, afin de dissimuler ses activités illégales.

En un mot, il n'était pas un novice.

Il possédait plusieurs armes, cachées sur son corps, dans les moindres plis de ses vêtements, mais il n'aurait pas le temps de

les atteindre. Cela dit, il ne s'inquiétait pas outre mesure : il savait que l'humidité qui régnait dans ces galeries interdirait d'utiliser une arme à feu.

En quoi il se trompait.

Il lança le diamant de toutes ses forces sur la lanterne au moment où Imre tira. L'espace d'une brève seconde, un éclair blanc illumina la grotte, puis les ténèbres engloutirent le monde.

21

Longtemps, Lia erra sans but à travers le ciel, décrivant des cercles. Elle ne faisait plus qu'un avec l'air et le soleil, et découvrait, au gré de ses évolutions aériennes, la beauté de son corps de dragon. Ses écailles cobalt et améthyste, de la nuance du crépuscule avant la nuit, des ailes gris perle, sa queue filetée d'or, ainsi que ses griffes...

Elle joua à mordre le vent, à le dévorer. Elle s'éleva en vrille à des altitudes vertigineuses, ivre de sa puissance, oublieuse du monde, si petit, si lointain, si insignifiant.

Elle plana au-dessus de cimes enneigées, survola des villages frileusement blottis entre leurs remparts au fond de vallées perdues. Elle contourna les nuages pour se rapprocher du soleil, qu'elle envisagea un instant d'aller caresser, avant de se raviser. Quelqu'un, ou quelque chose, la retenait... elle entendait son chant, très loin en contrebas...

Elle baissa les yeux vers la terre. Là-bas, des créatures plus petites qu'elle rentraient en tremblant dans leur tanière en espérant qu'elle ne les verrait pas. Elles avaient de la chance : l'appel qui s'élevait jusqu'à Lia était plus puissant que l'attrait de la chasse. C'était elle que l'on cherchait, son nom de mortelle que l'on prononçait. Elle avait beau avoir laissé derrière elle sa fragile enveloppe de femme, il restait dans son cœur une étincelle d'humanité, qui s'alluma aussitôt.

Amalia. Descends !

Non, pensa-t-elle.

Reviens !

Bien qu'elle n'en eût pas envie – ici, elle était libre ! ici, le ciel lui appartenait ! – elle replia ses ailes et entama une lente descente en spirale, dont le centre était un château de pierre

blanche. Bientôt, elle perçut la vibration de quartzite des murailles et des tourelles, puis elle vit l'homme et la jeune fille qui se tenaient dans la cour d'honneur, les yeux levés vers elle avec attention.

D'une autre partie de l'immense bâtisse, montèrent des grognements canins, suivis de gémissements.

Elle atterrit en une longue glissade, ses griffes traçant de profonds sillons dans le gravier, puis elle finit sa course contre une fontaine située de l'autre côté de la cour, qu'elle frappa d'un fier coup de queue. La cuve d'albâtre tomba et se brisa.

— Reprenez votre ancienne apparence, ordonna l'homme d'un ton froid.

Elle prit une profonde inspiration et, fermant les yeux, se dépouilla de sa somptueuse beauté animale pour redevenir femme, nue dans le froid mordant.

Des visages intrigués apparurent derrière les fenêtres du château, mais personne ne bougea.

D'un regard, l'homme fit signe à la jeune fille, qui s'approcha de Lia pour poser sur ses épaules un manteau qu'elle boutonna avec soin. Les yeux de la princesse étaient brillants, et plus clairs que jamais.

— Gentes dames, rentrons à présent, dit le prince Imre qui les observait, les mains dans les poches de son manteau.

Le morne aboiement des chiens les suivit jusqu'à ce qu'ils soient à l'intérieur.

Le problème, lorsque l'on se blessait à l'épaule, songea Zane en resserrant son garrot de fortune, n'était pas le sang qui imprégnait votre chemise et vos manches d'une froide et désagréable humidité, ni même la douleur qui vous élançait jusqu'à la main, mais la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, dans laquelle vous vous trouviez d'utiliser votre bras et, *a fortiori*, de gravir une paroi abrupte.

Il pouvait s'estimer heureux, pourtant, qu'Imre ne l'ait pas touché à la jambe. Si tel avait été le cas, jamais il n'aurait eu la force de remonter en haut de la galerie.

Fataliste, il poursuivit sa pénible progression. Il lui fallut plusieurs heures pour s'arracher au ventre de la montagne, en trouvant un autre chemin que celui par lequel Imre, et

probablement ses hommes, étaient passés.

Lorsque le prince avait fait feu sur lui, Zane s'était bruyamment laissé retomber dans le lac, ce qui lui avait paru, sur le moment, la plus sage réaction. Certes, Imre avait la possibilité de recharger son arme, mais la plus proche lanterne se trouvait loin d'eux, dans la galerie, et à moins qu'il ne possédât le don de voir dans le noir – Zane espérait que ce n'était pas le cas – la manœuvre était pour le moins risquée.

La prudence commandait donc de feindre d'être mort, ou agonisant. Sans un bruit, Zane s'était donc laissé sombrer sous la surface noire de l'onde. Le froid était tel qu'il avait à peine senti sa blessure au bras.

Imre avait arpenté la rive quelques instants, puis s'en était allé. Par précaution, Zane était resté immobile, dérivant en silence dans l'obscurité, l'oreille aux aguets. Constatant qu'il n'entendait plus rien que son propre souffle et le clapotis de l'eau contre la roche, il avait nagé vers le rivage.

Il avait eu bien plus de mal à sortir du lac qu'à y entrer.

Songeant aux mystérieuses créatures aquatiques qui rôdaient peut-être non loin de lui, puis à Amalia, tout en reflets métalliques et en ailes déployées, il s'était arraché à l'élément liquide.

Son manteau était resté là où il l'avait jeté, ainsi que la toque en fourrure de renard. Par chance, Imre n'avait pas remarqué le vêtement. De sa main valide, il avait pris la bougie et les allumettes au phosphore qui se trouvaient dans la poche et, s'aidant des mouvements de la flamme fumante et vacillante, il avait cherché la direction d'où venait l'air.

Il avait retrouvé la lanterne brisée, mais aucune trace du diamant.

Sacrément bien visé, avait-il confusément songé, avant de commencer à gravir la pente menant à l'entrée du tunnel.

Combien d'heures avait-il marché, fou d'inquiétude ? Bien sûr, il avait envisagé le pire. Amalia blessée. Amalia ruisselante de sang, tout comme lui. Amalia étendue sous Imre, offerte à ses caresses infâmes. Il avait hâté le pas, avant d'être ralenti par la douleur. Par moments, il éteignait sa bougie pour l'économiser. Il ne disposait au départ que de dix allumettes – soit, à présent,

neuf possibilités de rallumer la flamme – et ne voulait s'en servir que lorsqu'il arriverait à un embranchement.

Quand comprit-il que la faible lueur devant lui ne provenait pas uniquement de sa bougie ? Peu à peu, la roche avait commencé à révéler son grain, les parois à prendre forme, l'air à perdre son odeur de renfermé.

Puis il entendit le chant d'un oiseau. Le bras de tunnel qu'il avait suivi s'achevait sur une petite faille, à peine plus large que sa tête, et par où entraient la lumière du jour. Zane approcha un œil de l'ouverture. Il vit une forêt tachetée de lumière, ainsi qu'un petit oiseau au plumage jaune clair perché sur une branche de pin, juste devant lui. L'animal lui jeta un regard surpris et interrompit son pépiement. Il sautilla un peu plus loin sur la branche en gonflant ses plumes, puis reprit ses trilles joyeux.

Étrangement détachée, Lia observait ce qui se passait autour d'elle. Elle sentait le contact des mains que les Autres posaient sur elle pour l'aider à s'habiller. Elle entendait leurs murmures dans un Roumain qu'elle ne comprenait qu'imparfaitement, mais peu lui importait : si elle faisait l'objet de leurs commentaires, ces femmes ne s'adressaient jamais à elle.

Un tiède rayon de soleil effleura son épaule lorsque l'on attacha son corset. Par bouffées, lui parvenaient les odeurs de l'extérieur que les domestiques apportaient dans les plis de leurs vêtements, celles, plus sucrées, de leurs fards à joues, et leur haleine qui empestait le café au lait.

Docile, elle leva les bras pour qu'elles lui ajustent le corsage vert émeraude, bordé sur le décolleté d'une désagréable dentelle rigide. *Muer !* songea-t-elle en laissant son regard errer au-delà des fenêtres de la chambre.

Pourtant, elle n'en fit rien. Elle n'essaya même pas. Le prince Imre l'avait confiée aux femmes de chambre en lui ordonnant d'accepter leurs services, et elle n'avait pas protesté.

Ce qu'elle n'avait pas vu en rêve lui apparaissait à présent, et maintenant que le chant de *Draumr* s'était apaisé, tout ce qui l'entourait lui semblait plus doux, comme voilé. Un nuage de brume l'isolait des femmes, de la pièce, de toute source d'agression. Elle demeura ainsi drapée dans sa solitude, le

regard perdu dans les jeux de la lumière, curieusement sereine. Son esprit était ailleurs, loin de cette chambre, sous la surface des eaux noires du lac qu'elle n'avait jamais vraiment quitté. À quoi bon savoir nager alors qu'il était si doux de se noyer... Elle le désirait même de toute son âme.

Presque toute. Dans un petit coin de son cœur, brillait encore un faible espoir, une étincelle de révolte.

Le lit à baldaquin avait été fait dans la matinée. Rien ne laissait deviner que l'on y avait dormi la nuit précédente ; les oreillers avaient été regonflés et, à l'exception de son odeur qui planait encore, presque imperceptible, toute trace de la présence de Zane avait disparu de la chambre. Il n'y restait plus que les effets de Lia : ses malles, ses robes, et deux paires de souliers à boucle.

Des femmes passèrent à ses doigts des bagues qui ne lui appartenaient pas, parfumèrent sa gorge d'un parfum qu'elle ne connaissait pas. Tout en admirant le paysage, elle les laissa broser ses cheveux, les boucler, les poudrer avec soin.

Du plus profond de son être, il lui sembla entendre monter une plainte, mais elle refusa de l'écouter. Malgré la douleur qui oppressait sa poitrine, elle demeura immobile, attendant qu'Imre la fasse appeler.

Zaharen Yce, de même que le palais du comte d'Abony à Obuda, était une forteresse où l'on ne s'introduisait pas en secret. À la connaissance de Zane, il n'y avait qu'une seule entrée, une porte gardée jour et nuit, fermée par une herse, aussi solide que celle d'un château-fort médiéval dans les collines de la verte Angleterre.

Il s'en approcha sans se dissimuler, une main glissée sous sa pelisse de renard argenté pour contenir la douleur qui vrillait son épaule. Il salua les hommes qui venaient à sa rencontre pour l'intercepter, des valets de pied en perruque et quelques vigiles à l'air peu accommodant, qui offraient une certaine ressemblance avec la garde du sieur Hunyadi. Avant qu'ils ne le rejoignent, il leva sa main ensanglantée et, d'un ton lourd de sous-entendus menaçants, les informa qu'il avait des nouvelles pour leur maître au sujet des *drakons*.

On le fit aussitôt entrer.

La cour d'honneur était dévastée. De profonds sillons creusaient le gravier et l'une des fontaines avait été renversée et brisée.

Zane avait déjà vu de telles traces au sol. Quatre pattes, cinq griffes chacune. Depuis qu'il avait quitté le château à l'aube, un dragon avait fait ici un atterrissage mouvementé, et il avait sa petite idée sur l'identité de l'animal.

Ses pérégrinations nocturnes à travers *Zaharen Yce* lui avaient appris que l'endroit disposait d'une salle de bal. Il ne s'y était pas attardé : les salons de réception vides offraient en général peu d'attrait et étaient dangereusement bruyants. Cependant, pour une raison qu'il ignorait, le prince avait décidé d'y prendre son souper ce soir-là.

La pièce était ronde, carrelée d'immenses et froides dalles de marbre bleu ardoise et blanc de craie, surmontée d'un plafond très haut soutenu par d'immenses colonnes de style antique et orné de fresques où un bestiaire fantastique aux reflets d'argent s'ébattait sur fond de voûte céleste. Des voilages filetés d'or drapaient les croisées, encadrant un paysage de montagnes et de ciel infini. La pâle lumière dorée de cette fin d'après-midi entrait à flots, et ses rayons obliques révélaient l'éclat du sol qu'aucun tapis ne venait adoucir. Danser ici devait être aussi grisant que voler au-dessus des nuages.

Zane ne vit aucune cheminée, pas le moindre mobilier, à l'exception de la table dressée à l'extrémité de la salle. Le prince était assis dans une cathèdre aux allures de trône, devant un assortiment de boissons et de mets délicats. Un peu plus loin, des rameaux de jasmin disposés dans un vase de cristal répandaient leurs capiteux effluves. À ses côtés, se tenaient Amalia et la jeune princesse.

Il ne s'agissait pas d'une salle de bal, réalisa soudain Zane. Le sol, la fresque aux étoiles, le plafond voûté... Comment n'avait-il pas compris plus tôt ? Cet endroit était destiné à accueillir une assemblée de dragons.

L'un des valets de pied se dirigea vers la table avec un claquement de talons sonore, s'inclina devant le maître des lieux et murmura quelques paroles. Depuis que Zane était entré, Imre n'avait pas détaché les yeux de lui.

Zane lui sourit d'un air plein de morgue. Il misait sur l'effet de surprise et espérait vexer le prince. S'il en jugeait à l'expression de ce dernier, son but était atteint.

Le domestique fit une seconde révérence et s'en alla, congédié par un hochement de tête de son maître. Zane continua de s'approcher, laissant derrière lui son escorte visiblement mal à l'aise. Il ne s'arrêta qu'une fois suffisamment près du prince pour distinguer les fines broderies qui ornaient les pans de sa veste aux reflets moirés.

— Vous salissez mon carrelage avec tout ce sang, fit remarquer Imre.

— Veuillez m'en excuser. C'est l'un des désagréments lorsqu'on sert de cible.

— En effet.

Une expression de lassitude se peignit sur les traits du prince.

— Vous auriez pu avoir l'amabilité de décéder avant d'atteindre ma propriété.

— Hélas ! répondit Zane, l'air faussement navré.

Sa souffrance était telle que des papillons noirs volaient devant ses yeux et qu'une sueur froide lui inonda soudain l'échine. Pourtant, il parvint à plonger en une révérence parfaite.

— Je crains de manquer cruellement de bonnes manières.

— C'est ce que je vois.

Tout en finissant de se redresser, Zane chercha le regard d'Amalia. Les mains sagement posées sur ses genoux, elle tournait vers lui un visage impassible. Elle était d'une pâleur malade que dissimulaient mal les fards qui couvraient ses lèvres et ses joues, et ses yeux semblaient éteints.

— Je pense faire monter le diamant en pendentif, reprit le prince d'un ton badin, tout en tapotant distraitemment la poche de sa veste. Il est trop volumineux pour une épingle de cravate, et trop lourd pour une bague. Qu'en dites-vous ?

— Excellent choix, Votre Altesse. J'avais d'ailleurs la même idée. Votre goût est exquis.

— Et vous, paysan, votre audace est tout simplement admirable, bien qu'elle risque à la longue de devenir lassante. Lady Amalia m'a appris que vous ne possédiez aucun quartier de noblesse. Mieux, qu'elle n'est pas votre légitime épouse.

— Pas encore, mais j'ai bien l'intention d'y remédier rapidement.

Imre s'adossa à son siège et rit à gorge déployée.

— Ce n'est plus de l'audace, c'est de la folie ! Au nom du Ciel, pourquoi êtes-vous revenu ici ? Une balle dans le corps, cela ne vous a pas suffi ?

— Je suis venu chercher Amalia et *Draumr*, répondit Zane d'un ton calme. Je ne partirai pas sans eux.

— Quel dommage que je n'aie pas mon arme sur moi... Eh bien, lady Amalia, comment vous sentez-vous ? Vous êtes-vous reposée ?

— Oui, répondit-elle en se tournant vers le prince.

— Parfait. Dans ce cas, écoutez-moi, je vous prie. Vous allez vous transformer en dragon et tuer cet homme devant moi. Tâchez de ne pas salir les murs.

Lia regarda de nouveau Zane. Elle n'était plus la même, mais il n'aurait su dire ce qui avait changé en elle depuis la dernière fois qu'il l'avait vue. Certes, elle avait réintégré son apparence de femme, mais la modification essentielle résidait ailleurs. Il lui semblait qu'elle s'était dépouillée de sa douceur et de sa solide présence pour se parer d'or et de diamants à l'éclat impitoyable, se farder d'un masque de poudre de riz, et prendre un regard à la fois absent et glacial. Elle étincelait d'une beauté presque effrayante, tel un spectre venu du fond des âges. Elle pencha la tête de côté en se mordant la lèvre et l'observa de l'air légèrement intrigué que l'on prend devant une énigme sans importance.

Il l'aimait, elle était sienne. Galvanisé par cette soudaine évidence, il parvint à rester debout, malgré le sang qui recommençait à sourdre entre ses doigts.

— Et vous souriez ! s'exclama Imre. C'est bien ce qu'il me semblait, mon ami, vous battez la campagne.

— Au contraire, répliqua Zane en serrant les poings avec une rage contenue, je n'ai jamais été aussi lucide. En outre, je sais quelque chose que vous ignorez.

— Vraiment ? Une fiole de potion magique est cachée dans votre manche ? Vous connaissez une incantation destinée à maîtriser un dragon ? Voilà qui est passionnant ! Je vous en prie,

éclairer ma lanterne.

— Je ne possède ni charme ni élixir, répondit Zane. Rien d'aussi théâtral. Ce que je connais... c'est le futur. Et vous n'en faites pas partie.

L'expression du prince se tendit. Imre prit le diamant dans sa poche et le serra entre ses doigts.

— Tuez-le, Amalia.

Celle-ci se leva. Elle demeura immobile derrière la table, droite et digne telle une dame de haut lignage, avec ses boucles poudrées et les volants de dentelle couleur de fumée à ses manches.

— Lia, mon cœur, dit Zane. Je ne veux pas me battre contre toi.

— Je pense bien ! s'esclaffa le maître des lieux. Elle possède tout de même un léger avantage sur vous... Quant à vous, lady Amalia, veuillez m'obéir. Sur-le-champ !

Elle ferma les yeux, les rouvrit de nouveau. Ses joues étaient d'une pâleur de cire, son souffle imperceptible. Le temps se suspendit, limpide et effrayant, tandis que Zane pensait : *Elle ne va pas le faire. Elle ne le veut pas...*

— Zane ? murmura-t-elle.

Puis, dans un joyeux tintement de bagues roulant sur le sol, elle Mua en brume, s'éleva vers le plafond en un mouvement sinueux, avant de se matérialiser sous sa forme de dragon. Zane regarda, éperdu, cet autre aspect d'elle, si pur, si lumineusement beau avec ses écailles irisées et ses griffes délicates, qu'il en avait le cœur serré.

À la table, Imre leva son verre. La princesse, quant à elle, garda une immobilité de statue.

Une superbe femme, un magnifique dragon. Il connaissait trop bien les *drakons* de Darkfrith pour avoir oublié leurs chatoyantes ondulations, leurs regards perçants, leurs crocs acérés. Il avait admiré et craint leur terrifiante splendeur, mais celle qui volait à présent au-dessus de lui était Amalia, sa Lia. Aussi ne recula-t-il pas lorsqu'elle tourna la tête dans sa direction pour darder sur lui son regard d'or en fusion. Il tressaillit lorsqu'elle fouetta l'air d'un coup de queue menaçant, zébrant l'espace d'un éclair d'améthyste mordorée. Il refusait

d'avoir peur d'elle.

Elle n'y croit pas, songea-t-il. Elle ne me veut pas vraiment de mal.

D'un gracieux mouvement de tête qui fit scintiller ses écailles d'azur diapré, elle secoua la soie de sa crinière... et plongea vers lui, babines retroussées. Il ne s'en fallut que d'un cheveu qu'il ne soit touché. Il bondit en arrière, mais la douleur ralentissait ses mouvements. Elle frappa de nouveau, vive comme l'éclair, tout en lui assenant un violent coup de queue à la jambe gauche.

Zane entendit le craquement d'un os. Il ne sentit pas la douleur ; il n'en eut pas le temps. Roulant sur le sol, il se recroquevilla dans un réflexe pour se protéger et, l'instinct prenant le dessus, il s'écarta d'un mouvement fluide. Il se remit debout en luttant contre le vertige, mais son sang avait recommencé à couler et son équilibre restait précaire.

Là où il était tombé, une empreinte de main écarlate se dessinait sur la dalle. Son épaule était en feu. Il vacilla, se détourna et concentra son esprit sur les armes qu'il avait encore sur lui. Des couteaux. Des lames fines comme des rasoirs, destinées à causer de mortelles blessures.

Il refusait cependant de s'en servir. Elle n'allait pas le tuer. Malgré ses plaies à la jambe et à l'épaule, il ne supportait pas l'idée de lui faire du mal.

Amalia vira au-dessus de la table, qu'elle frappa du bout de son aile d'un blanc de nacre. Sous l'impact, le meuble se renversa dans un fracas de cristal et de porcelaine brisés. Imre bondit en arrière. La princesse, en revanche, demeura de marbre, indifférente au vase de jasmin qui s'était renversé sur elle.

Amalia atterrit sur le carrelage. Le regard furieux, le corps agité de frémissements rageurs, elle leva une patte et, d'une seule griffe, raya le marbre d'un profond sillon.

Zane songea qu'il était peut-être temps de revoir sa stratégie.

Quelqu'un, de l'autre côté du lac, avait pris le contrôle de son corps et murmurait à son oreille une curieuse mélodie. *Obéis, obéis-moi, obéis...* Elle était le chant, elle en était la musique et les paroles, elle était la Faucheuse implacable qui battait des ailes dans un sifflement d'air et faisait reculer devant elle

l'homme si fragile, si vulnérable, qui lui faisait face avec un courage déconcertant.

Il n'avait pas d'épée, pas d'arme à feu. Le combat était tellement inégal qu'il en perdait tout intérêt, mais l'odeur du sang humain lui montait à la tête, plus excitante que tous les défis. Elle l'avait déjà blessé, et cela lui avait procuré un vif plaisir.

Puis il prononça son prénom humain.

Amalia !

Quelque chose de froid se réveilla dans son cœur, une soudaine réticence. Le poison du doute, venu du plus profond de son être, s'étendit si rapidement jusqu'aux extrémités de ses membres qu'elle se figea sur place. Elle observa plus attentivement l'homme qui boitillait devant elle et lui tenait tête, alors qu'il savait qu'elle s'apprêtait à lui voler sa vie.

Il soutint son regard, lèvres serrées, cheveux en désordre sur ses épaules et son manteau. Il leva vers elle une main ensanglantée et s'appuya sur une seule jambe, sans doute pour soulager l'autre.

Tout d'un coup, la mémoire lui revint. Cette cascade fauve qui ruisselait dans son dos, bien trop longue pour une chevelure masculine, avec ses reflets de miel et d'or mat... Ce visage aux pommettes hautes... Ces iris couleur d'ambre...

C'était *lui*. Elle le connaissait depuis toujours.

Il lui avait offert un saphir, et des rêves plus fous les uns que les autres, et le refuge de ses bras...

Elle le vit dans un endroit différent, un pays de vertes collines et de doux ruisseaux. Il y avait des étangs, des enfants assis au bord de l'eau, leurs cannes à pêche haut levées dessinant un cercle autour de l'onde calme.

Elle secoua la tête et regarda, effrayée, l'étrange salle où elle se trouvait. Il lui sembla que ses forces l'abandonnaient.

— Ma colombe, dit l'homme dans un souffle.

Il n'était pas aussi solide qu'il le paraissait. Elle le vit se pencher, livide, couvert de sueur, et poser un genou à terre. Des gouttes de sang rouge vif éclaboussaient le sol autour de lui. Il semblait souffrir.

Elle Mua en brume. Puis en femme. Au-delà du lac aux eaux

trompeusement tranquilles, quelqu'un la rappela à l'ordre dans un hurlement furieux, mais elle se boucha les oreilles et s'agenouilla sur les froides dalles de marbre sans écouter.

Non, non, non ! Elle préférerait se noyer, elle préférerait renoncer à la vie...

Une main se posa sur son épaule. De son bras valide, l'homme l'attira à lui. Une étrange odeur montait de lui, animale et métallique ; celle du sang, de la sueur, et de la fourrure de son manteau. Un imperceptible soupir de soulagement s'éleva de sa large poitrine.

Il sembla à Lia que le brouillard aquatique qui l'aveuglait et l'étouffait se dissipait d'un seul coup. Elle se jeta au cou de l'homme et enfouit son visage au creux de son épaule. Il respirait d'un souffle douloureux, presque sifflant.

— Pardon ! gémit-elle. Ce n'était pas moi... Oh ! que m'est-il arrivé ? Je m'en veux tellement...

— Chut ! murmura-t-il en la serrant un peu plus fort contre lui. Ma douce, je suis là. Calme-toi.

Le prince *drakon* prit la parole, immédiatement relayée par le terrible écho de *Draumr*.

— Lady Amalia ! Pour chaque seconde de désobéissance, vous recevrez un coup de couteau dans le cœur.

Elle prit une inspiration haletante... et sentit le froid d'une lame invisible qui plongeait entre ses côtes.

— La douleur est insoutenable, poursuivit Imre. À présent, vous êtes la proie des flammes, vous brûlez, vous allez bientôt succomber. Il vous faut tuer cet homme pour mettre un terme à votre agonie.

Sa gorge se noua, ses yeux s'emplirent de larmes. Une indicible souffrance oppressait sa poitrine. Elle rejeta la tête en arrière pour chercher son souffle, sans succès.

— Votre corps est en feu, lady Amalia, mais il vous suffit de...

— Ne l'écoute pas, Lia ! l'implora Zane.

L'incendie qui la consumait était si violent que déjà sa peau se craquelait, et qu'un panache de fumée noire s'élevait d'elle. Incapable de lutter, elle roula sur le sol en se tordant de douleur. Déjà, ses chairs fondaient sous les assauts de la fournaise. Les mains de Zane sur ses épaules étaient deux fers rouges qui la

carbonisaient jusqu'aux os.

— Non, Lia ! hurla-t-il. Il ment ! Ce n'est pas vrai !

— Oh que si ! rétorqua Imre. Allons, milady, soyez raisonnable. Transformez-vous en dragon et écrasez cette vermine. Il n'est rien pour vous. Ne voulez-vous pas sauver votre peau ?

L'autre côté du lac lui apparaissait enfin, et c'était un rideau de flammes. Voilà un aspect de *Draumr* qu'elle n'avait pas imaginé : le diamant pouvait être utilisé pour la transformer en torche vivante. D'un simple murmure, lui commander de se réduire en braises et en cendres, sans qu'elle ait le pouvoir de désobéir.

— Détruisez-le, Amalia, et vos souffrances cesseront.

Zane tenta de s'interposer.

— Soyez maudit ! Je vous interdis de la torturer ainsi !

Elle ouvrit ses lèvres sur un hurlement muet et secoua la tête, cherchant son souffle, mais pas un seul gémissement ne monta de sa gorge parcheminée.

Très loin d'elle, le prince poussa un soupir agacé.

— Maricara ? Mettez donc un terme à cette pénible scène.

Un siège recula en crissant sur le marbre.

Lia retrouva sa voix.

— Non ! supplia-t-elle.

Sa voix était rauque, brisée par la colère, inhumaine, mais c'était bien la sienne.

— Je vous tuerai ! menaça-t-elle. Je ne vous laisserai pas faire.

Traîtresse, la nargua le diamant. *Brûle donc, joli feu de joie !*

Docile, Maricara s'approcha d'une démarche souple, avec des ondulations de sirène se mouvant sous l'onde limpide. Elle s'approcha de son époux, sa silhouette élégamment soulignée par la robe de brocart rouille qu'il avait choisie pour elle ce jour-là, leva le bras... et plongea son couteau entre les côtes d'Imre. Seule sa petite taille l'avait empêchée de frapper plus haut, et elle le regrettait.

Imre baissa les yeux vers elle d'un air incrédule. Curieusement, elle ne ressentait rien. Il referma ses doigts sur les siens et l'attira à lui d'un geste impérieux. Avec dégoût, elle

sentit sa robe se presser contre ses hauts-de-chausses, son corsage contre son abdomen. Un flot de rubans rouges jaillit sur leurs mains entremêlées, tandis que le diamant se plaquait sur sa peau, brûlant. Aussitôt, la poigne du prince se relâcha. Elle en profita pour bondir en arrière, foulant aux pieds les rameaux de jasmin.

Son mari demeura immobile pendant d'interminables secondes. Son iris bleu restait lucide mais son fin visage pâlisait à vue d'œil. Il déglutit, arracha l'arme de son corps et considéra d'un regard désapprobateur la lame ruisselante de sang.

— C'est fait, murmura-t-elle. Vous n'aviez pas précisé de quelle façon.

Draumr roula des doigts du prince. Il n'alla pas loin car il n'était pas de forme ronde et l'homme, en tombant, l'avait simplement lâché. Avec un tintement léger, l'unique son que Zane percevait à l'exception du souffle haletant du maître des lieux et des sanglots d'Amalia, toujours blottie dans ses bras, il vint finir sa course aux pieds de la princesse.

Manifestement indifférente à tout ce qui l'entourait, celle-ci ne sembla pas s'en apercevoir. Elle se tenait, livide comme un spectre, au-dessus de son époux. Puis elle fut secouée d'un hoquet et son visage se contracta de douleur. Zane la vit tomber sur ses genoux et, toute dignité oubliée, enfouir son visage entre ses mains. Un gémissement étouffé monta de ses lèvres.

Le prince leva un bras et frôla le bas de ses jupes.

Dans un sursaut, elle s'écarta de lui, projetant dans son élan le diamant, qui roula jusqu'à la table renversée avant de butter contre un bouquet de fleurs blanches qui jonchait le sol.

Amalia tourna la tête.

Il ne fallut à Zane que le temps d'un battement de cœur pour comprendre ce qui allait se passer. Sa compagne était encore tout près de lui, frissonnante et nue dans l'air glacial de l'immense salle des dragons. Malgré son immobilité parfaite, Zane comprit son intention, aussi sûrement que s'il l'avait ressentie. Lorsque son cœur battit de nouveau, elle avait Mué en brume.

Zane était un voleur, un ancien gosse des rues. Il fonctionnait à l'instinct. Sans prendre le temps de réfléchir, il s'élança à sa

suite.

Lia aurait dû atteindre le diamant la première. Tel un vapoureux éclair, elle se rua vers la table, puis ses contours prirent la densité d'un nuage de soie, sa silhouette se précisa, sa main se tendit, ses doigts s'approchèrent de *Draumr*.

Zane renonça à la battre de vitesse à la course. Il n'en avait pas les moyens. Il plongea vers le sol, glissa grâce à son manteau de fourrure sur les dalles de marbre poli, son bras valide en avant. Une fulgurante douleur le traversa, qui fut remplacée aussitôt par une sensation grisante : le contact dur et froid du diamant au creux de sa paume. Les doigts d'Amalia se refermèrent sur les siens un quart de seconde plus tard. Ils heurtèrent la table dans un même élan, et la souffrance, décuplée par le choc se réveilla dans tout le corps de Zane.

— Non ! hurla Amalia d'une voix nouée par l'angoisse.

Elle tenta de lui ouvrir les doigts de force, et il s'en fallut de peu qu'elle y parvienne.

Zane laissa échapper un soupir sifflant.

— Arrête ! coassa-t-il. Amalia, je t'en conjure !

À sa grande surprise, elle obéit.

Lorsque les taches noires qui obscurcissaient sa vision se dissipèrent, il vit qu'elle se tenait assise tout près de lui avec une fixité de marbre, une jambe repliée sous elle, le visage baissé, invisible. Ses mains étaient toujours sur la sienne.

Quelque chose de mouillé tomba sur son poignet. Zane se redressa sur un coude, tirant avec peine sa jambe inerte, puis il parvint à s'asseoir et s'adossa au plateau de la table.

Quelque part, des voix s'élevèrent. Les doubles portes de la salle s'ouvrirent à la volée, poussées par un groupe d'hommes qui s'approchèrent d'un pas rapide en faisant frémir à leur passage les voiles dorés des fenêtres.

— Princesse, murmura Zane dans un souffle.

La fille-dragon leva vers lui ses yeux rougis par les larmes. Ses joues étaient noircies de khôl.

— Débarrassez-vous d'eux, reprit-il, avant d'ajouter, en la voyant se relever : Verbalement, si possible.

Elle donna un ordre dans la langue de ce pays que Zane ne comprenait pas. Certains ralentirent, d'autres non. Maricara

réitéra ses paroles d'un ton plus résolu tout en désignant la porte d'un geste autoritaire.

Le corps du prince était à demi dissimulé par la table. Si l'un ou l'autre des valets l'aperçut, aucun n'osa poser de question. Tous s'inclinèrent et s'en allèrent. Maricara ajouta une injonction, d'une voix haute et claire, et les portes se refermèrent sans un bruit derrière eux.

Puis elle se figea, petite poupée soudain inerte attendant que son marionnettiste lui donne vie. Amalia n'avait pas bougé ; elle se tenait toujours assise près de Zane, tête penchée, bras autour des genoux. Derrière le rideau de ses cheveux, il entrevoyait son visage au teint de nacre.

Avec un gémissement de souffrance et d'épuisement, il s'efforça d'apaiser les battements de son cœur et attendit que son souffle retrouve un cours plus paisible pour ouvrir la main et regarder le diamant bleu. Il était effectivement un paysan, un homme simple dénué de tout mysticisme, et pourtant... Par le Ciel ! Il lui semblait sentir au creux de sa main le pouvoir de la pierre, sa vibration, son rayonnement... et toutes sortes de promesses, lumineuses ou ténébreuses.

Tout était possible. Soixante mille livres, la puissance absolue, les plus beaux objets du monde, à condition que les *drakons* de Darkfrith soient en mesure de les lui apporter... si besoin était, en les dérobant pour lui. Il pouvait devenir le plus grand voleur de tous les temps, être plus riche que le roi lui-même.

À côté de lui, Amalia laissa échapper un imperceptible soupir.

Zane lui jeta un bref regard, puis il approcha le diamant de ses yeux pour mieux le voir. *Draumr* luisait de l'aveuglant éclat d'une lune pleine et ronde, mystérieuse goutte de pluie tombée d'un ciel lourd de menaces.

La sensation d'humidité sur son poignet était une larme. Il l'essuya machinalement sur sa cuisse... et retint de justesse un cri lorsque la douleur se réveilla brutalement.

— Diable ! marmonna-t-il en fermant les paupières. Amalia, Maricara... trouvez quelque chose qui brûle et mettez-le en pile à mes pieds.

Il les entendit se lever et se déplacer autour de lui. Il reconnut sans peine le pas léger d'Amalia et celui, plus rapide, de la jeune princesse. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit une pile colorée de jupes, de linge de table et de rameaux de jasmin devant ses bottes.

— Pas la robe, dit-il.

Amalia retira le vêtement, dont tombèrent quelques boutons de fleurs blanches.

Avec peine, il se redressa pour s'asseoir plus droit.

— Reste-t-il du vin ?

— Oui, répondit Maricara en lui apportant une bouteille à demi vide.

Zane la porta à ses lèvres, en but deux généreuses gorgées, puis la lui rendit.

— Versez le reste sur le tas.

C'était un bordeaux, et un bon. Le vin teinta le linge immaculé et la dalle de marbre d'une traînée d'un profond écarlate.

— Ma colombe...

Amalia se tenait à son côté. Il ne voyait d'elle que sa jambe, sa hanche et la cascade de miel de ses cheveux, qui retombait jusqu'au creux de ses reins. Il s'appuya sur sa main valide pour s'écarter légèrement.

— Enflamme-le.

Elle s'approcha de la pile de linge imbibée d'alcool, porta une main à ses lèvres comme pour envoyer un baiser, et une petite flamme jaillit de sa bouche pour s'envoler jusqu'à un morceau d'étoffe. Rapidement, le feu se propagea au reste du tissu.

— C'est bien, approuva Zane.

Serrant les dents contre la douleur, il revint près du feu, laissant derrière lui une traînée de sang. Il attendit que le brasier prenne de la hauteur, que les tiges ligneuses des fleurs se recroquevillent et qu'une épaisse fumée noire monte jusqu'au plafond dont les fresques mystérieuses se déployaient, loin au-dessus d'eux.

Puis il y lança le diamant.

Pendant un moment, Lia ne réagit pas. Elle ne parvenait pas à croire à ce qu'elle voyait : *Draumr* était au milieu des flammes.

Zane avait jeté le diamant – une fortune pour lui, tout un avenir pour elle – dans le feu.

La pierre atterrit parmi les plis de la nappe, où elle étincela un instant, étoile d'azur dans un ciel en flammes. Son chant s'éleva, pur et nostalgique, en un appel poignant. Puis l'odeur de l'étoffe carbonisée, âcre et entêtante, monta au nez de Lia.

Amalia tomba sur les genoux. Elle se trouvait à la fois dans cette salle immense et dans un ailleurs peuplé de notes déchirantes. Elle se vit tendre la main en direction du brasier.

— Non ! s'écria Zane en interceptant son geste. Laisse-le se consumer. N'est-ce pas ce que tu voulais ?

— Vous ne pourrez pas le détruire par le feu, dit la princesse derrière eux d'une voix étouffée. C'est un diamant, pas un morceau de charbon.

— J'en suis bien conscient.

Le tissu commença à se déliter en cendres. Le diamant, lui, continuait d'irradier son éclat bleuté.

— Lia ?

Zane attendit qu'elle ait tourné la tête vers lui pour s'assurer de son attention. Elle était pâle, manifestement ailleurs.

— Il faut que tu enlèves ma botte, reprit-il. La droite. Ne touche pas à la gauche.

Elle parut émerger d'un rêve. S'agenouillant devant lui, elle fit courir ses mains sur sa jambe gauche pour palper l'endroit où sa peau se gonflait sous la fracture. Ses doigts avaient la légèreté de papillons, mais le moindre contact suffisait à aviver la douleur de Zane.

— Quand je pense que c'est ma faute, murmura-t-elle. Pardon !

— Tu es pardonnée, grinça-t-il entre ses dents.

Il rejeta la tête en arrière et heurta la table.

— Ma botte, ajouta-t-il.

— Prenez ceci, dit Maricara en leur tendant un escarpin somptueusement orné d'une boucle d'or massif et de lapis-lazuli. Il est tout neuf. Le talon est renforcé par une tige d'acier.

Zane avait projeté le diamant contre une lanterne de verre sans laisser une seule rayure à sa surface. Cependant, il le savait d'expérience, même les diamants avaient leurs faiblesses ; le

tout était de trouver leur ligne de faille et d'y appliquer assez de force et de pression. Il avait vu des pierres volées grosses comme des grêlons taillées en minuscules sphères et gouttes d'eau par les mains les plus habiles de la profession. Il avait vu des hommes adultes fondre en larmes devant une entaille malheureuse dans un saphir ou un rubis de grande valeur. Même le plus aguerri des joailliers ne pouvait obtenir à tous les coups une facette impeccable.

Finalement, réduire une pierre en morceaux ne demandait qu'un peu de volonté.

À l'aide d'une cuiller, il retira *Draumr* des flammes. Puis il leva la chaussure pour frapper la pierre avec le talon de toutes ses forces. Sous l'impact, une douleur fulgurante le transperça. La blessure à son autre épaule se rouvrit.

Et ce fut tout. Des lèvres d'Amalia, s'éleva un gémissement de déception.

Il frappa de nouveau. À trois reprises, il tenta de fracasser le diamant.

À la quatrième tentative, le talon se désolidarisa de la semelle, et *Draumr* fut projeté dans le feu.

Zane étouffa un juron. D'un geste instinctif, il tendit la main dans la flamme et reprit la pierre incandescente, qu'il lança rageusement contre le mur.

Elle vola en éclats et retomba sur le sol en une gerbe de paillettes bleutées étincelantes. Les deux femmes laissèrent échapper un cri de surprise.

Soufflant sur ses doigts brûlés, Zane chercha les yeux d'Amalia. Les mains posées sur sa bouche dans un geste de stupeur, elle lui rendit son regard.

— Je t'en aurais fait une bague de fiançailles, lui dit-il, si tu avais voulu de moi.

Puis, à sa grande consternation, il perdit connaissance.

Toute une journée s'écoula.

Lia demeura au chevet de Zane, assise dans une bergère à haut dossier, l'oreille aux aguets car un calme surnaturel s'était abattu sur le château depuis l'aube. Elle avait peu mangé, et encore moins dormi.

Jusqu'à présent, on l'avait laissée seule avec lui.

Dans la lueur du jour déclinant, elle s'adossa à son siège en se remémorant sans plaisir, mais avec détermination, les événements de la veille. Elle ne savait pas ce qui avait été le plus désagréable, du moment où le médecin avait ôté la balle de plomb de l'épaule de Zane, ou de celui où l'homme de l'art lui avait demandé son aide pour remettre en place l'os brisé de sa jambe.

Lors de la première intervention, Zane était bien réveillé, le regard fixé sur elle et un petit sourire de défi aux lèvres, mais le teint couleur de cendre. Pas un instant il n'avait détourné les yeux de Lia. Elle avait tenu sa main en essayant de ne pas parler, de crainte, peut-être, d'en laisser échapper plus qu'elle ne le voulait. Des excuses, du bavardage sentimental aussi stupide qu'inutile... voire des larmes, que pour rien au monde elle n'aurait accepté de verser devant témoin.

Les feux du couchant venaient caresser les tapis, révélant leurs subtiles nuances. À la réflexion, songea-t-elle, le pire avait été le moment où il avait fallu réduire la fracture. Ne voulant pas laisser les valets s'occuper de Zane – sa confiance dans le médecin était tout aussi limitée, mais elle n'avait pas eu le choix – Lia avait tenu elle-même sa cheville, et Maricara ses épaules. Le praticien avait ensuite placé ses mains sur la jambe du blessé en leur expliquant dans quel sens tirer.

Les yeux de Zane avaient roulé dans leurs orbites, puis son corps s'était soudain affaissé, comme privé de vie. Secrètement soulagée qu'il ne puisse la voir, Lia s'était mordu la lèvre pour ne pas pleurer.

La mort du prince avait secoué la forteresse jusqu'à ses fondations. Dans un premier temps, la panique s'était emparée de ses gens. Des serfs avaient convergé vers la place forte et une épouvantable agitation s'était ensuivie, dont la rumeur s'était propagée dans tout le château. Lia l'avait entendue, Zane également. Pendant la nuit, des Autres, armés de torches et de chandelles de jonc, s'étaient regroupés dans la cour, juste sous sa fenêtre. Postée derrière le carreau, encore dans ses jupes tachées de sang, Lia s'était longtemps demandé si un dragon soufflant le feu sur cette assemblée hostile suffirait à la disperser.

Puis la princesse était arrivée, livide, le regard fixe. Elle n'était encore qu'une enfant, avait songé Lia, et pourtant elle lui avait sauvé la vie, ainsi qu'à Zane, et probablement à tous ceux du Clan de Darkfrith ! Elle avait fait face au groupe vociférant, seule dans l'obscurité, frêle silhouette dévorée par la lueur des torches, et les avait rappelés à l'ordre de sa voix fluette.

Entre-temps, Lia avait ouvert la fenêtre et observé la scène, l'oreille tendue, consciente que l'on pouvait la voir, car la chambre était éclairée derrière elle.

Était-ce la menace que représentaient deux dragons ? L'habitude ancestrale d'obéir, fût-ce à une gamine d'à peine dix ou douze ans ? Ou plutôt, comme le pensait Lia, l'incroyable audace dont faisait preuve Maricara, petite flamme vivante et froide dont l'incroyable force d'âme était capable de faire reculer une horde d'Autres ayant perdu leur Alpha ? Quoi qu'il en soit, les serfs s'étaient peu à peu dispersés.

Le corps du prince avait été emporté à la chapelle. Imre trouverait-il la paix, là où il était à présent ? Si cela n'avait tenu qu'à Lia, il aurait rôti pour l'éternité dans les flammes de l'Enfer ! Comment aurait-elle pu oublier les tourments qu'il lui avait infligés, l'effroyable sensation de brûler vive qu'elle avait endurée à cause de lui ?

Maricara avait levé les yeux vers la fenêtre de sa chambre et

Mué en brume, là, devant ceux qui tardaient à s'en aller. Pour faire bonne mesure, sans doute, avait songé Lia, non sans admiration, en reculant pour la laisser passer et Muer de nouveau dans la chambre.

La jeune princesse s'était approchée du lit pour poser une main sur le front de Zane.

— Il n'a pas de fièvre, avait-elle fait remarquer d'un ton détaché, comme si elle ne venait pas d'éviter une émeute dont les conséquences auraient pu être terribles.

— Non, avait répondu Lia sans bouger de sa place.

En contrebas, deux suivantes s'étaient empressées d'aller ramasser les souliers de la princesse, ainsi que sa robe de brocart rouille, avant de rentrer en hâte dans le château.

— D'après le médecin, la blessure par balle est saine. Et toi, Maricara ? Que vas-tu devenir ?

Sans lever les yeux, la fillette avait haussé les épaules d'un air évasif.

— Je ne sais pas. Je suppose que je vais placer mon frère sur le trône.

— En as-tu vraiment le pouvoir ?

Maricara se tourna vers elle.

— Je peux faire ce que je veux. Je suis chez moi, ici. Imre était effectivement le dernier de sa lignée, mais les gens veulent un chef mâle. Il ne sera pas difficile de forger de toutes pièces des documents prouvant que le prince avait désigné son héritier, et mieux vaut mon frère qu'un inconnu. À tout le moins, cela les calmera.

— Quel âge a ton frère ?

— Sept ans.

— Tu devras assumer la régence pendant de nombreuses années.

— Oui, avait dit la fillette en ramenant ses cheveux derrière son épaule d'un geste encore enfantin.

— Nous resterons ici aussi longtemps que nous le pourrons, avait promis Lia. Zane n'est pas encore en mesure de voyager, et tu auras peut-être besoin d'un peu de renfort.

— Oui, je vous remercie.

Elles s'étaient tournées vers la silhouette étendue sur le lit.

Les traits de Zane étaient tirés par la fatigue, son visage creusé par la douleur, et son teint si pâle que cela en était inquiétant.

— Alors vous n'êtes pas mariée, finalement... avait murmuré Maricara d'un ton pensif.

— Non. Et toi non plus.

Le silence était retombé sur la chambre. La flamme des bougies vacillait dans le courant d'air en provenance de la fenêtre. Au-delà des murs, derrière les portes, montait une rumeur inquiète. Les Autres s'agitaient.

— Y a-t-il un prêtre, au château ? avait demandé Lia.

— Imre détestait fréquenter la religion de trop près. Le plus proche réside à deux villages d'ici, en descendant vers la vallée. C'est à environ trois jours à cheval.

Les lèvres de Maricara s'étaient étirées en un sourire malicieux.

— Moins, bien sûr, pour un nuage de brume.

Vers quatorze heures, Lia s'assoupit dans le fauteuil près du lit. Elle ne comptait pas dormir, et avait à dessein choisi ce siège, avec son inconfortable assise en crin de cheval. Or, l'épuisement eut raison d'elle. Elle sombra dans un sommeil profond, sans rêves.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, les rayons du soleil avaient quitté le tapis pour venir caresser le lit. Le feu s'était éteint, les bougies avaient fini de se consumer. Elle ramena frileusement sa couverture sur ses épaules et se tourna vers Zane.

Les yeux grands ouverts, il l'observait. Il était immobile dans la lumière qui entrait à flots par les rideaux du baldaquin, révélant la blancheur des draps, le cuivre de ses cheveux et l'éclat lustré de ses longs cils noirs. L'ombre d'un sourire passa sur ses lèvres.

— Bonjour, dit-il d'une voix encore ensommeillée.

— Bonjour.

— Tu ronfles.

— Certainement pas ! s'exclama Lia, indignée, en se redressant dans son fauteuil.

— Oh ! à peine... De jolis petits ronflements de dame. Tout à fait charmants.

Secouant la tête, elle referma ses doigts sur son poignet pour

prendre son pouls. Il allait nettement mieux, constata-t-elle avec soulagement. D'ailleurs, son visage avait retrouvé des couleurs.

Il cligna des yeux et parcourut la pièce du regard.

— Avons-nous gagné ?

— Pour l'instant, oui. J'ai peur que nous n'ayons une révolution à mater, mais il n'y a rien à craindre. Nous avons une gamine d'une dizaine d'années à nos côtés, tout ira bien. Au fait, le médecin t'a laissé ceci.

Elle prit un verre rempli d'une eau trouble, dont le fond était recouvert d'un dépôt blanchâtre.

— Je l'ai goûté ; apparemment, ce n'est pas du poison. Veux-tu le boire maintenant ?

— Fichtre !

Il considéra le verre d'un air sombre.

— La situation est donc si terrible ?

— Disons que pour un tyran, le prince Imre était bien plus populaire qu'il ne le méritait.

— Attendons de voir leur réaction, dit-il avec un petit sourire sans joie. Je peux faire des miracles avec...

Il s'interrompit et leva sa main valide.

— ... mes armes et mes outils.

Avec peine, il tenta de s'asseoir et regarda autour de lui.

— À propos, où diable les as-tu cachés ?

D'un geste ferme, Lia l'obligea à rester allongé.

— Et pour répondre à ta question, poursuivit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu, oui, je vais bien. Merci de t'inquiéter pour moi.

Puis elle désigna le chevet en bois de rose.

— Tout ce que l'on a trouvé sur toi est là, ajouta-t-elle. Un véritable arsenal !

Zane examina d'un œil critique les armes disposées sur le plateau de bois – certaines menues, d'autres plus menaçantes, en acier, en os ou en corde métallique – et s'étendit de nouveau sur l'oreiller.

— Je n'aime pas être pris au dépourvu.

— C'est bien ce qu'il me semblait... Je serais curieuse de savoir à quoi ceci peut bien servir ?

De la pointe de l'index, elle fit se balancer une lourde clé de

cuivre. Le sourire de Zane se teinta d'amertume.

— La clé de mon cœur ? Non ? Tant pis... Je trouve parfois plus commode d'utiliser un raccourci.

— Un passe-partout ? C'est de la triche !

— Je ne m'en sers pratiquement jamais, se défendit Zane d'un ton vertueux.

— C'est bon, dit-elle en reposant la clé sur la table de chevet. Il m'arrive aussi de recourir à des expédients. J'ai envoyé chercher un prêtre.

Zane laissa échapper un soupir.

— Ah ?

— Le moment m'a semblé bien choisi, maintenant que tu es au lit et sans défense. Tu es à ma merci, en quelque sorte.

— J'en suis bien conscient, répliqua-t-il d'un ton indéchiffrable.

— Ce n'est pas tout.

Elle prit son mouchoir dans sa poche, le posa sur ses genoux et entreprit de dénouer ses quatre coins avec précaution. Au creux de la batiste immaculée, Zane découvrit un scintillement bleuté. Les restes d'une pierre légendaire. Lia déposa le tout près de lui sur le lit et passa le bout du doigt sur les minuscules éclats.

Des notes flûtées, si légères qu'elles étaient presque imperceptibles, s'élevèrent dans l'air avant de mourir, faible écho du chant des fées.

— Même plus de quoi faire une bague... commenta-t-elle d'un ton tranquille.

— Ai-je dit cela à voix haute ?

— Tu l'as dit, et je ne te laisserai pas revenir sur tes paroles.

Elle chercha son regard.

— Zane... Ce que tu as fait...

Sa voix s'éteignit. Des larmes montèrent à ses yeux, l'obligeant à détourner le visage pour les cacher.

— Lia, mon cœur...

Il tendit la main vers elle et leurs doigts s'entrelacèrent. À travers le brouillard humide qui voilait sa vision, le visage de Zane n'était qu'une tache claire et floue, mais sa poigne était chaude et solide.

— Pour toi, j'aurais renoncé à tout l'or du monde. Enfin,

peut-être pas tout à fait.

Il serra sa main un peu plus fort.

— J'aurais accepté n'importe quoi, reprit-il d'un ton plus grave. Tu le sais...

— Non.

De sa main libre, elle essuya une larme qui avait roulé sur sa joue.

— Alors c'est que tu n'as pas fait attention. Je t'aime. Je tiens bien plus à toi qu'à tous mes rêves de richesse et de gloire. Je n'arrive pas à croire que tu ne l'aies pas remarqué ! C'est tout de même toi qui me l'as appris la première.

— Je t'ai brisé une jambe, murmura-t-elle en baissant la tête.

Elle se souvenait encore des violentes émotions qui l'avaient alors secouée, de l'appétit carnassier qui s'était emparé d'elle, de son excitation... Il lui semblait que c'était dans une autre vie.

Comment avait-elle pu se délecter de la souffrance de Zane et de son écrasante supériorité sur lui ? C'était tout simplement effrayant. Jamais elle n'avait éprouvé une telle honte !

— Il y a un autre cœur qui bat en toi, dit-il après un silence pensif. Il n'est pas mauvais ; il est simplement différent. Je comprends très bien cela. Tu n'avais plus le contrôle de toi-même, alors ne t'adresse pas de reproches. Moi, je t'ai pardonné.

— Je suis désolée.

— Ne t'excuse pas d'être ce que tu es. Pas devant moi. Ce n'est pas un voleur qui va donner des leçons de bonne conduite, tout de même ! Et rassure-toi, je t'aime comme tu es, Lia. Femme et dragon.

Les larmes roulaient toujours sur les joues de Lia. Après une dernière pression des doigts, Zane libéra sa main et lui caressa les cheveux avec douceur.

— Au fait... si ma mémoire est bonne, tu as brûlé l'une de mes plus belles vestes, et tu vas avoir besoin d'une nouvelle pierre pour ta bague de fiançailles. Sans parler de la foule de petits cadeaux que je vais devoir te faire pour rester dans tes bonnes grâces... En un mot, tu risques d'être une épouse qui me coûtera cher.

Il laissa échapper un soupir lourd de regrets.

— Dire que je pourrais avoir soixante mille livres pour financer tout cela...

Lia détourna le visage et parut s'adresser à la main de Zane.

— Ma dot est de trente-cinq mille livres.

Elle attendit un instant puis le regarda avant d'ajouter :

— Par an.

Une expression incrédule se peignit sur le visage de Zane.

— Tu veux rire ?

— On ne plaisante pas avec l'argent, quand on s'adresse à un voleur de ton envergure. En moins de deux ans, tu seras rentré dans tes frais.

— J'ai un faible pour les femmes qui savent compter.

— Je sais aussi imiter les signatures.

— Magnifique. Je n'aurais pas pu rêver meilleure épouse !

Elle se leva, s'approcha de lui et déposa un baiser sur ses lèvres. Il ferma les yeux et la laissa faire, paresseusement adossé aux oreillers, tout en lui caressant le bras. Elle ne se redressa que lorsqu'ils furent hors d'haleine.

— Je crois que tu ferais mieux de venir ici, dit-il en tapotant le matelas. Ce lit est grand ; je m'y sens un peu seul.

— Et moi, je crois que tu perds la tête.

Lia obtempéra cependant et, contournant le lit, s'assit près de Zane, ses jupes rassemblées autour de ses genoux. Il la regarda d'un air gourmand.

— Tu n'as pas trop chaud, là-dessous ? demanda-t-il en désignant ses vêtements. Tu devrais en enlever un peu...

— Il fait froid dans cette chambre.

— Pas sous les couvertures.

— Je ne sais pas ce que tu espères, mais ne te berce pas d'illusions ! Je suis très bien comme cela.

Elle s'étendit avec précaution près de lui, du côté où il avait été blessé, et, prenant l'extrémité de sa tresse entre ses mains, joua à en caresser le creux de sa paume. Il se tourna vers elle pour mieux la voir.

— Les tiens ne voudront pas de moi, dit-il d'un ton détaché. Tu le sais très bien. Et ils auront bien raison : je ne suis pas assez bien pour toi.

— Nous saurons bien les convaincre.

— Malgré mes talents de négociateur, mon amour, je perds un peu mes moyens devant tes parents. Ce sont toutes ces dents, je suppose...

De la pointe de sa tresse, elle se caressa sa joue, pensive, les yeux mi-clos.

— Alors nous nous exilerons en Toscane. Nous vivrons dans des grottes, dans les mers du Sud. Nous nagerons dans les eaux tropicales – tu m'apprendras... Mais ils t'accepteront, Zane ! Ils t'aimeront, parce que je t'aime. Ils devront se contenter de cette raison-là.

Il regarda droit devant lui, offrant à Lia son profil dur et masculin, qu'adoucissaient ses immenses cils où s'accrochait un rayon de soleil.

— Vraiment ? demanda-t-il en adoptant de nouveau un ton faussement détaché. Tu m'aimes vraiment ?

— Bien sûr.

— Tu ne me l'as jamais dit.

— Ah oui ? Désolée, il me semblait l'avoir fait.

— Sauf ce fameux jour... Dans des circonstances un peu particulières.

— Je t'aime.

Elle s'assit et tira sur sa tresse pour l'obliger à la regarder.

— Je t'aime, répéta-t-elle, depuis que je suis toute petite. Je t'aime jusque dans mes rêves. Est-ce que tu me crois, maintenant ?

— Pas tout à fait.

Ignorant ses protestations, il la saisit par le poignet pour l'attirer à lui. Passant ensuite la main derrière sa nuque, il prit ses lèvres et lui vola un baiser plein de feu. Elle renonça à lutter et roula contre lui, sans cesser de lui offrir sa bouche.

Lia avait tellement envie de lui ouvrir son cœur ! Elle l'embrassa à perdre haleine et, lorsque le contact de sa robe sur sa peau devint insupportable, lorsque l'envie d'être nue dans ses bras fut la plus forte, elle Mua en brume, puis de nouveau en femme...

Longtemps, très longtemps plus tard, Lia murmura :

— Une fois pour toutes, je ne ronfle pas.

Son tendre voleur posa sur elle un regard d'homme comblé et

lui adressa un sourire enjôleur.

— Aye, mon cœur, mais si c'était le cas, j'adorerais ça.

*Lettre adressée à M. le Marquis et Mme la Marquise de
Langford, Chasen Manor, Darkfrith, Angleterre*

Le 13 janvier 1774

Monsieur le Marquis, Madame la Marquise,

Veillez pardonner l'audace qui est la mienne en m'adressant ainsi à vous. Vous trouverez dans ce pli un courrier de votre fille, lady Amalia Langford, qui séjourne actuellement chez moi avec tous les honneurs dus à son rang. Comme vous le constaterez à la lecture de sa lettre, elle est heureuse et en bonne santé, de même que son époux, Zane Langford.

Soyez assurés qu'ils seront mes hôtes aussi longtemps qu'il leur plaira, et que vous n'avez aucune inquiétude à nourrir en ce qui concerne les serfs, ou toute autre rumeur qui aurait atteint vos rivages. Nous tenons la situation bien en main.

Peut-être aurai-je un jour le plaisir de faire votre connaissance ? En attendant, je reste Votre fidèle servante,

Princesse Maricara de Zaharen, De *Zaharen Yce*, Des
drakons

Épilogue

Si vous fermiez les yeux pour rêver du paradis, quelle image s'imposerait à votre esprit ?

Des anges et des sceptres d'or, peut-être. Des amen et des alléluias. Des êtres ailés s'élançant parmi les nuages immaculés en chantant la gloire du Très-Haut.

En ce qui me concerne, lorsque je clos les paupières, je vois presque la même chose que vous... si ce n'est qu'il n'y a pas d'anges et que les nuages ne sont pas blancs. Le ciel est couleur d'orage, agité de volutes fuligineuses, et les créatures qui le traversent, si elles sont bien ailées, sont couvertes d'écailles et non de plumes.

Celles-ci plongent et virent parmi les bourrasques et les brumes. Elles ne lèvent pas les yeux vers le firmament mais scrutent la terre de leurs iris aux scintillements de joyaux. Indifférentes à la compagnie des anges, elles hantent la voûte céleste en quête de gloire et de fortune.

Il reste si peu des nôtres ! Même après la découverte des drakons d'Angleterre, nos rangs sont encore si clairsemés...

Draumr a été détruit. Le couple qui détient ce qu'il en reste est en route pour les rives d'Albion. L'un est béni, l'autre non. Ensemble, ils ont conquis la pierre mythique, et j'en suis encore abasourdie.

Pourtant, je prends mon mal en patience. Je mate les serfs et, nuit après nuit, j'écoute de toutes mes oreilles les voix qui m'appellent, chevauchant les vents. Bientôt, moi aussi je partirai.

Mon frère est bien jeune encore et il n'a pas mon intelligence, mais je pense qu'il y arrivera.

Le futur approche à grands pas, son écho résonne dans mes

rêves tel un roulement de tonnerre qui s'élève. J'espère que les Anglais aiment les dragons noirs.

Fin du tome 2